

Accessions

153.688

Shelf No.

G. 4051.1

*Barton Library. Vol. 9*

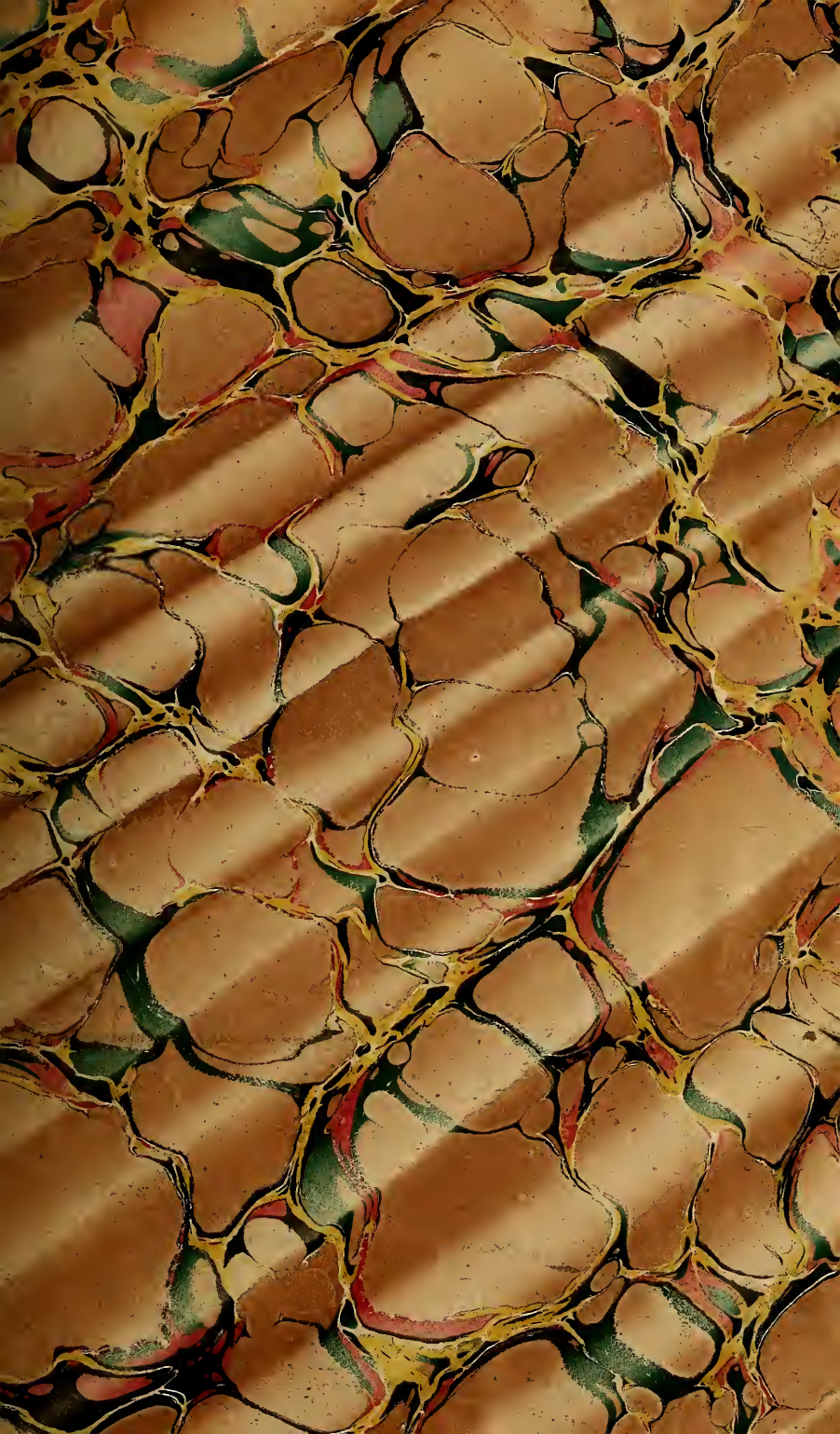


*Thomas Pennant Barton.*

**Boston Public Library.**

*Received, May, 1873.*

*Not to be taken from the Library.*









Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE SHAKSPEARE.

---

TOME NEUVIÈME.

**SOUS PRESSE**

*Pour paraître chez le même libraire.*

**CHEFS-D'OEUVRE DU THÉÂTRE ÉTRANGER.**

( ANGLAIS, ESPAGNOL, ALLEMAND, HOLLANDAIS, ITALIEN, DANOIS,  
ESCLAVON, SUÉDOIS. )

**Dix-huit volumes in-8°.**

**Le premier volume paraîtra le 5 novembre prochain.**

**IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.**

OEUVRES  
COMPLÈTES  
DE SHAKSPEARE,

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR F. GUIZOT ET A. P. TRADUCTEUR DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE  
SUR SHAKSPEARE;

PAR F. GUIZOT.

TOME IX.

A PARIS,  
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,  
AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXI.

5939  
4

153,688

May, 1873

LA VIE ET LA MORT  
DE RICHARD II,  
TRAGÉDIE.



NOTICE  
SUR  
LA VIE ET LA MORT  
DE RICHARD II.

---

A MESURE que Shakspeare avance vers les temps modernes de l'histoire de son pays, les chroniques sur lesquelles il s'appuie concourent plus exactement avec l'histoire véritable; et déjà dans *la Vie et la Mort de Richard II*, les détails que lui fournit Hollinshed s'écartent peu des données historiques parvenues jusqu'à nous avec une certaine authenticité. A l'exception du personnage de la reine, pure invention du poëte, et abstraction faite du désordre que met dans la chronologie la négligence de Shakspeare à conserver aux événemens leurs distances respectives (voyez la note 7), les faits contenus dans la tragédie ne diffèrent en rien des récits historiques, si ce n'est sur le genre

de mort qu'on fit subir à Richard. Hollinshed , qui a copié d'autres chroniqueurs, a donné à Shakspeare la relation qu'il a suivie; mais l'opinion la plus vraisemblable, et qui s'accorde le mieux avec le soin qu'on eut d'exposer publiquement Richard après sa mort, c'est qu'on le fit mourir de faim. Cette attention à sauver du moins les apparences matérielles du crime dont on s'inquiétait peu d'éviter le soupçon, commençait à s'introduire dans la féroce politique de ces temps; et Richard lui-même avait fait étouffer entre des matelas le duc de Gloucester qu'il tenait prisonnier à Calais, publiant ensuite qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie. Outre le penchant de Shakspeare à suivre fidèlement le guide historique qu'il avait une fois adopté, cette version lui permettait de conserver au caractère de Bolingbroke l'intérêt qu'il a répandu sur lui, et dans cette pièce, et dans les deux parties d'*Henri IV*. Le choix entre différentes versions est d'ailleurs le droit le moins contesté et le moins contestable des auteurs dramatiques.

La tragédie de *Richard II* est donc, généralement parlant, assez conforme à l'histoire; et

la manière dont le poëte a représenté la déposition de Richard et l'avènement au trône de Henri de Lancastre, paraît singulièrement d'accord avec ce que dit Hume au sujet de cet avènement : *Il (Henri IV) devint roi, sans que personne pût dire comment ni pourquoi.* Mais il faut être, comme l'était Hume, tout-à-fait étranger au spectacle des révolutions, pour être embarrassé à dire comment et pourquoi le duc de Lancastre, après avoir agi quelque temps au nom du roi qu'il tenait prisonnier, se mit sans aucune peine à sa place. Shakspeare n'a pas cru nécessaire de l'expliquer : Richard est parti de Flincastle avec le nom de roi, à la suite de Bolingbroke; nous le revoyons signant sa propre déposition. Le poëte ne nous indique en aucune manière ce qui s'est passé; mais pour ne pas deviner comment s'est accomplie la chute de Richard, il faudrait que nous eussions bien mal compris ce qui nous a été présenté du spectacle de ses premières disgrâces : la conversation du jardinier avec ses garçons en complète en quelque manière le tableau en nous révélant leur effet sur l'opinion. C'est un des traits de l'art de Shakspeare pour nous faire

assister à toutes les parties de l'événement ; il nous transporte toujours là où il frappe ses coups les plus décisifs , tandis que loin de nos yeux l'action poursuit son cours , et se contente de nous retrouver toujours au but.

Bien que cette tragédie ait été intitulée *la Vie et la Mort de Richard II*, elle ne comprend que les deux dernières années de ce prince , et ne contient qu'un seul événement , celui de sa chute , catastrophe à laquelle tout marche dès le début de la pièce. Cet événement a été considéré sous différentes faces , et une anecdote assez singulière nous a révélé l'existence d'une autre tragédie sur le même sujet , antérieure , à ce qu'il paraît , à celle de Shakspeare , et traitée dans un esprit tout différent. Quelques-uns des partisans du comte d'Essex , le jour qui précéda son extravagante tentative , voulurent faire jouer une tragédie où , comme dans celle de Shakspeare , on voyait Richard II déposé et tué sur le théâtre. Les acteurs leur ayant représenté que la pièce était tout-à-fait hors de mode et ne leur attirerait pas assez de monde pour remplir leurs frais , sir Gilly Merick , l'un d'entre eux , leur donna quarante schellings en sus

de la recette. Ce fait est rapporté au procès de sir Gilly, et servit à sa condamnation.

L'entreprise du comte d'Essex eut lieu en 1601, et la pièce de Shakspeare avait paru, à ce qu'on croit, dès l'an 1597. Malgré cette antériorité, personne ne sera tenté de soupçonner qu'une pièce de Shakspeare ait pu figurer dans une entreprise factieuse contre Élisabeth. D'ailleurs la pièce en question paraît avoir été connue sous le titre de *Henri IV*, non sous celui de *Richard II*; et l'on est même fondé à croire que l'histoire d'Henri IV en était le véritable sujet, et la mort de Richard seulement un incident. Mais, pour lever toute espèce de doute, il suffit de lire la tragédie de Shakspeare; la doctrine de droit divin y est sans cesse présentée accompagnée de cet intérêt que font naître le malheur et le spectacle de la grandeur déchue. Si ensuite il n'a pas donné à l'usurpateur cette physionomie odieuse qui produit la haine et les passions dramatiques, pour le comprendre il suffit de lire l'histoire.

Ce n'est pas un fait particulier à Richard II et à sa destinée dans l'histoire de ces temps désastreux, que ce vague de l'aspect moral sous

lequel se présentent les hommes et les choses, et qui ne permet aux sentimens de s'attacher à rien avec énergie, parce qu'ils ne peuvent se reposer sur rien avec satisfaction. Des partis toujours aux mains pour s'arracher le pouvoir, tour à tour vaincus et méritant leur défaite, sans que jamais un seul ait mérité la victoire, n'offrent pas un spectacle très-dramatique, très-propre à porter nos sentimens et nos facultés à ce degré d'exaltation qui est un des plus nobles buts de l'art. La pitié y manque souvent à l'indignation, l'estime presque toujours à la pitié. On n'est pas embarrassé à trouver les crimes du plus fort, mais on cherche avec anxiété les vertus du plus faible; et le même effet se reproduit dans le sens contraire: des folies, des déprédations, des injustices, des violences, ont amené la chute de Richard, l'ont rendue inévitable, et elles nous détachent de lui sous ce double rapport que nous le voyons se perdre lui-même et impossible à sauver. Cependant il serait aisé de trouver au moins autant de crimes dans le parti qui triomphe de son abaissement. Shakspeare pourrait, à peu de frais, amasser contre les rebelles ces trésors

d'indignation qui soulèveraient tous les cœurs en faveur du souverain légitime : mais un des principaux caractères du génie de Shakspeare, c'est une vérité, on peut dire une fidélité d'observation qui reproduit en lui la nature comme elle est, le temps comme il se présente : celui-là ne lui offrait ni héros supérieurs à leur fortune, ni victimes innocentes, ni dévouemens héroïques, ni passions imposantes; mais la force même des caractères employée au service des intérêts qui les rabaissent, la perfidie considérée comme moyen de conduite, la trahison presque justifiée par le principe dominant de l'intérêt personnel, la désertion presque légitimée par la considération du péril que l'on courait à demeurer fidèle, voilà ce qu'il a peint. C'est, à la vérité, le duc d'York, personnage dont l'histoire nous fait connaître l'incapacité et la nullité, qu'il a choisi pour représenter ce dévouement toujours si ardent pour l'homme qui gouverne, cette facilité à transmettre son culte du pouvoir de droit au pouvoir de fait, et *vice versa*, se réservant, seulement pour son honneur, des larmes solitaires en faveur de celui qu'il abandonne. Pour quiconque n'a pas

vu la fortune se jouant avec les empires, ce personnage ne serait que comique ; mais pour qui a assisté à de pareils jeux, n'est-il pas d'une effrayante vérité ?

Dans un pareil entourage, où Shakspeare pouvait-il puiser ce pathétique dont il aurait aimé à composer le spectacle de la grandeur déchuë ? Lui qui a donné au vieux Lear dans sa misère tant de nobles et fidèles amis, il n'en a pu trouver un seul à Richard ; le roi est tombé dépouillé, nu, entre les mains du poëte comme de son trône, et c'est en lui seul qu'il a fallu chercher toutes les ressources : aussi le rôle de Richard est-il une des profondes conceptions de Shakspeare.

Les commentateurs sont en grande discussion pour savoir si c'est à la cour de Jacques ou à celle d'Élisabeth que Shakspeare a pris les maximes qu'il professe assez communément en faveur du droit divin et du pouvoir absolu. Shakspeare les a prises ordinairement dans ses personnages mêmes ; et il lui suffisait ici d'avoir à peindre un roi élevé sur le trône. Richard n'a jamais imaginé qu'il fût ou pût être autre chose qu'un roi ; sa royauté fait à ses yeux partie de

sa nature; c'est un des élémens constitutifs de son être qu'il a apporté avec lui en naissant, sans autre condition que de vivre : comme il n'a rien à faire pour le conserver, il n'est pas plus en son pouvoir de cesser d'en être digne que de cesser d'en être revêtu; de là l'ignorance de ses devoirs envers ses sujets, envers sa propre sûreté, son indolente confiance au milieu du danger. Si cette confiance l'abandonne un instant à chaque nouveau revers, elle revient aussitôt, doublant de force à mesure qu'elle en a besoin pour suppléer aux appuis qui s'écroulent successivement. Arrivé enfin au point où il ne lui est plus possible d'espérer, il s'étonne, se regarde, se demande si c'est bien lui. Une autre espèce de courage s'élève alors en lui, c'est celui que donne un malheur tel, que celui qui le subit s'exalte par la surprise où le plonge sa propre situation; elle devient pour lui l'objet d'une si vive attention, qu'il ose la considérer sous tous ses rapports, ne fût-ce que pour la comprendre; et par cette contemplation il échappe au désespoir, et s'élève quelquefois à la vérité, dont la découverte calme toujours à un certain point : mais ce calme est sté-

rile, ce courage inactif; il soutient l'esprit, mais il tue l'action : aussi toutes les actions de Richard sont-elles de la dernière faiblesse; ses réflexions mêmes sur son état actuel décèlent un sentiment de sa nullité qui descend, en de certains momens, presque à la bassesse : et qui pourrait le relever, lui qui, en cessant d'être roi, a perdu dans son opinion la qualité distinctive de son être, la dignité de sa nature? Il se croyait précieux devant Dieu, soutenu par son bras, armé de sa puissance; déchu de ce rang mystérieux où il s'était placé, il ne s'en connaît plus sur la terre; dépouillé de la force qu'il croyait son droit, il ne suppose pas qu'il lui en puisse rester aucune : aussi ne résiste-t-il à rien; ce serait essayer ce qu'il suppose impossible : pour réveiller son énergie, il faut qu'un danger pressant, soudain, provoque, pour ainsi dire, à son insu des facultés qu'il désavoue : attaqué dans sa vie, il se défend et meurt avec courage; pour en avoir eu toujours, il lui a manqué de savoir ce que vaut un homme.

Il ne faut point chercher dans *Richard II*, non plus que dans la plupart des pièces historiques de Shakspeare, un caractère de style par-

ticulier : la diction en est peu travaillée ; assez souvent énergique, elle est souvent aussi d'un vague qui laisse la raison absolument maîtresse de décider sur le sens des expressions, que ne détermine aucune règle de syntaxe.

Cette pièce est toute en vers, et en grande partie rimée. L'auteur paraît y avoir fait des changemens depuis la première édition, publiée en 1597. La scène du procès de Richard, en particulier, manque toute entière dans cette édition, et se trouve pour la première fois dans celle de 1608.

F. G.



**LA VIE ET LA MORT**

**DE RICHARD II.**

---

## PERSONNAGES.

LE ROI RICHARD II.

EDMOND DE LANGHY, duc d'York, }  
JEAN DE GAUNT, duc de Lancastre, } oncles du roi.

HENRI, surnommé BOLINGBROKE, duc d'Hereford, fils de  
Jean de Gaunt, ensuite roi d'Angleterre sous le nom de  
Henri IV.

LE DUC D'AUMERLE, fils du duc d'York.

MOWBRAY, duc de Norfolk.

LE DUC DE SURREY.

LE COMTE DE SALISBURY.

LE COMTE BERKLEY <sup>(C)</sup>.

BUSHY, }  
BAGOT, } créatures du roi Richard.  
GREEN, }

LE COMTE DE NORTHUMBERLAND.

HENRI PERCY, fils de Northumberland.

LORD ROSS.

LORD WILLOUGHBY.

LORD FITZWATER.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

L'ABBÉ DE WETSMINSTER.

LE LORD MARÉCHAL.

PIERCE D'EXTON.

SIR ÉTIENNE SCROOP.

LE CAPITAINE d'une bande de Gallois.

LA REINE, femme de Richard.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

LA DUCHESSE D'YORK.

DAMES de la cour de la reine.

LORDS, HÉRAUTS, OFFICIERS, SOLDATS, DEUX JAR-  
DINIERS, UN GARDIEN, UN MESSAGER, UN VALET  
D'ÉCURIE, et autres personnes de suite.

*La scène se passe successivement dans plusieurs parties de  
l'Angleterre et du pays de Galles.*

# LA VIE ET LA MORT

DE RICHARD II.

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. — Un appartement dans le palais.

Entrent LE ROI RICHARD avec sa suite, JEAN DE GAUNT, et d'autres nobles avec lui.

RICHARD.

VIEUX Jean de Gaunt, vénérable Lancastre, as-tu, comme tu t'y étais engagé par serment, amené ici ton fils, l'intrépide Henri d'Hereford, pour soutenir devant nous l'injurieux défi qu'il adressa dernièrement au duc de Norfolk, Thomas Mowbray, et dont nous n'eûmes pas alors le loisir de nous occuper ?

GAUNT.

Oui, mon souverain, je l'ai amené.

RICHARD.

Réponds-moi encore : l'as-tu sondé ? sais-tu s'il a fait ce défi, poussé par une vieille haine, ou s'il a cé-

dé à la vertueuse colère d'un bon sujet, fondée sur quelque trahison dont il connaisse Mowbray coupable?

GAUNT.

Autant que j'ai pu pénétrer son âme, c'est sur la connaissance de quelque danger dont il a découvert que Mowbray dirige les coups contre votre altesse, et non par aucun souvenir d'ancienne haine.

RICHARD.

Fais-les comparaître tous deux en notre présence; nous voulons entendre nous-même l'accusateur et l'accusé parler librement face à face, et se menaçant l'un l'autre des regards. (*Sortent quelques-uns des gens de la suite du roi.*) Ils sont tous deux hautains, impétueux et pleins de colère, et, dans leur fureur, sourds comme la mer, prompts comme la flamme.

(*Rentrent les gens de la suite avec Bolingbroke et Norfolk.*)

BOLINGBROKE.

Longues et heureuses années à mon gracieux souverain, à mon affectionné maître!

NORFOLK.

Puisse chaque jour ajouter au bonheur de la veille, jusqu'à ce que le ciel, envieux des félicités de la terre, ajoute à votre couronne un titre immortel!

RICHARD.

Nous vous remercions tous deux: cependant il y en a un de vous qui n'est qu'un flatteur, à en juger par le sujet qui vous amène, l'accusation de haute trahison que vous portez l'un contre l'autre.

— Cousin Hereford, que reproches-tu au duc de Norfolk, Thomas Mowbray?

BOLINGBROKE.

D'abord (et que le ciel prenne acte de mes paroles!) c'est excité par le zèle d'un sujet dévoué, et en vue de la précieuse sûreté de mon prince, que, libre d'ailleurs de tout sentiment de haine illégitime, je viens ici le défier en votre royale présence. — Maintenant, Thomas Mowbray, je me tourne vers toi, et remarque le salut que je t'adresse; car de ce que je vais avancer, mon corps en répondra sur cette terre, ou mon âme, de nature divine, en répondra dans le ciel. Tu es un traître et un mécréant, de trop bon lieu pour ce que tu es, et trop méchant pour mériter de vivre, car plus le ciel est pur et transparent, plus apparaît la laideur des nuages qui le parcourent; et pour te noter plus grièvement encore, je te couvre une seconde fois la face du nom de détestable traître, désirant, avec le bon plaisir de mon souverain, ne point sortir de cette place que mon épée, tirée à bon droit, n'ait prouvé ce que ma bouche affirme.

NORFOLK.

Que la modération de mes paroles ne fasse pas ici suspecter mon courage. Ce n'est point par les procédés d'une guerre de femmes, ni par les aigres déclamations de deux langues animées, que peut se décider cette querelle entre nous deux. Il est bien chaud le sang que ceci va glacer. Cependant je ne peux pas me vanter d'une patience assez docile pour me réduire au silence et ne rien dire du

tout : et en premier lieu, je dirai que c'est le respect de votre grandeur qui me tient court, m'empêchant de lâcher la bride à mes libres paroles, de les presser de l'éperon ; autrement elles s'élanceraient jusqu'à ce qu'elles eussent fait rentrer dans sa gorge ces accusations redoublées de trahison. Si je puis mettre ici de côté la royauté du sang dont il sort, et ne le tenir plus pour parent de mon souverain, je le défie, et lui crache au visage comme à un lâche calomniateur et un vilain, ce que je soutiendrais fallût-il pour cela lui donner tous les avantages et l'aller chercher à pied jusqu'aux sommets glacés des Alpes, ou dans tout autre pays inhabitable où jamais Anglais n'a encore osé porter ses pas. En tout cas, je maintiens ma loyauté, et déclare, par tout ce que j'espère, qu'il en a menti faussement.

BOLINGBROKE.

Pâle et tremblant poltron, je jette mon gage, refusant de me prévaloir de ma parenté avec le roi, et je mets à l'écart la noblesse de ce sang royal que tu allègues par peur et non par respect. Si l'effroi de ton crime t'a laissé encore assez de force pour relever le gage de mon honneur, baisse-toi et le ramasse. Par ce gage et par toutes les lois de la chevalerie, je m'engage à soutenir contre toi corps à corps ce que j'ai avancé, ou tout ce que tu pourrais imaginer de pis encore.

NORFOLK.

Je le relève, et je jure par cette épée, qui apposa doucement sur mon épaule le titre de chevalier, que je te ferai honorablement raison de toutes les ma-

nières qui appartiennent aux procédés de la chevalerie ; et une fois monté à cheval , que je n'en descende pas vivant si je suis un traître et si je combats pour une cause injuste !

RICHARD.

Quelle est l'accusation dont notre cousin charge Mowbray ? Il faut qu'elle soit grave pour parvenir à nous inspirer la pensée qu'il ait pu mal faire.

BOLINGBROKE.

Écoutez-moi , j'engage ma vie à prouver la vérité de ce que je dis : Mowbray a reçu huit mille nobles <sup>(2)</sup> pour le prêt des soldats de votre altesse , et il les a retenus pour des usages maudits , comme un faux traître et un insigne vilain. De plus , je dis et je le prouverai dans le combat , ou ici ou en quelque lieu que ce soit , jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'espace qu'a jamais parcouru l'œil d'un Anglais , que toutes les trahisons qui depuis dix-huit ans ont été complotées et machinées dans le royaume ont eu pour premier chef et pour principal auteur le perfide Mowbray. Je dis encore , et je soutiendrai tous ces griefs contre sa détestable vie , qu'il a comploté la mort du duc de Gloucester ; qu'il en a suggéré l'idée à ses ennemis faciles à persuader , et par conséquent que c'est lui qui , comme un lâche traître , a fait écouler son âme pure dans des ruisseaux de sang ; et ce sang , comme le sacrifice d'Abel , crie vers moi du fond des cavernes muettes de la terre ; il me demande justice et un châtiment rigoureux : et , j'en jure par la noblesse de ma glo-

rieuse naissance, ce bras lui fera justice, ou j'y perdrai la vie.

RICHARD.

A quelle hauteur s'est élevé l'essor de son courage! — Thomas de Norfolk, que réponds-tu à cela?

NORFOLK.

Oh! que mon souverain veuille détourner son visage et commander à ses oreilles d'être un instant sans entendre, jusqu'à ce que j'aie appris à celui qui déshonore son sang à quel point Dieu et les gens de bien détestent un si exécrationnable menteur.

RICHARD.

Mowbray, nos yeux et nos oreilles sont impartiales: fût-il notre frère, ou même l'héritier de notre royaume, comme il n'est que le fils du frère de mon père, je le jure par le respect dû à mon sceptre, cette parenté qui l'allie de si près à notre sang sacré ne lui donnerait aucun privilège et ne plierait point en sa faveur l'inflexible fermeté de mon âme intègre. Il est mon sujet, Mowbray, comme tu l'es; je te permets de parler librement et sans crainte.

NORFOLK.

Eh bien! Bolingbroke, à partir de la basse région de ton cœur, et à travers le traître canal de ta gorge, tu en as menti. De cette recette que j'avais pour Calais, j'en ai fidèlement remis les trois quarts aux soldats de son altesse: j'ai gardé l'autre de l'aveu de mon souverain, qui me devait cette somme pour le reste d'un compte d'avances considérables dans le dernier voyage que je fis en France pour aller y

chercher la reine. Avale donc ce démenti. — Quant à la mort de Gloucester... je ne l'ai point assassiné : seulement j'avoue à ma honte qu'en cette occasion j'ai négligé le devoir que j'avais fait serment de remplir. — Pour vous, noble lord de Lancastre, respectable père de mon ennemi, j'ai dressé une fois des embûches contre vos jours, crime qui tourmente mon âme affligée ; mais avant la dernière fois que j'ai reçu le saint sacrement, je l'ai confessé, et j'ai eu soin d'en demander pardon à votre grâce, qui, j'espère, me l'a accordé. Voilà ce que j'ai à me reprocher. Pour tous les autres griefs qu'il m'impute, ces accusations partent de la haine d'un vilain, d'un mécréant le plus dégénéré des traîtres, sur quoi je me défendrai hardiment en mon propre corps : je jette donc à ce traître outrecaidant mon gage en échange du sien ; je lui prouverai ma loyauté de gentilhomme aux dépens du meilleur sang qu'il renferme dans son cœur ; et pour ce faire promptement, je conjure sincèrement votre altesse de nous assigner le jour de la preuve.

RICHARD.

Gentilshommes enflammés de colère, c'est à moi à vous diriger : purgeons cette bile sans tirer de sang. Sans être médecin, voici ce que je prescris : un ressentiment profond fait de trop profondes incisions ; ainsi donc, oubliez, pardonnez, terminez ensemble et réconciliez-vous ; nos docteurs disent que ce n'est pas la saison de saigner. — Digne oncle, que cette querelle finisse où elle a commencé : nous apaiserons le duc de Norfolk ; vous, calmez votre fils.

GAUNT.

Il convient assez à mon âge d'être un médiateur de paix. — Rejette à terre, mon fils, le gage du duc de Norfolk.

RICHARD.

Et toi, Norfolk, rejette à terre le sien.

GAUNT.

Eh bien, Henri, quoi? L'obéissance commande; je ne devrais pas avoir à te recommander deux fois.

RICHARD.

Allons, Norfolk, jette-le, nous l'ordonnons : il ne sert de rien de tarder.

NORFOLK.

C'est moi, redouté souverain, qui me jette à tes pieds : tu pourras disposer de ma vie, mais non pas de ma honte; la première appartient à mon devoir; mais je ne te livrerai pas, pour en faire un usage déshonorant, ma bonne renommée, qui en dépit de la mort vivra sur mon tombeau. Je suis ici insulté, accusé, conspué, percé jusqu'au cœur du trait empoisonné de la calomnie, sans pouvoir être guéri par aucun autre baume que par le sang du cœur d'où s'est exhalé le venin.

RICHARD.

Il faudra bien que cette rage se contienne. Donne-moi son gage : les lions apprivoisent les léopards.

NORFOLK.

Oui, mais ils ne peuvent changer la couleur de leurs taches. Efface mon déshonneur, et je cède mon gage. Mon cher et bien-aimé maître, le trésor le

plus pur que puisse donner cette vie mortelle, c'est une réputation sans tache : dépouillés de ce bien, les hommes ne sont plus qu'une terre dorée, une argile peinte. Le diamant précieux enfermé sous les dix verrous d'un coffre-fort, c'est un courage audacieux dans un cœur loyal. Mon honneur et ma vie, tous deux existent conjointement : si tu m'ôtes l'honneur, je n'ai plus de vie. Ainsi, mon cher souverain, laissez-moi défendre mon honneur ; c'est par lui que je vis, et je mourrai pour lui.

RICHARD.

Cousin, jetez votre gage : commencez le premier.

BOLINGBROKE.

Que le ciel préserve mon âme d'un si noir péché ! Me montrerai-je le front humilié à la vue de mon père, et démentirai-je ma fierté par le visage pâle d'un suppliant devant ce lâche que j'ai bravé ? Avant que ma langue outrage mon honneur par cette criminelle faiblesse, et se prête à une si honteuse composition, mes dents déchireront le servile instrument de la crainte qui se dément, et le cracheront sanglant pour compléter sa honte, là où siège la honte, à la face de Mowbray.

RICHARD.

Nous ne sommes pas nés pour solliciter, mais pour commander. Puisque nous ne pouvons vous rendre amis, soyez prêts le jour de Saint-Lambert, à retirer vos gages au risque de votre vie : c'est là que vos épées et vos lances décideront les débats toujours grossissans de votre haine obstinée. Puisque nous ne pouvons vous adoucir, nous verrons la jus-

tice manifester par la victoire de quel côté se trouve l'honneur. — Lord maréchal, ordonnez à nos officiers d'armes de se tenir prêts pour diriger ce combat domestique.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Toujours à Londres, dans le palais du duc de Lancastre.

Entrent GAUNT, LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

GAUNT.

Hélas ! cette portion qui m'appartenait dans le sang de Gloucester me sollicite plus fortement que vos cris douloureux à poursuivre les cruels assassins de ses jours. Mais puisque le châtiment réside dans les mains qui ont fait le crime que nous ne pouvons punir, remettons notre cause à la volonté du ciel, qui, lorsqu'il en verra les temps mûrs sur la terre, fera pleuvoir sa brûlante vengeance sur la tête des coupables.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

Quoi ! la qualité de frère ne trouvera pas en toi un aiguillon par où elle puisse t'exciter plus vivement ? ton vieux sang n'a pas conservé vivante une étincelle d'affection ? Les sept fils d'Édouard, au nombre desquels tu te comptes, étaient comme sept vases de son sang sacré, comme sept belles branches sorties d'une seule racine : quelques-uns de ces vases ont été desséchés par le cours de la nature ; quelques-

unes de ces branches ont été tranchées par la destinée : mais Thomas, mon cher époux, ma vie, mon Gloucester, ce vase rempli du sang sacré d'Édouard, a été brisé par la main de la haine et la sanglante hache du meurtre, sa précieuse liqueur s'est épanchée : cette branche florissante de la très-royale souche a été coupée, et les feuilles de son été se sont flétries. Ah ! Gaunt, son sang était le tien : c'est de la couche, c'est des flancs, de la matière, de la substance même qui t'ont formé qu'il avait tiré son existence ; et quoique vivant et respirant, tu as été assassiné en lui. C'est à beaucoup d'égards consentir à la mort de ton père, que de regarder ainsi mourir ton malheureux frère, qui était la représentation de la vie de ton père. N'appelle point cela patience, Gaunt, c'est désespoir. En souffrant ainsi qu'on égorge ton frère, tu montres à découvert le chemin qui conduit à tes jours, tu instruis le meurtrier farouche à t'assassiner. Ce que dans les hommes du bas étage nous appelons patience, est dans un noble sein une froide et tranquille lâcheté. Que te dirai-je enfin ? Pour mettre ta vie en sûreté, le meilleur moyen c'est de venger la mort de ton frère Gloucester.

GAUNT.

Cette cause est celle de Dieu, car le délégué de Dieu, son lieutenant oint devant sa face, est l'auteur de la mort de Gloucester : lorsqu'il commet le crime, la vengeance en est à Dieu ; pour moi, je ne puis lever un bras irrité contre son ministre.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

A qui donc, hélas ! puis-je porter ma plainte ?

GAUNT.

Au ciel , qui est le soutien et le défenseur de la veuve.

LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

Eh bien ! je me plaindrai à lui. Adieu, vieux Gaunt. Tu vas à Coventry pour voir le combat de notre cousin d'Hereford et du perfide Mowbray. Oh ! fais peser sur la lance d'Hereford les injures de mon mari , afin qu'elle entre dans le cœur de l'assassin Mowbray ; ou si, par un malheur, elle manquait la première course, que les crimes de Mowbray surchargent tellement son sein, que les reins de son coursier écumant en soient rompus et le jettent sur l'arène, étendu et tremblant à la merci de mon cousin d'Hereford ! Adieu, vieux Gaunt : celle qui fut un jour la femme de ton frère finira sa vie sans autre compagnon que la douleur.

GAUNT.

Adieu, ma sœur ; il faut que je me rende à Coventry. Que tout le bien que je te souhaite m'accompagne !

LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

Un mot encore. La douleur, en tombant, rebondit non par le vide, mais par le poids. Je prends congé de toi avant que je t'aie encore rien dit, car le chagrin ne finit pas là où il semble accompli : rappelle-moi au souvenir de mon frère Edmond York.... Oui, voilà tout.... Mais non, ne me quitte pas encore ainsi ; quoique ce soit tout, ne t'en va pas si vite.... Je puis me rappeler autre chose. Prie-le.... oh ! de quoi ?.... de se hâter de venir me voir

à Plastrie. Hélas ! que viendra-t-il y voir, ce bon vieux York, que des appartemens déserts, des murailles dépouillées, des communs dépeuplés, un pavé qu'on ne foule plus ! Et pour sa bienveillance, quelle autre réception trouvera-t-il que mes gémissemens ? Rappelle-moi donc seulement à son souvenir ; ne le laisse pas chercher en ce lieu la tristesse qui l'habite tout entier : désolée, je m'en irai d'ici et je mourrai. Mes yeux en pleurs te disent le dernier adieu.

(Ils sortent.)

### SCÈNE III.

Gosford-Green, près de Coventry. — Lice préparée avec un trône ; hérauts, etc., suite.

Entrent LE LORD MARÉCHAL et D'AUMERLE.

LE MARÉCHAL.

Milord Aumerle, Henri d'Hereford est-il armé ?

AUMERLE.

Oui, armé de toutes pièces, et il brûle d'entrer dans la lice.

LE MARÉCHAL.

Le duc de Norfolk, plein d'ardeur et d'audace, n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMERLE.

En ce cas, les deux champions sont tout prêts, et l'on n'attend plus que l'arrivée de sa majesté.

(Les trompettes sonnent une fanfare.—Entrent Richard qui va s'asseoir sur le trône, Gaunt et plusieurs autres nobles qui prennent leurs places. — Une trompette sonne, et une autre lui répond de derrière le théâtre. — Entre alors Norfolk, couvert de son armure, et précédé par un héraut.)

RICHARD.

Maréchal, demandez à ce champion le sujet qui l'amène ici couvert de ses armes : demandez-lui son nom ; ensuite, selon l'ordre prescrit, faites-lui prêter serment de la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL.

Au nom de Dieu et du roi, dis qui tu es, et pourquoi tu viens ainsi armé en chevalier. Contre qui viens-tu combattre, et quelle est ta querelle ? Réponds la vérité, sur ta foi de chevalier et sur ton serment ; et après, que le ciel et ta valeur te défendent.

NORFOLK.

Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Je viens ici, engagé par un serment, que le ciel préserve un chevalier de violer jamais ! j'y viens défendre ma loyauté et mon honneur devant Dieu, mon roi et ma postérité, contre le duc d'Hereford, qui est l'appelant ; et, par la grâce de Dieu et le secours de ce bras, je viens lui prouver à ma justification qu'il est traître à mon Dieu, à mon prince et à moi. Que le ciel me défende, comme je combats pour la vérité.

(Les trompettes sonnent. — Entre Bolingbroke, couvert de son armure, et précédé d'un héraut.)

RICHARD.

Maréchal, demandez à ce chevalier armé qui il est, et pourquoi il vient ici vêtu de ses habits de

guerre ; et, conformément à nos lois , faites - lui rendre témoignage , dans les formes , de la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL.

Quel est ton nom , et pourquoi parais-tu ici devant le roi Richard dans sa lice royale ? Contre qui viens-tu , et quelle est ta querelle ? Réponds comme un loyal chevalier , et que le ciel te défende.

BOLINGBROKE.

Je suis Henri d'Hereford , de Lancastre et de Derby , qui me tiens ici en armes pour prouver , par la grâce de Dieu et les prouesses de mon corps , à Thomas Mowbray , duc de Norfolk , qu'il est un abominable et dangereux traître envers le Dieu des cieux , le roi Richard et moi . Que le ciel me défende , comme je combats pour la vérité.

LE MARÉCHAL.

Sous peine de mort , que personne n'ait la hardiesse et l'audace de toucher seulement les barrières de la lice , excepté le maréchal et les officiers chargés de présider à ces loyaux faits d'armes.

BOLINGBROKE.

Lord maréchal , permettez que je baise la main de mon souverain et que je fléchisse le genou devant sa majesté ; car Mowbray et moi nous ressemblons à deux hommes qui font vœu d'accomplir un long et fatigant pèlerinage . Prenons donc solennellement congé de nos divers amis , et recevons d'eux un tendre adieu.

LE MARÉCHAL.

L'appelant salue respectueusement votre majesté,

et demande à vous baiser la main et à prendre congé de vous.

RICHARD.

Nous descendrons et le serrerons dans nos bras. — Cousin d'Hereford, que ta fortune réponde à la justice de ta cause dans ce combat royal ! Adieu, mon sang : si tu le répands aujourd'hui, nous pouvons pleurer ta mort, mais non te venger.

BOLINGBROKE.

Oh ! que de nobles yeux ne profanent point une larme pour moi, si mon sang est versé par la lance de Mowbray. Avec la confiance d'un faucon qui fond sur un oiseau, je cours combattre Mowbray. (*Au lord maréchal.*) — Mon cher lord, je prends congé de vous ; et de vous, lord Aumerle, mon noble cousin ; bien que j'aie affaire avec la mort, je ne suis pas malade, mais vigoureux, jeune, et la respiration pleine d'allégresse ; maintenant, comme aux festins de l'Angleterre, je reviens au mets le plus précieux pour le dernier, afin de rendre la fin meilleure. (*A Gaunt.*) — O toi, auteur terrestre de mon sang, dont les jeunes esprits renaissant en moi me soulèvent rempli d'une vigueur redoublée pour atteindre jusqu'à la victoire placée au-dessus de ma tête, ajoute par tes prières à la force de mon armure ; arme de tes bénédictions la pointe de ma lance, afin qu'elle pénètre la cuirasse de Mowbray comme la cire, et que le nom de Jean de Gaunt reprenne l'éclat d'un nouveau poli dans la conduite vigoureuse de son fils.

GAUNT.

Que le ciel te fasse prospérer dans la justice de ta

cause ! Sois prompt comme l'éclair dans l'attaque , et que tes coups , doublement redoublés , tombent comme un épouvantable tonnerre sur le casque étonné du funeste ennemi qui te combat ; que ton jeune sang s'anime ; sois vaillant et vis !

BOLINGBROKE.

Que mon innocence et saint Georges me donnent la victoire.

( Il se rassied à sa place. )

NORFOLK.

Quelque chance qu'amènent pour moi le ciel ou la fortune , ici vivra ou mourra , fidèle au trône du roi Richard , un juste , loyal et intègre gentilhomme. Jamais captif n'a secoué d'un cœur plus libre les chaînes de son esclavage , ni embrassé avec plus de joie le trésor d'une liberté sans contrainte , que mon âme bondissante n'en ressent en célébrant cette fête de bataille avec mon adversaire. — Puissant souverain , et vous pairs , mes compagnons , recevez de ma bouche un souhait d'heureuses années. Aussi calme , aussi joyeux que j'irais au spectacle , je vais au combat : l'innocence a un cœur paisible.

RICHARD.

Adieu , milord. Je vois avec la valeur la vertu tranquillement assise dans tes yeux. — Maréchal , ordonnez le combat , et que l'on commence.

( Richard et les lords retournent à leurs sièges. )

LE MARÉCHAL.

Henri d'Hereford , Lancastre et Derby , reçois ta lance ; et Dieu défende le droit !

Ferme d'espérance comme une tour, je dis : *Amen.*

LE MARÉCHAL, à un officier.

Allez portez cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT.

Henri d'Hereford, Lancastre et Derby, est ici pour Dieu, pour son souverain et pour lui-même, à cette fin de prouver, sous peine d'être déclaré faux et lâche, que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, est un traître à Dieu, à son roi et à lui-même; et il le défie au combat.

SECOND HÉRAUT.

Ici est Thomas Mowbray, duc de Norfolk, ensemble pour se défendre et pour prouver, sous peine d'être déclaré faux et lâche, que Henri d'Hereford, Lancastre et Derby, est déloyal envers Dieu, son souverain et lui : plein de courage et d'un désir libre de crainte, il n'attend que le signal du combat.

LÉ MARÉCHAL.

Sonnez, trompettes; combattans, partez. (*On sonne une charge.*) — Mais, arrêtez : le roi vient de baisser sa baguette.

RICHARD.

Que tous deux déposent leurs casques et leurs lances, et qu'ils retournent reprendre leurs places. — Éloignez-vous avec nous, et que les trompettes sonnent jusqu'au moment où nous reviendrons déclarer nos ordres à ces ducs. (*Longue fanfare. — Ensuite Richard s'adresse aux deux combattans.*) — Approchez..... Écoutez ce que nous venons d'arrêter

avec notre conseil. Comme nous ne voulons pas que la terre de notre royaume soit souillée du sang précieux qu'elle a nourri, et que nos yeux haïssent l'affreux spectacle des plaies civiles creusées par des épées concitoyennes ; comme nous jugeons que ce sont les pensées ambitieuses d'un orgueil aspirant à s'élever aux cieux sur les ailes de l'aigle, qui, jointes aux haines envieuses de la rivalité, vous ont portés à troubler le repos de la paix dans le berceau de notre patrie où elle respirait de la douce haleine du sommeil d'un enfant, en sorte que, réveillée par le bruit discordant des tumultueux tambours, par le cri effrayant des trompettes aigrement retentissantes, et le confus cliquetis du fer de vos armes furieuses, la belle Paix, pourrait, épouvantée, fuir nos tranquilles contrées, et nous forcer à marcher à travers le sang de nos parens : en conséquence, nous vous bannissons de notre territoire. — Vous, cousin Hereford, sous peine de mort, jusqu'à ce que deux fois cinq étés aient enrichi nos plaines, vous ne reviendrez pas saluer nos belles possessions, mais suivrez les routes étrangères de l'exil.

BOLINGBROKE.

Que votre volonté soit faite ! — La consolation qui me reste, c'est que le soleil qui vous échauffe ici brillera aussi pour moi ; et ces rayons d'or qu'il vous prête en ces climats se darderont aussi sur moi ; et doreront les lieux de mon exil.

RICHARD.

Norfolk, un arrêt plus rigoureux t'est réservé ; je sens quelque répugnance à le prononcer. Le

cours tardif des heures ne déterminera point pour toi la limite d'un exil sans terme. Cette parole sans espoir, *tu ne reviendras jamais*, je la prononce contre toi sous peine de la vie.

NORFOLK.

Sentence bien rigoureuse en effet, mon souverain seigneur, et que j'attendais bien peu de la bouche de votre grandeur. J'ai mérité de la main de votre majesté une récompense plus bienveillante, une moins profonde mutilation de mon existence, que celle d'être ainsi rejeté au loin dans l'espace commun de l'univers. Maintenant il me faut oublier le langage que j'appris durant ces quarante années, mon anglais natal. Ma langue me sera désormais aussi inutile qu'une viole ou une harpe sans cordes, ou un instrument fait avec art mais enfermé dans son étui, ou qu'on en retire pour le placer dans des mains qui ne connaissent point les touches d'où l'on peut en faire sortir l'harmonie. Vous avez emprisonné ma langue dans ma bouche, sous les doubles guichets de mes dents et de mes lèvres, et la stupide, l'insensible, la stérile ignorance est le geôlier qui m'est donné pour me garder : je suis trop vieux pour caresser une nourrice, trop avancé en âge pour redevenir écolier. Votre arrêt n'est donc autre chose que celui d'une mort silencieuse qui prive ma langue de la faculté de parler son idiome naturel.

RICHARD.

Il ne te sert de rien d'exciter la pitié. Après notre sentence, la plainte vient trop tard.

NORFOLK, se retirant.

Je vais donc quitter la lumière de mon pays, pour aller habiter les sombres ténèbres d'une nuit sans fin.

RICHARD.

Reviens encore, et emporte avec toi un serment. Posez sur notre épée royale vos mains exilées; jurez par l'obéissance que vous devez au ciel (et dont la part qui nous appartient vous accompagnera dans votre bannissement) <sup>(3)</sup>, de garder le serment que nous vous faisons prêter, que jamais dans votre exil (et qu'ainsi le ciel et l'honneur vous soient en aide) vous ne vous rattacherez l'un à l'autre par l'affection; que jamais vous ne consentirez l'un l'autre à vous regarder; que jamais, ni par écrit, ni par aucun rapprochement, vous n'éclaircirez la sombre tempête de haine née entre vous dans votre patrie; que jamais vous ne vous réunirez à dessein de tramer, combiner, comploter aucun acte dommageable contre nous, nos sujets et notre pays.

BOLINGBROKE.

Je le jure.

NORFOLK.

Et moi aussi, je jure d'observer tous ces articles.

BOLINGBROKE.

Norfolk, je puis t'adresser encore ceci comme à mon ennemi : à cette heure, si le roi nous l'avait permis, une de nos âmes serait errante dans les airs, bannie de ce frêle tombeau de chair comme notre corps est maintenant banni de ce pays. Confesse tes trahisons avant de fuir de ce royaume :

Tu as bien loin à aller ; n'emporte pas avec toi le pesant fardeau d'une conscience coupable.

NORFOLK.

Non, Bolingbroke ; si jamais je fus un traître, que mon nom soit effacé du livre de vie, et moi banni du ciel comme je le suis d'ici. Mais ce que tu es, le ciel, toi et moi nous le savons, et je crains que le roi n'ait bientôt à déplorer toute cette affaire. — Adieu, mon souverain. Maintenant je ne puis plus m'égarer : excepté la route qui ramène en Angleterre, l'univers est mon chemin.

(Il sort.)

RICHARD.

Oncle, je lis clairement dans le miroir de tes yeux le chagrin de ton cœur : la tristesse de ton visage a retranché quatre années du nombre des années de son exil. (*A Bolingbroke.*) — Après que les glaces de six hivers se seront écoulés, rentre de ton exil, le bienvenu de ta patrie.

BOLINGBROKE.

Quel long espace de temps renfermé dans un mot si court ! Quatre trainans hivers et quatre folâtres printemps finis par ce seul mot ! Telle est la parole des rois.

GAUNT.

Je remercie mon souverain de ce que, par égard pour moi, il abrège de quatre années l'exil de mon fils ; mais je n'en retirerai que peu d'avantages, car avant que les six années qu'il lui faut passer aient changé leurs lunes et fait leur révolution, ma lampe sera dépourvue d'huile, et la lumière de mes jours

épuisée par le temps, s'éteindra dans les années et dans une nuit éternelle; ce bout de flambeau qui me reste sera brûlé et fini, et l'aveugle mort ne me laissera pas revoir mon fils.

RICHARD.

Pourquoi, mon oncle? Tu as encore plusieurs années à vivre.

GAUNT.

Mais pas une minute, roi, que tu puisses me donner. Tu peux abrégér mes jours par le noir chagrin, tu peux m'enlever des nuits, mais non pas me donner un lendemain. Tu peux aider le temps à me sillonner de vieillesse, mais non pas arrêter dans ses progrès une seule de mes rides. S'agit-il de ma mort, ta parole a cours aussi-bien que lui : mais que je sois mort, ton royaume ne saurait racheter ma vie.

RICHARD.

Ton fils est banni d'après une sage délibération dans laquelle ta voix même a donné son suffrage. Pourquoi donc maintenant sembles-tu te plaindre de notre justice?

GAUNT.

Il est des choses qui, douces au goût, sont dures à digérer. Vous m'avez pressé comme juge, mais j'aurais bien mieux aimé que vous m'eussiez ordonné de plaider en père. Ah ! si au lieu de mon fils, c'eût été un étranger, pour adoucir sa faute j'aurais été plus indulgent : j'ai cherché à éviter le reproche de partialité, et j'ai par sentence détruit ma propre vie. — Hélas ! je regardais si quelqu'un de vous ne dirait pas que j'étais trop sévère, de rejeter ainsi ce

qui m'appartient ; mais vous avez laissé à ma langue , malgré sa répugnance , la liberté de me faire ce mal contre ma volonté.

RICHARD.

Adieu , cousin ; et vous , oncle , dites-lui aussi adieu : nous le bannissons pour six ans ; il faut qu'il parte.

( Fanfare. — Sortent Richard et la suite. )

AUMERLE.

Cousin , adieu. Ce que ne nous fera pas connaître votre présence , que des lieux que vous habiterez vos lettres nous l'apprennent.

LE MARÉCHAL.

Milord , moi je ne prends point congé de vous ; je chevaucherai à vos côtés tant que la terre me portera.

GAUNT.

Hélas ! pourquoi , avare de tes paroles , ne réponds-tu rien aux salutations de tes amis ?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas de quoi suffire à vous faire mes adieux ; il me faudrait prodiguer l'usage de ma langue pour exhaler toute l'abondance des affections de mon cœur.

GAUNT.

Ce qui cause ta douleur n'est qu'une absence passagère.

BOLINGBROKE.

Tant que dure l'absence de la joie , la douleur demeure présente.

GAUNT.

Qu'est-ce que six hivers ? Ils passent bien vite.

BOLINGBROKE.

Pour les hommes qui sont heureux ; mais d'une heure le chagrin en fait dix.

GAUNT.

Suppose que c'est un voyage que tu entreprends pour ton plaisir.

BOLINGBROKE.

Mon cœur soupirera quand je voudrai le tromper par ce nom qui ne l'empêchera pas d'y reconnaître un éloignement forcé.

GAUNT.

Regarde ces sombres routes que vont traverser tes pas fatigués comme un entourage duquel ton retour, ainsi qu'un diamant précieux, recevra tout son prix.

BOLINGBROKE.

Dites plutôt que chacun des pénibles mouvemens qui vont m'éloigner me rappellera quel vaste espace du monde j'aurai parcouru loin des trésors que je chéris. Ne me faudra-t-il pas faire un long apprentissage de ces routes étrangères ? et lorsqu'à la fin j'aurai regagné ma liberté, de quoi pourrai-je me vanter, si ce n'est d'avoir travaillé pour le compte de la douleur ?

GAUNT.

Tous les lieux que visite l'œil du ciel sont pour le sage des ports et des asiles heureux. Instruis tes nécessités à raisonner ainsi, car il n'est point de vertu comme la nécessité. Persuade-toi non pas que

c'est le roi qui t'a banni, mais que tu as banni le roi. — Le malheur s'appesantit d'autant plus qu'il s'aperçoit qu'on le porte avec faiblesse. Va, dis-toi que je t'ai envoyé en quête de l'honneur, et non pas que tu es exilé par le roi; ou bien suppose encore que la peste dévorante est suspendue dans notre atmosphère, et que tu fuis vers un climat plus pur. Vois ce que ton cœur a de plus cher; imagine qu'il est dans les lieux où tu vas, et non dans ceux que tu quittes. Que les oiseaux qui chantent deviennent pour toi des musiciens, le gazon que fouleront tes pieds un salon parsemé de joncs, les fleurs de belles femmes, et tes pas un menuet <sup>(4)</sup> ou une danse agréable. La dent du chagrin toujours prête à mordre a moins de prise sur l'homme qui s'en rit et le tient pour léger.

BOLINGBROKE.

Eh! qui pourra trouver que la pensée des glaces du Caucase l'aide à supporter dans sa main des charbons ardents, ou que la simple idée d'un festin assouvit l'âpre avidité de la faim, ou que pour marcher nu à l'aise dans les neiges de décembre il suffise de se créer un été fantastique? La vive image qu'on se fait du bien ne peut qu'accroître le sentiment du mal. La dent cruelle de la douleur n'est jamais si venimeuse que lorsqu'elle mord sans ouvrir une large blessure.

GAUNT.

Allons, viens, mon fils; je vais te mettre dans ton chemin. Si j'avais tes motifs et ta jeunesse, je ne demeurerais pas ici.

BOLINGBROKE.

Adieu donc, sol de l'Angleterre; douce terre, adieu, toi qui m'as donné le jour, qui m'as nourri et qui me portes encore. Dans quelque lieu que je sois, je pourrai du moins me vanter d'être, quoique banni, un véritable Anglais.

SCÈNE IV <sup>(5)</sup>.

Toujours à Coventry. — Un appartement dans le château du roi.

Entrent RICHARD, BAGOT et GREEN; ensuite AUMERLE.

RICHARD.

Oui, nous nous en sommes aperçus. — Cousin Aumerle, jusqu'où avez-vous conduit le grand Hereford dans son chemin ?

AUMERLE.

J'ai conduit le grand Hereford, puisqu'il vous plaît de l'appeler ainsi, jusqu'au grand chemin le plus voisin, et je l'ai quitté là.

RICHARD.

Et dites-moi, s'est-il répandu bien des larmes au moment de la séparation ?

AUMERLE.

Certes, de ma part aucune, à moins que le vent du nord-est, qui nous soufflait alors cruellement au visage, n'ait mis en mouvement les tranquilles hu-

meurs de mon cerveau , et n'ait ainsi , par hasard , honoré d'une larme nos adieux hypocrites.

RICHARD.

Qu'a dit votre cousin lorsque vous vous êtes quittés ?

AUMERLE.

Il m'a souhaité une bonne santé <sup>(6)</sup> ; et, comme mon cœur ne pouvait souffrir que ma langue profanât ce souhait , je me suis avisé de contrefaire l'accablement d'un chagrin si profond , que mes paroles semblaient ensevelies dans ma douleur comme dans un tombeau. Vraiment si ces mots , *portez-vous bien* , avaient pu allonger les heures et ajouter aux années de son trop court exil , il aurait un volume de *portez-vous bien* ; mais comme cela n'était pas , il n'en a point eu de moi.

RICHARD.

Il est notre cousin , cousin ; mais il est douteux , lorsqu'arrivera le temps qui doit le ramener de l'exil dans son pays , que notre parent revienne voir ses amis. Nous-mêmes , et Bushy , et Bagot que voilà , et Green aussi , nous avons remarqué comme il faisait la cour au menu peuple ; comme il cherchait à pénétrer dans leurs cœurs par une politesse modeste et familière ; quels respects il prostituait à des misérables , s'étudiant à gagner le dernier des artisans par l'art de ses sourires et par une soumission patiente à sa fortune , comme s'il eût voulu emporter avec lui leurs affections dans son exil : il donnait du bonnet à une marchande d'oies ; deux ouvriers brasseurs , pour lui avoir souhaité la faveur de Dieu ,

ont reçu l'hommage de son genou fléchi , avec ces mots : « Je vous rends grâces , mes compatriotes , mes bons amis ; » comme si notre Angleterre lui devait revenir en héritage , et qu'il fût au premier degré l'espérance de nos sujets.

GREEN.

C'est bien, il est parti ; bannissons avec lui toutes ces idées. Maintenant songeons aux rebelles soulevés dans l'Irlande : il faut s'en occuper promptement , mon prince , avant que de plus longs délais multiplient leurs moyens à leur avantage et au détriment de votre majesté.

RICHARD.

Nous irons en personne à cette guerre ; et comme une cour trop brillante et la libéralité de nos largesses ont rendu nos coffres un peu légers , nous nous trouvons forcés d'affermir nos domaines royaux pour en retirer un revenu qui puisse fournir aux affaires du moment. Si cela ne suffisait pas , nous laisserions ici à nos lieutenans des ordres en blanc au moyen desquels , après s'être informés des gens les plus riches , ils leur imposeraient de grosses sommes d'or qu'ils nous enverront pour faire face à nos besoins ; car nous voulons partir sans délai pour l'Irlande. (*Entre Bushy.*) — Quelles nouvelles, Bushy ?

BUSHY.

Le vieux Jean de Gaunt , seigneur , est dangereusement malade : il a été pris de mal subitement , et il a envoyé un exprès en diligence pour conjurer votre majesté d'aller le visiter.

RICHARD.

Où est-il ?

BUSHY.

A Ely-House.

RICHARD.

Ciel, inspire à son médecin la pensée de l'aider à se rendre promptement dans la tombe. La doublure de ses coffres nous ferait des habits pour équiper nos soldats de l'armée d'Irlande. — Venez, messieurs ; allons tous le visiter, et prions le ciel qu'en faisant diligence nous arrivions trop tard.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Un appartement à Ely-House.

GAUNT sur un lit de repos, LE DUC D'YORK et d'autres personnes autour de lui.

GAUNT.

LE roi viendra-t-il ? Pourrai-je terminer mes dernières paroles par des conseils salutaires à sa jeunesse inconsidérée ?

YORK.

Cessez de vous tourmenter ; ne forcez point votre poitrine, car c'est bien en vain que les conseils arrivent à son oreille.

GAUNT.

On dit pourtant que , comme une solennelle harmonie, la voix des mourans captive l'attention ; que lorsque les paroles sont rares, elles ne sont guère jetées en vain, car c'est la vérité qu'ils exhale ceux qui exhale leurs paroles dans la douleur, et celui qui ne parlera plus est plus écouté que ceux que la jeunesse et la santé ont instruits aux discours agréables. On remarque plus la fin d'un homme que la vie qui l'a précédée ; de même que le coucher du so-

leil, la dernière phrase d'un air, la dernière saveur d'un mets agréable, sont les impressions dont la douceur se prolonge le plus, et qui se gravent dans la mémoire plus que les choses passées depuis long-temps. Quoique Richard ait refusé d'écouter les conseils que lui donna ma vie, mes tristes discours de mort peuvent encore vaincre la dureté de son oreille.

YORK.

Non, elle est obsédée par d'autres sons plus flatteurs, les éloges donnés à sa magnificence : on entend autour de lui des vers lascifs dont les sons empoisonnés trouvent l'oreille de la jeunesse toujours ouvertes pour les entendre ; on l'entretient des modes de la superbe Italie, dont notre peuple, singe maladroit, cherche gauchement à attraper les manières, se traînant de loin après elle dans une honteuse imitation. Quelque part qu'il vienne d'éclorre une frivolité dans le monde, quelque basse qu'elle puisse être, pourvu qu'elle soit nouvelle, ne court-on pas aussitôt en étourdir l'oreille du roi ? Tous les conseils arrivent trop tard là où la volonté se révolte contre les considérations de la raison. N'entreprends point de guider celui qui veut choisir son chemin lui-même. Il ne te reste qu'un souffle, et tu veux le perdre en vain !

GAUNT.

Il me semble qu'en moi vienne d'entrer un esprit prophétique, et voici ce qu'en expirant je prédis de lui : La fougue insensée de cette ardeur de désordre ne saurait durer long-temps ; mais les orages soudains sont bientôt finis. Celui qui donne trop con-

tinuellement de l'éperon fatigue bientôt sa monture; et la nourriture engloutie avec trop d'avidité étouffe celui qui la dévore : l'imprévoyante vanité, cormoran insatiable, commence par engloutir sa subsistance, et finit par se dévorer elle-même. — Ce noble trône des rois, cette île souveraine, cette terre de majesté, ce séjour de Mars, ce nouvel Éden, ce demi-paradis, cette forteresse bâtie par la nature elle-même pour s'y retrancher contre la contagion et contre le bras de la guerre; cette heureuse race d'hommes, ce petit univers, cette pierre précieuse enchâssée dans une mer d'argent qui, comme un rempart ou comme un fossé creusé alentour d'une maison, la défend contre la jalousie des contrées moins fortunées; ce sol béni du ciel, cette terre, ce royaume, cette Angleterre, cette nourrice dont le sein fécond enfante des rois redoutés par la valeur de leur race, fameux par leur naissance, renommés par leurs exploits, que, pour le service de la chrétienté et l'honneur de la chevalerie ils ont portés loin de leur patrie jusque dans la rebelle Judée, aux lieux où s'élève le tombeau du fils adoré de Marie, rançon de l'univers; cette patrie de tant d'êtres chéris, cette chère patrie, est maintenant (ah ! je meurs de le prononcer) engagée à bail comme un fief ou une misérable ferme ! L'Angleterre, ceinte d'une mer triomphante, dont le rivage hérissé de rochers repousse les jaloux assauts de l'humide Neptune, se maintenant honteusement enchaînée par quelques taches d'encre et des liens de parchemin pouri... cette Angleterre, qui était accoutumée à conquérir les autres, a fait d'elle-même une igno-

minieuse conquête. Ah ! si ce scandale devait s'évanouir avec ma vie, combien me trouverais-je heureux de voir arriver la mort !

( Entrent Richard, la reine (?), Aumerle, Bushy, Green, Bagot, Ross, et Willoughby.)

YORK.

Voilà le roi arrivé. Ménagez sa jeunesse : un jeune cheval bouillant, si l'on s'irrite contre lui, s'en irrite bien davantage.

LA REINE.

Comment se porte notre noble oncle Lancastre ?

RICHARD.

Eh bien, vieillard, comment va le courage ? comment se trouve le vieux Gaunt ?

GAUNT.

Oh ! comme ce nom <sup>(8)</sup> convient à ma figure ! Je suis un vieux desséché, en effet, et desséché parce que je suis vieux ; le chagrin a gardé en moi une longue abstinence ; et qui peut s'abstenir de nourriture et n'être pas desséché ? J'ai veillé long-temps pour l'Angleterre endormie : veiller produit la maigreur, et la maigreur est toute desséchée ; ce plaisir qui sert quelquefois d'aliment à un père, la vue de mes enfans, j'en ai sévèrement jeûné ; c'est au moyen de ce jeûne que tu m'as desséché. Je suis desséché comme il convient à la tombe, desséché comme la tombe dont les creuses entrailles ne renferment rien que des os.

RICHARD.

Un malade peut-il jouer si subtilement sur son nom ?

GAUNT.

La misère se divertit à se jouer d'elle-même. Puisque tu as cherché à tuer mon nom dans ma personne, j'insulte à mon nom, grand roi, pour te flatter.

RICHARD.

Les mourans devraient-ils flatter les vivans ?

GAUNT.

Non, mais les vivans flattent les mourans.

RICHARD.

Mais toi qui te meurs, tu prétends que tu me flattes ?

GAUNT.

Oh ! non, c'est toi qui te meurs, bien que je sois le plus malade.

RICHARD.

Moi, je suis plein de santé, je respire librement, et je te vois accablé par le mal.

GAUNT.

Celui qui m'a fait sait combien je te vois plein de mal, mal moi-même à cause de ce que je vois, et voyant en toi le mal ; ton lit de mort est aussi vaste que ton pays où tu languis malade dans ta réputation. Et toi, malade trop peu soucieux, tu confies la guérison de ton corps oint du Seigneur aux médecins mêmes qui l'ont blessé. En dedans de cette couronne, dont le cercle n'excède pas la grosseur de la tête, siège un millier de flatteurs qui, bien que renfermés dans cet étroit espace, étendent leurs dégâts aussi loin que les bornes de ton pays. Oh ! si

d'un œil prophétique ton grand-père eût pu voir comment le fils de son fils ruinerait sa postérité, il aurait pris soin de placer ta honte hors de ta portée, en te déposant avant que tu entrasses en possession, puisque tu ne possèdes aujourd'hui que pour te déposer toi-même. Oui, mon neveu, quand tu serais le maître du monde entier, il serait encore honteux à toi de donner ce pays à bail : mais lorsque ton univers se borne à la possession de ce seul pays, n'est-il pas plus que honteux de le réduire à cette honte ? Tu n'es à présent que l'intendant de l'Angleterre, et non pas son roi : le pouvoir que tu as de faire la loi s'est soumis aux poursuites de la loi <sup>(9)</sup>.

RICHARD.

Imbécile lunatique, dans l'appauvrissement de ta raison, tu te prévaux des privilèges de la maladie pour oser, chassant avec violence le sang royal de sa résidence naturelle, faire pâlir nos joues par ta morale glacée. Mais, j'en jure la majesté royale de mon trône légitime, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Édouard, ta langue, qui roule si grand train dans ta bouche, ferait rouler ta tête de dessus tes insolentes épaules.

GAUNT.

Fils de mon frère Édouard, oh ! ne m'épargne pas parce que je suis le fils d'Édouard son père. Semblable au pélican, tu l'as déjà fait couler ce sang, et bu avec ivresse. Mon frère Gloucester, cette âme pure et bienveillante, (veuille le ciel l'admettre au nombre des âmes heureuses !) avertit et témoigne assez que tu ne te fais pas scrupule de verser le sang

d'Édouard. Ligue-toi avec mon mal actuel, et que ta cruauté, autant que la faux de la vieillesse, moissonne d'un coup une fleur depuis trop long-temps flétrie. Vis dans ta honte, mais que ta honte ne meure pas avec toi, et que mes dernières paroles fassent ton supplice dans l'avenir ! — Reportez-moi dans mon lit, et de mon lit à la tombe. Qu'ils aiment la vie ceux qui y trouvent encore de la tendresse et de l'honneur !

( Il sort emporté par les gens de sa suite. )

RICHARD.

Et ceux-là font bien de mourir qui sont vieux et chagrins. Tu es tous les deux, et par-là le tombeau te convient doublement.

YORK.

Je supplie votre majesté de n'imputer ses paroles qu'à l'aigreur que donnent la maladie et la vieillesse. Il vous aime, sur ma vie, et vous tient pour aussi cher qu'Henri d'Hereford, l'eût-il près de lui.

RICHARD.

Fort bien, vous dites la vérité ; son amour pour moi ressemble à celui d'Hereford ; et le mien aussi ressemble au leur... Que les choses soient ce qu'elles sont.

( Entre Northumberland. )

NORTHUMBERLAND.

Mon souverain, le vieux Gaunt se recommande au souvenir de votre majesté.

RICHARD.

Que dit-il maintenant ?

Rien vraiment. Tout est dit ; sa langue est maintenant un instrument sans cordes : paroles , vie , tout est consommé pour le vieux Lancastre.

YORK.

Qu'York soit après lui le premier qui déserte la vie ! La mort, tout indigente qu'elle est, met un terme à des douleurs mortelles.

RICHARD.

Le fruit le plus mûr tombe le premier : ainsi en est-il de lui ; c'est son tour, son temps est fini : c'est celui de notre voyage à nous autres. C'en est assez sur ce sujet. — Maintenant songeons à nos guerres d'Irlande. Il nous faut chasser ces sauvages Kernes à la chevelure crépue , qui existent comme un poison là où n'a la permission de résider aucun autre poison qu'eux-mêmes <sup>(10)</sup>. Et pour cette importante expédition, nous avons besoin de subsides qui nous aident à la soutenir : nous saisissons donc l'argenterie , l'argent monnayé , les revenus et le mobilier que possédait notre oncle Gaunt.

YORK.

Jusques à quand conserverai-je ma patience ? Combien de temps encore mon tendre attachement à mon devoir me fera-t-il supporter l'injustice ? Ni la mort de Gloucester, ni l'abaissement d'Hereford , ni les affronts de Gaunt, ni les maux domestiques de l'Angleterre, ni les empêchemens apportés au mariage de ce pauvre Bolingbroke <sup>(11)</sup>, ni mes propres disgrâces, n'ont jamais tracé un signe d'aigreur

sur mon visage soumis, ne m'ont jamais fait porter sur mon souverain un regard irrité. — Je suis le dernier des fils du grand Édouard, dont ton père, le prince de Galles, était le premier. Jamais lion ne fut plus terrible dans la guerre, jamais agneau ne fut plus doux dans la paix que ne l'était ce noble jeune homme. Tu as tous ses traits; oui, c'était là son air à l'âge où il comptait le nombre d'années que tu as accomplies. Mais lorsqu'il prenait un front menaçant, c'était contre le Français, et non contre ses amis; sa main victorieuse conquérait ce qu'elle dépensait, et ne dépensait pas ce qu'avait conquis le bras triomphant de son père; ses mains ne furent jamais souillées du sang de ses parens; elles ne furent teintes que du sang des ennemis de sa race. — O Richard! York s'est laissé emporter trop loin par sa douleur: sans elle il ne vous eût jamais comparés.

RICHARD.

Eh bien! quoi, mon oncle, qu'est-ce que c'est?

YORK.

O mon souverain, pardonnez-moi si c'est votre plaisir; sinon, content de n'être pas pardonné, je suis également satisfait. Quoi! vous voulez saisir et retenir en vos mains les droits souverains et les biens d'Hereford exilé? Gaunt n'est-il pas mort? D'Hereford n'est-il pas vivant? Gaunt ne fut-il pas un homme d'honneur? Henri n'est-il pas un sujet fidèle? Le père ne mérite-il pas un héritier? et pour héritier ne doit-il pas avoir un fils bien méritant? Si tu enlèves à Hereford ses droits, et au temps ses

chartes antiques et ses droits coutumiers, que le lendemain ne succède donc plus au jour qui luit ; ne sois plus ce que tu es : car comment es-tu roi, si ce n'est pas l'ordre d'une descendance et d'une succession légitime ? J'en atteste le ciel, ( veuille le ciel me démentir ! ) si par une injustice vous vous emparez de l'héritage d'Hereford, si vous mettez en question les titres authentiques présentés par ses mandataires pour revendiquer sa succession, et que vous refusiez l'hommage offert par lui, vous amassez mille dangers sur votre tête, vous perdez mille cœurs bien disposés pour vous, et vous forcez la patience de mon attachement à des pensées que ne peuvent se permettre l'honneur et la fidélité.

RICHARD.

Pensez ce qu'il vous plaira : nous saisissons dans nos mains son argenterie, son argent, ses biens et ses terres.

YORK.

Je n'en serai pas témoin. Adieu, mon souverain. — Quelles seront les suites de ceci, personne ne peut le dire : mais d'injustes actions donnent lieu de présumer que leurs suites ne peuvent jamais être heureuses.

(Il sort.)

RICHARD.

Bushy, allez sans délai trouver le comte de Wilthire <sup>(12)</sup> ; dites-lui de se rendre auprès de nous à Ely-House, pour procéder à cette opération. Demain nous partons pour l'Irlande, et je sens qu'il en est bien temps. Nous créons notre oncle York lord gouverneur de l'Angleterre en notre absence,

car c'est un homme juste et qui nous a toujours tendrement aimé. — Venez, ma reine ; demain il faudra nous séparer : réjouissons-nous, car nous n'avons que peu de temps à rester ensemble.

( Fanfares. — Sortent Richard, la reine, Bushy, Aumerle, Green et Bagot. )

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, lords, le duc de Lancastre est donc mort ?

ROSS.

Et vivant, car maintenant son fils est duc.

WILLOUGHBY.

De nom seulement, mais sans revenu.

NORTHUMBERLAND.

Il le serait en titre et en fortune si la justice avait ses droits.

ROSS.

Mon cœur est plein, mais il rompra en silence avant que je donne à mes paroles la liberté de le délivrer de son fardeau.

NORTHUMBERLAND.

Non, déclare ta pensée, et que la parole soit interdite pour jamais à celui qui répétera les tiennes pour te nuire.

WILLOUGHBY.

Ce que tu veux dire intéresse-t-il le duc d'Hereford ? S'il est question de lui, parle hardiment, ami : mon oreille est ouverte à celui qui parle pour son bien.

ROSS.

Du bien ? Il n'en est point que je puisse lui faire,

à moins que vous n'appelliez un bien la pitié que je sens pour lui en le voyant ainsi dépouillé et mutilé<sup>(13)</sup> dans son patrimoine.

NORTHUMBERLAND.

Par le ciel, c'est une honte de souffrir dans ce royaume en décadence qu'on lui fasse de semblables injustices, à lui prince du sang royal, et à tant d'autres d'un sang illustre. Le roi n'est plus lui-même; il se laisse gouverner par des flatteurs; et tout ce qu'ils voudront entreprendre par pure haine pour chacun de nous tous, le roi le poursuivra avec rigueur contre nous, notre vie, nos enfans et nos héritiers.

ROSS.

Il a ruiné le peuple par des taxes accablantes, et il a tout-à-fait perdu leurs cœurs: il a, pour de vieilles querelles, condamné les nobles à des amendes, et il a aussi perdu leurs cœurs.

WILLOUGHBY.

Et chaque jour on invente de nouvelles exactions, comme *blancs-seings*, *dons gratuits*, et je ne sais pas quoi. Mais, au nom de Dieu, que devient tout cela?

NORTHUMBERLAND.

Ce n'est pas la guerre qui l'a consumé, car il n'a point fait la guerre: ce qu'il a fait, c'est de livrer honteusement par contrat ce que ses ancêtres avaient conquis à force de coups: il a plus dépensé dans la paix qu'ils n'ont fait dans toutes leurs guerres.

ROSS.

Le comte de Wilthire tient le royaume à ferme.

WILLOUGHBY.

Le roi s'est fait banqueroutier , comme un marchand ruiné.

NORTHUMBERLAND.

L'opprobre et la destruction sont suspendues sur sa tête.

ROSS.

Malgré la pesanteur de ses taxes , il n'aura point de fonds pour ces guerres d'Irlande , s'il ne les vole au duc banni.

NORTHUMBERLAND.

Son noble parent ! — O roi dégénéré ! — Mais , milords , nous entendons siffler cette horrible tempête , et nous ne cherchons aucun abri contre l'orage. Nous voyons les vents s'attacher violemment à nos voiles , et , sans songer à les serrer , nous nous laissons tranquillement périr.

ROSS.

Nous voyons le naufrage qui nous attend , et nous laissons le danger devenir inévitable par notre patience à en souffrir la cause.

NORTHUMBERLAND.

Non , il n'est point inévitable ; à travers les yeux creusés de la mort même , je vois poindre la vie : mais je n'ose dire combien est proche de nous la nouvelle de notre salut.

WILLOUGHBY.

Allons , fais-nous part de tes pensées , comme nous te confierons les nôtres.

ROSS.

Northumberland , parle avec assurance ; tous trois nous ne faisons qu'un avec toi ; et ainsi quand tu nous parles , tes paroles demeurent comme des pensées. Sois donc sans crainte.

NORTHUMBERLAND.

Hé bien , mes amis , j'ai reçu avis de Port-le-Blanc (une baie de la Bretagne) que Henri Hereford , Reynold , lord Cobham , le fils de Richard comte d'Arundel <sup>(14)</sup> , échappé dernièrement de chez le duc d'Exeter son frère , ci-devant archevêque de Cantorbéry ; sir Thomas Erpingham , sir John Ramston , sir John Norbery , sir Robert Waterton , et François Quoint , tous bien pourvus de munitions par le duc de Bretagne , font force de voiles vers l'Angleterre , montés sur huit gros vaisseaux avec trois mille hommes de guerre , et se proposent d'aborder dans peu sur nos côtes septentrionales ; et peut-être y seraient-ils déjà , si ce n'est qu'ils attendent l'instant du départ du roi pour l'Irlande. Si donc nous voulons secouer le joug de la servitude , regarnir de plumes les ailes brisées de notre patrie languissante , racheter la couronne avilie d'un accord mercantile , laver la poussière qui couvre l'or de notre sceptre , et rendre à la royauté la grandeur qui lui appartient , venez avec moi en toute hâte à Ravenspurg. Si vous faiblissez , retenus par la crainte , restez ici , gardez notre secret , et moi j'y cours.

ROSS.

A cheval , à cheval. Propose tes doutes à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY.

Si mon cheval me seconde, j'y serai le premier.

( Ils sortent. )

## SCÈNE II.

Toujours en Angleterre. — Un appartement dans le palais.

Entrent LA REINE, BUSHY, BAGOT.

BUSHY.

Madame, votre majesté s'abandonne trop à la tristesse. Vous avez promis au roi, en le quittant, d'écarter cette mélancolie homicide et d'entretenir la sérénité dans votre âme.

LA REINE:

Je l'ai promis pour plaire au roi ; mais si je veux me plaire à moi-même, cela m'est impossible. Cependant je ne me connais aucun sujet pour accueillir un hôte tel que le chagrin, si ce n'est d'avoir reçu les adieux d'un hôte aussi cher que me l'est mon cher Richard : et pourtant j'ai le sentiment de quelque malheur qui, encore à naître, mais prêt à sortir du sein de la fortune, s'avance en ce moment vers moi : je sens mon âme intérieurement tremblante de ce qui n'est pas, et elle s'afflige de quelque chose de plus que de l'éloignement du roi mon époux.

BUSHY.

Chaque cause réelle de douleur a vingt apparences diverses qui ressemblent chacune à un chagrin, sans

en être un véritable : l'œil de l'affliction, ébloui par les larmes qui l'aveuglent, décompose une seule chose en plusieurs objets : comme ces peintures qui vues de face n'offrent que des traits confus, et qui regardées obliquement présentent des formes distinctes ; ainsi votre chère majesté, considérant d'un seul côté le départ du roi, y trouve à déplorer l'apparence de chagrins qui n'existent point, et qui, vus tels qu'ils sont, ne vous apparaîtraient que comme des ombres de ce qui n'est pas. Ainsi, reine trois fois gracieuse, ne pleurez rien de plus que le départ de votre époux : vous ne pouvez apercevoir d'autre peine ; ou si vous en voyez, c'est de l'œil trompeur du chagrin, qui dans les maux réels pleure des maux imaginaires.

LA REINE.

Cela peut être, mais mon cœur me persuade intérieurement qu'il en est autrement : quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher d'être triste, et si mortellement triste que, quoique en pensant je ne m'arrête à aucune pensée, mon âme frémit et succombe sous ce poids sans réalité.

BUSHY.

Ce n'est rien, gracieuse dame, qu'un caprice de l'imagination.

LA REINE.

C'est tout autre chose ; car les caprices d'imagination sont la suite de quelque chaque chagrin antérieur qui leur a donné naissance, et je ne suis pas dans ce cas. Ou le chagrin réel que j'éprouve est né sans cause, ou d'une véritable cause est né pour

moi un chagrin sans réalité. Je possède déjà ce qui doit me revenir, mais comme une chose encore inconnue, que je ne puis connaître ni nommer; c'est un malheur sans nom, et que je sens.

(Entre Green.)

GREEN.

Que le ciel conserve votre majesté! — Et vous, messieurs, je suis bien aise de vous rencontrer. — J'espère que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE.

Et pourquoi l'espères-tu? Il est bien plus désirable qu'il le soit, car ses desseins exigent de la célérité, et c'est cette célérité qui fonde nos espérances. Pourquoi donc espères-tu qu'il n'est pas embarqué?

GREEN.

C'est qu'il aurait pu, lui en qui nous espérons, ramener ses troupes sur leurs pas, et tourner en désespoir les espérances d'un ennemi débarqué en force dans ce royaume. Le banni Bolingbroke se rappelle lui-même, et, les armes à la main, s'est avancé jusqu'à Ravenspurg.

LA REINE.

Que le Dieu du ciel nous en préserve!

GREEN.

Oh! madame, cela n'est que trop vrai! et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que le lord Northumberland, son jeune fils Henry Percy, les lords Ross, Beaumont, et Willoughby, ont couru se ranger de son parti avec tout ce qu'ils ont d'amis puissans.

BUSHY.

Pourquoi n'avez-vous pas proclamé comme traîtres Northumberland et tout le reste de cette faction rebelle?

GREEN.

Nous l'avons fait; et aussitôt le comte de Worcester a brisé son bâton, a remis sa dignité de grand maître d'hôtel, et tous les officiers de la maison du roi ont volé avec lui vers Bolingbroke.

LA REINE.

Ainsi, Green, c'est vous qui m'avez aidé à accoucher de mon malheur; et Bolingbroke est le funeste héritier qu'avait conçu mon chagrin. Enfin mon âme a enfanté le monstre qu'elle renfermait; et, comme une mère encore haletante du travail de sa délivrance, j'accumule douleurs sur douleurs et chagrins sur chagrins.

BUSHY.

Ne désespérez pas, madame.

LA REINE.

Eh! qui peut m'en empêcher? Oui, je désespère et me déclare ennemie de la trompeuse espérance; c'est une flatteuse, une parasite qui retient les pas de la mort, dont la faveur viendrait dissoudre les liens de la vie, si la perfide espérance ne faisait traîner nos derniers momens.

(Entre York.)

GREEN.

Voici le duc d'York.

LA REINE.

Avec l'armure de la guerre sur ses épaules vieilles. Oh ! ses regards sont remplis de soucis inquiets. — Cher oncle, au nom du ciel, dites-nous des paroles consolantes.

YORK.

Je le ferais, madame, si je voulais trahir mes pensées : mais les consolations sont dans le ciel, et nous sommes sur la terre où l'on ne trouve que croix, peines et chagrins. Votre mari est allé défendre des possessions éloignées, tandis que d'autres viennent le dépouiller de ce qu'il possède ici. Il m'a laissé pour être l'appui de son royaume, moi qui, affaibli par l'âge, ne puis me soutenir moi-même ! La voici arrivée l'heure de maladie amenée par ses excès ! c'est maintenant qu'il va essayer comme amis ceux qui l'ont flatté.

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Milord, votre fils était parti avant que j'arrivasse.

YORK.

Il était parti ? A la bonne heure ; que tout aille comme on voudra. La noblesse a déserté ; le peuple est froid, et je crains bien qu'il ne se révolte et ne se déclare pour Hereford. Mon ami, va à Plashy trouver ma sœur Gloucester ; dis-lui de m'envoyer sur-le-champ mille livres. — Tiens, prends mon anneau.

LE SERVITEUR.

Milord, j'avais oublié de vous le dire : j'y ai passé

aujourd'hui, et je me suis informé. — Mais je vais vous affliger si je vous dis le reste.

YORK.

Quoi, misérable?

LE SERVITEUR.

Une heure avant mon arrivée, la duchesse venait de mourir.

YORK.

Que le ciel ait pitié de nous ! Quel déluge de maux vient fondre à la fois sur ce malheureux pays ! — Je ne sais quel parti prendre. — Par le ciel, je voudrais, sans pourtant me l'être attiré par une infidélité, que le roi eût fait tomber ma tête avec celle de mon frère. — A-t-on fait partir des courriers pour l'Irlande ? — Comment trouverons-nous de l'argent pour fournir à cette guerre ? — Venez, ma sœur... Je voulais dire ma cousine ; pardonnez-moi, je vous prie. (*Au serviteur.*) — Ami, pars, va chez moi, procure-toi quelque chariots, et apporte les armes que tu trouveras. — Messieurs, voulez-vous aller rassembler quelques soldats ? — Si je sais comment et par quelle voie mettre fin à ces affaires qu'on a jetées ainsi tout embrouillées dans mes mains, ne me croyez jamais. — Tous les deux sont mes parens. — L'un est mon souverain, que mon serment et mon devoir m'ordonnent de défendre ; et l'autre est également mon cousin, que le roi a injustement dépouillé, à qui ma conscience et les liens du sang m'ordonnent de faire justice. — Alons, il faut pourtant faire quelque chose. — Venez, ma cousine, je vous placerai dans un lieu sûr. —

Vous, allez, rassemblez vos troupes, et venez me trouver sans délai à Berkley-Castle. Il serait nécessaire aussi que j'allasse à Plashy, mais le temps ne me le permet pas. — Tout est en désordre, tout est jeté à pair ou impair <sup>(15)</sup>.

(York et la reine sortent.)

BUSHY.

Les vents sont favorables pour porter des nouvelles en Irlande, mais aucune n'en arrive. — Quant à nous, lever une armée en état de faire face à l'ennemi, c'est ce qui nous est tout-à-fait impossible.

GREEN.

D'ailleurs, de l'attachement qui nous unit si étroitement au roi, il n'y a pas loin à la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

BAGOT.

Oui, de la haine de ce peuple inconstant ; car son amour loge dans sa bourse : quiconque la vide remplit d'autant son cœur d'une haine mortelle.

BUSHY.

Et c'est pourquoi le roi est généralement condamné.

BAGOT.

Si le jugement dépend d'eux, nous le sommes aussi, nous qui avons toujours été près du roi.

GREEN.

C'est bien : pour moi, je vais m'aller réfugier dans le château de Bristol ; le comte de Wilthire y est déjà.

BUSHY.

Je m'y rendrai avec vous ; car la multitude, qui nous déteste, ne fera pas grand'chose pour nous, si ce n'est de nous mettre tous en pièces comme une troupe de dogues. — Venez-vous avec nous ?

BAGOT.

Non : je me rends en Irlande, auprès de sa majesté. — Adieu ; si les pressentimens du cœur ne sont pas vains, nous voilà trois ici qui nous séparons pour ne jamais nous revoir.

BUSHY.

Cela dépend des efforts que fera York pour chasser Bolingbroke.

GREEN.

Hélas ! ce pauvre duc ! il entreprend là une tâche... C'est comme s'il voulait boire l'Océan jusqu'à la dernière goutte, ou compter ses grains de sable. — Pour un qui va combattre avec lui, il en désertera mille.

BUSHY.

Adieu en même temps pour cette fois, pour toutes et pour toujours.

GREEN.

Bon ! nous pouvons nous retrouver encore.

BAGOT.

Jamais, je le crains bien.

## SCÈNE III.

Les landes sauvages du comté de Gloucester.

Entrent BOLINGBROKE et NORTHUMBERLAND  
avec des troupes.

BOLINGBROKE.

Combien y a-t-il encore d'ici à Berkley, milord ?

NORTHUMBERLAND.

En vérité, noble lord, je suis absolument étranger dans le comté de Gloucester. La hauteur de ces collines sauvages, la rudesse de ces chemins inégaux, allongent nos milles et augmentent la fatigue; et cependant l'agrément de votre conversation, dans ces mauvais chemins, les a, comme un mélange de sucre, rendus doux et délicieux. Mais je songe quelle fatigue éprouveront Ross et Willoughby dans leur route de Ravenspurg à Costwold, où ils n'auront pas votre compagnie qui, je vous le proteste, a tout-à-fait trompé pour moi l'ennui et la longueur du voyage. Le leur est adouci par l'espérance de jouir de l'avantage que je possède actuellement; et l'espérance du plaisir est, à peu de chose près, un plaisir égal à celui de la jouissance. Ce sentiment abrégera le chemin pour les deux lords fatigués, comme l'a abrégé pour moi la jouissance actuelle de votre noble compagnie.

RICHARD II,  
BOLINGBROKE.

Ma compagnie vaut beaucoup moins que vos paroles obligeantes. — Mais qui vient à nous?...

(Entre Henri Percy.)

NORTHUMBERLAND.

C'est mon fils, le jeune Percy, envoyé par mon frère Worcester, de quelque lieu qu'il arrive. — Henri, comment se porte votre oncle?

PERCY.

Je pensais, milord, que vous me donneriez de ses nouvelles.

NORTHUMBERLAND.

Comment, n'est-il pas avec la reine?

PERCY.

Non, mon bon seigneur : il a abandonné la cour, brisé les bâtons de sa dignité, et dispersé la maison du roi.

NORTHUMBERLAND.

Quelle a été sa raison ? Il n'était pas dans ce dessein la dernière fois que nous nous sommes entretenus ensemble.

PERCY.

C'est parce que votre seigneurie a été proclamée traître. Quant à lui, milord, il est allé à Ravenspurg offrir ses services au duc d'Hereford ; et il m'a envoyé par Berkley pour découvrir quelles étaient les forces que le duc d'York y avait rassemblées, avec ordre de me rendre ensuite à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND.

Hé bien, mon enfant, est-ce que vous avez oublié les traits du duc d'Hereford?

PERCY.

Non, milord, car je n'ai pu oublier ce que je n'ai jamais eu à me rappeler. Je ne sache pas l'avoir jamais vu de ma vie.

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, apprenez à le connaître aujourd'hui. Voilà le duc.

PERCY.

Mon gracieux lord, tel que je suis, jeune, neuf et faible encore, je vous offre mes services, que les années, en mûrissant mes facultés, pourront rendre plus utiles et plus dignes de votre approbation.

BOLINGBROKE.

Je te rends grâces, aimable Percy; et sois certain que je regarde comme mon plus grand bonheur de porter en moi un cœur qui se souvient de ses bons amis. A mesure que ma fortune croîtra avec ton affection, elle deviendra la récompense de cette affection sincère. Mon cœur fait ce traité, et ma main veut ainsi le sceller.

NORTHUMBERLAND.

Quelle est la distance d'ici à Berkley, et quels sont les mouvemens qu'y fait le bon vieux York avec ses troupes?

PERCY.

Là-bas, près de cette touffe d'arbres, est la forteresse, défendue par trois cents hommes, suivant ce que j'ai ouï dire; et là sont renfermés les lords d'York, Berkley et Seymour. On n'y compte aucun autre homme de nom et distingué par sa noblesse.

(Entrent Ross et Willoughby.)

NORTHUMBERLAND.

Voici les lords de Ross et Willoughby : leurs éperons sont tout sanglans, et leur visage est enflammé de la course.

BOLINGBROKE.

Soyez les bienvenus, milords : je sens bien que votre amitié s'attache aux pas d'un maître banni. Toute ma richesse se borne aujourd'hui à ma reconnaissance sans effets, mais qui, devenue plus riche, saura récompenser votre amour et vos travaux.

ROSS.

Très-noble lord, nous sommes riches du plaisir de vous voir.

WILLOUGHBY.

Et il surpasse de beaucoup la fatigue que nous avons subie pour en jouir.

BOLINGBROKE.

Recevez encore des remerciemens, seul trésor du pauvre, le seul d'où je puisse tirer mes bienfaits, jusqu'à ce que ma fortune, encore au berceau, ait acquis des années. — Mais qui vient à nous ?

(Entre Berkley.)

NORTHUMBERLAND.

C'est, si je ne me trompe, le lord Berkley.

BERKLEY.

Milord d'Hereford, c'est à vous que s'adresse mon message.

BOLINGBROKE.

Milord, je ne répons qu'au nom de Lancastre,

et je suis venu chercher ce nom en Angleterre : il faut que je le trouve dans votre bouche avant que je réponde à rien de ce que vous pourrez me dire.

BERKLEY.

Ne m'interprétez pas, milord : ce n'est pas mon intention d'effacer aucun de vos titres d'honneur.— Je viens vers vous, milord.... ( qui vous voudrez ), de la part du très-glorieux régent de ce royaume, le duc d'York : il demande ce qui vous excite à vous prévaloir de l'absence du roi pour troubler la paix de notre pays avec des armes forgées dans son sein.

( Entre York avec sa suite. )

BOLINGBROKE, à Berkley.

Je n'aurai pas besoin de transmettre ma réponse par votre bouche : voilà sa seigneurie en personne. (*Il fléchit le genou.*) — Mon noble oncle !

YORK.

Que je voie s'abaisser devant moi ton cœur et non tes genoux, dont le respect est faux et trompeur.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle !...

YORK.

Cesse, cesse ; ne me gratifie pas du titre de *grâce*, ni de celui d'*oncle* : je ne suis point l'oncle d'un traître, et ce titre de *grâce* a mauvaise grâce dans ta bouche sacrilège <sup>(16)</sup>. Pourquoi les pieds d'un banni, d'un proscrit, ont-ils osé touché la poussière du sol d'Angleterre ? mais surtout, pourquoi ont-ils osé traverser l'espace de tant de milles sur son sein paisible, et effrayer ses pâles hameaux par l'appareil

de la guerre et une ostentation de forces que je méprise ? Viens-tu parce que le roi consacré n'est pas ici ? Mais , jeune insensé , le roi est demeuré dans ma personne , son autorité a été remise à mon cœur loyal. Ah ! si je possédais encore ma bouillante jeunesse , comme au temps où le brave Gaunt ton père , et moi , nous délivrâmes le Prince Noir , ce jeune Mars mortel , d'entre les rangs de plusieurs milliers de Français , oh ! que ce bras , que la paralysie retient captif , t'aurait bientôt puni et châtié pour cette offense !

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle , faites-moi connaître ma faute , et quelle en est la nature et la gravité.

YORK.

Elle est de la nature des plus graves. — Une révolte ouverte et une trahison détestable ! Tu es un sujet banni , et tu reviens ici avant l'expiration du terme de ton exil , bravant ton souverain les armes à la main !

BOLINGBROKE.

Lors de mon bannissement je fus banni d'Hereford , mais maintenant je reviens Lancastre : et , mon digne oncle , j'en conjure votre grâce , examinez d'un œil impartial les injures que j'ai souffertes. Vous êtes mon père , car il me semble qu'en vous je vois vivre encore le vénérable Gaunt ; ô vous donc , mon père , souffrirez-vous que je reste condamné au sort d'un vagabond errant par le monde , mes droits et mon royal héritage arrachés de mes mains par la violence et abandonnés à des prodiges par-

venus ? A quoi me sert donc ma naissance ? Si le roi mon cousin est roi d'Angleterre , il faut bien m'accorder que je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils , Aumerle , mon noble parent : si vous étiez mort le premier , et que lui eût été foulé aux pieds comme moi , il aurait retrouvé dans son oncle Gaunt un père pour prendre en main sa cause et forcer l'injustice dans ses derniers retranchemens. On me refuse le droit de poursuivre la mise en possession de mes biens , comme j'y suis autorisé par mes titres authentiques ! toutes les propriétés de mon père sont saisies et vendues , et , comme tout le reste , mal employées ! Que vouliez-vous que je fisse ? Je suis un sujet , et je réclame la loi ; on me refuse des fondés de pouvoir ; je viens donc réclamer en personne l'héritage qui me revient par droit de légitime descendance.

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a été trop indignement traité.

ROSS.

Il dépend de votre grâce de lui rendre justice.

WILLOUGHBY.

Des hommes sans nom se sont agrandis à ses dépens et élevés sur sa ruine.

YORK.

Lords d'Angleterre , laissez-moi vous parler. — J'ai vivement ressenti les outrages faits à mon cousin , et j'ai employé tous mes efforts pour lui faire rendre justice : mais venir ainsi insolemment armé , juge dans sa propre cause , se frayant à soi-même son chemin , et cherchant à reconquérir ses droits

par l'injustice, cela ne se peut pas. — Et vous qui le soutenez dans cette conduite, vous favorisez la révolte et vous êtes tous des rebelles.

## NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a fait serment qu'il ne revenait que pour revendiquer ce qui lui appartient : sa cause est si juste que nous avons tous solennellement juré de lui prêter notre secours, et que celui de nous qui violera son serment ne goûte jamais de bonheur.

## YORK.

Allons, allons, je vois quelle sera l'issue de cet armement. Je n'y puis rien, il faut que je le confesse; mon pouvoir est trop faible, et tout m'a été laissé en mauvais état. Si j'avais la force en main, j'en jure par celui qui m'a donné la vie, je vous ferais tous arrêter et vous obligerais à implorer à genoux la souveraine miséricorde du roi; mais, puisque le pouvoir me manque, je vous déclare que je reste comme neutre : ainsi, adieu, à moins qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château, et d'y prendre du repos cette nuit.

## BOLINGBROKE.

C'est une offre, mon oncle, que nous accepterons volontiers; mais il faut que votre grâce nous accorde de venir avec nous au château de Bristol, qu'on dit occupé par Bushy, Bagot et leurs complices, ces chenilles de l'état, que j'ai fait serment d'abattre et de détruire.

## YORK.

Il pourrait se faire que j'allasse avec vous. Mais non, cependant, j'y réfléchirai, car j'ai de la répu-

gnance à enfreindre les lois de notre patrie. Je ne vous reçois ni comme amis ni comme ennemis, mais comme les bienvenus chez moi : je ne veux plus prendre souci de choses auxquelles on ne peut plus donner remède.

SCÈNE IV <sup>(17)</sup>.

Un camp dans le pays de Galles.

Entrent SALISBURY et UN CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Lord Salisbury, nous avons attendu dix jours, et nous avons eu bien de la peine à tenir tout ce temps nos compatriotes rassemblés; et cependant nous ne recevons aucunes nouvelles du roi : en conséquence, nous allons nous disperser ; adieu.

SALISBURY.

Attends encore un jour, fidèle Gallois : le roi met toute sa confiance en toi.

LE CAPITAINE.

On croit le roi mort. Nous ne resterons pas davantage : les lauriers dans nos campagnes sesont tous flétris ; des météores viennent effrayer les immuables étoiles du firmament ; la pâle lune jette sur la terre une lueur sanglante ; et des prophètes au visage hâve annoncent d'effrayantes révolutions : les riches ont la tristesse dans les regards, et les hommes de désordre dansent et sautent de joie, les uns dans la crainte de perdre ce qu'ils possèdent,

les autres dans les espérances que leur offre un temps de violence et de guerre. Ces signes présagent la mort ou la chute des rois. — Adieu : nos compatriotes sont partis et déjà loin, bien persuadés que leur roi Richard est mort.

(Il sort.)

SALISBURY.

Ah ! Richard, c'est avec une douleur profonde que je vois ta gloire, comme une étoile tombante, s'abîmer du firmament sur la terre. Ton soleil descend chargé de pleurs vers les basses contrées de l'occident, annonçant les orages, les maux et les troubles à venir. Tes amis ont fui et se sont joints à tes ennemis ; et le cours de tous les événemens te devient contraire.

(Il sort.)

FIN DU SECOND ACTE.

---

 ACTE TROISIÈME.
 

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

Le camp de Bolingbroke devant Bristol.

Entrent BOLINGBROKE , YORK , NORTHUMBERLAND , PERCY , ROSS. — Derrière eux viennent des officiers conduisant WILLOUGHBY, BUSHY et GREEN, prisonniers.

BOLINGBROKE.

**F**AITES approcher ces hommes. — Bushy et Green , je ne veux point tourmenter vos âmes (qui dans un instant vont être séparées de leurs corps) en présentant trop fortement à vos yeux les crimes de votre vie : cela serait manquer de charité. Cependant, pour laver mes mains de votre sang, je vais ici , à la face des hommes, exposer quelques-unes des causes de votre mort. Vous avez perverti un prince, un roi fait pour l'être, né d'un sang vertueux, d'une physionomie heureuse; vous l'avez dénaturé, vous l'avez entièrement défiguré. Vous avez en quelque sorte, par les heures choisies pour vos débauches <sup>(18)</sup>, établi le divorce entre la reine

et lui , et troublé pour elle la possession de la couche royale ; vous avez flétri la beauté des traits d'une aimable reine par les larmes qu'ont arrachées de ses yeux vos odieux outrages. Moi-même, que la fortune a fait naître prince , uni au roi par le sang , uni par l'affection avant que vous m'eussiez noirci dans son esprit , j'ai vu ma tête se courber sous vos injustices ; j'ai envoyé vers des nuages étrangers les soupirs de la poitrine oppressée d'un Anglais , mangeant le pain amer de l'exil ; tandis que vous vous engraissez sur mes seigneuries , que vous renversiez les clôtures de mes parcs , que vous abattiez les arbres de mes forêts , que vous enleviez de mes fenêtres les armoiries de ma famille , que vous effaciez partout mes devises , ne laissant plus , si ce n'est dans la mémoire des hommes et dans ma race vivante , aucun indice qui pût prouver au monde que je suis né noble. C'est là ce que vous avez fait , et bien plus encore , et bien plus que le double de tout ceci ; et c'est ce qui vous condamne à mort. — Voyez à ce qu'on les livre aux exécuteurs et au bras de la mort.

BUSHY.

Le coup de la mort m'est moins fâcheux que ne l'est Bolingbroke à l'Angleterre. — Milords, adieu.

GREEN.

Ce qui me console , c'est que le ciel recevra nos âmes , et punira l'injustice des peines de l'enfer.

BOLINGBROKE.

Lord Northumberland , veillez à leur exécution.  
(*Sortent Northumberland et plusieurs autres emme-*

*nant les prisonniers.*) — Ne dites-vous pas, mon oncle, que la reine est dans votre château? Au nom du ciel, ayez soin qu'elle soit bien traitée : Dites-lui que je lui envoie l'assurance de mes sentimens affectueux; ayez bien soin qu'on lui transmette mes complimens.

YORK.

J'ai dépêché un de mes gentilshommes, avec une lettre où je lui parle au long de votre affection pour elle.

BOLINGBROKE.

Je vous en rends grâce, mon cher oncle. — Alons, milords, partons : Encore quelque temps à l'ouvrage; puis après, jour de fête.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Une côte de la province de Galles. — On aperçoit un château.

Fanfares, tambours et trompettes. — Entrent LE ROI RICHARD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, AUMERLE, des soldats.

RICHARD.

N'est-ce pas Barkloughby que vous appelez ce château près duquel nous sommes?

AUMERLE.

Oui, mon prince. — Comment votre majesté se trouve-t-elle de respirer l'air, après avoir été battue tous ces jours-ci sur les flots agités?

RICHARD.

Il doit nécessairement me paraître très-agréable. Je pleure de joie de me retrouver encore une fois sur le sol de mon royaume. — Terre chérie, je te salue de ma main, quoique les rebelles te déchirent des fers de leurs chevaux. Comme une mère depuis long-temps séparée de son enfant se joue tendrement de ses larmes et sourit en l'approchant, c'est ainsi que pleurant et souriant je te salue, ô mon pays, et te caresse de mes mains royales. Terre bienfaisante, ne nourris pas l'ennemi de ton souverain ! Refuse de réparer, par tes douces productions, ses sens affamés ! mais que tes araignées nourries de ton venin, tes crapauds à la marche traînante, se placent en son chemin et offensent les pieds perfides qui te foulent de leurs pas usurpateurs. Ne laisse cueillir à mes ennemis que de poignantes épines ; et s'ils veulent de ton sein enlever une fleur, cache près d'elle, je t'en conjure, un serpent qui la défende, et dont le double dard, par sa mortelle piquûre, lance le trépas sur les ennemis de ton souverain. — Ne riez point, milords, de me voir conjurer des êtres insensibles : cette terre prendra du sentiment, ces pierres se changeront en soldats armés, avant que celui qui naquit leur roi succombe sous les coups d'une noire rébellion.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Ne craignez rien, seigneur. Le pouvoir qui vous a fait roi est assez fort pour vous maintenir roi en dépit de tous. Il faut saisir les moyens que le ciel présente, et ne pas les négliger : autrement, si ce

que le ciel veut nous refusons de le vouloir, c'est refuser les offres du ciel et les moyens qu'il nous présente pour nous secourir et pour nous sauver.

AUMERLE.

Ce qu'il veut, mon prince!.. C'est que nous demeurons trop inactifs, tandis que Bolingbroke, par notre sécurité, s'agrandit et se fortifie en puissance et en amis.

RICHARD.

Sinistre cousin, ne sais-tu pas que lorsque l'œil vigilant des cieux se cache derrière le globe et descend éclairer le monde qui est sous nos pieds, c'est le temps où sur le nôtre les voleurs et les brigands se répandent invisibles et sanglans, semant le meurtre et l'outrage? Mais dès que, ressortant de dessous le globe terrestre, il enflamme à l'orient la cime orgueilleuse des pins et lance les traits de sa lumière jusque dans les plus criminelles cavités, alors les meurtres, les trahisons, tous les forfaits détestés, dépouillés du manteau de la nuit, restent nus et découverts, et épouvantés d'eux-mêmes. Ainsi, dès que ce brigand, ce traître Bolingbroke, qui s'est donné carrière toute la nuit, tandis que nous étions errans aux antipodes, nous verra remonter à l'orient sur notre trône, ses trahisons paraîtront rougissantes sur son visage; et, hors d'état de soutenir la vue du jour, effrayé de lui-même, il tremblera de son crime. Toutes les eaux agitées de la mer orageuse n'enlèveraient pas du front d'un roi le baume dont il a reçu l'onction; le souffle d'une voix mortelle ne saurait déposer le député élu par le

Seigneur. Contre chacun des hommes que Bolingbroke a rassemblés pour lever un fer menaçant contre notre couronne d'or, le dieu des armées soudoie dans le ciel pour son Richard un ange resplendissant; et où combattent les anges, il faut que les mortels succombent, car le ciel toujours défend le droit. (*Entre Salisbury.*) — Soyez le bienvenu, comte. A quelle distance sont vos troupes ?

SALISBURY.

Ni plus près ni plus loin, mon gracieux souverain, que n'est ce faible bras. Le découragement maîtrise ma voix, et ne me permet que des paroles désespérantes. Un jour de trop, mon noble seigneur, a, je le crains bien, couvert de ténèbres ce qui te restait d'heureux jours sur la terre. Oh ! rappelle le jour d'hier, ordonne au temps de revenir sur ses pas, et tu auras encore douze mille combattans à tes ordres : mais ce jour, ce jour, ce malheureux jour, ce jour de trop a fait disparaître ton bonheur, tes amis, ta fortune et ta grandeur : tous les Gallois, sur le bruit de ta mort, sont allés rejoindre Bolingbroke, ou se sont dispersés, ou se sont enfuis.

AUMERLE.

Prenez courage, mon souverain. Pourquoi votre seigneurie pâlit-elle ainsi ?

RICHARD.

Il n'y a qu'un moment que le sang de vingt mille hommes brillait dans mon visage : jusqu'à ce qu'il me soit revenu autant de sang, n'est-ce pas une raison que je sois pâle et mort ? Et ils ont tous fui !

Tous ceux qui cherchent leur sûreté abandonnent mon parti : le temps a fait pâlir mon éclat.

AUMERLE.

Prenez courage, mon souverain, rappelez-vous qui vous êtes.

RICHARD.

Je m'oubliais moi-même. Ne suis-je pas roi ? Réveille-toi, indolente majesté. Tu dors ! Le nom de roi ne vaut-il pas quarante mille noms ? Arme-toi, arme-toi, nom tout-puissant : un vil sujet ose s'attaquer à ta grandeur suprême ! — N'attachez point ainsi vos regards sur la terre, vous, favoris d'un roi. Ne sommes-nous pas des grands ? Que nos pensées soient grandes ! Je sais que mon oncle York a des forces suffisantes pour défendre nos droits. — Mais qui vois-je s'avancer vers nous ?

( Entre Scroop. )

SCROOP.

Puisse advenir à mon souverain plus de santé et de bonheur que ma voix, montée à la tristesse, ne saurait lui en annoncer !

RICHARD.

Mon oreille est ouverte et mon cœur est préparé. Le pis que tu puisses m'apprendre est une perte temporelle. Dis, mon royaume est-il perdu ? Eh bien ! il faisait tout mon souci ; et que perd-on à être délivré de soucis ? Bolingbroke aspire-t-il à être aussi grand que nous ? il ne sera jamais plus grand. S'il sert Dieu, nous le servirons aussi, et par-là nous serons son égal. Nos sujets se révoltent-ils ! C'est un mal auquel nous ne pouvons remédier : ils violent

la foi qu'ils ont jurée à Dieu et à nous. Crie-moi malheur, destruction, ruine, perte, décadence : le pis de tout est la mort, et la mort aura son jour.

## SCROOP.

Je suis bien aise de voir votre majesté si bien armée pour soutenir les flots de l'adversité. Telle qu'un jour de tempête imprévue où l'on voit les rivières argentées submerger leurs rivages, comme si l'univers se fondait en pleurs, telle s'enfle au delà de toute limite la puissante furie de Bolingbroke, couvrant vos états consternés d'un acier dur et brillant, et de cœurs plus durs que l'acier. Les vieillards à la barbe blanche ont armé de casques leurs crânes minces et chauves contre ta majesté; les enfans s'efforcent de grossir leur voix féminine, et renferment, par haine de ta couronne, leurs membres délicats sous des armes raides et pesantes; jusqu'à ceux qui sont chargés de prier pour toi apprennent à bander l'if doublement fatal <sup>(19)</sup> dont se forment leurs arcs, pour s'en servir contre ta puissance. Quoi! les femmes, quittant leur quenouille, brandissent contre ton trône des serpes rouillées. Jeunes et vieux, tout est révolté; tout va plus mal encore que je ne puis vous le dire.

## RICHARD.

Tu ne m'as que trop bien, trop bien fait un si triste récit. — Où est le comte de Wiltshire? Où est Bagot? Qu'est devenu Bushy? Où est Green? Qu'ils aient laissé ce dangereux ennemi mesurer ainsi nos frontières d'un pas tranquille!... Si nous l'empor-

tons , ils le paieront de leurs têtes. — Je vous garantis qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP.

Il est vrai, seigneur , leur paix est faite avec lui.

RICHARD.

Traîtres ! ah ! vipères ! damnés sans espoir de rédemption ! chiens rampans , gagnés sur-le-champ au premier venu ! serpens réchauffés dans le sang de mon cœur , et qui me percent le cœur ! trois Judas , chacun trois fois pires que Judas ! Devaient-ils faire leur paix ? Que pour ce crime le terrible enfer déclare la guerre à leurs âmes impures !

SCROOP.

La tendre amitié, je le vois , lorsqu'elle change de nature, est ce qui produit la plus amère et la plus mortelle haine. — Révoquez vos malédictions sur leurs âmes : ils ont fait leur paix en donnant leurs têtes , et non pas leurs mains ; ceux que vous maudissez ont reçu le coup le plus cruel que puisse frapper la mort , et gisent profondément ensevelis dans le sein de la terre.

AUMERLE.

Quoi ! Bushy , Green et le comte de Wilthire sont morts ?

SCROOP.

Oui , la tête de tous les trois est tombée à Bristol.

AUMERLE.

Où est le duc mon père avec ses troupes ?

RICHARD.

N'importe où il est.... Que personne ne me parle

de consolation. Entretienons-nous de tombeaux, de corruption, d'épithaphes funèbres; que la poussière soit notre papier, et que la pluie qui coule de nos yeux écrive notre douleur sur le sein de la terre; choisissons nos exécuteurs testamentaires, et dictons nos dernières volontés. Et cependant non; car que pourrions-nous léguer que nos corps dépouillés à la terre? Nos possessions, notre vie, tout appartient à Bolingbroke, et il n'est plus rien que nous puissions dire à nous que la mort, et ces formes rétrécies, composées d'une terre stérile, qui couvre nos os comme d'une pâte. Au nom du ciel, asseyons-nous sur la terre, et repassons les tristes histoires de la mort des rois; comment quelques-uns ont été déposés, quelques-uns tués à la guerre, d'autres poursuivis des fantômes de ceux qu'ils avaient dépossédés, d'autres empoisonnés par leurs femmes, d'autres égorgés en dormant; tous assassinés! La Mort tient sa cour dans le creux de la couronne qui ceint le front mortel d'un roi: c'est là que s'établit sa grotesque figure se riant de la grandeur du souverain, insultant à sa pompe: elle lui accorde un souffle de vie, une courte scène pour jouer le monarque, être craint et tuer de ses regards, l'enivrant d'une vaine opinion de lui-même; comme si cette chair qui sert de rempart à notre vie était d'un bronze impénétrable! Et bientôt après s'être amusée un moment, elle en vient au dernier acte, et d'une petite épingle elle traverse ce rempart de chair.... et adieu le roi. — Couvrez vos têtes, et n'insultez pas par ces profonds hommages une masse de chair et de sang; rejetez loin de vous le respect, les étiquettes de tradition,

les formalités, les devoirs cérémonieux. Vous m'avez méconnu jusqu'à présent : je vis de pain comme vous, je sens comme vous le besoin, je suis atteint du chagrin ; j'ai besoin d'amis comme vous. Ainsi assujetti, comment pouvez-vous me dire que suis un roi ?

L'EVÊQUE DE CARLISLE.

Seigneur, l'homme sage ne déplore jamais les maux présents : il emploie le présent à éviter d'en avoir d'autres à déplorer. Craindre votre ennemi, et que la crainte accable votre force, c'est donner par votre faiblesse des forces à votre ennemi ; et par-là votre folie combat contre vous-même. — Craindre et être tué !... Il ne vous arrivera rien de pis en combattant. Combattre et mourir, c'est en mourant détruire le destructeur ; mourir en tremblant, c'est rendre lâchement à la mort le tribut de sa vie.

AUMERLE.

Mon père a quelques troupes : informez-vous où il est ; et d'un seul membre apprenez à faire un corps.

RICHARD.

Tes reproches sont justes. — Superbe Bolingbroke, je viens pour échanger avec toi mes coups dans ce jour qui doit nous juger. Cet accès de terreur est tout-à-fait dissipé. — C'est une tâche aisée que de reprendre son bien. — Dis-moi, Scroop, où est notre oncle avec ses troupes ? Homme, réponds-moi avec douceur, quoique tes regards soient sinistres.

SCROOP.

On juge par la couleur du ciel de l'état de l'air et

des dispositions de la journée : ainsi pouvez-vous juger , par mon air sombre et abattu , que ma langue n'a à vous faire qu'un triste rapport. Je joue ici le rôle d'un bourreau , en m'expliquant peu à peu de manière à prolonger vos maux , dont j'ai encore à vous apprendre le pire. — Votre oncle York s'est joint à Bolingbroke ; toutes vos places fortes du nord se sont rendues à lui , et toute votre noblesse des provinces du midi est en armes sous ses drapeaux.

RICHARD.

Tu en as dit assez. (*A Aumerle.*) — Malédiction sur toi , cousin , qui m'as arraché la douceur que j'étais près de goûter dans le désespoir ! Que dites-vous à présent ? quelle ressource nous reste-t-il à cette heure ? Par le ciel , je haïrai d'une haine éternelle quiconque m'exhortera davantage à me consoler. Allons au château de Flint ; j'y veux mourir de ma douleur. Un roi vaincu par le malheur doit se soumettre en roi au malheur. Congédiez les troupes qui me restent , et qu'elles aillent labourer la terre qui leur offre encore quelques espérances : pour moi , je n'en ai point. — Que personne ne me parle de changer mon dessein : tout conseil serait vain.

AUMERLE.

Mon souverain , un mot.

RICHARD.

Celui dont la langue me blesse par ses flatteries me fait un double mal. — Licenciez ceux qui me suivent ; laissez-les aller. Qu'ils fuient des ténèbres de Richard vers le jour brillant de Bolingbroke.

(Ils sortent.)

## SCÈNE III.

Le pays de Galles , devant le château de Flint.

Entrent avec des tambours et des trompettes BOLINGBROKE et ses troupes , YORK , NORTHUMBERLAND et plusieurs autres.

BOLINGBROKE.

Ainsi nous apprenons par cet avis que les Gallois sont dispersés, et que Salisbury est allé joindre le roi , qui vient tout récemment de débarquer sur cette côte avec quelques-uns de ses amis particuliers.

NORTHUMBERLAND.

Voilà une bonne et agréable nouvelle, seigneur. Richard est venu cacher sa tête assez près de ces lieux.

YORK.

Il serait décent que le lord Northumberland voulût bien dire *le roi Richard*. — O jour de calamité , où le souverain légitime et sacré est obligé de cacher sa tête !

NORTHUMBERLAND.

Votre grâce m'interprète mal : c'était pour abrégé que j'avais omis le titre.

YORK.

Il fut un temps où , si vous aviez abrégé ainsi à son égard , il eût aussi abrégé avec vous en vous raccourcissant , pour tant de licence , de toute la longueur de votre tête.

Mon oncle , ne prenez pas les choses plus mal que vous ne le devez.

YORK.

Et vous , mon cher cousin , ne prenez pas plus qu'il ne vous appartient , de peur de vous méprendre : le ciel est au-dessus de votre tête.

BOLINGBROKE.

Je le sais , mon oncle , et ne m'oppose point à ses volontés. — Mais qui s'avance vers nous ? ( *Entre Percy.* ) — C'est vous , Henri ! Eh bien , est-ce que ce château ne se rendra point ?

PERCY.

Une force royale , milord , t'en défend l'entrée.

BOLINGBROKE.

Comment , royale ? Elle ne renferme point de roi.

PERCY.

Oui , milord , elle renferme un roi : Le roi Richard est enfermé dans cette enceinte de ciment et de pierres ; et avec lui sont le lord Aumerle , le lord Salisbury , sir Étienne Scroop , et de plus un ecclésiastique de sainte renommée : qui c'est , je n'ai pu le savoir.

NORTHUMBERLAND.

Il y a apparence que c'est l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE , à Northumberland.

Noble lord , approchez-vous des flancs sauvages de cet antique château ; que l'airain de la trompette transmette à ses oreilles ruinées la demande d'une conférence , et portez au roi ce message : « Henri de

Bolingbroke , à deux genoux , baise la main du roi Richard , et fait passer à sa personne royale l'hommage de sa soumission et de la fidélité loyale de son cœur. Je viens ici mettre à ses pieds mes armes et mes forces , pourvu que le rappel de mon bannissement soit prononcé , et que mes domaines me soient restitués libres de toutes charges : sinon , j'userai de l'avantage de ma puissance , et j'abattraï la poussière de l'été par une pluie de sang versée des blessures des Anglais égorgés. Mais il est bien loin du cœur de Bolingbroke de vouloir que cette rouge tempête vienne arroser le sein frais et verdoyant de ce beau royaume de Richard , et c'est ce que lui prouveront mes humbles soumissions. » — Allez , portez-lui ces paroles , tandis que nous , nous avancerons sur le gazon qui tapisse cette plaine. (*Northumberland s'avance vers le château avec un trompette.*) — Marchons sans faire entendre le bruit menaçant des tambours , afin que du haut des murs ruineux de ce château on puisse bien entendre nos offres avantageuses. — Je présume que la rencontre du roi Richard et de nous sera terrible comme celle du feu et de l'eau , lorsque leurs tonnerres se rencontrant déchirent de leur choc le front nébuleux du firmament. Qu'il soit le feu , je serai l'eau docile ; que la rage soit de son côté , tandis que du mien je répandrai la pluie de mes eaux sur la terre et sur lui. Marchons en avant , et observons quelle sera la contenance du roi Richard.

(La trompette sonne pour demander un pourparler , et une autre répond de l'intérieur de la forteresse. — Fanfare. — Richard paraît sur les remparts , suivi de l'évêque de Carlisle , d'Aumerle , de Scroop et de Salisbury.)

Voyez, voyez : le roi Richard paraît lui-même, semblable au soleil rougisant et mécontent, lorsque, sortant du portique enflammé de l'orient, il voit les nuages jaloux s'avancer pour ternir sa gloire et obscurcir le cours de son brillant passage vers l'occident. Il se montre encore tel qu'un roi. Voyez : son œil, aussi brillant que celui de l'aigle, reluit de tout l'éclat de la majesté souveraine. Hélas ! hélas ! malheur à nous si quelque offense venait à ternir un si noble aspect !

RICHARD, à Northumberland.

Nous sommes grandement surpris, et nous nous sommes long-temps arrêté pour attendre que ton genou respectueux fléchît devant nous qui croyons être ton légitime souverain. Si nous le sommes, comment tes membres osent-ils oublier de nous rendre l'hommage solennel que tu dois à notre présence ? Si nous ne le sommes pas, montre-nous comment la main de Dieu nous a dépossédé des fonctions dont il nous avait chargé ; car nous savons que nulle main de chair et de sang ne peut saisir la poignée sacrée de notre sceptre, sans le profaner, le voler, ou l'usurper ; et dussiez-vous penser que tous mes sujets ont comme vous violemment séparé leurs cœurs de notre cause, et que nous sommes abandonné et dénué d'amis, sachez que mon maître, le Dieu tout-puissant, assemble dans les airs en notre faveur des armées de nuages pestilentiels qui frapperont vos enfans encore à naître, encore non engendrés, parce que vous avez levé vos mains

vassales contre ma tête, et menacé la gloire de ma précieuse couronne. Dis à Bolingbroke (car je pense le voir d'ici) que chaque pas qu'il fait dans mes états est une punissable trahison. Il vient ouvrir le rougeâtre testament de la guerre sanglante : mais avant que la couronne où visent ses regards repose en paix sur sa tête, les couronnes ensanglantées des crânes de dix mille fils de bonnes mères dépareront dans sa fleur la face de l'Angleterre, changeront la blancheur du teint virginal de la Paix en une rougeur d'indignation, et humecteront l'herbe de ses pâturages du sang des fidèles Anglais.

## NORTHUMBERLAND.

Nous préserve le roi des cieux que le roi notre maître soit ainsi assailli par des armes à la fois concitoyennes et ennemies <sup>(20)</sup> ! Ton trois fois noble cousin Henri de Bolingbroke te baise humblement la main ; et il jure par la tombe honorable qui repose sur les os de ton royal aïeul, par la royale noblesse de votre sang à tous les deux, ruisseaux sortis de la même et honorable source, par le bras enseveli du belliqueux Gaunt, par sa propre valeur et son honneur personnel, serment qui comprend toutes les paroles et tous les sermens, que son retour dans ce royaume n'a d'autre but que de réclamer son illustre héritage, et de te demander à genoux la levée immédiate de son arrêt d'exil. Dès qu'une fois votre majesté aura souscrit à sa demande, il abandonnera à la rouille ses armes brillantes, rendra ses chevaux armés en guerre à leurs écuries, et son cœur au fidèle service de votre majesté. Voilà ce qu'il jure,

et, sur sa foi de prince, il promet de l'observer : et moi, je le garantis sur ma qualité de noble.

RICHARD.

Northumberland, dis-lui : « Voici la réponse du roi : Son noble cousin sera le bienvenu, et toutes ses justes demandes seront satisfaites sans contradiction ; » et dans les termes les plus gracieux, que tu sauras bien trouver, assure son affection de mes tendres sentimens. (*A Aumerle.*) — Nous nous avilissons nous-mêmes, cousin, n'est-il pas vrai, en montrant tant de faiblesse et en parlant avec tant de douceur ? Rappellerons-nous Northumberland, et enverrons-nous un défi au traître, pour mourir de cette manière ?

AUMERLE.

Non, mon bon maître ; combattons avec des paroles de douceur jusqu'à ce que le temps nous prête des amis, et ces amis le secours de leurs épées.

RICHARD.

O Dieu, ô Dieu ! que ma bouche, qui a prononcé l'arrêt du bannissement contre cet homme hautain, le révoque aujourd'hui avec des paroles si douces ! Oh ! que ne suis-je aussi grand que l'est ma douleur, ou au-dessous du titre que je porte ! Que ne puis-je oublier ce que j'ai été, ou cesser de me rappeler ce que je suis à présent ! Veux-tu te gonfler, cœur superbe ? Je te mettrai en liberté de battre, puisque mes ennemis ont la liberté de battre sur toi et sur moi.

AUMERLE.

Voilà Northumberland, que Bolingbroke renvoie vers nous.

RICHARD.

Que doit faire le roi maintenant? Faut-il qu'il se soumette? le roi se soumettra. Faut-il qu'il soit déposé? le roi le souffrira tranquillement. Lui faut-il perdre le titre de roi? Au nom de Dieu, ne nous mettons pas en peine de le retenir. Je changerai mes diamans contre un chapelet, mes palais somptueux contre un ermitage, mes brillans vêtemens contre la robe du mendiant, mes coupes ciselées pour un plat de bois, mon sceptre pour un bâton de palmier, tous mes sujets pour une couple de figures de saints, et mon vaste royaume pour un étroit tombeau, un étroit tombeau, un obscur tombeau! Ou peut-être serai-je enseveli dans le grand chemin du roi, sous quelque route fréquentée où les pieds de mes sujets pourront à toute heure fouler la tête de leur souverain; car c'est mon cœur qu'ils foulent aux pieds, moi encore vivant; une fois enseveli, pourquoi ne fouleraient-ils pas ma tête? — Aumerle, tu pleures, mon sensible cousin. De nos larmes méprisées nous susciterons une tempête; elles et nos soupirs détruiront la moisson de l'été, et amèneront la famine dans cette terre révoltée; ou bien nous ferons-nous un jeu de nos maux, et prendrons-nous nos larmes pour le sujet de quelque joli pari, comme de les faire tomber sur une seule place jusqu'à ce qu'elles nous aient creusé deux tombeaux dans la terre, et que là, couchés tous deux, on y puisse graver : *Là gisent deux parens qui se sont creusé leur tombeau des larmes de leurs yeux.* Ce malheur n'aurait-il pas bonne grâce?

— Mais bien, bien ; je vois que je parle ridiculement, et que tu te moques de moi. — Très-puissant prince, milord Northumberland, que dit le roi Bolingbroke ? Sa majesté veut-elle permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure ? — Vous saluez ; c'est-à-dire que Bolingbroke répond *oui*.

NORTHUMBERLAND.

Seigneur, il vous attendra dans la cour basse du palais pour conférer avec vous. Vous plaît-il de descendre ?

RICHARD.

Je descends ! je descends comme le brillant Phaéton hors d'état de gouverner des coursiers indociles ! (*Northumberland se retire vers Bolingbroke.*) Dans la cour basse ! là où les rois s'abaissent jusqu'à obéir à la voix des traîtres, et à leur faire grâce ! Rendons-nous là-bas. A bas, cour ! à bas, roi ! car les hiboux de la nuit font entendre leurs cris là où l'alouette devrait s'élever en chantant.

(Le roi et les lords se retirent des remparts.)

BOLINGBROKE, à Northumberland.

Que dit sa majesté ?

NORTHUMBERLAND.

La tristesse et le chagrin de son cœur s'exhalent en paroles insensées comme d'un homme égaré. Cependant il vient vers vous.

(Entrent en bas Richard et sa suite.)

BOLINGBROKE.

Tenez-vous à l'écart, et montrez un grand res-

pect à sa majesté. (*Fléchissant un genou en terre.*)  
— Mon gracieux souverain...

RICHARD.

Beau cousin, vous abaissez trop votre genou de prince, en permettant à la vile terre l'orgueil de le baiser. J'aimerais mieux éprouver dans mon cœur l'effet de votre amitié que de sentir mes yeux blessés par vos respects. Levez-vous, cousin, levez-vous : votre cœur s'élève, je le sais, au moins à cette hauteur (*portant la main à sa tête*), bien que vos genoux s'abaissent.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux souverain, je ne viens que pour réclamer mes biens.

RICHARD.

Vos biens sont à vous, et je suis à vous aussi, et tout est à vous !

BOLINGBROKE.

Soyez à moi, mon très-redouté souverain, autant que mes fidèles services mériteront votre affection.

RICHARD.

Vous avez bien mérité. — C'est bien mériter que de connaître le moyen le plus sûr et le plus fort pour gagner. — Mon oncle, donnez-moi votre main : allons, séchez vos larmes. Les larmes prouvent l'amitié qui les excite, mais elles n'ont pas le remède qui les arrête. (*A Bolingbroke.*) — Cousin, je suis trop jeune pour être votre père, quoique vous soyez assez vieux pour être mon héritier. Ce que vous voulez avoir, je vous le donnerai, et même volontairement ; car il faut faire de soi-même ce que la force nous

RICHARD II,  
 contraindrait de faire. — Marchons vers Londres.  
 — Le voulez-vous, cousin ?

BOLINGBROKE.

Oui, mon bon seigneur.

RICHARD.

Alors je ne dois pas dire non.

(Fanfares. — Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

A Langhy. — Jardin du duc d'York.

Entrent LA REINE et DEUX DE SES DAMES.

LA REINE.

Quel jeu pourrions-nous imaginer dans ce jardin,  
 pour écarter les accablans soucis dont je suis tour-  
 mentée ?

UNE DES DAMES.

Madame, nous pourrions jouer aux boules.

LA REINE.

Non, ce jeu me ferait songer que le monde est  
 plein d'inégalités, et que ma fortune est détournée  
 de son cours.

LA DAME.

Madame, nous danserons.

LA REINE.

Mes pieds ne peuvent prendre aucun plaisir aux  
 pas mesurés de la danse lorsque mon pauvre cœur

ne garde aucune mesure dans son chagrin : ainsi, mon enfant, point de danse ; tout autre jeu plutôt.

LA DAME.

Eh bien , nous conterons des histoires.

LA REINE.

Tristes, ou joyeuses ?

LA DAME.

L'un et l'autre, madame.

LA REINE.

Ni l'un ni l'autre, ma fille : si elles me parlaient de joie, comme la joie me manque entièrement, elles ne feraient que me rappeler davantage ma tristesse : si elles me parlaient de chagrin, comme le chagrin me possède entièrement, elles ne feraient qu'ajouter plus de peine encore à mon manque de joie. Je n'ai pas besoin de reproduire par mes paroles ce que j'ai déjà ; et ce qui me manque, il est inutile de s'en plaindre.

LA DAME.

Madame, je chanterai.

LA REINE.

Jè suis bien aise que tu aies sujet de chanter ; mais tu me plairais davantage si tu voulais pleurer.

LA DAME.

Je pleurerais, madame, si cela pouvait vous faire du bien.

LA REINE.

Je pleurerais aussi, moi, si cela pouvait me faire du bien, et je n'emprunterais pas une larme de toi.

Mais cessons. — Voilà les jardiniers. ( *Entrent un jardinier et deux garçons.* ) Enfonçons-nous sous l'ombrage de ces arbres : je gagerais ma misère contre un cent d'épingles qu'ils vont parler de l'état, car tout le monde en parle dans le moment d'une révolution. Les malheurs ont toujours la plainte pour avant-coureur.

(La reine et ses deux dames se retirent.)

LE JARDINIER.

Va, rattache ces branches pendantes d'abricotier qui, comme des enfans mal morigénés, font ployer leur père sous l'oppression de leur poids surabondant : donne quelque appui aux rameaux abaissés. — Et toi, va comme l'exécuteur abattre la tête de ces jets trop prompts à croître, et qui s'élèvent orgueilleusement au-dessus de notre république. Tout doit être de niveau dans notre gouvernement. Tandis que vous y travaillerez, moi je vais extirper ces herbes sauvages et nuisibles qui dérobent sans profit aux fleurs utiles les sucS féconds de la terre.

UN DES GARÇONS.

Pourquoi prétendrions-nous entretenir dans une seule enceinte des lois, des formes, des proportions régulières, et déployer comme l'échantillon d'un état solide, lorsque notre vaste jardin, enclos par la mer, lorsque le pays entier est rempli de mauvaises herbes, que ses plus belles fleurs sont étouffées, que ses arbres fruitiers sont dépouillés de fruits, ses clôtures ruinées, ses parterres en désordre, et ses plantes utiles dévorées par les chenilles ?

LE JARDINIER.

Sois tranquille : celui qui a souffert tout ce désordre du printemps , est arrivé aujourd'hui à la saison de la chute des feuilles ; les mauvaises herbes qu'il abritait au loin de son vaste feuillage , et qui le dévoraient en paraissant l'appuyer , sont arrachées , racine et tout , par Bolingbroke ; je veux dire le comte de Wilthire , Green et Bushy.

LE GARÇON.

Comment ? Est-ce qu'ils sont morts ?

LE JARDINIER.

Ils sont morts , et Bolingbroke a saisi le roi dissipateur. Oh ! quelle pitié qu'il n'ait pas soigné et cultivé son royaume comme nous avons fait ce jardin ! Nous , dans la saison , nous blessons l'écorce , la peau de nos arbres fruitiers , de crainte que , regorgeant de sève et de sang , ils ne périssent de l'excès de leurs richesses. S'il en eût usé de même avec les grands et les ambitieux , ils auraient pu vivre pour porter , et lui pour recueillir les fruits d'obéissance. Nous élaguons toutes les branches superflues pour conserver la vie aux rameaux féconds : s'il en eût agi ainsi , il porterait encore la couronne qu'en dissipant follement les heures il a presque fait tomber de sa tête.

LE GARÇON.

Quoi ! vous croyez donc que le roi sera déposé ?

LE JARDINIER.

Il est déjà vaincu , et il y a toute apparence qu'il sera déposé. La nuit dernière il est venu des lettres

à un ami intime du bon duc d'York qui annoncent de tristes nouvelles.

LA REINE, sortant du lieu où elle était cachée.

Oh ! je suis suffoquée jusqu'à mourir de mon silence : il faut que je parle. — Toi , vieille figure d'Adam , établie pour soigner ces jardins , comment ta langue brutale ose-t-elle redire ces fâcheuses nouvelles ? Quelle Ève , quel serpent t'a suggéré de renouveler ainsi la chute de l'homme maudit ? Pourquoi dis-tu que le roi Richard est déposé ? Oses-tu , toi qui n'es guère autre chose que de la terre , présager sa chute du trône ? Dis-moi , où , quand et comment ces mauvaises nouvelles te sont-elles parvenues ? Parle , misérable que tu es .

LE JARDINIER.

Madame , pardonnez ; je n'ai guère de plaisir à répéter ces nouvelles , mais ce que je dis est la vérité . Le roi Richard est entre les mains puissantes de Bolingbroke ; leurs fortunes à tous deux ont été pesées : dans le bassin de votre époux il n'y a que lui seul , et quelques frivolités qui le rendent encore plus léger ; mais dans celui du grand Bolingbroke sont avec lui tous les pairs d'Angleterre , et avec ce surpoids il emporte le roi Richard . Rendez-vous à Londres , et vous y trouverez les choses ainsi : je ne fais que répéter ce que tout le monde sait .

LA REINE.

Agile adversité , toi qui marches d'un pied si léger , n'est-ce pas à moi qu'appartenait ton message ? Et je suis la dernière à en être informée ! Oh ! tu as

soin de me servir la dernière afin que je conserve plus long-temps tes douleurs dans mon sein. — Venez, mes dames ; allons trouver à Londres le roi de Londres dans l'infortune. — O ciel ! étais-je donc née pour que ma tristesse embellit le triomphe du superbe Bolingbroke ? — Jardinier, pour m'avoir annoncé ces nouvelles de malheur, je voudrais que les plantes que tu greffes ne prospérassent jamais.

(Elle sort avec ses dames.)

## LE JARDINIER.

Pauvre reine ! pour que ta situation n'empirât point, je consentirais à ce que mes travaux subissent l'effet de ta malédiction. — Ici est tombée une de ses larmes ; je veux y planter en touffe la rue, l'herbe de grâce, si désagréable à l'odorat ; la rue, qui exprime la compassion <sup>(21)</sup>, croîtra bientôt ici.

(Ils sortent.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

A Londres. — La salle de Westminster.

Les lords spirituels à la droite du trône, les lords temporels à la gauche, les communes au bas. Entrent BOLINGBROKE, AUMERLE, NORTHUMBERLAND, PERCY, SURREY, FITZWATER, UN AUTRE LORD, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER, suite; — viennent ensuite des officiers conduisant BAGOT.

BOLINGBROKE.

QU'ON fasse avancer Bagot. — Allons, Bagot, parle librement et dis ce que tu sais de la mort du noble Gloucester. Qui en a tramé le complot avec le roi, et qui s'est chargé d'exécuter l'ordre sanglant de sa mort prématurée?

BAGOT.

Faites paraître devant moi le lord Aumerle.

BOLINGBROKE.

Cousin, avancez, et envisagez cet homme.

BAGOT.

Lord Aumerle, je sais que votre langue hardie

dédaigne de désavouer ce qu'elle a une fois prononcé. Dans ces temps d'oppression où l'on complota la mort de Gloucester, je vous ai entendu dire : « Mon bras n'est-il pas assez long pour atteindre, du sein de la tranquille Angleterre à Calais, jusqu'à la tête de mon oncle? » Parmi plusieurs autres propos que vous avez tenus dans ce temps-là même, je vous ai ouï dire que vous refuseriez l'offre de cent mille couronnes <sup>(22)</sup> plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke; ajoutant encore que la mort de votre cousin serait un grand bonheur pour le pays.

AUMERLE.

Princes, et vous, illustres lords, quelle réponse dois-je faire à cet homme de néant? Faudra-t-il que je déshonore l'étoile illustre de ma naissance jusqu'à le châtier en égal? Il le faut cependant, ou consentir à voir mon honneur flétri par l'accusation de sa bouche calomnieuse. — Voilà mon gage, le sceau par qui ma main te dévoue à la mort, et qui te marque pour l'enfer.—Tu en as menti; et je soutiendrai que ce que tu dis est faux, aux dépens du sang de ton cœur, bien qu'il soit trop vil pour que je dusse y ternir l'éclat de mon épée de chevalier.

BOLINGBROKE.

Arrête, Bagot, je te défends de le relever.

AUMERLE.

Hors un seul homme, je voudrais que ce fût le plus illustre de l'assemblée qui m'eût ainsi défié.

FITZWATER.

Si ta valeur tient à l'égalité des inclinations <sup>(23)</sup>,

voilà mon gage, Aumerle, que j'oppose au tien. Par ce pur soleil qui me montre où tu es, je t'ai entendu dire, et tu t'en faisais gloire, que tu étais le promoteur de la mort du noble Gloucester. Si tu le nies, tu en as vingt fois menti; et avec le fer de cette épée je ferai rentrer ton mensonge dans le cœur où il a été forgé.

AUMERLE.

Lâche, tu n'oserais vivre assez pour voir une pareille journée.

FITZWATER.

Par mon âme, je voudrais que ce fût à l'heure même.

AUMERLE.

Fitzwater, tu viens de dévouer ton âme à l'enfer.

PERCY.

Tu mens, Aumerle : son honneur est aussi pur dans ce défi, qu'il est vrai que tu es un déloyal; et pour preuve que tu l'es, je jette ici mon gage, prêt à le soutenir jusqu'à l'extrémité de mon dernier soupir. Relève-le si tu l'oses.

AUMERLE.

Si je ne le relève pas, puissent mes mains se pourrir, et ne plus jamais brandir le fer vengeur sur le casque brillant de mon ennemi.

UN AUTRE LORD.

Je te défie sur le terrain pour le même motif, parjure Aumerle, et je te provoque par autant de démentis que j'en pourrais entasser dans tes oreilles perfides depuis un soleil jusqu'à l'autre. Voilà le

gage de mon honneur; mets-le à l'épreuve si tu l'oses.

AUMERLE.

Qui en est encore? Par le ciel, je répondrai à tous : j'ai dans un seul cœur mille courages pour faire tête à vingt mille comme vous.

SURREY.

Lord Fitzwater, je me rappelle très-bien le jour où Aumerle et vous vous entretîntes ensemble.

FITZWATER.

Il est vrai; vous étiez présent, et vous pouvez me servir ici de témoin que ce que je dis est vrai.

SURREY.

Cela est aussi faux, par le ciel, que le ciel lui-même est sincère.

FITZWATER.

Surrey, tu en as menti.

SURREY.

Enfant sans honneur, ce démenti posera si lourdement sur mon épée, qu'il en sera pris revanche et vengeance jusqu'à ce que toi qui m'as donné le démenti et ton démenti <sup>(24)</sup> gisiez sous la terre, aussi tranquilles que l'est le crâne de ton père; et pour preuve, voilà mon gage d'honneur : accepte le combat si tu l'oses.

FITZWATER.

Comme tu te plais follement à exciter un cheval emporté! De même que j'ose manger, boire, respirer et vivre, j'oserai affronter Surrey dans un désert, et lui cracher au visage en lui disant qu'il

en a menti, et qu'il en a menti, et qu'il en a menti. Voilà qui engage ma foi à t'obliger de recevoir ma vigoureuse correction. — Comme j'espère prospérer dans ce monde nouveau pour moi, Aumerle est coupable de ce que lui reproche mon loyal défi; de plus, j'ai ouï dire à Norfolk, banni, que c'est toi, Aumerle, qui as envoyé deux de tes gens à Calais pour assassiner le noble duc.

AUMERLE.

Que quelque honnête chrétien me prête un gage que je puisse jeter encore, pour prouver que Norfolk, ment. En voici un que je jette, dans le cas où Norfolk serait rappelé pour défendre son honneur.

BOLINGBROKE.

Tous ces défis resteront en suspens jusqu'au retour de Norfolk : il sera rappelé; et quoiqu'il soit mon ennemi, il sera rétabli dans tous ses biens et ses domaines, et à son arrivée nous le forcerons de justifier son honneur contre Aumerle.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Jamais on ne verra ce jour honorable. — Norfolk, banni, a plusieurs fois combattu pour Jésus-Christ; long-temps il a porté dans les champs glorieux des chrétiens l'étendard de la croix chrétienne contre les noirs païens, les Turcs et les Sarrasins. Fatigué de ses travaux guerriers, il s'est retiré en Italie; et là, à Venise, il a rendu son corps à la terre de ces belles contrées, et son âme pure à Jésus-Christ son chef, sous les drapeaux duquel il avait combattu si long-temps.

BOLINGBROKE.

Quoi , prélat, Norfolk est mort?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Aussi sûrement que je vis, milord.

BOLINGBROKE.

Qu'une heureuse paix conduise sa tranquille âme dans le sein du bon vieil Abraham ! — Lords appelans, vos défis seront suspendus jusqu'à ce que nous vous assignions le jour du combat.

(Entre York avec sa suite.)

YORK.

Puissant duc de Lancastre , je viens vers toi de la part du dépouillé Richard , qui t'adopte volontairement pour son héritier , et met tes mains royales en possession de son auguste sceptre. Monte sur le trône que tu hérites de lui , et vive Henri , le quatrième du nom !

BOLINGBROKE.

C'est au nom de Dieu que je monte sur le trône royal.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Que Dieu vous en préserve ! — Il m'est fâcheux de parler en votre royale présence ; mais il ne m'en convient que mieux de dire la vérité. Plût à Dieu qu'il y eût dans cette noble assemblée un homme assez noble pour être le juge légitime du noble Richard : alors la vraie noblesse l'instruirait à s'interdire une injustice aussi criminelle. Quel sujet peut prononcer l'arrêt de son roi ? et qui de ceux qui siègent ici n'est pas sujet de Richard ? Les voleurs ne

sont jamais jugés sans être entendus, quelque évidente que soit en eux l'apparence du crime ; et l'image de la majesté de Dieu, son lieutenant, son chargé de pouvoirs, son député choisi, oint, couronné et maintenu sur le trône depuis tant d'années, sera jugé par des bouches sujettes et inférieures, et cela sans même être présent ! O Dieu ! ne permets pas que dans un climat chrétien, des âmes civilisées donnent au monde l'exemple d'un attentat si odieux, si noir, si indécent ! Je parle à des sujets, et c'est un sujet qui parle, animé par l'inspiration du ciel à prendre hardiment la défense de son roi. Milord d'Hereford, qui est ici présent, et que vous appelez roi, est un insigne traître au roi du superbe d'Hereford : si vous le couronnez, je vous prédis que le sang anglais engraissera cette terre, et que les générations futures paieront de leurs gémissemens cet horrible forfait. La paix ira dormir chez les Turcs et les infidèles ; et dans ce séjour de la paix, des guerres tumultueuses mêleront famille contre famille, parens contre parens ; le désordre, l'horreur, la crainte et la révolte habiteront parmi vous ; et cette terre sera nommée le champ de Golgotha et la terre des crânes de morts. Oh ! si vous élevez cette maison contre cette maison, il en résultera les plus désastreuses divisions qui jamais aient désolé ce monde maudit. Empêchez, résistez ; qu'il n'en soit pas ainsi, de peur que vos enfans et les enfans de vos enfans ne crient sur vous : Malédiction !

NORTHUMBERLAND.

Vous avez parlé à merveille, monsieur ; et pour

votre peine, nous vous arrêtons ici comme coupable de haute trahison. — Lord Westminster, chargez-vous de veiller sur sa personne jusqu'au jour de son procès. — Vous plaît-il, milords, d'accorder aux communes leur requête?

BOLINGBROKE.

Qu'on introduise ici Richard, afin qu'il abdique publiquement : alors nous procéderons à l'abri de tout soupçon.

YORK.

Je vais me charger de l'amener.

(Il sort.)

BOLINGBROKE.

Vous, lords, qui êtes ici arrêtés par nos ordres, donnez vos cautions de vous représenter au jour où vous serez sommés de répondre. (*A l'évêque de Carlisle.*) — Nous devons peu à votre affection pour nous, et nous comptons peu aussi sur votre secours.

(Rentre York avec Richard et des officiers portant la couronne.)

RICHARD.

Hélas ! pourquoi m'oblige-t-on de me rendre aux ordres d'un roi avant que j'aie pu secouer encore les pensées royales qui ont accompagné mon règne ? Je n'ai pu si tôt apprendre à m'insinuer, à flatter, à me courber, à fléchir le genou. Donnez à mon chagrin quelque temps pour m'instruire à la soumission. — Cependant je n'ai point encore oublié la figure de ces hommes... Ne furent-ils pas mes sujets ? ne m'ont-ils pas crié plusieurs fois : Salut ? C'est ainsi que Judas salua Jésus-Christ ; mais lui, entre douze il n'en trouva qu'un qui ne fût pas fidèle ; et moi,

sur douze mille je n'en trouve pas un qui le soit. — Dieu sauve le roi ! — Quoi ! personne ne dira : *Amen* ? serai-je à la fois le prêtre et le clerc ? Eh bien , *amen* , Dieu sauve le roi , quoique ce ne soit pas moi ; et *amen* encore si le ciel pense que c'est moi. — Pour remplir quelle fonction m'amène-t-on ici ?

YORK.

Pour accomplir ce que de ta libre volonté ta grandeur fatiguée t'a porté à offrir, la cession de ta puissance et de ta couronne à Henri Bolingbroke.

RICHARD.

Donne-moi la couronne. — Cousin, la voilà ; prends la couronne : ma main la tient de ce côté ; que ta main se pose de l'autre. — Maintenant cette couronne d'or ressemble à un puits profond... renfermant deux seaux qui se remplissent l'un l'autre ; toujours le vide se balance dans l'air, tandis que l'autre est au bas, caché et plein d'eau : le seau d'en bas est rempli de larmes ; c'est moi qui m'abreuve de ma douleur, tandis que vous vous élevez en haut.

BOLINGBROKE.

J'avais cru que vous abdiquiez de bon gré.

RICHARD.

Ma couronne, oui ; mais mes chagrins me restent toujours. Vous pouvez me déposer de mes titres et de ma grandeur, mais non pas de mes chagrins ; j'en suis toujours le roi.

BOLINGBROKE.

Vous me transmettez une partie de vos soucis en me donnant votre couronne.

RICHARD.

Vos soucis en croissant ne diminuent pas les miens : mes soucis actuels viennent de la perte des soucis qui ont fait long-temps mon souci. Votre souci actuel est le souci de gagner, causé par les soucis que vous avez nouvellement acquis. Les soucis que je vous cède, je les ai toujours après les avoir cédés : ils suivent la couronne ; et cependant ils ne me quitteront point.

BOLINGBROKE.

Êtes-vous satisfait d'avoir résigné la couronne ?

RICHARD.

Puis-je dire oui ? non. Puis-je dire non ? oui <sup>(25)</sup> ; car je ne dois être rien. Ainsi donc, non, car je te résigne ce que je suis. — Maintenant écoutez, et voyez-moi me dépouiller moi-même. Je décharge ma tête du poids de cette lourde couronne, et mon bras du fardeau de ce sceptre ; j'arrache de mon cœur l'orgueil du pouvoir des rois ; j'efface de mes larmes l'onction que j'ai reçue ; je rejette ma couronne de ma propre main ; j'abjure de ma propre bouche ma grandeur sacrée, et ma propre voix délilie tous mes sujets de leurs sermens d'obéissance ; je renonce solennellement à toute pompe et à toute majesté ; je délaisse tous mes manoirs, domaines, revenus ; je rétracte tous mes actes, décrets et statuts. Que Dieu pardonne tous les sermens violés envers moi ! Que Dieu conserve inviolables tous les sermens qui sont faits pour toi ! qu'il m'ôte tout regret, à moi qui ne possède plus rien ; et qu'il te contente en tout, toi qui possèdes tout. Puisses-tu vivre long-

temps assis sur le trône de Richard ! Puisse Richard descendre bientôt dans le sein de la terre ! Dieu conserve le roi Henri ! Ainsi dit Richard , qui a cessé d'être roi. Que faut-il de plus ?

NORTHUMBERLAND , lui présentant un écrit.

Rien que de lire vous-même ces accusations, ces crimes pernicious commis par vous et par vos satellites contre la gloire et les intérêts du pays, afin que, d'après vos aveux, le peuple puisse penser en conscience que vous êtes justement déposé.

RICHARD.

Y serai-je obligé, et faut-il que je démêle péniblement le tissu de mes égaremens ? Cher Northumberland, si tes fautes étaient consignées dans un registre, ne serais-tu pas honteux d'en faire la lecture devant cette brillante assemblée ? Si tu la faisais, tu y trouverais un article bien odieux... celui qui contiendrait la déposition d'un roi, et la violente lacération du puissant contrat des sermens, crime noté en noir et condamné dans le livre du ciel. — Et vous tous qui demeurez tranquilles à m'observer conduit dans le piège par ma propre misère ( bien que quelques-uns de vous, avec Pilate, en lavent leurs mains et affectent une pitié extérieure ), tout Pilates que vous êtes, vous m'avez abandonné aux amertumes de ma croix, et nulle eau ne saurait laver votre péché.

NORTHUMBERLAND.

Seigneur, plus de délai : lisez ces articles.

RICHARD.

Mes yeux sont pleins de larmes, je ne peux voir ; et cependant mes larmes ne les aveuglent pas tant que je ne voie bien encore une troupe de traîtres autour de moi. Et quoi ! si je tourne mes regards sur moi-même, j'y vois aussi un traître, car j'ai donné ici le consentement de ma volonté pour dépouiller la majestueuse personne d'un roi, avilir sa gloire, changer sa souveraineté en esclavage, le souverain en esclave, réduire la majesté à la condition d'un sujet, la grandeur royale à l'état d'un paysan.

NORTHUMBERLAND.

Seigneur !

RICHARD.

Je ne suis plus ton seigneur, homme rempli de hauteur et d'insulte ; je ne suis plus le seigneur de personne ; je n'ai plus de nom, plus de titre, pas même celui qui me fut donné sur les fonts baptismaux, qui ne soit usurpé. — O jour malheureux ! que j'aie vu tant d'hivers, et que je ne sache pas de quel nom m'appeler aujourd'hui ! Oh ! que ne suis-je une figure de roi en neige exposé au soleil de Bolingbroke, pour me fondre en gouttes d'eau ! — Bon roi... grand roi ( et cependant non pas grandement bon ), si ma parole conserve encore quelque valeur en Angleterre, qu'à mon ordre on m'apporte sur-le-champ un miroir, afin qu'il me montre quel air a mon visage depuis que la majesté d'un roi lui a fait faillite.

BOLINGBROKE.

Allez, quelqu'un ; qu'on apporte un miroir.

( Sort un homme de suite. )

NORTHUMBERLAND.

Lisez cet écrit pendant qu'on va chercher le miroir.

RICHARD.

Démon, tu me tourmentes avant que je sois en enfer.

BOLINGBROKE.

Lord Northumberland, n'insistez plus.

NORTHUMBERLAND.

Les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD.

Elles seront satisfaites : j'en lirai assez lorsque j'aurai sous les yeux le livre où nos fautes sont tracées ; ce livre c'est moi-même. (*On apporte un miroir.*) — Donnez-moi ce miroir ; c'est là que je veux lire. — Quoi ! ces rides ne sont pas plus creusées ? Quoi ! la douleur a frappé tant de coups sur ce visage, et n'y a pas fait des plaies plus profondes ? O miroir plein de flatterie, tu fais comme mes courtisans au temps de ma prospérité, tu me trompes ! Est-ce là le visage de celui qui sous le toit de sa demeure entretenait chaque jour dix mille personnes ? Est-ce là ce visage qui, comme le soleil, faisait cligner les yeux à ceux qui le contempaient ? Est-ce là le visage qui a soutenu tant de folie, et qui a été à la fin éclipsé par Bolingbroke ? C'est une gloire fragile que celle qui brille sur ce visage, et ce visage est aussi fragile que la gloire (*il jette contre terre le miroir qui se brise*), car le voilà brisé en mille éclats. — Fais attention, roi silencieux, à la moralité de ce jeu. — Combien mon chagrin a détruit mon visage !

BOLINGBROKE.

L'image de votre chagrin a détruit l'image de votre figure.

RICHARD.

Répétez-moi cela : « l'image de votre chagrin ? » Ah ! voyons : oui, cela est vrai, mon chagrin est tout entier au dedans de moi, et ces formes extérieures de deuil ne sont que des images du chagrin caché qui se gonfle en silence dans mon âme à la torture. C'est là que vit le chagrin lui-même ; et je te remercie, roi, de ta grande bonté, qui non-seulement me donne sujet de gémir, mais m'apprend de quelle manière je dois gémir. — Je ne vous demanderai plus qu'une grâce, et après je me retire ; je ne vous importunerai plus : l'obtiendrai-je ?

BOLINGBROKE.

Nommez-la, beau cousin.

RICHARD.

Beau cousin ! Eh quoi ! je suis plus grand qu'un roi ; car lorsque j'étais roi, je n'étais flatté que par des sujets ; et maintenant que je ne suis plus qu'un sujet, j'ai ici un roi pour flatteur. Puisque je suis si grand, je n'ai pas besoin de demander de grâce.

BOLINGBROKE.

Demandez toujours.

RICHARD.

Et l'obtiendrai-je ?

BOLINGBROKE.

Vous l'obtiendrez.

RICHARD.

Eh bien , donnez-moi la liberté de m'en aller.

BOLINGBROKE.

Où ?

RICHARD.

Partout où vous voudrez , pourvu que je sois loin de votre vue.

BOLINGBROKE.

Allez , quelques-uns de vous : qu'on le conduise à la tour.

RICHARD.

Oh ! vous êtes très-bons pour me conduire <sup>(26)</sup> ; vous êtes tous des gens de conduite , vous qui savez si lestement vous élever sur la chute du roi légitime.

(Sortent Richard , quelques-uns des lords et une garde .)

BOLINGBROKE.

C'est à mercredi prochain que nous fixons le jour de notre couronnement. Lords , préparez-vous.

(Tous sortent , excepté l'abbé de Westminster , l'évêque de Carlisle , Aumerle .)

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

Nous avons vu là une déplorable cérémonie.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

C'est à l'avenir à la déplorer : les enfans qui ne sont pas encore nés sentiront ce jour les déchirer comme une épine.

AUMERLE.

Vous , saints ecclésiastiques , dites-nous , n'est-il point de moyen à prendre pour délivrer le royaume de cette funeste ignominie ?

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

Avant que je vous explique librement ma pensée, il faudra que vous vous engagiez par serment, non-seulement à tenir mes projets ensevelis, mais à exécuter tout ce qu'il m'arrivera de concevoir.—Je vois que vos regards sont remplis de mécontentement, vos cœurs de chagrin, et vos yeux de larmes. Venez souper chez moi, et je vous ferai part d'un projet qui vous ramènera à tous des jours de bonheur.

(Ils sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

## ACTE CINQUIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Une des rues conduisant à la tour.

Entrent LA REINE et ses dames.

LA REINE.

C'EST par cette rue que le roi va passer : voilà le chemin de cette tour qu'à la malheureuse a bâtie Jules César <sup>(27)</sup>, et dont le sein de pierre devient, par arrêt de l'orgueilleux Bolingbroke, la prison de mon époux condamné. — Reposons-nous ici, si cette terre rebelle a encore un lieu de repos pour la femme de son légitime souverain ! (*Entre le roi Richard conduit par des gardes.*) Mais paix ; ah ! que je voie... ou plutôt ne voyons pas se flétrir cette belle fleur. Et cependant levons les yeux, regardons-le, afin que la pitié me puisse dissoudre en rosée et lui rendre sa fraîcheur en l'arrosant des larmes du fidèle amour. — O toi, l'image des lieux où fut Troie, carte d'un pays qu'habita la grandeur, tombeau du roi Richard et non plus le roi Richard, toi la plus belle des demeures, pourquoi faut-il que le cha-

grin au sombre visage habite chez toi, tandis que le succès triomphant s'est logé dans un cabaret ?

RICHARD.

Femme charmante, ne te ligue pas avec ma douleur, je t'en prie, pour me faire mourir trop promptement. Apprends, bonne chère âme, à ne plus voir notre ancienne fortune que comme un songe heureux dont nous nous réveillons pour voir dans l'état où nous sommes réduits les seules réalités de notre existence. Me voilà, ma douce amie, devenu l'inséparable compagnon de la hideuse nécessité ; elle et moi nous sommes liés jusqu'à la mort. — Retire-toi en France, et va te cloître dans quelque maison religieuse : il faut qu'une sainte vie nous gagne dans un monde nouveau la couronne dont nos heures profanes ont amené la chute dans celui-ci.

LA REINE.

Quoi ! l'âme de mon Richard est-elle donc changée et affaiblie comme sa personne ? Bolingbroke a-t-il aussi déposé ta raison ? a-t-il aussi usurpé ton cœur ? Le lion mourant lance encore la griffe, et, dans la rage de se voir dompté, déchire la terre s'il ne peut atteindre autre chose ; et toi, comme un enfant qu'on châtie, subiras-tu patiemment la correction ? Baiseras-tu la verge qui te frappe ? flatteras-tu avec une basse humilité la fureur de tes ennemis, toi qui es un lion et le roi des animaux ?

RICHARD.

Oui, roi des animaux : si j'avais gouverné autre chose que des brutes, je régnerais encore heureux

sur les hommes. — Ma bien-aimée, autrefois reine, prépare-toi à partir pour la France; suppose que je ne vis plus, et qu'ici, dans cet instant, tu reçois de moi, comme de mon lit de mort, mon dernier adieu. Dans les ennuyeuses soirées de l'hiver, assise auprès d'un foyer avec quelques bons vieillards, fais-toi raconter les histoires des âges de malheur passés depuis long-temps; et avant de leur souhaiter le bonsoir, pour acquitter ta part de douleurs, dis-leur ma lamentable chute, et renvoie tes auditeurs pleurans à leurs lits. — Eh quoi, aux accens affligés de ta voix touchante, les insensibles tisons eux-mêmes, émus de sympathie, éteindront le feu sous les larmes de leur compassion; et les uns par leurs cendres, les autres par un noir charbon, témoignent leur deuil de la déposition d'un roi légitime.

(Entre Northumberland et une suite.)

NORTHUMBERLAND.

Seigneur, les intentions de Bolingbroke sont changées : c'est à Pomfret, et non à la tour, qu'il faut vous rendre. — Et vous, madame, je suis aussi chargé d'ordres pour vous : il vous est enjoint de partir sans délai pour la France.

RICHARD.

Northumberland, toi l'échelle au moyen de laquelle l'ambitieux Bolingbroke monte sur mon trône, le temps n'aura pas vieilli d'un grand nombre d'heures avant que ton détestable crime, se grossissant de sa propre matière, n'éclate en un ulcère corrompu. Quand Bolingbroke partagerait son

royaume et t'en donnerait la moitié, tu penses un jour que c'est trop peu pour l'avoir aidé à s'emparer du tout ; et lui, il pensera que toi qui sais par quelle voie s'établissent les rois illégitimes, tu saurais aussi, même sous le moindre prétexte, trouver les moyens de le renverser du haut de son trône usurpé. L'attachement des amis pervers se convertit en défiance, la défiance en haine ; et la haine conduit l'un, ou tous deux ensemble, à de justes périls et à une mort méritée.

NORTHUMBERLAND.

Soit : que mon crime retombe sur ma tête, et que tout finisse là. Faites-vous vos adieux et séparez-vous, car il faut vous quitter sur l'heure.

RICHARD.

Accablé d'un double divorce ! Hommes méchants, vous violez une double union ; d'abord entre ma couronne et moi, et encore entre moi et la femme que m'a donnée le mariage. — Délions par un baiser le serment qui subsiste entre toi et moi : et cependant cela ne se peut, car il fut consacré par un baiser <sup>(28)</sup>. — Sépare-nous, Northumberland : moi pour aller vers le nord, où le froid glaçant et la maladie couvrent le climat de deuil ; ma femme pour aller en France, d'où elle est venue pompeuse et parée comme le doux mois de mai, et où elle est renvoyée semblable à la Toussaint, ou encore plus enveloppée d'obscurité.

LA REINE.

Eh quoi ! faut-il qu'on nous éloigne l'un de l'autre ? faut-il nous séparer ?

RICHARD.

Oui, ma bien-aimée, ta main de ma main, et ton cœur de mon cœur.

LA REINE.

Bannissez-nous tous deux, et renvoyez le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND.

Il y aurait à cela quelque bonté, mais peu de politique.

LA REINE.

Eh bien, là où vous l'envoyez, laissez-moi y aller aussi.

RICHARD.

Pleurant ainsi tous deux ensemble, nous ne ferions qu'une seule douleur. Pleure pour moi en France, je pleurerai ici pour toi : il vaut mieux être loin l'un de l'autre, que réunis pour n'être jamais plus heureux <sup>(29)</sup>. Va, compte tes pas par tes soupirs, et moi les miens par mes gémissemens.

LA REINE.

Ainsi mon chemin plus long me fournira de plus longues plaintes.

RICHARD.

Je pousserai deux gémissemens à chaque pas puisque mon chemin est court, et je l'allongerai par le poids de mon cœur. Allons, allons, ne courtisons pas si longuement la douleur, puisqu'une fois qu'on l'a épousée la douleur dure si long-temps. Qu'un baiser nous ferme la bouche, et séparons-nous en silence. (*Ils s'embrassent.*) Dans ce baiser je te donne mon cœur, et je prends le tien.

LA REINE.

Rends-moi le mien : c'est un triste rôle à me donner que de prendre le tien pour le tuer. (*Ils s'embrassent encore une fois.*) Maintenant que j'ai repris le mien, va-t'en ; que je puisse m'efforcer de le tuer d'un seul gémississement.

RICHARD.

Nous jouons avec le malheur dans ces tendres délais. Encore une fois, adieu : que ma douleur te dise le reste.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Toujours à Londres. — Un appartement dans le palais du duc d'York.

Entrent YORK et LA DUCHESSE D'YORK.

LA DUCHESSE D'YORK.

Milord, vous m'aviez promis de m'achever le récit de l'entrée de nos deux cousins dans Londres, lorsque l'abondance de vos larmes vous força de l'interrompre.

YORK.

Où en suis-je resté?

LA DUCHESSE D'YORK.

A ce triste moment où vous n'avez pu franchir, lorsque des mains brutales et insolentes jetaient, du haut des fenêtres, de la poussière et des ordures sur la tête du roi Richard.

YORK:

Alors, comme je vous l'ai dit, le duc, le superbe Bolingbroke, monté sur un bouillant et fougueux coursier qu'on eût cru sensible à la fierté de son maître, poursuivait sa marche à pas lents et majestueux, tandis que toutes les voix criaient : « Dieu te garde, Bolingbroke ! » Vous auriez cru que les fenêtres parlaient, tant s'y pressaient les figures de tout âge, jeunes et vieilles, pour lancer à travers leur ouverture d'avidés regards sur le visage de Bolingbroke : on eût dit que toutes les murailles, chargées d'images peintes, répétaient à la fois : « Jésus te conserve ! sois le bienvenu, Bolingbroke ! » tandis que lui, se tournant de côté et d'autre, la tête découverte et courbée plus bas que le cou de sa fière monture, leur disait : « Je vous remercie, mes compatriotes. » Et répétant le même remerciement à chaque pas, il continuait sa marche.

LA DUCHESSE D'YORK.

Hélas ! et le pauvre Richard, que faisait-il alors ?

YORK.

Comme dans un théâtre, lorsqu'un acteur chéri du public vient de quitter la scène, les yeux des spectateurs se portent négligemment sur celui qui lui succède, dans l'idée que son vain rôle n'apporte que de l'ennui ; ainsi, et avec plus de mépris encore, les yeux du peuple s'arrêtaient d'un air d'aversion sur Richard. Pas un seul n'a crié : Dieu le sauve ! Pas une voix n'a exprimé la joie de son retour ; mais on répandait la poussière sur sa tête sacrée ; et lui la secouait avec une tristesse si douce, une expres-

sion si combattue entre les pleurs et le sourire, gages de sa douleur et de sa patience, que si Dieu, pour quelque grand dessein, n'avait pas armé de fer les cœurs de ce peuple, ils auraient été forcés de s'attendrir, et la barbarie elle-même eût pris compassion de lui. Mais le ciel a mis la main à ces événemens; tranquilles et satisfaits, nous nous soumettons à sa haute volonté. Notre foi de sujet est maintenant jurée à Bolingbroke, dont je reconnais pour toujours la puissance et les droits.

(Entre Aumerle.)

LA DUCHESSE D'YORK.

Voici mon fils Aumerle.

YORK.

Il fut Aumerle jadis, mais il a perdu ce titre pour avoir été l'ami de Richard; et il faut désormais, madame, que vous l'appeliez Rutland. Je suis caution, devant le parlement, de sa fidélité et de son solide attachement au nouveau roi.

LA DUCHESSE D'YORK.

Sois le bienvenu, mon fils. Quelles sont les violettes parsemées maintenant sur le sein verdoyant de ce nouveau printemps?

AUMERLE.

Madame, je l'ignore et ne m'en embarrasse guère: Dieu sait qu'il m'est indifférent d'en être ou de n'en pas être.

YORK.

A la bonne heure; mais comportez-vous bien dans cette saison nouvelle, de peur d'être moissonné avant

le temps de la fleur. Que dit-on d'Oxford? Les joutes et les fêtes continuent-elles?

AUMERLE.

Oui, milord, suivant ce que j'en ai ouï dire.

YORK.

Vous y serez, je le sais.

AUMERLE.

Si Dieu ne s'y oppose, c'est mon dessein.

YORK.

Quel est ce papier dont le sceau pend de ton sein <sup>(30)</sup>? — Eh quoi! tu pâlis? Laisse-moi voir cet écrit.

AUMERLE.

Milord, ce n'est rien.

YORK.

En ce cas, n'importe qui le voie. Je veux être satisfait : voyons cet écrit.

AUMERLE.

Je conjure votre grâce de m'excuser : c'est un écrit de peu d'importance, que j'ai quelque raison de tenir caché.

YORK.

Et moi, monsieur, que j'ai quelque raison de vouloir connaître. Je crains..... je crains.....

LA DUCHESSE D'YORK.

Eh! que voulez-vous craindre? Ce ne peut être que quelque engagement qu'il aura contracté pour le prix de ses parures le jour des fêtes.

YORK.

Quoi ! un engagement avec lui-même ? Comment aurait-il entre ses mains l'engagement qui le lie ? Tu es folle , ma femme. — Jeune homme , fais-moi voir cet écrit.

AUMERLE.

Je vous en conjure , excusez-moi : je ne puis le montrer.

YORK.

Je veux être obéi ; je veux le voir , te dis-je. (*Il lui arrache l'écrit et le lit.*) — Trahison ! noire trahison ! — Déloyal ! traître ! misérable !

LA DUCHESSE D'YORK.

Qu'est-ce que c'est , milord ?

YORK.

Holà ! quelqu'un ici. (*Entre un serviteur.*) — Qu'on prépare mes chevaux. — Le ciel lui fasse miséricorde ! — Quelle trahison je découvre ici !

LA DUCHESSE D'YORK.

Comment ? quelle est-elle , milord ?

YORK.

Donnez-moi mes bottes , vous dis-je. Sellez mon cheval. — Oui , sur mon honneur , sur ma vie , sur ma foi , je veux dénoncer le scélérat !

LA DUCHESSE D'YORK.

Mais quel sujet.... ?

YORK.

Taisez-vous , folle que vous êtes.

LA DUCHESSE D'YORK.

Je ne me tairai point.—De quoi s'agit-il, mon fils?

AUMERLE.

Calmez-vous, ma tendre mère : de rien dont ne puisse répondre ma chétive vie.

LA DUCHESSE D'YORK.

Ta vie en répondre!

(Entre un valet apportant des bottes.)

YORK.

Donne-moi mes bottes. Je veux aller trouver le roi.

LA DUCHESSE D'YORK.

Aumerle, chasse-le. — Pauvre enfant, tu es tout consterné. (*Au valet.*) — Loin d'ici, malheureux! ne reparais jamais en ma présence.

YORK.

Donne-moi mes bottes, te dis-je.

LA DUCHESSE D'YORK.

Quoi donc, York, que veux-tu faire? Quoi! tu ne cacheras pas la faute de ton propre sang? Avons-nous d'autres fils? pouvons-nous en espérer d'autres? le temps n'a-t-il pas épuisé la fécondité de mon sein? Et tu veux enlever à ma vieillesse mon aimable fils, et me dépouiller de l'heureux titre de mère! Ne te ressemble-t-il pas? n'est-il pas ton fils?

YORK.

Femme faible et insensée, veux-tu donc céler cette noire conspiration? Ils sont là douze traîtres qui ont ici pris par serment et réciproquement de

leur main l'engagement d'assassiner le roi à Oxford.

LA DUCHESSE D'YORK.

Il n'en sera pas : nous le garderons ici ; et alors comment pourra-t-il s'en mêler ?

YORK.

Laisse-moi, femme inconsidérée : fût-il vingt fois mon fils, je le dénoncerais.

LA DUCHESSE D'YORK.

Ah ! si tu avais poussé pour lui autant de gémissens que moi, tu serais plus pitoyable. Mais je lis maintenant dans ton âme : tu me soupçonnes d'avoir été infidèle à ta couche ; tu doutes si ce n'est point un bâtard au lieu d'être ton fils. Ah ! cher York, cher époux, n'aie pas cette pensée ; il te ressemble autant qu'homme puisse ressembler à un autre ; il ne me ressemble pas, ni à personne de ma famille.

YORK.

Ote-toi de mon chemin, femme sans raison.

( Il sort. )

LA DUCHESSE D'YORK.

Va après lui, Aumerle : monte son cheval ; pique, presse, arrive avant lui auprès du roi, et implore ta grâce avant qu'il t'accuse. Je ne tarderai pas à te suivre : quoique vieille, je ne doute pas que je ne puisse faire la route aussi vite qu'York. Je ne me relèverai point de terre que Bolingbroke ne t'ait pardonné. Partons. Va-t'en.

( Ils sortent. )

## SCÈNE III.

A Windsor. — Un appartement dans le château.

Entrent BOLINGBROKE avec l'appareil royal,  
PERCY et autres lords.

BOLINGBROKE.

Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon débauché de fils? Il y a trois mois entiers que je ne l'ai vu. S'il est quelque fléau dont le ciel nous menace, c'est lui. Plût à Dieu, milords, qu'on pût le découvrir! Faites chercher à Londres, dans toutes les tavernes; car on dit qu'il les hante journellement avec des compagnons sans mœurs et sans frein, de ceux-là même, dit-on, qui se cachent dans des rues étroites, où ils battent notre garde et volent les passans! Et lui, jeune étourdi, jeune efféminé, il se fait un point d'honneur de soutenir cette bande dissolue!

PERCY.

Seigneur, il n'y a guère que deux jours que j'ai vu le prince, et je lui ai parlé des tournois qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE.

Et qu'a répondu ce jeune écervelé?

PERCY.

Sa réponse fut qu'il irait dans un mauvais lieu <sup>(31)</sup>, qu'il arracherait à la plus prostituée des créatures qui s'y trouveraient un de ses gants, qu'il le porte-

rait comme une faveur, et qu'avec ce gage il désarçonnerait le plus robuste agresseur.

BOLINGBROKE.

Aussi dissolu que téméraire : et cependant, au travers de ses vices, j'entrevois quelques étincelles d'espérance qu'un âge plus mûr pourra peut-être développer heureusement. — Mais qui vient à nous ?

(Entre Aumerle.)

AUMERLE.

Où est le roi ?

BOLINGBROKE.

De quoi s'agit-il, notre cousin ? Qu'annonce cet air de trouble et d'effroi ?

AUMERLE.

Que Dieu garde votre seigneurie ! Je conjure votre majesté de m'accorder un moment d'entretien ; seul avec votre seigneurie.

BOLINGBROKE, aux lords.

Retirez-vous, et laissez-nous seuls ici. (*Percy et les lords se retirent.*) — Que nous veut maintenant notre cousin ?

AUMERLE, s'agenouillant.

Que mes genoux restent pour toujours attachés à la terre, et ma langue fixée dans ma bouche à mon palais, si vous ne me pardonnez avant que je me relève ou que je parle.

BOLINGBROKE.

La faute n'est-elle que dans l'intention, ou déjà commise ? Dans le premier cas, quelque odieuse qu'elle puisse être, pour gagner ton amitié dans l'avenir, je te pardonne.

AUMERLE.

Permettez-moi donc de tourner la clef, afin que personne n'entre jusqu'à ce que je vous aie tout révélé.

BOLINGBROKE.

Fais ce que tu voudras.

(Aumerle ferme la porte.)

YORK, en dehors.

Prends garde, mon souverain; veille à ta sûreté; tu as un traître en ta présence.

BOLINGBROKE, tirant son épée.

Scélérat! je vais m'assurer de toi.

AUMERLE.

Retiens ta main vengeresse; tu n'as aucun sujet de craindre.

YORK, en dehors.

Ouvre la porte; prends garde, roi follement téméraire. Ne pourrai-je, au nom de mon attachement, accuser devant toi la trahison? Ouvre la porte, ou je vais la briser.

(Bolingbroke ouvre la porte.)

(Entre York.)

BOLINGBROKE.

Qu'y a-t-il, cher oncle? parlez. Reprenez haleine; dites-nous si le danger presse, afin que nous nous armions pour le repousser.

YORK.

Parcours cet écrit, et tu connaîtras la trahison que la précipitation de ma course m'empêche de te développer.

AUMERLE.

Souviens-toi, en lisant, de ta parole donnée. Je suis repentant : ne vois plus mon nom dans cette liste ; mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK.

Traître, il l'était avant que ta main eût signé. — Roi, je l'ai arraché du sein de ce traître : c'est la crainte et non l'amour qui fait son repentir. Oublie ta pitié pour lui, de peur que ta pitié ne conserve un serpent qui te percera le sein.

BOLINGBROKE.

O conspiration odieuse, menaçante et audacieuse ! O père loyal d'un fils perfide ! O toi, source argentée, sans mélange et sans souillure, d'où ce ruisseau a pris son cours à travers des passages fangeux qui l'ont sali ; comme le surcroît de ta bonté s'est en lui changé en méchanceté, de même cette bonté surabondante absoudra la faute détestable de ton coupable fils.

YORK.

Ainsi ma vertu servira honteusement ses vices <sup>(32)</sup> ; il dépensera mon honneur à réparer sa honte, comme ces fils prodigues qui dépensent l'or laborieusement amassé par leurs pères. Pour que mon honneur vive, il faut que son déshonneur périsse ; ou bien son déshonneur va couvrir ma vie d'infamie. Tu me fais mourir en lui permettant de vivre : si tu lui laisses le jour, tu conserves le traître, et mets à mort le sujet fidèle.

LA DUCHESSE D'YORK, en dehors.

De grâce, mon souverain, pour l'amour de Dieu, laisse-moi entrer.

BOLINGBROKE.

Quelle voix grêle et suppliante pousse ces cris empressés?

LA DUCHESSE D'YORK.

Une femme, ta tante, grand roi. C'est moi, écoute-moi, aie pitié de moi; ouvre la porte : je te le demande comme l'aumône <sup>(33)</sup>, moi qui ne demandai jamais.

BOLINGBROKE.

Voilà notre scène changée pour une autre moins sérieuse : nous avons maintenant *la mendicante et le roi*. — Mon coupable cousin, faites entrer votre mère : je vois bien qu'elle vient intercéder pour votre noir forfait.

YORK.

Si tu lui pardones, si tu cèdes à quelque prière que ce soit, ce pardon pourra faire germer d'autres crimes. Retranche ce membre corrompu, et tous les autres restent sains. Si tu l'épargnes, il corrompra tout le reste.

(Entre la duchesse d'York.)

LA DUCHESSE D'YORK.

O roi! ne crois pas cet homme au cœur dur : celui qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

YORK.

Femme extravagante, qu'as-tu à faire ici? Ton sein flétri veut-il une seconde fois soutenir l'existence d'un traître?

LA DUCHESSE D'YORK.

Cher York, calmez-vous. — Mon gracieux souverain, écoutez-moi.

( Elle se met à genoux. )

BOLINGBROKE.

Levez-vous, ma bonne tante.

LA DUCHESSE D'YORK.

Non, pas encore, je t'en conjure : je resterai prosternée sur mes genoux, et jamais je ne reverrai le jour que voient les heureux, que tu ne m'aies rendu à la joie, que tu ne m'aies prescrit d'être heureuse en pardonnant à Rutland, à mon coupable enfant.

AUMERLE, se mettant à genoux.

Je me mets aussi à vos pieds pour unir ma prière à celle de ma mère.

YORK, se mettant à genoux.

Et moi je m'y mets pour prier contre tous les deux. Si tu accordes la moindre grâce, il t'en pourra mal arriver.

LA DUCHESSE D'YORK.

Ah! croyez-vous qu'il parle sérieusement? Voyez son visage : ses yeux ne versent aucune larme, sa prière n'est qu'un jeu, ses paroles ne viennent que de sa bouche, et les nôtres du cœur : il ne vous prie que faiblement, et désire qu'on le refuse; mais nous, nous vous prions du cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces : ses genoux fatigués se lèveraient avec joie, je le sais; et les nôtres resteront dans cette posture jusqu'à ce qu'ils s'unissent à la terre. Ses prières sont remplies d'une menteuse

hypocrisie ; les nôtres sont vraiment ardentes et profondément sincères. Nos prières repoussent les siennes : qu'elles obtiennent donc cette miséricorde due aux prières véritables.

BOLINGBROKE.

Ma bonne tante , levez-vous.

LA DUCHESSE D'YORK.

Ne me dis point *levez-vous* , mais *je pardonne* ; et tu diras ensuite *levez-vous*. Ah ! si j'avais été ta nourrice et chargée de t'apprendre à parler, le mot *je pardonne* eût été pour toi le premier de la langue. Jamais je n'ai tant désiré entendre un mot. Roi, dis : *Je pardonne* ; que la pitié t'enseigne à le prononcer. Le mot est court , mais pas encore si court qu'il est doux : il n'en est point qui siée mieux à la bouche des rois.

YORK.

Parle-leur français , roi ; dis-leur : *Pardonnez-moi* <sup>(34)</sup>.

LA DUCHESSE D'YORK.

Dois-tu enseigner au pardon à détruire le pardon ? Ah ! mon cruel mari , cœur dur qui emploie ce mot contre lui-même , prononce le pardon ainsi qu'il est d'usage en notre langue ; nous ne comprenons pas ce subtil français. Tes yeux commencent à me répondre ; que ta langue s'y joigne , ou bien place ton oreille dans ton cœur compatissant , afin qu'il entende le son pénétrant de nos plaintes et de nos prières , et que la pitié t'excite à proférer le pardon.

BOLINGBROKE.

Ma bonne tante , levez-vous.

LA DUCHESSE D'YORK.

Je ne demande point à me relever : la grâce que je sollicite, c'est que tu pardonnes.

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne, comme je veux que le ciel me pardonne.

LA DUCHESSE D'YORK.

O heureuse victoire d'un genou suppliant ! Et pourtant je ne suis pas guérie de ma crainte ; répète-le : prononcer deux fois le pardon, ce n'est pas accorder deux pardons, mais en fortifier un seul.

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne de tout mon cœur.

LA DUCHESSE D'YORK.

Tu es un dieu sur la terre.

BOLINGBROKE.

Mais pour notre loyal beau-frère, et l'abbé de Westminster, et tout le reste de cette bande de conspirateurs, la destruction va leur courir sur les talons. — Mon bon oncle, chargez-vous d'envoyer plusieurs détachemens à Oxford, ou en quelque autre lieu que se trouvent ces traîtres : ils ne demeureront pas en ce monde, je le jure ; mais je les aurai si je puis savoir où ils sont. Oncle, adieu. — Et vous aussi, cousin, adieu. Votre mère a su prier efficacement pour vous ; devenez fidèle.

LA DUCHESSE D'YORK.

Viens, mon vieux fils, je prie Dieu de faire de toi un nouvel homme.

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

Entrent EXTON et UN SERVITEUR.

EXTON.

Le roi, n'as-tu pas remarqué ce qu'il a dit ?  
« N'ai-je point un ami qui me délivre de cette  
crainte toujours vivante ? » N'est-ce pas là ce qu'il  
disait ?

LE SERVITEUR.

Ce sont ses propres paroles.

EXTON.

« N'ai-je point un ami, » a-t-il dit ? Il l'a répété  
deux fois, et les deux fois il a répété les deux choses  
ensemble, n'est-il pas vrai ?

LE SERVITEUR.

Il est vrai.

EXTON.

Et en disant ces mots, il me regardait fixement,  
comme s'il eût voulu dire : « Je voudrais bien que  
tu fusses l'homme capable de délivrer mon âme des  
liens de cette terreur, » voulant désigner le roi qui  
est à Pomfret. — Viens, allons-y : je suis l'ami du  
roi, et je le délivrerai de son ennemi.

( Ils sortent. )

## SCÈNE V.

Pomfret. — La prison du château.

RICHARD seul.

Je me suis occupé à étudier comment je pourrais comparer cette prison, où je vis, avec le monde; mais comme le monde est peuplé d'hommes, et qu'ici il n'y a que moi de créature vivante, je ne puis y réussir. — Cependant il faut que j'attrape cette comparaison. Ma cervelle deviendra la femelle de mon vouloir; mon vouloir sera le père: à eux deux ils mettront au monde une génération d'idées sans cesse productives, et toutes ces idées peupleront ce petit monde, et le peupleront d'inconséquences, comme en est peuplé l'univers; car il n'est point de pensée qui se satisfasse elle-même. Dans la meilleure espèce de toutes les pensées des choses divines, il se rencontre des embarras, et elles mettent la parole en opposition avec la parole; comme: *venez à moi, petits*; et ailleurs: *il est aussi difficile de venir qu'il l'est à un chameau d'enfiler l'entrée du trou d'une aiguille* <sup>(35)</sup>. Les pensées ambitieuses cherchent à combiner des prodiges invraisemblables, comme de parvenir, avec ces mauvais petits clous, à ouvrir un passage à travers les flancs pierreux de ce sombre manoir, de ces murs rocailleux de ma prison; et comme elles ne peuvent réussir, elles meurent de leur propre orgueil. Les pensées qui s'attachent aux aises de la vie flattent l'homme de cette considéra-

tion qu'il n'est pas le premier esclave de la fortune, et qu'il ne sera pas le dernier ; comme ces misérables mendiants qui, assis dans les ceps, ont contre la honte ce refuge que d'autres avant eux s'y sont assis, et que bien d'autres encore s'y assiéront après eux, et trouvent dans cette pensée un moyen de s'alléger, portant ainsi leur opprobre sur le dos de ceux qui avant eux en ont subi un semblable. De cette manière je représente à moi seul différens personnages dont aucun n'est pleinement content. Quelquefois je suis le roi ; et alors la trahison me fait souhaiter d'être un mendiant, et je me fais mendiant. Mais alors l'accablante indigence me persuade que j'étais mieux quand j'étais roi, et je redeviens roi. Mais insensiblement je viens à songer que je suis détrôné par Bolingbroke, et aussitôt je ne suis plus rien. Mais quoi que je sois, ni moi, ni aucun homme, s'il n'est pas plus qu'un homme, ne sera jamais satisfait de rien, jusqu'à ce qu'il soit soulagé de tout en cessant d'être. (*On entend de la musique.*) — Est-ce de la musique que j'entends ? — Là, là... en mesure. — Que la musique la plus mélodieuse est désagréable dès que la mesure est rompue et que les temps ne sont pas observés ! C'est la même chose dans l'harmonie de la vie humaine. Moi dont l'oreille est si délicate pour reprendre une fausse mesure dans cet instrument mal conduit, je n'ai pas eu assez d'oreille pour m'apercevoir que la mesure était rompue qui devait entretenir l'accord entre ma puissance et mon temps : j'abusais du temps, et à présent le temps abuse de moi, car il a fait de moi l'horloge qui marque les heures : mes pensées sont les minutes,

et avec des soupirs elles frappent l'heure devant mes yeux, montre extérieure à laquelle mon doigt, comme l'aiguille d'un cadran, pointe toujours en essuyant leurs larmes : et maintenant, Richard, le son qui m'apprend quelle heure il est n'est autre que celui de mes bruyans gémissemens lorsqu'ils frappent sur mon cœur, qui est la cloche. Ainsi, les soupirs, les larmes et les gémissemens, marquent les minutes, les intervalles, les heures : mais mon temps s'enfuit rapidement dans la joie orgueilleuse de Bolingbroke ; tandis qu'ici, misérable insensé, je suis comme la figure placée sur l'horloge marquant pour lui les heures. — Cette musique me rend furieux ; qu'elle cesse. Si quelquefois elle rappela des fous à la raison, il me semble qu'en moi elle la ferait perdre à l'homme sage ; et cependant bénédiction du ciel sur le cœur qui m'en fait don ! car c'est une marque d'amitié ; et de l'amitié pour Richard fait une étrange figure <sup>(36)</sup> dans ce monde, où tous me haïssent.

(Entre un valet d'écurie.)

LE VALET.

Salut, royal prince.

RICHARD.

Je te remercie, mon noble pair ; le meilleur marché de nous deux est de dix sous <sup>(37)</sup> trop cher. — Qui es-tu ? et comment es-tu entré ici, où n'entre nul homme vivant que ce mauvais gredin qui m'apporte ma nourriture pour prolonger la vie du malheur ?

LE VALET.

J'étais un pauvre valet de tes écuries, roi, lorsque tu étais roi; et voyageant vers York, j'ai, après beaucoup de peine, obtenu à la fin la permission de revoir le visage de celui qui fut autrefois mon maître. Oh ! comme mon cœur a été navré lorsque j'ai vu dans les rues de Londres, le jour du couronnement, Bolingbroke monté sur ton cheval tigré Barbary, ce cheval que tu as monté si souvent, ce cheval que je pensais tous les jours avec tant de soin !

RICHARD.

Il montait Barbary ! Dis-moi, mon ami, comment se gouvernait-il sous lui ?

LE VALET.

Avec tant de fierté qu'il semblait dédaigner la terre.

RICHARD.

Si fier de porter Bolingbroke ! Et ce vilain animal mangeait le pain dans ma main royale, et il était fier quand il sentait ma main le caresser ! Ne devait-il pas broncher ? ne devait-il pas tomber (puisqu'il faut que l'orgueil tombe tôt ou tard) et briser la tête de l'orgueilleux qui usurpait ma place sur son dos ? — Pardonne-moi, mon cheval ; j'ai tort de te faire des reproches, puisque tu as été créé pour être soumis à l'homme, et que tu es né pour porter une charge ; tandis que moi, qui n'ai pas été créé cheval, je porte mon fardeau comme un âne blessé de l'éperon et harassé par les caprices de Bolingbroke.

(Entre le geôlier avec un plat.)

LE GEOLIER, au valet.

Allons, videz les lieux ; il n'y a pas à rester plus long-temps.

RICHARD.

Si tu m'aimes, il est temps que tu te retires.

LE VALET.

Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur vous le dit.

(Il sort.)

LE GEOLIER.

Seigneur, vous plaît-il de commencer ?

RICHARD.

Goûte le premier, suivant ta coutume.

LE GEOLIER.

Seigneur, je n'ose : sir Pierce d'Exton, qui vient d'arriver de la part du roi, me commande le contraire.

RICHARD.

Le diable emporte Henri de Lancastre et toi ! La patience est usée, et j'en suis las.

(Il frappe le geôlier.)

LE GEOLIER :

Au secours, au secours, au secours !

(Entrent Exton et plusieurs serviteurs armés.)

RICHARD.

Qu'est-ce que c'est ? à qui en veut la mort dans cette brusque attaque ? — Scélérat ! (*En arrachant à un de ces hommes l'arme qu'il porte et le tuant.*)  
Ta propre main me cède l'instrument de ta mort.—

Et toi, va remplir une autre place dans les enfers. (*Il en tue encore un autre. — Alors Exton le frappe et le renverse.*) La main sacrilège qui me poignarde brûlera dans des flammes qui ne s'éteindront jamais. — Exton, ta main féroce a souillé du sang de ton roi le royaume qui lui appartient. — Monte, ô mon âme, monte, ton séjour est là-haut; tandis que ce corps matériel tombe sur la terre pour y mourir.

(Il meurt.)

EXTON.

Il était aussi plein de valeur que de sang royal : j'ai épuisé l'un et l'autre. — Oh! plutôt au ciel que cette action fût innocente! Le démon, qui m'avait dit que je faisais bien, me dit à présent que cette action est notée dans les annales de l'enfer. Je veux aller porter ce roi mort au roi vivant. — Qu'on emporte les autres, et qu'on leur donne ici la sépulture.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VI.

Windsor. — Un appartement dans le château.

Fanfare. — Entrent BOLINGBROKE et YORK, avec d'autres lords; suite.

BOLINGBROKE.

Mon cher oncle York, les dernières nouvelles que nous avons reçues sont que les rebelles ont brûlé notre ville de Chichester, dans le duché de Gloucester; mais on ne nous dit pas qu'ils soient pris ou

tués. (*Entre Northumberland.*) — Le bienvenu, milord. Quelles nouvelles ?

NORTHUMBERLAND.

D'abord, que je souhaite toute sorte de bonheur à votre majesté sacrée ; ensuite, que j'ai envoyé à Londres la tête de Salisbury, de Spencer, de Blunt et de Kent. Vous trouverez dans cet écrit tous les détails sur la manière dont ils ont été arrêtés.

(Il lui présente l'écrit.)

BOLINGBROKE, après avoir lu.

Nous te rendons grâce, mon bon Percy<sup>(37)</sup>, de tes services ; et à ce que tu es déjà nous ajouterons des récompenses dignes de toi.

(Entre Fitzwater.)

FITZWATER.

Seigneur, je viens d'envoyer d'Oxford à Londres les têtes de Brocas et de Bennet Seely, deux des plus dangereux de ces perfides conspirateurs qui comptaient exécuter à Oxford leurs coupables projets contre toi.

BOLINGBROKE.

Ces services, Fitzwater, ne seront pas oubliés : je connais toute l'élévation de ton mérite.

(Entre Percy amenant l'évêque de Carlisle.)

PERCY.

Le chef de la conspiration, l'abbé de Westminster, accablé de ses remords et consumé par une noire mélancolie, a cédé son corps au tombeau. Mais voici l'évêque de Carlisle vivant, pour subir ton royal arrêt et la sentence due à son orgueil.

Carlisle, voici votre arrêt : — Choisis quelque asile solitaire, plus austère que celui que tu occupes, et conserve-y la vie : si tu y vis tranquille, tu y mourras libre de toute persécution. Tu fus toujours mon ennemi, mais j'ai reconnu en toi de nobles étincelles d'honneur.

(Entre Exton suivi d'hommes portant un cercueil.)

EXTON.

Grand roi ! dans ce cercueil je t'offre tes craintes ensevelies. Ici gît sans vie le plus redoutable de tes plus grands ennemis, Richard de Bordeaux, apporté ici par moi.

BOLINGBROKE.

Exton, je ne te remercie pas. Ta main funeste a commis une action qui retombera sur ma tête et sur cette terre renommée.

EXTON.

C'est d'après vos propres paroles, seigneur, que j'ai fait cette action.

BOLINGBROKE.

Ceux qui ont besoin du poison n'aiment pas pour cela le poison ; et je ne t'aime pas non plus. Bien que je l'aie souhaité mort, je hais l'assassin tout en l'aimant assassiné. Prends pour ton salaire les remords de ta conscience ; mais n'espère ni le bienveillant accueil, ni la faveur de ton prince. Va, comme Caïn, errer dans les ombres de la nuit, et ne montre jamais ta tête au jour, ni à quelque clarté que ce soit. — Lords, je proteste que mon âme est

pleine de tristesse, qu'il faille ainsi m'arroser de sang pour me faire prospérer. Venez gémir avec moi sur ce que je déplore, et qu'on prenne à l'instant un deuil profond. — Je ferai un voyage à la Terre-Sainte pour laver de ce sang ma main coupable. Suivez-moi à pas lents, et honorez le deuil que je porte en accompagnant de vos pleurs cette bière remplie avant le temps.

( Ils sortent. )

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



---

## NOTES

# SUR RICHARD II.

---

(<sup>1</sup>) On remarque que ce titre de comte de Berkley, donné à lord Berkley, est un anachronisme, et que les lords Berkley ne furent faits comtes que dans un temps très-postérieur à celui de Richard.

(<sup>2</sup>) Monnaie d'or.

(<sup>3</sup>) *Our part therein we banish with yourselves.*

Les commentateurs ont cru que le sens de ce vers était que Richard les déliait, en les exilant, de l'obéissance qu'ils lui devaient. Il paraît clair, au contraire, que s'il bannit avec eux l'obéissance qu'ils lui doivent, c'est pour qu'elle les accompagne: s'il ne la bannissait pas, ce serait dire, au contraire, qu'elle demeure en Angleterre où ils la reprendront à leur retour, mais sans y avoir été soumis pendant leur absence.

(<sup>4</sup>) ... A *delightful measure or a dance.*

*A measure* était, en général, une danse mesurée et d'apparat.

(<sup>5</sup>) Johnson a voulu supposer ici quelque erreur de copiste dans la distribution des actes; et, par une nouvelle disposition qu'a suivie Letourneur, il fait commencer au retour d'Aumerle le second acte, que les anciennes copies ne font commencer qu'à l'arrivée du roi à Ely. Il se fonde sur ce qu'il faut bien donner au vieux Gaunt le temps d'accompagner son fils, de

revenir et de tomber malade. Mais d'abord, Gaunt n'accompagne point son fils; il le met seulement *en chemin* (*on the way*); ensuite on peut supposer autant de temps que l'on voudra entre la troisième et la quatrième scène du premier acte, autant du moins qu'il en faut pour le retour d'Aumerle et la nouvelle de la maladie du vieux Gaunt, qui, nous dit-on, a été pris subitement. La distribution des actes telle qu'on la trouve dans les anciennes éditions a du moins l'avantage de renfermer dans le premier acte un événement fini, le départ d'Hereford; et comme la distribution imaginée par Johnson ne donne d'ailleurs aucun moyen d'expliquer avec vraisemblance les événements qui sont censés s'être passés dans l'intervalle du premier au deuxième acte, on a conservé l'ancienne. Au reste, dans les éditions faites avant la mort de Shakspeare, la pièce n'était point coupée en actes, mais simplement composée d'une suite de scènes: les éditions faites immédiatement après sa mort n'ont donc sur celles qui l'ont précédée que l'avantage d'une tradition plus récente des directions théâtrales qu'avait données l'auteur; elles semblent de plus, dans ce cas-ci, avoir en leur faveur le bon sens dramatique.

(6) ..... *Farewel*.

*Farewel*, l'adieu ordinaire des Anglais, signifie *portez-vous bien*. Il a fallu le traduire ainsi, pour faire comprendre la répu gnance d'Aumerle à le prononcer.

(7) Le personnage de la reine est de l'invention de Shakspeare. Richard, veuf d'Anne, sœur de l'empereur Venceslas, était fiancé depuis trois ans à Isabelle de France, qui n'en avait que dix.

(8) *Gaunt* en anglais signifie *mince, maigre, desséché*. Voici tout le passage, et cette suite de jeux de mots qui sont bien dans les habitudes d'esprit du temps, mais auxquels il a été impossible de trouver un équivalent en français :

*O, how that name befits my composition!*  
*Old Gaunt, indeed; and gaunt in being old:*

*Within me grief hath kept a tedious fast ;  
 And who abstains from meat, that is not gaunt ?  
 The pleasure, that some fathers feed upon,  
 Is my strict fast, I mean—my children's looks ;  
 And, therein fasting, hast thou made me gaunt :  
 Gaunt am I for the grave, gaunt as a grave,  
 Whose hollow womb inherits nought but bones.*

(9) *The state of law is bonds slave to the law.*

Les commentateurs sont en débat sur le sens de ce passage , et particulièrement sur cette expression *state of law*, où les uns veulent voir l'expression d'une *puissance légale*, les autres d'une *puissance sur la loi*. Ces deux traductions m'ont paru renfermer des idées trop positives pour rendre le vague du langage qu'emploie Shakspeare, particulièrement dans ses pièces historiques, et surtout pour s'adapter avec fidélité au vague de ses idées politiques.

(10) Il était de tradition que, grâce à la protection de saint Patrice, aucun animal venimeux ne pouvait vivre en Irlande.

(11) Le duc d'Hereford fut très-bien traité à la cour de France, durant son exil ; il fut même question, à ce qu'il paraît, de lui donner en mariage la fille du duc de Berri ; mais Richard s'y opposa.

(12) Ce fut, selon le bruit qui en courut alors, au comte de Wilthire, à Bushy, à Green et à Bagot, que le roi afferma son royaume.

(13) *Gelded.*

(14) *The son of Richard earl of Arundel.*

Ce vers, qui n'est point dans les anciennes éditions de Shakspeare, a été suppléé par ses commentateurs, attendu que ce comte d'Arundel, cité par Hollinshed dans la liste de ceux qui s'embarquèrent avec Bolingbroke, et que Shakspeare lui a d'ail-

leurs empruntée , est le seul à qui puisse s'appliquer le vers suivant :

*That late broke from the duke of Exeter.*

Thomas , comte d'Arundel , dont le père , Richard , avait été décapité à la tour , avait été mis , à ce qu'il paraît , en quelque sorte sous la surveillance du duc d'Exeter , de chez lequel il s'échappa pour joindre Bolingbroke : seulement il était neveu , et non pas frère de Thomas Arundel , archevêque de Cantorbéry , privé de son siège par le pape à la demande du roi.

(15)      *...Every thing is left at six and seven.*

(16)      *In an ungracious mouth , is but profane.*

Il a fallu s'écarter un peu du sens littéral pour conserver le jeu de mots.

(17) Johnson , dont Letourneur a suivi l'opinion , suppose que cette scène a été , par erreur de copiste , déplacée de son lieu naturel , et qu'elle devait , dans l'intention de Shakspeare , former la seconde scène du troisième acte , le second se terminant ainsi à la sortie de Bolingbroke pour aller à Bristol. Il a dû être déterminé dans son opinion par le lieu de cette scène , placée , comme troisième scène du troisième acte , dans le pays de Galles ; en sorte qu'en conservant l'ancienne disposition , il faut passer deux fois et rapidement d'Angleterre dans le pays de Galles , et du pays de Galles en Angleterre. Mais c'est une considération à laquelle , en général , Shakspeare paraît attacher peu d'importance , et qui en a peu en effet dans le système qu'il a adopté ; au lieu que , pour l'intérêt et la progression de la marche dramatique , l'une des parties qu'il a le plus soignées , cette scène de la désertion des Gallois doit nécessairement faire suite à la soumission du duc d'York , et terminer le second acte qui finit ainsi avec la puissance de Richard et l'anéantissement complet des forces sur lesquelles il avait compté. L'exécution de Green et de Bushy au commencement du troisième acte est le premier exercice de la puissance de Bolingbroke , destinée à

aller dès ce moment toujours en croissant jusqu'à la fin de la pièce, mais qui s'annonce déjà toute entière dans cet acte de souveraineté. Elle perdrait ce caractère si la partie était encore incertaine, si l'on pouvait supposer qu'il reste encore à Richard les moyens de venger ses amis.

(18) *You have in manner, with your sinful hours,  
Made a divorce betwixt his queen and him,  
Broke the possession of a royal bed.*

Ces vers ne paraissent pas précisément impliquer qu'ils aient rendu Richard infidèle à la reine, mais plutôt qu'ils l'ont entraîné dans des orgies de nuit. Rien d'ailleurs dans la pièce n'indique aucun tort de ce genre; Richard et sa femme sont au contraire représentés comme des époux très-unis, et même très-tendres.

(19) . . . *Double-fatal yew.*

Doublement fatal par son bois propre à faire des arcs, et par les propriétés nuisibles de son feuillage.

(20) *Should so with civil and uncivil arms  
Be rush'd upon.*

Le jeu de mots entre *civil* et *uncivil* était impossible à reproduire dans le français, qui n'a pas conservé à *incivil* son sens propre.

(21) *Rue, even for ruth.*

*Rue*, qui veut dire la même chose que *ruth*. *Ruth* (compassion), vient en effet de *to rue* (déplorer). On appelait la rue l'herbe de grâce, parce qu'elle servait d'aspersion pour l'eau bénite.

(22) Monnaie d'or.

(23) . . . . . *Stand on sympathies.*

(24) *That lie shall lie so heavy on my surr'd.*

.....  
*Till thou the lie-giver, and that lie, do lie.*

Jeux de mots impossibles à rendre en français, même par des équivalens.

(25) *Ay, no ; — no, ay — for I must nothing be.*

(Vous me demandez si je suis satisfait). *Comme je ne dois être rien*, je ne puis être satisfait. Ainsi donc, ce n'est pas *oui* (*ay, no*), c'est bien *non* (*no, ay*).

(26) *O good convey—conveyors are you all.*

*Convey* signifie aussi escamoter, et *conveyor* escamoteur. Il était impossible de donner un sens en français à cette plaisanterie en la traduisant littéralement.

(27) . . . . . *Julius Cesar's ill erected tower.*

La tradition, en Angleterre, attribue à César l'érection de la tour de Londres.

(28) C'était l'usage alors de consacrer, à l'église même, l'union nuptiale par un baiser.

(29) *Better far off, than—near, be ne'er the near.*

*Be never the near* (n'avoir rien gagné, n'être jamais plus près de ce qu'on désire).

(30) L'usage était alors, comme on sait, d'apposer aux actes le sceau suspendu par une bande de parchemin.

(31) . . . . . *Unto the stews.*

(32) *So shall my virtue be his vice's bawd.*

(33) *A beggar begs, that never begg'd before.*

C'est sur ce mot *beggar* que porte la plaisanterie de Bolingbroke.

*Our scene is alter'd—from a serious thing.  
 And now chang'd to the beggar and the king.*

*The beggar* était, comme on l'a déjà fait voir dans les notes de *Roméo et Juliette*, une ballade alors très-connue.

(34) *Speak in french, king ; say—pardonnez-moi.*

Shakspeare en veut beaucoup au *pardonnez-moi*. Il paraît que de son temps l'usage continuel et abusif de cette expression était le signe caractéristique de l'affectation des manières françaises. Mais la plaisanterie est ici d'autant plus mal placée, que cette manière de s'excuser n'a rien de particulier au français : *pardon me* est continuellement employé dans ce même sens par Shakspeare, pas plus loin que dans la scène précédente, où Aumerle refuse de donner à son père le papier qu'il lui demande.

(35) C'est ainsi qu'est rendu ce passage dans les anciennes versions des livres saints. Les versions modernes lisant *καμῖλος* au lieu de *καμηλος* disent *un câble* au lieu d'*un chameau*, ce qui paraît beaucoup plus vraisemblable.

(36) *Is a strange brooch.*

*Brooch* signifiait, à ce qu'il paraît, une sorte de collier en camaïeu, hors de mode du temps de Shakspeare. Il se pourrait qu'il eût employé ce mot dans le sens où Molière, dans les *Femmes savantes*, emploie celui de *collet monté*.

Dans l'incertitude, on a cru qu'il valait mieux laisser cette expression un peu vague.

Il pue étrangement son ancienneté.

— Il est vrai que ce mot est bien collet monté.

(37) *Ten groats*. Le *groat* vaut quatre *pence*, c'est-à-dire, huit sous : ainsi, *ten groats* donneraient une valeur de *quatre francs*. Mais comme *groat* est aussi le mot dont on se sert pour exprimer une chose de peu de valeur, une extrêmement petite somme, à peu près comme nous employons le mot *liard*, on a cru conserver mieux l'esprit de cette phrase en traduisant *ten groats* par *dix sous*, qu'en exprimant leur valeur réelle.



**LA MÉCHANTE FEMME**  
**MISE A LA RAISON,**  
**COMÉDIE.**



# NOTICE

SUR

## LA MÉCHANTE FEMME

MISE A LA RAISON.

---

Nous avons ici deux pièces en une, et malgré son titre modeste de Prologue, la première n'est pas celle qui nous plaît le moins. Christophe Sly est un des caractères les plus naturels de Shakspeare; il a toute la physionomie de Sancho Pança, et nous devons regretter qu'à partir du second acte, ses commentaires sur la comédie qu'on représente devant lui ne soient pas parvenus jusqu'à nous. Chaque fois qu'une scène paraît digne de remarque, on est tenté de se demander ce que le poète a dû faire observer à ce personnage pour qui sont tous les honneurs de la fête. Cette idée d'un paysan ivre, qu'un prince s'amuse à métamorphoser en grand seigneur, n'est plus neuve aujourd'hui, que tant de conteurs et d'auteurs dramatiques

s'en sont emparés ; mais nous ne connaissons aucune pièce qu'on puisse comparer à celle où Christophe Sly joue un rôle si comique et si vrai.

Nous ne citerons pas tous les auteurs de nouvelles, de ballades, etc., qui pourraient se disputer l'honneur d'avoir fourni cette idée à Shakspeare ; l'un veut que ce soit à un conte oriental qu'il l'ait empruntée, et l'autre à une anecdote véritable racontée par Goulard (1), de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, etc.

Quant à la pièce proprement dite, le fond en semble tiré de quelque nouvelle italienne qu'on n'a pas découverte jusqu'ici. Elle offre deux intrigues distinctes, mais liées et fondues ensemble avec beaucoup d'art, de manière à former un tout. L'amour de Lucentio et de Bianca se retrouve dans une comédie de l'Arioste, *Gli suppositi*, traduite en anglais, en 1566, par Georges Gascoigne, et mise au théâtre la même année. Le jeune homme et son valet changent d'habits et de rôle pour supplanter un vieux rival, et emploient, comme Lucentio et Tranio, un étranger venu de Sienne, qu'ils

---

(1) Trésor d'histoires admirables et mémorables de notre temps. Cologne, 1610. Quatre vol. in-8°.

déterminent à son déguisement de père , en lui faisant croire qu'il y va de la vie pour lui d'être reconnu à Ferrare. Selon quelques commentateurs , une autre pièce intitulée , comme celle de Shakspeare , *The taming of the shrew* , faisait aussi partie du répertoire quand notre poète donna la sienne , et ils veulent que ce soit la même qu'il ait arrangée ; mais l'existence de cette pièce est très-difficile à prouver. Le rôle brillant de *la Méchante femme* est celui de Petruchio ; nous ne pouvons nous empêcher de trouver quelquefois tort à son obstination , à ses caprices bizarres , et à l'extravagance qu'il affecte pour dompter la pauvre Catherine ; car elle devient à la fin si malheureuse , qu'on est tenté de la plaindre. En général , toutes les scènes entre elle et Petruchio sont divertissantes , et ne manquent pas de poésie , quoique les inventions de Petruchio aient quelquefois une espèce de grossièreté qui répugne à l'élégance de nos mœurs modernes. *La Méchante femme mise à la raison* nous semble plutôt faite pour plaire aux maris du peuple qu'à ceux de la bonne compagnie.

Selon Malone , elle aurait été jouée , la première fois , en 1594.

A. P.



**LA MÉCHANTE FEMME**

**MISE A LA RAISON.**



# LA MÉCHANTE FEMME

## MISE A LA RAISON.

---

### PROLOGUE.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

La scène est devant un cabaret , sur une bruyère.

L'HOTESSE et SLY.

SLY.

JE vous peignerai, <sup>(1)</sup> sur ma foi.

L'HOTESSE.

Une paire de menottes, coquin !

SLY.

Vous êtes une drôlesse : apprenez que les *Sly* ne sont point des vagabonds ; lisez plutôt les chroniques, nous sommes venus en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant. Ainsi, *Pocas Palabris* <sup>(2)</sup>, laissez glisser le monde sur ses roulettes. *Sessa* <sup>(3)</sup> !

L'HOTESSE.

Comment ! vous ne paierez pas les verres que vous avez cassés !

SLY.

Non, pas un denier... — Va-t'en, Jeronimy. Va dans ton lit froid, et tiens-toi chaudement <sup>(4)</sup>.

L'HOTESSE.

Je sais un bon moyen; je vais quérir le *quartenier* <sup>(5)</sup>.

SLY.

Quartenier, tiercenier ou cintenier <sup>(6)</sup>, peu m'importe; je saurai bien lui répondre en forme; je ne bougerai pas d'un pouce; jeunesse, allons, qu'il vienne et de la douceur.

(Il s'étend par terre et s'endort.)

(On entend des cors. Paraît un lord revenant de la chasse avec sa suite.)

LE LORD.

Garde, je te recommande d'avoir bien soin de mes chiens. — Braque *Merriman*! — le pauvre animal, il a toutes les articulations enflées! Accouple *Clowder* avec la braque à la large gueule. N'as-tu pas vu, mon garçon, comme *Silver* a bien fait son devoir au coin de la haie, où tous les autres étaient en défaut. Je ne voudrais pas perdre ce chien pour vingt livres sterling.

LE GARDE.

*Belman* le vaut bien, milord : il a aboyé à l'aventure, lorsque la bête était perdue, et deux fois aujourd'hui il a éventé la piste la plus insensible; croyez-moi, je le regarde comme meilleur que *Silver*.

LE LORD.

Tu es un sot : si *Écho* était aussi vite à la course

il en vaudrait douze comme *Belman*, mais donne-leur bien à souper et prends bien soin d'eux tous. Demain je veux chasser encore.

LE GARDE.

J'en aurai bien soin, milord.

LE LORD.

Qu'est-ce cela ? Un homme mort, ou ivre ? Vois ; respire-t-il ?

SECOND CHASSEUR.

Il respire, milord ; si l'aile <sup>(7)</sup> ne le tenait pas chaud, ce serait là un lit bien froid pour y dormir si profondément.

LE LORD.

O la monstrueuse bête ! le voilà étendu comme un vrai porc ! O hideuse mort ! que ton image est affreuse et dégoûtante ! — Messieurs, je veux me divertir de cet ivrogne. — Qu'en pensez-vous ? Si on le transportait dans un lit, avec les draps les plus fins, des diamans à ses doigts, un banquet délicieux devant son lit, et une riche livrée prête à le servir à son réveil ; le pauvre diable ne s'oublierait-il pas lui-même.

PREMIER GARDE.

Croyez-moi, milord ; il est impossible qu'il ne se méconnaisse pas.

SECOND GARDE.

Il serait bien surpris quand il se réveillerait.

LE LORD.

Comme s'il sortait d'un songe flatteur ou d'une vaine illusion. — Allons, qu'on le relève, et arrangez bien les choses ; portez-le doucement dans mon

plus bel appartement; suspendez autour de lui tous mes tableaux les plus gracieux; parfumez sa tête crasseuse d'eaux de senteur, et brûlez des bois odorans pour embaumer l'appartement; préparez-moi, pour le moment de son réveil, une musique qui l'enchanter des accords les plus doux et les plus célestes; et si par hasard il parle, tenez-vous prêts, et avec le respect le plus profond et le plus soumis; dites : *quels sont les ordres de monseigneur?* Qu'un de vous lui présente un bassin d'argent rempli d'eau rose et de fleurs; qu'un autre apporte un aiguière, un troisième un linge damassé, et dites : *votre grandeur voudrait-elle se rafraîchir les mains?* Que quelqu'un se tienne prêt, tenant plusieurs riches habillemens, et lui demande quelle parure il préfère aujourd'hui. Qu'un autre lui parle de ses chiens et de son cheval, et lui dise que milady est très-affligée de sa maladie. Persuadez-lui qu'il a eu un accès de folie; et lorsqu'il voudra vous dire qu'il n'est qu'un... interrompez-le en lui disant qu'il rêve, et qu'il n'est rien moins qu'un puissant seigneur. Faites bien cela, mes amis, et jouez naturellement votre rôle : ce sera le plus plaisant divertissement du monde, si l'on sait se contenir.

## PREMIER GARDE.

Milord, je vous réponds que nous nous acquitterons bien de notre rôle, et que tout sera si bien ménagé, qu'il faudra qu'il se croie réellement ce que nous lui dirons qu'il est.

## LE LORD.

Soulevez-le doucement, et allez le mettre au lit,

et que chacun soit à son poste lorsqu'il se réveillera. (*Quelques-uns de ses gens emportent Sly.*) On entend une trompette. ) Maraud, va voir quelle est cette trompette qu'on entend. (*Un valet sort.*) Apparemment quelque seigneur, qui, étant en voyage, se propose de séjourner ici. (*Le valet revient.*) Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

LE VALET.

Sous le bon plaisir de milord, ce sont des comédiens qui offrent leurs services à votre grandeur.

LE LORD.

Dis-leur de s'approcher. (*Entrent les comédiens.*) Messieurs, vous êtes les bienvenus.

PREMIER COMÉDIEN.

Nous rendons grâce à votre honneur.

LE LORD.

Vous proposez-vous de rester avec moi ce soir ?

SECOND COMÉDIEN.

Oui, s'il plaît à votre grandeur d'agréer nos services.

LE LORD.

De tout mon cœur. (*Considérant un de la troupe.*) Je crois me rappeler cet acteur, et l'avoir vu une fois faire le fils aîné d'un fermier. C'était dans une pièce où vous faisiez si bien votre cour à la demoiselle... J'ai oublié votre nom... mais, certainement, ce rôle fut bien joué, et avec bien du naturel.

SINCLO, montrant un de ses camarades.

Je crois que c'est Soto dont votre honneur veut parler.

LE LORD.

Précisément ; oh ! vous avez bien joué. — Allons, vous êtes venus ici dans un heureux moment ; d'autant plus à propos, que j'ai en tête certain divertissement où vos talens me seront d'un grand secours. Il y a ici un lord qui veut vous voir jouer ce soir ; mais je doute de votre retenue, je crains qu'en venant à remarquer son bizarre maintien vous ne vous échappiez à rire aux éclats, et que vous ne l'offensiez, car je vous déclare que s'il vous arrive de rire il se mettra en colère.

PREMIER COMÉDIEN.

N'ayez aucune crainte, milord ; nous savons nous contenir, fût-il le personnage le plus grotesque et le plus risible du monde.

LE LORD.

Conduis-les dans l'office, et aie soin que chacun d'eux soit bien traité ; qu'ils ne manquent de rien de ce qu'il y a dans mon château. (*Un domestique sort avec les comédiens.*) Toi, va trouver mon page Barthélemi, et fais-le habiller en lady des pieds à la tête : cela fait, conduis-le à la chambre où est l'ivrogne, et appelle-le *madame* avec un grand respect, dis-lui de ma part, que, s'il veut gagner mes bonnes grâces, il prenne l'air et le maintien noble et décent qu'il a vu observer par les nobles ladys envers leurs maris ; qu'il se comporte de même envers l'ivrogne, avec un doux accent de voix, et une humble politesse, et qu'il lui dise : « Qu'ordonne votre seigneurie ? En quoi votre lady, votre docile épouse peut-elle vous

montrer son zèle respectueux, et manifester son amour ? » Et qu'alors, le serrant dans ses bras, le baisant amoureusement, et penchant sa tête sur son sein, qu'il verse des larmes de joie en voyant la santé rendue à son noble époux qui, depuis quatorze ans, croyait n'être plus qu'un pauvre dégoûtant. Et si mon page n'a pas le don des femmes pour répandre à flots des larmes de commande, le suc d'un ognon en fera l'affaire <sup>(s)</sup>; qu'il en tienne un enveloppé dans son mouchoir; il faudra bien que les pleurs coulent de ses yeux. Vois à arranger cela avec tout le soin dont tu es capable : tout à l'heure, je te donnerai encore d'autres instructions. (*Le domestique sort.*) Je sais que le jeune drôle se donnera à merveille les grâces, le ton, la démarche, et le maintien d'une dame de qualité; il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne son époux, et de voir comment feront mes gens pour s'empêcher de rire, lorsqu'ils rendront leurs hommages à ce simple paysan. Je vais entrer pour leur faire la leçon; peut-être que ma personne pourra leur imposer et tenir leur joie en respect, autrement elle éclaterait à ne pas finir.

( Il sort. )

## SCÈNE II.

Chambre à coucher dans la maison du lord.

On voit SLY revêtu d'une belle robe de chambre et entouré de VALETS, les uns habillés richement, d'autres avec un bassin, une aiguière, etc. Entre LE LORD, vêtu comme un domestique.

SLY.

Au nom de Dieu, un pot de bière!

PREMIER SERVITEUR.

Plairait-il à votre seigneurie de boire un verre de vin des Canaries ?

SECOND SERVITEUR.

Votre grandeur voudrait-elle goûter de ces confitures ?

TROISIÈME SERVITEUR.

Quel costume votre grandeur veut-elle mettre aujourd'hui ?

SLY.

Je suis Christophe Sly : ne m'appellez ni *vo*tre grandeur, ni *monseigneur* : je n'ai jamais bu de vin des Canaries de ma vie ; et si vous voulez me donner des confitures, donnez-moi des confitures de bœuf. Ne me demandez jamais quel habit je veux mettre : je n'ai qu'un habit, comme je n'ai qu'un dos ; je n'ai pas plus de bas que de jambes, pas plus de souliers que de pieds, et souvent même, plus de

pieds que de souliers , encore mes orteils regardent-ils souvent au travers de la semelle.

LE LORD.

Le ciel veuille guérir votre seigneurie de ces folles et bizarres idées ! Oh ! c'est une chose déplorable qu'un homme de votre rang , de votre naissance , possesseur de si riches domaines , et jouissant d'une si haute considération , soit imbu de sentimens si bas.

SLY.

Quoi ! voudriez-vous me faire extravaguer ? Ne suis-je pas Christophe Sly , le fils du vieux Sly de Barton-Heath , porte-balle de naissance , élevé dans le métier de cartier , par métamorphose meneur d'ours , et dans ma profession actuelle chaudronnier ? Demandez à Marianne Hacket , la grosse cabaretière de Wincot , si elle ne me connaît pas bien : si elle dit que je ne suis pas marqué sur son compte pour quatorze sous de petite bière , tenez-moi pour le plus fieffé menteur de la chrétienté. Je ne suis pas dans la fièvre chaude. Voici....

PREMIER SERVITEUR.

Oh ! voilà ce qui fait gémir sans cesse votre lady.

SECOND SERVITEUR.

Voilà ce qui fait sécher vos gens de chagrin.

LE LORD.

Voilà ce qui est cause que vos parens furent votre château ; ils en ont été chassés par les égaremens étranges de votre folie. Allons , noble lord , souvenez-vous de votre naissance ; rappelez dans votre

âme vos anciens sentimens que vous avez bannis, et bannissez-en ces rêves abjects. Voyez comme vos gens s'empresent autour de vous; chacun dans son office est prêt à vous obéir au premier signal. Souhaitez-vous de la musique? Écoutez; c'est Apollon lui-même qui touche la lyre; (*on entend de la musique*) et vingt rossignols chantent dans leurs cages. — Voulez-vous reposer? nous vous porterons dans une couche plus molle et plus douce que le lit voluptueux qui fut dressé exprès pour Sémiramis. — Voulez-vous vous promener? nous répandrons des fleurs sur la terre. — Ou bien, voulez-vous monter à cheval? on va apprêter vos chevaux, et les couvrir de leurs harnois tout parsemés d'or et de perles. — Aimeriez-vous mieux la chasse à l'oiseau? vous avez des faucons dont le vol s'élève bien au-dessus de l'alouette matineuse. — Ou bien, voulez-vous chasser à la bête? vos limiers feront retentir la voûte des cieus et réveilleront l'aigre voix des échos dans le sein de la terre.

## PREMIER SERVITEUR.

Dites seulement que vous voulez faire une chasse aux chiens courans. Vos lévriers sont aussi légers qu'un cerf en haleine; oui, ils devanceront le chevreuil.

## SECOND SERVITEUR.

Aimez-vous les tableaux? Nous allons sur-le-champ vous apporter un Adonis couché près d'un ruisseau fugitif; Vénus cachée dans les roseaux, et dont le sein s'élève et s'abaisse en ondes voluptueuses, chaque fois que les joncs flexibles jouent avec le vent.

LE LORD.

Nous vous présenterons Io , vierge à la fleur de l'âge , et comment elle fut séduite et surprise , dans un tableau d'une peinture aussi vivante que l'action même.

TROISIÈME SERVITEUR.

Ou Daphné errante au travers d'un bois de buissons épineux qui déchire ses jambes ; le sang et les larmes sont peints avec tant d'art qu'on jurerait que le sang coule et que le triste Apollon pleure avec naturel et vérité.

LE LORD.

Vous êtes un lord , oui , un lord : vous avez une lady plus belle femme qu'aucune de ce siècle dégénéré.

PREMIER SERVITEUR.

Avant que les larmes qu'elle a versées pour vous eussent inondé son séduisant visage comme des torrens ennemis , c'était la plus belle créature de l'univers ; et même encore elle ne le cède en beauté à aucune de son sexe.

SLY.

Suis-je un lord ? Est-il vrai que je possède une si belle lady ? ou bien est-ce un rêve que je fais ? ou ai-je rêvé jusqu'à ce jour ? Je ne dors pas ; je vois , j'entends , je parle ; je sens ces suaves odeurs , et mes mains sont sensibles à la douceur de ce toucher. — Sur ma vie , je suis un lord en effet , et non pas un chaudronnier , ni Christophe Sly. — Allons , amenez-moi notre lady , que je la voie ; et encore un coup , un pot de petite bière.

## SECOND SERVITEUR.

Plairait-il à votre grandeur de laver ses mains? (*Les valets lui présentent une aiguière, un bassin et une serviette.*) Oh! que nous sommes joyeux de voir votre raison revenue! Oh! si vous vouliez reconnaître encore une fois seulement ce que vous êtes! Il y a quinze années que vous êtes plongé dans un songe continuel; ou, quand vous vous éveillez, votre veille ressemblait à votre sommeil.

SLY.

Quinze années! Par ma foi, c'est là une bonne méridienne. Mais, est-ce que je n'ai jamais parlé pendant tout ce temps?

## PREMIER SERVITEUR.

Oui, milord; mais des mots vagues et sans sens: car, quoique vous fussiez couché ici dans ce bel appartement, vous disiez toujours qu'on vous avait mis à la porte, et vous querelliez avec l'hôtesse du logis; et vous disiez que vous la citeriez à la cour de justice, parce qu'elle vous avait apporté des cruches de grès au lieu de bouteilles bouchées. Quelquefois vous appeliez Cécile Hachette.

SLY.

Oui, la servante de la cabaretière.

## TROISIÈME SERVITEUR.

Allons donc, milord; vous ne connaissez aucun cabaret, ni pareille fille, ni tous ces hommes que vous nommiez, — comme Étienne Sly, et le vieux Jean Naps de Grèce, et Pierre Turf, et Henri Pim-

prenel , et vingt autres noms de cette sorte qui n'existerent jamais , et que jamais on n'a vus.

SLY.

Allons , que Dieu soit loué de mon heureux rétablissement !

TOUS.

Ainsi soit-il !

SLY.

Je t'en remercie : va , tu n'y perdras rien.

(Entre le page déguisé en lady, avec une suite. )

LE PAGE.

Comment va mon noble lord ?

SLY.

Ma foi , je me porte à merveille ; car voilà assez de bonne chère. Où est ma femme ?

LE PAGE.

Me voici , noble lord ; que désirez-vous d'elle ?

SLY.

Vous êtes ma femme , et vous ne m'appellez pas... votre mari ? mes gens ont beau m'appeler *milord* ; je suis votre bonhomme.

LE PAGE.

Mon mari et mon lord , mon lord et mon mari ; je suis votre épouse , prête à vous obéir en tout.

SLY.

Je le sais bien. — Comment faut-il que je l'appelle ?

LE LORD.

*Madame.*

SLY.

Lison madame , ou Jeanne madame ?

LE LORD.

*Madame* tout court : c'est le nom que les lords donnent à leurs ladys.

SLY.

Madame ma femme, ils disent que j'ai rêvé et dormi plus de quinze ans entiers.

LE PAGE.

Hélas ! oui, et ce temps m'a paru trente années à moi, ayant été séparée de votre lit pendant tout ce temps.

SLY.

C'est beaucoup. — Mes gens, laissez-moi seul avec elle. — Madame, déshabillez-vous, et venez tout à l'heure vous coucher auprès de moi.

LE PAGE.

Très-noble lord, souffrez que je vous supplie de m'excuser encore pour une ou deux nuits, ou du moins jusqu'à ce que le soleil soit couché. Vos médecins m'ont expressément recommandé de m'absenter encore de votre lit, si je ne veux m'exposer au danger de vous faire retomber dans votre maladie : j'espère que cette raison me servira d'excuse auprès de vous.

SLY.

Allons, dans l'état où je suis il me sera difficile d'attendre si long-temps, mais d'un autre côté je ne voudrais pas retomber dans mes premiers rêves : ainsi, j'attendrai donc, en dépit de la chair et du sang.

(Entre un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Les comédiens de votre grandeur ayant été informés de votre rétablissement, sont venus pour vous régaler d'une fort jolie comédie ; car nos docteurs sont d'avis que ce divertissement est très-bon à votre santé, voyant que c'était un amas de mélancolie qui avait épaissi votre sang, et la mélancolie est mère de la frénésie : ainsi, ils ont approuvé que vous assistiez à la représentation d'une pièce, et que vous accoutumiez votre âme à la gaieté et au plaisir ; remède qui prévient mille maux et prolonge la vie.

SLY.

Diantre, je le veux bien ; une comédie <sup>(9)</sup>, n'est-ce pas une danse de Noël, ou des caprioles ?

LE PAGE.

Non, mon bon seigneur, c'est d'une étoffe <sup>(10)</sup> plus agréable.

SLY.

Quoi ! d'une étoffe de ménage ?

LE PAGE.

C'est une espèce d'histoire.

SLY.

Allons, nous la verrons. Venez, madame ma femme ; asseyez-vous à mes côtés, et laissez rouler le monde ; nous ne serons jamais plus jeunes.

(Ils s'asseyent.)

FIN DU PROLOGUE.



# LA MÉCHANTE FEMME

## MISE A LA RAISON.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

Padoue. — Place publique.

LUCENTIO et TRANIO.

LUCENTIO.

**T**RANIO, conduit par le violent désir que j'avais de voir la superbe Padoue, berceau des arts, me voici arrivé dans la Lombardie, cette fertile contrée, le riant jardin de l'Italie ; grâce à l'affection et à la complaisance de mon père, je suis muni de son consentement, et je jouis de ta fidèle compagnie, serviteur dont l'honnêteté est à toute épreuve : respirons donc ici, et commençons heureusement un cours de science et d'études littéraires. Pise, renommée par ses illustres citoyens, m'a donné la naissance : Vincentio mon père, négociant, qui faisait un grand commerce dans le monde, tu le sais, descend des Bentivolio. Il convient que le fils de Vincentio, élevé

à Florence pour remplir toutes les espérances qu'on a conçues de lui, orne sa fortune d'actions vertueuses. Ainsi, Tranio, pendant le temps que je consacrerai aux études, je veux m'appliquer à la recherche de la vertu, et de cette partie de la philosophie qui traite du bonheur que la vertu donne. Déclare-moi ta pensée ; car j'ai quitté Pise, et je suis venu à Padoue comme un homme altéré qui quitte une légère surface d'eau pour courir à un fleuve s'y plonger et éteindre sa soif dans ses flots.

TRANIO.

*Mi pardonate* <sup>(11)</sup>, mon aimable maître ; je partage vos sentimens en tout ; je suis ravi de vous voir persévérer dans votre résolution, de savourer les douceurs de la divine philosophie. Seulement, mon cher maître, tandis que nous admirons la vertu et cette étude de la sublime morale, ne devenons pas des stoïques, ni des sots, je vous en prie ; ne soyons pas si dévoués aux durs préceptes d'Aristote, que l'aimable Ovide soit entièrement abjuré. Parlez logique avec les connaissances que vous avez, et pratiquez la rhétorique dans vos conversations journalières ; usez de la musique et de la poésie pour ranimer vos esprits ; livrez-vous aux mathématiques et à la métaphysique, selon que vous vous sentirez du goût pour elles : il n'y a point de fruit dans l'étude où il n'y a point de plaisir : en un mot, mon maître, suivez le genre d'étude qui vous plaira davantage.

LUCENTIO.

Je te remercie, Tranio ; tes avis sont fort sages.

— Ah ! Biondello, si tu étais arrivé sur ce rivage, nous pourrions faire ensemble nos préparatifs, et prendre un logement propre à recevoir les amis que le temps nous procurera dans Pise. — Mais un moment : quelle est cette compagnie ?

TRANIO.

Mon maître, c'est sans doute quelque cérémonie pour nous recevoir dans la ville.

(Entre Baptista avec Catherine et Bianca, Gremio et Hortensio.)

(Lucentio et Tranio se tiennent à l'écart.)

BAPTISTA.

Messieurs, ne m'importunez pas davantage : vous savez combien ma résolution est ferme et invariable : c'est de ne point donner ma cadette avant que j'aie trouvé un mari pour l'aînée. Si l'un de vous deux aime Catherine, comme je vous connais bien et que j'ai de l'amitié pour vous, je vous donne la liberté de la courtiser à votre gré.

GREMIO.

Plutôt la mettre sur une charrette <sup>(12)</sup>..... elle est trop rude pour moi. Eh bien ! Hortensio, voulez-vous une femme ?

CATHERINE, à son père.

Je vous prie, mon père ; est-ce votre volonté de me jeter à la tête de ces épouseurs ?

HORTENSIO.

Épouseurs, ma belle ? Comment l'entendez-vous ? Oh ! point d'épouseurs pour vous, à moins que vous ne deveniez d'une trempe plus aimable et plus douce.

CATHERINE.

En vérité, monsieur, vous n'avez que faire de craindre : je sais bien qu'on n'est pas encore à mi-chemin du cœur de Catherine. Mais, si l'on en était là, son premier soin serait de vous peigner la tête avec un banc à trois pieds, et de vous colorer la face de façon à vous travestir en fou.

HORTENSIO.

Grand Dieu ! préserve-nous de pareilles diableses.

GREMIO.

Et moi aussi, Dieu bienfaisant !

TRANIO, à l'écart.

Ne disons pas un mot, mon maître : voici une scène propre à nous divertir. Cette fille est une vraie folle, ou incroyablement revêche.

LUCENTIO.

Mais je vois dans le silence de l'autre toute la réserve d'une jeune et douce beauté. Taisons-nous, Tranio.

TRANIO.

Bien dit, mon maître ; silence, et regardez de tous vos yeux.

BAPTISTA.

Messieurs, pour commencer à exécuter la parole que je vous ai donnée... Bianca, rentre dans la maison, et que cela ne te fâche pas, Bianca ; car je ne t'en aime pas moins, ma mignonne.

CATHERINE.

La jolie petite chose ! — Vous feriez bien mieux

de lui enfoncer le doigt dans l'œil; elle saurait pourquoi.

BIANCA.

Ma sœur, contentez-vous de la peine qu'on me fait. — (*A son père.*) Mon père, je souscris humblement à votre volonté : mes livres et mes instrumens seront ma compagnie; je les étudierai, et m'exercerai seule avec eux.

LUCENTIO, à part.

Écoute, Tranio : on croirait entendre parler Minerve.

HORTENSIO.

Seigneur Baptista, voulez-vous donc être si bizarre? Je suis bien fâché que l'honnêteté de nos intentions soit une occasion de chagrin pour Bianca.

GREMIO.

Comment? Voulez-vous donc la tenir en charte pour l'amour de cette furie d'enfer, et la punir de la méchante langue de sa sœur?

BAPTISTA.

Messieurs, arrangez-vous; ma résolution est prise. — Rentrez, Bianca. (*Bianca sort.*) Et comme je sais qu'elle prend beaucoup de plaisir à la musique, aux instrumens et à la poésie, je veux faire venir chez moi des maîtres en état d'instruire sa jeunesse. — Si vous, Hortensio, ou vous, seigneur Gremio, en connaissez quelqu'un, amenez-les moi; car, j'accueillerai toujours bien les hommes à talent, et je ne veux rien épargner pour donner une bonne éducation à mes enfans. Adieu. — Catherine, vous pouvez rester; j'ai à converser avec Bianca.

(*Il sort.*)

CATHERINE.

Comment ? mais je crois que je peux m'en aller aussi : ne le puis-je pas à mon gré ? Quoi ! on me fixera des heures ? Comme si, vraiment, je ne savais pas bien moi-même ce qu'il convient de prendre ou de laisser. Ha !

( Elle sort. )

GREMIO.

Tu peux aller trouver la femme du diable ; tes qualités sont si précieuses, que personne ne veut de toi. L'amour qu'elles inspirent n'est pas si ardent que nous ne puissions souffler ensemble dans nos doigts, Hortensio, et le rendre nul par l'abstinence ; notre gâteau est à moitié cuit des deux côtés. Adieu. Cependant, pour l'amour que je porte à ma douce Bianca, si je peux, par quelque moyen, rencontrer l'homme qui convient pour lui montrer les arts qu'elle chérit, je le recommanderai à son père.

HORTENSIO.

Et moi aussi de mon côté, seigneur Gremio. Mais un mot, je vous prie. Quoique la nature de notre querelle n'ait jamais souffert les longs entretiens, apprenez aujourd'hui, sur bonne réflexion, que c'est à nous, dans la vue de pouvoir encore trouver accès auprès de notre belle maîtresse, et d'être heureux rivaux dans notre amour pour Bianca, à donner tous nos soins à une chose surtout...

GREMIO.

Qu'est-ce que c'est, je vous prie ?

HORTENSIO.

Ce que c'est? C'est de trouver un mari à sa sœur aînée.

GREMIO.

Un mari? Un démon plutôt.

HORTENSIO.

Je dis, moi, un mari.

GREMIO.

Et moi, je dis un démon. Penses-tu, Hortensio, que, malgré toute l'opulence de son père, il y ait un homme assez fou pour épouser l'enfer?

HORTENSIO.

Tout beau, Gremio. Quoiqu'il soit au-dessus de votre patience et de la mienne d'endurer ses importunes clameurs, il est, ami, dans le monde, de bons compagnons, si l'on pouvait mettre la main dessus, qui la prendraient avec tous ses défauts et beaucoup d'argent.

GREMIO.

Je ne sais qu'en dire; mais j'aimerais mieux, moi, prendre sa dot sans elle, sous la condition que je serais fouetté tous les matins à la grande croix du carrefour.

HORTENSIO.

Ma foi, comme vous dites; il n'y a guère à choisir entre des pommes gâtées. — Mais, allons : puisque cet obstacle commun nous rend amis, notre amitié durera jusqu'au moment où, en trouvant un mari à la fille aînée de Baptista, nous procurerons à sa jeune sœur la liberté d'en recevoir un ; et alors, libre à nous de recommencer la querelle. — Chère

Bianca ! — Que l'homme ait sa destinée. Celui qui est le plus vite à la course , gagne la bague : qu'en dites-vous , seigneur Gremio ?

GREMIO.

J'en conviens , et je voudrais lui avoir déjà procuré le meilleur étalon de Padoue , pour venir entamer sa proposition , la faire réussir , l'épouser , coucher avec elle , et en débarrasser la maison. — Allons, sortons.

(Gremio et Hortensio sortent.)

(Tranio s'avance.)

TRANIO.

Je vous en prie , monsieur , dites-moi une chose. — Est-il possible que l'amour prenne si fort en un instant ?

LUCENTIO.

Oh ! Tranio , jusqu'à ce que j'en eusse fait l'expérience , je ne l'avais cru ni possible , ni vraisemblable : mais , vois ! tandis que j'étais là oisif à regarder , l'amour m'a surpris dans mon insouciance , et maintenant j'en ferai l'aveu avec franchise , à toi , mon confident , et aussi cher pour moi et aussi discret que l'était Anne à la reine de Carthage. Tranio , je brûle , je languis , je péris , Tranio , si je ne viens pas à bout de posséder cette jeune et modeste beauté. Conseille-moi , Tranio , car je sais que tu le peux : assiste-moi , Tranio , car je sais que tu le veux.

TRANIO.

Mon maître , il n'est plus temps maintenant de vous gronder ; les remontrances n'arrachent pas l'affection du cœur : si l'amour vous a blessé , il ne

reste plus que ceci : *redime te captum quam queas minimo* <sup>(13)</sup>.

LUCENTIO.

Mille grâces, mon ami, poursuis : ce que tu m'as déjà dit me satisfait : le reste ne peut que me consoler ; car tes avis sont sages.

TRANIO.

Mon maître, vous qui avez si long-temps considéré la jeune personne, vous n'avez peut-être pas remarqué le plus important de la chose ?

LUCENTIO.

Oh ! très-bien ; j'ai vu la beauté dans ses traits : égale à celle de la fille d'Agénor <sup>(14)</sup>, qui fit humilier le grand Jupiter, lorsqu'au signe de sa main il fléchit ses genoux sur les sables de Crète.

TRANIO.

N'avez-vous vu que cela ? N'avez-vous pas remarqué comme sa sœur a commencé à s'emporter, comme elle a soulevé une si violente tempête, que des oreilles humaines avaient bien de la peine à endurer son vacarme ?

LUCENTIO.

Ah ! Tranio, j'ai vu remuer ses lèvres de corail, et son haleine a parfumé l'air ; tout ce que j'ai vu dans sa personne était divin, enchanteur.

TRANIO.

Allons, il est temps de le tirer de son extase.—Je vous en prie, monsieur, réveillez-vous ; si vous aimez cette jeune fille, appliquez vos pensées et votre génie aux moyens de l'obtenir. Voici l'état des choses.

— Sa sœur aînée est si maudite et si méchante, que, jusqu'à ce que son père soit débarrassé d'elle, il faut, mon maître, que votre amour vive retiré comme une jeune vierge qu'on tient au logis; aussi son père l'a resserrée étroitement, afin qu'elle ne soit pas importunée de soupirans.

LUCENTIO.

Ah! Tranio, quel père cruel! Mais, n'as-tu pas remarqué le soin qu'il prend pour lui procurer d'habiles maîtres, en état de l'instruire?

TRANIO.

Oui, vraiment, monsieur; et j'ai même complété là-dessus...

LUCENTIO.

Oh! j'ai un plan aussi, Tranio.

TRANIO.

En vérité, mon maître, je jure par ma main que nos deux stratagèmes se ressemblent, et se confondent en un seul.

LUCENTIO.

Dis-moi le tien d'abord.

TRANIO.

Vous serez l'homme à talent, et vous vous chargerez d'instruire la jeune personne : voilà quel est votre plan?

LUCENTIO.

Oui. Cela peut-il se faire?

TRANIO.

Impossible : car, qui vous remplacera, et sera ici dans Padoue le fils de Vincentio? Qui tiendra mai-

son , fera son cours d'études , recevra ses amis , visitera ses compatriotes , et leur donnera des fêtes ?

LUCENTIO.

Baste <sup>(15)</sup> ! tranquillise-toi , tout cela est arrangé : nous n'avons encore paru dans aucune maison : personne ne peut nous reconnaître à nos physionomies , ni distinguer le maître et le valet. D'après cela , voici la suite : — Tu seras le maître , Tranio , à ma place ; tu tiendras la maison , tu en prendras les airs , commanderas les domestiques , comme je ferais moi-même ; moi , je serai quelqu'autre , un Florentin , un Napolitain , ou quelque jeune homme de Pise peu notable. Le projet est éclos , et il s'exécutera. — Tranio , songe à te déshabiller ; prends mon manteau et mon chapeau de couleur : quand Biondello viendra , il sera à ta suite ; mais je veux auparavant lui faire la leçon , et enchaîner sa langue.

( Ils échangent leurs habits. )

TRANIO.

Vous auriez besoin de le faire. — Bref , mon maître , puisque c'est votre plaisir , et que je suis lié à vous obéir ( car votre père me l'a recommandé au moment du départ : *rends tous les services à mon fils* , m'a-t-il dit ; quoique , à mon avis , il l'entendait dans un autre sens ) , je veux bien être *Lucentio* , par la tendre amitié que j'ai pour Lucentio.

LUCENTIO.

Tranio , sois-le , parce que Lucentio aime , et laisse-moi faire le personnage d'un esclave , pour conquérir cette jeune beauté , dont la soudaine vue a blessé et enchaîné mes yeux. ( *Entre Biondello.* )

Voici le fripon. — Eh bien ! coquin, où as-tu donc été ?

BIONDELLO.

Où j'ai été ?... Eh mais ! vous , où êtes-vous vous-même à présent ? Mon maître, est-ce que mon camarade Tranio vous aurait volé vos habits ? ou si c'est vous qui lui avez pris les siens ? ou vous êtes-vous volés réciproquement ? Je vous prie, parlez, qu'y a-t-il donc de nouveau ?

LUCENTIO.

Drôle, approche ici ; il n'est pas temps de plaisanter : ainsi songe à te conformer aux circonstances. Votre camarade que voilà, Tranio, pour me sauver la vie, prend mon rôle et mes habits ; et moi, pour échapper au malheur, je mets les siens ; car depuis que je suis abordé ici, j'ai, dans une querelle, tué un homme, et je crains d'être découvert : mets-toi à ses ordres et à sa suite, je te l'ordonne, et sers-le comme il convient, tandis que moi je vais m'évader de ce lieu pour mettre ma vie en sûreté : vous m'entendez ?

BIONDELLO :

Oui, monsieur ; pas le plus petit mot.

LUCENTIO.

Et pas un mot de Tranio dans votre bouche. Tranio est changé en Lucentio.

BIONDELLO.

Tant mieux pour lui ; je voudrais bien l'être aussi, moi.

TRANIO.

Et moi, foi de valet, je voudrais bien, pour for-

mer le second souhait, que Lucentio eût la jeune fille de Baptista. — Mais, monsieur le drôle..... pas pour moi, mais pour l'amour de votre maître, je vous avertis de vous conduire avec discrétion dans toute espèce de compagnie; quand je serai seul, je serai Tranio pour vous; mais partout ailleurs, votre maître Lucentio.

LUCENTIO.

Tranio, allons-nous-en. — Il reste encore un point que je te charge, toi, d'exécuter : — c'est de te mettre sur les rangs au nombre des prétendants. — Si tu m'en demandes la raison.... il suffit.... Mes raisons sont bonnes et convaincantes.

(Ils sortent.)

(Personnages du prologue.)

PREMIER SERVITEUR.

« Milord, vous sommeillez, vous n'écoutez pas la » pièce.

SLY.

» Si, par sainte Anne, je l'écoute. Une bonne » drôlerie, vraiment ! Y en a-t-il encore à venir ?

LE PAGE.

» Milord, elle ne fait que commencer.

SLY.

» C'est vraiment une excellente pièce d'ouvrage, » madame Lady; je voudrais être à la fin. »

## SCÈNE II.

Devant la maison d'Hortensio.

PETRUCHIO , GRUMIO.

PETRUCHIO.

Vérone , je prends congé de toi pour quelque temps ; je veux voir mes amis de Padoue : mais avant tout , Hortensio , le plus cher et le plus fidèle de mes amis. — Eh ! je crois que voici sa maison. — Ici , drôle ; allons frappe , te dis-je.

GRUMIO.

Frapper , monsieur ! qui frapperais-je ? quelqu'un vous a-t-il offensé ?

PETRUCHIO.

Allons , maraud , frappe-moi ici comme il faut , te dis-je.

GRUMIO.

Vous frapper ici , monsieur ? Comment donc , monsieur ? Que suis-je , monsieur , pour oser vous frapper ici , monsieur ?

PETRUCHIO.

Coquin , frappe-moi à cette porte , et fort , te dis-je , ou je te cognerai ta tête de fripon.

GRUMIO.

Mon maître s'est fait querelleur. Je vous frapperais le premier : mais je sais pour qui cela ne finirait pas.

PETRUCHIO.

Tu t'obstines : je te jure, coquin, que si tu ne frappes pas, je frapperai, moi, et je verrai comment tu sauras dire et chanter *sol, fa...*

( Il tire les oreilles à Grumio. )

GRUMIO.

Au secours ! au secours ! mon maître est fou !

PETRUCHIO.

Allons, frappe, quand je te l'ordonne, drôle, coquin !

( Entre Hortensio. )

HORTENSIO.

Comment donc ? de quoi s'agit-il, mon vieux ami Grumio, et mon cher Petruchio ? Comment vous portez-vous tous à Vérone ?

PETRUCHIO.

Signor Hortensio, venez-vous terminer la bataille ?  
— *Con tutto il core bene trovato*, puis-je dire.

HORTENSIO.

Alla nostra casa bene venuto,  
Molto honorato signor mio Petruchio.

Lève-toi, Grumio, lève-toi ; nous arrangerons cette querelle.

GRUMIO.

Peu m'importe ce qu'il allègue en latin. — Si ce n'est pas pour moi un motif légitime de quitter son service. — Voyez-vous, monsieur, — il me disait de le frapper et de le froter comme il faut, monsieur ; eh bien, était-il convenable qu'un serviteur

traitât son maître ainsi, ayant sur moi d'ailleurs, autant que je puis voir, l'avantage de trente-deux contre un? Plût à Dieu que je l'eusse frappé d'abord! Grumio n'aurait pas eu tous les coups.

PETRUCHIO.

Un stupide coquin! — Cher Hortensio, je dis à ce drôle de frapper à votre porte, et je n'ai jamais pu obtenir cela de lui.

GRUMIO.

Frapper à la porte? — O ciel! ne m'avez-vous pas dit en propres termes: Coquin, frappe-moi ici, frappe-moi bien, frappe-moi comme il faut? et vous venez maintenant me parler de frapper à la porte.

PETRUCHIO.

Drôle, va-t'en, je te le conseille.

HORTENSIO.

Patience, Petruccio; je suis la caution de Grumio; vraiment la chance est trop inégale entre vous et lui; c'est votre ancien et fidèle serviteur, le plaisant Grumio. Allons, dites-moi donc, mon cher ami, quel heureux vent vous a conduit de l'antique Véronne ici à Padoue?

PETRUCHIO.

Le vent qui disperse les jeunes gens dans le monde, et les envoie tenter fortune hors de leur pays natal, où l'on n'acquiert que bien peu d'expérience. En peu de mots, seigneur Hortensio, voici mon histoire. — Antonio, mon père, est décédé, et je me suis hasardé à faire ce voyage pour me marier richement et chercher mes avantages du mieux qu'il

me sera possible; j'ai des écus dans ma bourse, des terres dans mon pays, et je suis venu comme cela voir le monde.

HORTENSIO.

Petruchio, te parlerai-je sans détour, et te souhaiterai-je une laide et méchante femme? Tu ne me remercieras guère de l'avis, et cependant je te garantis qu'elle sera riche, et très-riche; mais tu es trop mon ami, et je ne te la souhaiterai pas pour épouse.

PETRUCHIO.

Seigneur Hortensio, entre amis comme nous, il n'y a que deux mots : ainsi, si tu connais une femme assez riche pour être l'épouse de Petruchio (comme la fortune est le refrain de ma chanson d'amour)<sup>(16)</sup>, fût-elle aussi laide que l'était l'amante de Florent<sup>(17)</sup>, aussi vieille que la Sibylle, et aussi acariâtre, aussi méchante que la Xantippe de Socrate, ou pire encore, cela n'émeut ni ne rebute mon goût, fût-elle aussi tempêteuse que les flots irrités de l'Adriatique. Je viens pour me marier richement à Padoue : si je me marie richement, je me trouverai marié heureusement à Padoue.

GRUMIO.

Vous le voyez, monsieur; il vous dit sa pensée tout platement : oui, donnez-lui de l'or assez, et mariez-le à une poupée, à une petite figure d'aiguillette<sup>(18)</sup>, ou bien à une vieille octogénaire à qui il ne reste pas une dent dans la bouche, eût-elle toutes les infirmités d'un haras entier, tout sera à merveille si l'argent s'y trouve.

HORTENSIO.

Petruchio, puisque nous nous sommes avancés si loin, je veux poursuivre sérieusement l'idée que je t'avais jetée d'abord par pure plaisanterie. Je suis en état, Petruccio, de te procurer une femme assez bien pourvue de la fortune, jeune et belle, bien élevée, comme la fille la mieux née; tout son défaut, et c'est un assez grand défaut, c'est qu'elle est intolérablement méchante, acariâtre, bourruée, et à un point si terrible que, ma fortune fût-elle bien plus délabrée qu'elle ne l'est, je ne voudrais pas l'épouser, moi, pour une mine d'or.

PETRUCHIO.

Silence, Hortensio : tu ne connais pas l'effet et la vertu de l'or. — Dis-moi le nom de son père, et cela suffit; car je prétends l'attaquer, quand ses clameurs surmonteraient les éclats du tonnerre, lorsque les nuages crèvent en automne.

HORTENSIO.

Son père est Baptista Minola, gentilhomme affable et courtois; et son nom Catherine Minola, fameuse dans Padoue par sa langue grondeuse.

PETRUCHIO.

Oh! je connais son père, quoique je ne la connaisse pas, elle; et il connut beaucoup feu mon père. — Je ne dormirai pas, Hortensio, que je ne la voie; ainsi, permettez que j'en use assez librement avec vous, pour vous quitter brusquement dans cette première entrevue, si vous ne voulez pas m'accompagner jusqu'à sa demeure.

GRUMIO.

Je vous en prie, monsieur, laissez-le suivre son entreprise, tandis qu'il est en humeur. Sur ma parole, si elle le connaissait aussi bien que je le connais, elle jugerait bientôt que les criaileries feraient peu de choses sur lui; elle pourra bien, peut-être, le traiter dix fois de coquin ou autres épithètes semblables. Eh bien! tout cela n'est rien; s'il s'y met une fois, il s'en moquera avec ses réponses adroites. Voulez-vous que je vous dise, monsieur : pour peu qu'elle lui résiste, il lui jettera une figure <sup>(19)</sup> sur la face, et vous la défigurera si bien, qu'elle n'aura pas plus d'yeux pour y voir clair qu'un chat <sup>(20)</sup>; vous ne le connaissez pas, monsieur.

HORTENSIO.

Attendez-moi, Petruchio; il faut que je vous accompagne; car mon trésor est enfermé sous la clef de Baptista; il tient entre ses mains le joyau de ma vie, sa fille cadette, la belle Bianca, et il la dérobe à mes regards et aux poursuites de plusieurs autres aspirans, qui sont mes rivaux en amour. En supposant qu'il soit impossible (à cause des défauts que je vous ai exposés) que Catherine soit jamais épousée, Baptista s'est fait une loi que jamais homme n'aurait accès auprès de Bianca, que Catherine la méchante n'eût trouvé un mari.

GRUMIO.

Catherine la méchante! c'est, pour une jeune fille, le pire de tous les titres.

HORTENSIO.

Il faut maintenant que mon ami Petruccio me rende un service ; c'est de me présenter déguisé sous la robe de la gravité au vieux Baptista , comme un maître versé dans la musique, et en état de bien l'enseigner à Bianca , afin que, par cette ruse, je puisse au moins avoir la liberté et la commodité de lui faire ma cour, et de l'entretenir elle-même de ma tendresse, sans donner aucun ombrage.

(Entre Gremio; avec lui est Lucentio déguisé avec des livres sous le bras.)

GRUMIO.

Ce ne sont pas là des friponneries, non ! — Voyez comme, pour attraper les vieillards, les jeunes gens mettent leur tête sous un bonnet ! Maître ! maître, regardez autour de vous ; qui passe là, hem ?

HORTENSIO.

Silence, Grumio ; c'est mon rival. — Petruccio, tenons-nous un moment à l'écart.

GRUMIO.

Un joli jeune homme, et un bel amoureux !

(Il se retire.)

G REMIO, répondant à Lucentio.

Oh ! très-bien : j'ai bien lu la note. — Écoutez bien, monsieur ; je les veux superbement reliés : tous livres d'amour, songez-y bien, et ne lui faites aucune autre lecture. Vous m'entendez. En outre, par-dessus les libéralités que vous fera le seigneur Baptista, j'y ajouterai encore un présent. — Prenez aussi vos papiers, et qu'ils soient bien parfumés ;

car celle à qui ils sont destinés est plus douce que les parfums mêmes. — Que lui lirez-vous ?

LUCENTIO.

Quelque lecture que je lui fasse, je plaiderai votre cause comme pour mon patron (soyez-en bien assuré), et avec autant de chaleur que si vous-même étiez à ma place ; oui, et peut-être avec des termes plus éloquens et plus persuasifs que vous, monsieur, à moins que vous ne fussiez un savant.

GREMIO.

Oh ! cette science ! ce que c'est !

GRUMIO.

Oh ! cet oison , quel imbécile c'est !

PETRUCHIO.

Paix , maraud.

HORTENSIO.

Grumio, motus ! — Dieu vous garde, seigneur Gremio.

GREMIO.

Ha ! charmé de vous rencontrer, seigneur Hortensio. Savez-vous où je vais de ce pas ? — Chez Baptista Minola ! Je lui ai bien promis de lui chercher avec soin un maître pour la belle Bianca, et le hasard a voulu que je tombe sur ce jeune homme ; par sa science et ses manières, il est ce qu'il faut à Bianca, très-instruit dans la poésie, et autres livres ; et des bons , je vous le garantis.

HORTENSIO.

C'est à merveille ; et moi j'ai rencontré un honnête homme qui m'a promis de m'en procurer un autre,

un charmant musicien, pour instruire notre maîtresse : ainsi je ne demeurerai pas en arrière dans ce que je dois à la belle Bianca, tant chérie de moi.

GREMIO.

Oui, chérie de moi : — Et cela, ma conduite le prouvera.

GRUMIO, à part.

Et cela, ces sacs le prouveront.

HORTENSIO.

Gremio, ce n'est pas ici le moment d'éventer notre amour. Écoutez-moi ; et si vous êtes honnête avec moi, je vous dirai des nouvelles assez bonnes pour tous deux. Voici un honnête homme que le hasard m'a fait rencontrer, qui, favorisé par nous dans ses goûts, entreprendra de courtiser la méchante Catherine. Oui, et même de l'épouser si sa dot lui convient.

GREMIO.

Soit dit et fait ; c'est à merveille. — Hortensio, lui avez-vous révélé tous ses défauts ?

PETRUCHIO.

Je sais que c'est une méchante femme qui crie et tempête sans cesse ; si c'est là tout, messieurs, je ne vois point de mal à cela.

GREMIO.

Non, dites-vous, ami ? — De quel pays est ce cavalier ?

PETRUCHIO.

Je suis né à Vérone, le fils du vieillard Antonio ;

mon père étant mort, ma fortune commence à vivre pour moi, et j'espère voir de longs et heureux jours.

GREMIO.

Oh! monsieur, ce serait une chose bien étrange qu'une pareille vie avec une pareille femme! Mais si vous vous sentez ce courage, allons vite à l'œuvre, au nom de Dieu! Vous pouvez compter sur mon secours en tout. Mais sérieusement, est-ce que vous voulez faire votre cour à ce chat sauvage?

PETRUCHIO.

Veux-je vivre?

GRUMIO, à part.

S'il veut lui faire sa cour? oui, ou elle ira au diable.

PETRUCHIO.

Eh! pourquoi suis-je venu ici, si ce n'est dans cette résolution? Croyez-vous que mes oreilles s'épouvantent de quelque bruit? N'ai-je pas entendu dans ma vie des lions rugir? N'ai-je pas vu la mer battue des vents, courroucée comme un sanglier écumant et suant de rage? N'ai-je pas entendu une batterie de canons dans la plaine, et l'artillerie des cieux tonner sous leur voûte? N'ai-je pas, dans une bataille rangée, entendu les clameurs confuses, les coursiers hennissans, les trompettes éclatantes? Et vous venez me parler de la langue d'une femme qui ne peut jamais faire dans l'oreille le bruit d'une châtaigne qui pète dans le foyer d'un fermier? Bah, bah! c'est aux enfans qu'il faut faire peur des fantômes.

GRUMIO, à part.

Oh ! il n'en craint aucun.

GREMIO.

Hortensio, écoutez : cet honnête étranger est bienheureusement arrivé, à ce que me dit mon pressentiment, pour son avantage et pour le nôtre.

HORTENSIO.

J'ai promis de l'aider de nos services et de porter une partie du fardeau de ses avances, quoi qu'il en soit.

GREMIO.

Et j'y consens aussi, moi, bien volontiers, pourvu qu'il vienne à bout de l'obtenir.

GRUMIO, à part.

Je voudrais être aussi sûr d'un bon dîner.

(Entrent Tranio richement vêtu, et Biondello.)

TRANIO.

Salut, messieurs. Si vous le permettez, dites-moi, je vous en conjure, quel est le chemin le plus court à la maison du seigneur Baptista Minola ?

GREMIO.

Est-ce celui qui a ces deux filles si belles ? (*A part à Tranio.*) Est-ce lui que vous demandez ?

TRANIO.

Lui-même. — Biondello !

GREMIO.

Écoutez-moi, monsieur ; vous ne demandez pas celle...

TRANIO.

Peut-être lui et elle; que vous importe?

PETRUCHIO.

Non pas celle qui est si querelleuse, monsieur, je vous en prie, en aucune façon.

TRANIO.

Je n'aime pas les querelleurs, monsieur. — Biondello, marchons.

LUCENTIO, à part.

Fort bien débuté, Tranio.

HORTENSIO.

Monsieur, un mot avant de nous quitter. — Êtes-vous un prétendant à la fille dont vous parlez, oui ou non?

TRANIO.

Et si cela était, monsieur, vous en offenseriez-vous?

GREMIO.

Non, pourvu que sans une parole de plus vous prissiez le large.

TRANIO.

Comment, monsieur! Est-ce que les rues ne sont pas ouvertes pour moi comme pour vous?

GREMIO.

Mais non pas elle.

TRANIO.

Et pour quelle raison, je vous prie?

GREMIO.

Pour la raison, si vous voulez le savoir, qu'elle est le choix du cœur du seigneur Gremio.

HORTENSIO.

Et parce qu'elle est celui du seigneur Hortensio.

TRANIO.

Doucement, messieurs. Si vous êtes d'honnêtes gentilshommes, faites-moi la grâce de m'écouter avec patience. Baptista est un noble citoyen à qui mon père n'est pas tout-à-fait inconnu, et si sa fille était plus belle qu'elle n'est, elle pourrait avoir plus d'amans encore, sans que je dusse renoncer à être du nombre. La fille de la belle Léda eut mille soupirans : la charmante Bianca peut bien en avoir un de plus, et elle l'aura aussi. Lucentio se mettra sur les rangs, quand Pâris viendrait se présenter avec l'espoir d'être seul à faire sa cour.

GREMIO.

Quoi ! ce jeune homme nous fermera la bouche à tous ?

LUCENTIO.

Monsieur, lâchez-lui la bride ; je sais qu'il n'ira pas bien loin.

PETRUCHIO.

Hortensio, à quoi bon tant de paroles ?

HORTENSIO, à Tranio.

Monsieur, permettez-moi de vous faire une question : avez-vous jamais vu la fille de Baptista ?

TRANIO.

Non, monsieur ; mais j'apprends qu'il a deux

filles ; l'une fameuse par sa méchante langue, autant que l'autre l'est par sa modestie et sa beauté.

PETRUCHIO.

Monsieur , monsieur , la première est pour moi ; mettez-la de côté.

GREMIO.

Oui , laissez cette tâche au grand Hercule , et ce sera plus que ses douze travaux.

PETRUCHIO.

Monsieur , écoutez et comprenez bien ce que je vais vous dire. — La plus jeune fille , à laquelle vous prétendez , est tenue par son père loin de tout accès aux demandes ; et son père ne la promettra à personne que sa sœur aînée ne soit mariée la première. Ce ne sera qu'alors que la cadette sera libre , et non avant.

TRANIO.

Si cela est ainsi , monsieur , et que vous soyez l'homme qui deviez nous servir tous , et moi comme les autres , si vous rompez la glace , et que vous veniez à bout de cet exploit , que vous fassiez la conquête de l'aînée , et que vous nous ouvriez l'accès auprès de la cadette ; celui qui aura le bonheur de la posséder ne sera pas assez mal né pour être un ingrat.

HORTENSIO.

Monsieur , vous parlez à merveille , et vous avez bien compris. Puisque vous vous déclarez ici pour un des aspirans , vous devez , comme nous , servir ce cavalier à qui nous sommes tous redevables.

TRANIO.

Monsieur, je ne resterai point en arrière; et pour vous le prouver, voulez-vous que nous passions l'après-dînée ensemble, que nous vidions à la ronde des rasades à la santé de notre maîtresse, et que nous en agissions comme les avocats qui combattent avec chaleur au barreau, et puis mangent et boivent en bons amis?

GREMIO.

O l'excellente motion ! Amis, partons.

HORTENSIO.

La motion est bonne en effet ; accédons-y. — Petruchio, je serai votre *ben venuto*.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE DEUXIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Padoue. — Appartement dans la maison de Baptista.

CATHERINE et BIANCA.

BIANCA.

CHÈRE sœur, ne me faites pas l'injure, ne vous la faites pas à vous-même, de me réduire à l'état de servante et d'esclave ; cela révolte mon cœur. Mais pour ces vains ornemens, ces bagatelles de parure, lâchez-moi les mains, et vous me verrez m'en dépouiller moi-même : oui, de tout mon ajustement, jusqu'à ma jupe ; en un mot, je ferai tout ce que vous me commanderez, tant je suis pénétrée du respect que je dois à mon aînée !

CATHERINE.

Je t'enjoins de me déclarer ici quel est celui de tous tes galans que tu aimes le mieux ; songe bien à ne pas dissimuler la vérité.

BIANCA.

Croyez-moi, ma sœur, parmi tous les hommes qui respirent, je n'ai pas encore vu le visage que j'aimerais à préférer aux autres.

CATHERINE.

Mignonne, vous mentez : n'est-ce pas Hortensio ?

BIANCA.

Si vous avez du goût pour lui, ma sœur, je jure ici que je parlerai moi-même pour vous, et ferai tous mes efforts pour vous le procurer.

CATHERINE.

Oh ! en ce cas, apparemment que vous préférez les richesses. Vous voulez avoir Gremio, afin d'être parée.

BIANCA.

Est-ce pour lui que vous êtes si jalouse de moi ? Allons, c'est une plaisanterie de votre part ; et je commence à m'apercevoir que vous n'avez fait que badiner jusqu'ici. Je vous en prie, ma bonne sœur, laissez mes mains libres.

CATHERINE la frappant.

Si ces coups sont un badinage, tu peux prendre de même tout le reste.

(Baptista survient.)

BAPTISTA.

Quoi ! quoi ! mademoiselle, d'où vient tant d'insolence ? — Bianca, éloignez-vous. — La pauvre enfant ! elle pleure. — Va, ma fille, reprends ta broderie ; n'aie jamais affaire avec elle. Fi, méchante fille, esprit diabolique, pourquoi maltraites-tu ta sœur qui ne t'a jamais fait la moindre peine ? Quand t'a-t-elle jamais contredite par le moindre mot de reproche ?

CATHERINE.

Son silence m'insulte, et je m'en vengerai.

( Elle court après Bianca. )

BAPTISTA.

Quoi ! sous mes yeux ? — Bianca , rentre dans ta chambre.

( Bianca sort. )

CATHERINE.

Vous ne voulez donc pas me souffrir ? Oh ! je le vois bien, qu'elle est votre bijou, et qu'elle aura un mari, et que moi, il me faudra danser pieds nus au jour de ses nocés, à cause de la prédilection que vous avez pour elle, et qu'il me faudra conduire des singes à l'enfer <sup>(21)</sup>. Tenez, ne me parlez pas ; je vais aller me renfermer, et pleurer de rage, jusqu'à ce que je puisse trouver l'occasion de me venger.

( Catherine sort. )

BAPTISTA.

Y eut-il jamais honnête homme aussi affligé que moi ? — Mais quelle est cette compagnie ?

( Entrent Baptista, Gremio, Lucentio assez mal vêtu, Petruccio avec Hortensio, déguisé en musicien, Tranio et Biondello portant des livres et un luth. )

GREMIO.

Bonjour, voisin Baptista.

BAPTISTA.

Bonjour, voisin Gremio. — Dieu vous garde, messieurs.

PETRUCHIO.

Salut, monsieur ; je vous prie, n'avez-vous pas une fille nommée Catherine, belle et vertueuse ?

BAPTISTA.

J'ai une fille, monsieur, qui se nomme Catherine.

GREMIO, à Petruccio.

Vous débutez trop brusquement; procédez par ordre.

PETRUCHIO.

Vous me faites injure, seigneur Gremio; laissez-moi parler. (*A Baptista.*) Je suis un citoyen de Véronne, monsieur, qui, entendant vanter sa beauté, son esprit, son affabilité, sa pudeur et sa modestie, ses rares qualités enfin, et la douceur de son caractère, ai pris la liberté de m'introduire sans façon dans votre maison, pour voir par mes yeux la vérité de l'éloge que j'ai tant de fois entendu d'elle; et pour préluder à mon entrée chez vous, je vous présente (*présentant Hortensio*) un homme de mes gens très-habile en musique et dans les mathématiques, capable d'instruire à fond votre fille dans les sciences, dont je sais qu'elle a déjà une teinture; acceptez-le, je vous prie, ou vous me feriez affront: son nom est Licio; il est de Mantoue.

BAPTISTA.

Vous êtes le bienvenu, monsieur; et lui aussi, à votre considération: mais, pour ma fille Catherine, je sais bien une chose, c'est qu'elle n'est pas votre fait, et c'est ce qui me fait peine.

PETRUCHIO.

Je vois que vous ne voulez pas vous séparer d'elle, ou bien que je ne suis pas l'homme qui vous plaît.

BAPTISTA.

Ne vous méprenez pas, monsieur ; je parle comme je pense. — D'où êtes-vous, monsieur ? peut-on savoir votre nom ?

PETRUCHIO.

Je m'appelle Petruchio ; je suis le fils d'Antonio, un homme bien connu dans toute l'Italie.

BAPTISTA.

Je le connais très-bien ; et, à sa considération, vous pouvez compter sur mon accueil.

GREMIO.

Sans faire tort à votre récit, Petruchio, je vous prie, permettez-nous aussi de parler, à nous qui sommes de pauvres supplians. Baccaro <sup>(22)</sup> ! vous êtes extraordinairement pressé.

PETRUCHIO.

Ah ! pardon, seigneur Gremio ; je serais bien aise d'achever.

GREMIO.

Je n'en doute pas, monsieur. — (*A Baptista.*) Voisin, ce présent de monsieur vous sera fort agréable, j'en suis sûr : pour vous montrer la même affection, moi qui vous ai plus d'obligations qu'aucun autre, donnez accès à ce jeune savant qui a étudié long-temps à Reims (*lui présentant Lucentio*) ; il est aussi versé dans le grec, le latin et les autres langues, que l'autre peut l'être dans la musique et les mathématiques ; il se nomme Cambio : je vous prie, agréez ses services.

BASTISTA.

Mille remerciemens, seigneur Gremio : vous êtes le bienvenu, Cambio. — (*A Tranio.*) Mais vous, mon aimable monsieur, vous m'avez l'air d'un étranger : pourrais-je savoir ce qui vous a fait venir dans notre ville ?

TRANIO.

Daignez m'excuser, monsieur ; je suis bien hardi, sans doute, étant étranger dans cette ville, de me mettre sur les rangs des adorateurs de votre fille, la belle et adorable Bianca ; et je n'ignore pas la ferme résolution que vous avez prise de pourvoir sa sœur la première. Toute la grâce que je vous demande, c'est que, connaissant ma famille, vous daigniez me souffrir parmi les rivaux qui la recherchent, et me permettre l'accès et la faveur que vous accordez à tous les autres. Et pour l'éducation de vos filles, j'ose vous offrir ce simple instrument, et cette petite collection de livres grecs et latins : si vous voulez bien les accepter, ils deviendront d'un grand prix <sup>(23)</sup>.

BAPTISTA.

Lucentio est votre nom ? De quel pays, je vous prie ?

TRANIO.

De Pise, monsieur ; je suis le fils de Vincentio.

BAPTISTA.

Un citoyen important à Pise ! je le connais très-bien de réputation. Je suis enchanté de vous recevoir, monsieur. (*A Hortensio et Lucentio.*) Prenez le luth ; et vous, ce paquet de livres : vous allez

voir vos élèves dans l'instant. (*Il appelle.*) Holà ,  
quelqu'un ! (*Paraît un domestique.*) Conduisez ces  
messieurs à mes filles , et dites-leur à toutes deux  
que ce sont leurs maîtres ; recommandez-leur d'a-  
voir pour eux tous les égards. (*Le domestique sort ,  
conduisant Hortensio, Lucentio et Biondello.*) Nous  
allons faire un tour de promenade dans le verger ,  
et ensuite nous irons dîner.... Vous êtes les bienve-  
nus... de tout mon cœur... et je vous prie tous d'en  
être bien persuadés.

PETRUCHIO.

Seigneur Baptista , mon affaire exige de la célé-  
rité , et je ne puis venir tous les jours faire ma  
cour. Vous avez bien connu mon père , et en lui  
vous me connaissez , moi son fils , qu'il a laissé seul  
héritier de toutes ses terres et de tous ses biens , que  
j'ai plutôt améliorés que diminués ; ainsi , dites-moi ,  
si je gagne l'amour de votre fille , quelle dot me don-  
nerez-vous avec elle ?

BAPTISTA.

Après ma mort , la moitié de mes terres ; et en  
jouissance dès à présent , vingt mille écus.

PETRUCHIO.

Et moi , en balance de cette dot , je lui assurerai  
son douaire , dans le cas où elle me survivrait , sur  
toutes mes terres et rentes quelconques. Ainsi , dres-  
sons entre nous ces articles , afin qu'on remplisse  
des deux parts ses engagements.

BAPTISTA.

Oui , quand le point principal sera obtenu ; et  
c'est l'amour de ma fille : c'est là tout.

PETRUCHIO.

Bon ! c'est la plus petite chose du monde ; car je vous annonce, mon beau-père, que je suis aussi entêté qu'elle est fière et hautaine ; et lorsque deux feux violens viennent à se rencontrer, ils consomment l'objet qui nourrit leur furie. Si une flamme légère s'accroît par le souffle d'un vent faible, les coups d'un ouragan furieux détruisent l'incendie et son aliment : voilà ce que je suis pour elle, et il faudra bien qu'elle me cède ; car je suis inflexible, et je ne fais pas ma cour comme un enfant.

BAPTISTA.

Puissiez-vous réussir auprès d'elle, et hâter cet heureux succès ! mais songez à vous armer contre certaines paroles dures et fâcheuses.

PETRUCHIO.

Je suis à l'épreuve, comme les montagnes contre les vents qui ne peuvent les ébranler malgré leur souffle continuel.

(Hortensio reparait avec une contusion sanglante à la tête.)

BAPTISTA.

Quoi donc, mon ami ? Pourquoi vous vois-je si pâle ?

HORTENSIO.

C'est de peur, je vous le promets, si je suis pâle.

BAPTISTA.

Eh bien ! ma fille deviendra-t-elle bonne musicienne ?

HORTENSIO.

Je crois, qu'elle sera plutôt un bon soldat : le fer pourra résister avec elle, mais non pas les luths.

BAPTISTA.

Vous ne pouvez donc pas la briser au luth ?

HORTENSIO.

Non, c'est elle qui a brisé le luth sur moi ; je n'ai fait que lui dire qu'elle se méprenait sur les touches, et prendre sa main pour lui montrer à placer ses doigts, lorsque dans un transport d'emportement diabolique : « Quoi ! s'est-elle écriée, vous appelez cela les touches ? Oh ! je vais bien les trouver, moi, les touches ; » et à ces mots, elle m'a frappé à la tête, qui s'est fait jour dans l'instrument ; je suis resté étourdi et confondu comme un homme attaché au pilori, regardant à travers le luth, pendant qu'elle m'appelait coquin de ménétrier, mauvais râcleur, avec cent autres épithètes injurieuses, comme si elle eût pris à tâche de m'insulter ainsi.

PETRUCHIO.

Ma foi, par l'univers, c'est une robuste créature ; je l'en aime dix fois mieux que je ne faisais. Oh ! que j'aspire à avoir un petit pourparler avec elle !

BAPTISTA, à Hortensio.

Allons, venez avec moi, et sortez de cet abatement. Venez continuer vos leçons à ma cadette ; elle a des dispositions pour apprendre, et elle est reconnaissante du bien qu'on lui fait. — Seigneur Petruccio, voulez-vous nous suivre ? ou vous enverrai-je ici ma fille Catherine vous parler ?

PETRUCHIO.

Oui : envoyez-la moi, je vous prie : je vais l'attendre ici, (*Baptista sort avec Gremio, Tranio et Hortensio*), et je vais la courtiser avec courage quand elle viendra. Si elle m'injurie, je lui dirai tout simplement que son chant est aussi doux que la voix du rossignol. Si son front se courrouce, je lui dirai qu'il est aussi riant, aussi serein que la rose du matin rafraîchie par la rosée nouvelle. Si elle affecte de rester muette, et s'obstine à ne pas ouvrir la bouche, je vanterai la volubilité de son éloquence persuasive. Me dira-t-elle de déloger de sa présence, je lui rendrai mille grâces, comme si elle me priait de rester auprès d'elle pendant une semaine. Refuse-t-elle de m'épouser, je la supplierai de fixer le jour où je ferai publier les bans, et celui de notre mariage. Mais la voici. Allons, Petruccio, parle. (*Entre Catherine.*) Bonjour, Catau ; car c'est votre nom, m'a-t-on dit.

CATHERINE.

Vous avez assez bien entendu, mais pourtant pas tout-à-fait juste : ceux qui parlent de moi me nomment Catherine.

PETRUCHIO.

Vous en avez menti, sur ma parole ; car on vous appelle Catau tout court, la bonne Catau, et quelquefois aussi la méchante Catau : mais une Catau, qui est la plus jolie de toute la chrétienté. Catau de Château-Catau, Catau friandise de mon souper, car les gâteaux <sup>(24)</sup> sont des friandises, Catau, apprends donc, Catau, toi ma consolation, — ap-

prends qu'ayant entendu dans toutes les villes vanter ta douceur, parler de tes vertus et célébrer ta beauté (bien moins que tu ne le mérites cependant), j'ai été poussé par mon propre cœur à venir te faire la cour et demander ta main.

CATHERINE.

Poussé ! Fort à propos. — Que celui qui vous a poussé ici vous repousse d'ici. J'ai bien vu d'abord à votre air que vous étiez un meuble <sup>(25)</sup>.

PETRUCHIO.

Qu'est-ce que c'est qu'un meuble ?

CATHERINE.

C'est un escabeau <sup>(26)</sup>.

PETRUCHIO.

Vous avez deviné juste : venez donc vous asseoir sur moi.

CATHERINE.

Les ânes sont faits pour porter, et vous de même.

PETRUCHIO.

Les femmes sont faites pour porter aussi, et vous en êtes une.

CATHERINE.

Pas une rosse comme vous, au moins, si c'est moi que vous entendez.

PETRUCHIO.

Hélas ! bonne Catau, je ne vous chargerais pas beaucoup ; je sais trop que vous êtes jeune et légère.

CATHERINE.

Trop légère pour être attrapée par un rustre comme vous ; et cependant je pèse mon poids.

PETRUCHIO.

Votre poids <sup>(27)</sup> !

CATHERINE.

Vous voilà pris comme une buse.

PETRUCHIO.

O tourterelle aux lentes ailes ! une buse te prendra donc ?

CATHERINE.

Oui, pour une tourterelle ; comme elle prend une buse.

PETRUCHIO.

Allons, allons, guêpe : oh ! par ma foi, vous êtes trop colère.

CATHERINE.

Si je tiens de la guêpe, défiez-vous donc de mon aiguillon.

PETRUCHIO.

J'y sais un remède : c'est de l'arracher.

CATHERINE.

Oui, si le sot peut trouver la place où il est.

PETRUCHIO.

Qui ne sait pas où la guêpe a son aiguillon ? Dans sa queue, sans doute.

CATHERINE.

Non, sot ; c'est à sa langue.

PETRUCHIO.

La langue de qui ?

CATHERINE.

La vôtre, si vous parlez de queues ; et là-dessus, adieu.

(Elle va pour s'éloigner.)

PETRUCHIO.

Quoi ! ma langue à votre queue ? — Allons, revenez, bonne Catau ; je suis gentilhomme.

CATHERINE, revenant.

Je veux essayer ta noblesse.

(Elle lui donne un soufflet.)

PETRUCHIO.

Je vous jure que je vous le rendrai si vous y revenez.

CATHERINE.

Vous pourriez y perdre vos armes en frappant une femme : si vous me frappez, vous n'êtes point gentilhomme, et si vous n'êtes pas gentilhomme, vous n'avez pas d'armes<sup>(28)</sup>.

PETRUCHIO.

Vraiment, Catau, vous êtes savante en l'art héraldique. Oh ! je vous prie, mettez-moi dans vos livres de blason.

CATHERINE.

Quelles sont vos armes ? une crête de coq ?

PETRUCHIO.

Un coq sans crête ; et alors, Catau sera ma poule.

CATHERINE.

Vous ne serez point mon coq ; vous chantez trop sur le ton d'un coq poltron.

PETRUCHIO.

Allons, Catau, allons : ne me regardez pas d'un air si aigre.

CATHERINE.

C'est là mon regard quand je vois un sauvageon.

PETRUCHIO.

Allons, il n'y a point ici de pomme sauvage; ainsi, point de regard si aigre.

CATHERINE.

Oh! il y en a, il y en a.

PETRUCHIO.

Allons, montrez-la moi.

CATHERINE.

Si j'avais un miroir, je vous le ferais voir.

PETRUCHIO.

Quoi! voulez-vous parler de mon visage?

CATHERINE.

Oui, cela s'adresse au visage de certain jeune homme.

PETRUCHIO.

Par Saint-George, je suis trop jeune pour vous.

CATHERINE.

Et cependant, vous êtes bien flétri.

PETRUCHIO.

Ce sont les *soucis*.

CATHERINE.

Je ne m'en *soucie* guère, moi.

PETRUCHIO.

Écoutez, Catherine, vous ne m'échapperez point ainsi.

CATHERINE.

Je vous mettrai en colère, si je reste davantage : ainsi, laissez-moi partir.

PETRUCHIO.

Non, non, pas du tout. Je vous trouve excessivement aimable. On m'avait dit que vous étiez revêche, taciturne et sombre ; et je vois à présent que la renommée est une menteuse : car vous êtes agréable, enjouée, on ne peut pas plus polie, lente à parler, mais douce dans vos paroles, comme les fleurs du printemps : vous ne pouvez pas seulement froncer le sourcil, ni regarder de travers, ni vous mordre les lèvres, comme font les filles colères ; et vous n'avez aucun plaisir à contredire mal à propos : mais vous accueillez avec douceur vos amans, et vous les entretenez de doux propos, avec une politesse et une affabilité rares. Pourquoi le monde dit-il que Catau est boiteuse ? O monde calomniateur ! Catau est droite et élancée comme une tige de noisetier ; elle est d'une nuance aussi brune que l'écorce de ses noix, et plus douce que ses amandes. Oh ! que je vous voie marcher. — Vous ne boitez point.

CATHERINE.

Allez, sot, allez donner des ordres à ceux qui dépendent de vous.

PETRUCHIO.

Jamais Diane a-t-elle embelli un bocage comme Catau embellit cet appartement de son port majestueux ? Ah ! soyez Diane, vous, et que Diane de-

viennne Catau ; et qu'alors Catau soit chaste, et Diane folâtre.

CATHERINE.

Où avez-vous étudié tout ce beau discours ?

PETRUCHIO.

C'est un impromptu , formé de l'esprit de ma mère.

CATHERINE.

Une mère vraiment spirituelle ! sans elle , son fils n'aurait pas le sens commun.

PETRUCHIO.

Ne suis-je pas plein de sens ?

CATHERINE.

Oui ; tenez-vous chaudement.

PETRUCHIO.

Vraiment, douce Catherine, c'est bien mon intention, dans votre lit. Et en conséquence laissant là tout ce vain babil, je vous déclare tout uniment que votre père a donné son consentement à ce que vous soyez ma femme : votre dot est un article arrêté, et veuillez-le, ou ne le veuillez pas, je vous épouserai. Oh ! Catau, je suis le mari qu'il vous faut ; car, par cette lumière par laquelle je vois votre beauté (votre beauté qui fait que vous me plaisez beaucoup), je jure que vous ne devez être mariée à aucun autre homme qu'à moi, car je suis l'homme né exprès, Catau, pour vous apprivoiser, et vous convertir de chat sauvage <sup>(29)</sup> en Catau douce et aimable, comme les autres Cataux qui font bon ménage. Voici votre père ; n'allez pas me

refuser ; je veux , et cela sera , avoir Catherine pour ma femme.

(Entrent Baptista, Gremio et Tranio.)

BAPTISTA.

Eh bien , seigneur Petruchio , comment vont vos affaires avec ma fille ?

PETRUCHIO.

Comment ? fort bien , monsieur . Comment voulez-vous qu'elles n'aillent pas bien ? Il est impossible que je ne réussisse pas.

BAPTISTA.

Eh bien , qu'en dites-vous , ma fille Catherine ? Êtes-vous dans vos mauvais momens ?

CATHERINE.

Vous me donnez le nom de votre fille ? en effet , vous m'avez donné vraiment une belle preuve de tendresse paternelle , en voulant me marier à un homme à demi lunatique , à un vaurien sans cervelle , à un impertinent qui ne fait que jurer , et qui s' imagine vous déconcerter avec ses juremens.

PETRUCHIO.

Beau-père , voici ce que c'est : — Vous , et tout le monde qui avez parlé d'elle , vous vous êtes trompés sur son compte : si elle est bourrue , c'est par politique ; car elle n'est point arrogante : elle est douce comme une colombe ; elle n'est point violente , mais calme comme le matin ; elle serait , en patience , une seconde Griselidis <sup>(30)</sup> , et une Lucrece romaine en chasteté ; et , pour conclure , nous nous sommes

si bien convenus , que dimanche est le jour de nos noces.

CATHERINE.

Je te verrai pendu dimanche , avant que cela soit.

GREMIO.

Entendez-vous , Petruccio ? elle dit qu'elle vous verra pendre , avant que cela arrive.

TRANIO,

Est-ce là votre succès ? Allons , je vois bien qu'il faut dire adieu à nos propres espérances.

PETRUCCIO.

Un peu de patience , messieurs ; je la choisis pour moi ; si elle en est contente et moi aussi , que vous importe à vous ? C'est un marché fait entre nous deux , lorsque nous étions tête à tête , qu'elle fera toujours la méchante en compagnie. Je vous dis que cela est incroyable , à quel excès elle m'aime. O la tendre Catherine ! elle se suspendait passionnément à mon cou , et puis elle me donnait baisers sur baisers , protestant , avec serment sur serment , qu'en un clin d'œil elle s'était prise d'amour pour moi : oh ! vous n'êtes que des novices. C'est une merveille de voir comment un pauvre diable , timide , craintif , peut , dans le tête-à-tête , apprivoiser la femme la plus diablesse. — Donnez-moi votre main , Catherine ; je vais aller à Venise pour faire les emplettes des noces. — Beau-père , préparez la fête , et invitez les convives ; je répons que ma Catherine sera belle et bien parée.

BAPTISTA.

Je ne sais que dire ; mais donnez-moi tous deux la

main. Dieu vous rende heureux, Petruccio ! C'est un mariage conclu.

GREMIO ET TRANIO.

Nous disons *amen* ; nous serons les témoins.

PETRUCCIO.

Adieu, beau-père, — adieu, ma femme, — adieu, messieurs ; je vais à Venise : dimanche sera bientôt venu. Nous aurons des anneaux et des bijoux, et une riche parure : et embrasse-moi, Catau ; nous serons mariés dimanche.

(Petruccio et Catherine sortent par des côtés opposés.)

GREMIO.

A-t-on jamais vu un mariage conclu si rapidement ?

BAPTISTA.

D'honneur, messieurs, je fais ici le rôle d'un marchand, et j'aventure à tout hasard mon bien sur une entreprise désespérée.

TRANIO.

C'était une denrée qui vous chagrinait en restant près de vous, et qui vous rapportera du gain, ou qui périra sur les mers.

BAPTISTA.

Tout le gain que j'y cherche, c'est la paix dans ce mariage.

GREMIO.

Oh ! sûrement : il s'est là donné une conquête fort pacifique. — Mais à présent, Baptista, parlons de votre cadette. — Le voici enfin venu le jour après

lequel nous avons tant soupiré : je suis votre voisin ,  
et je suis le premier en date.

TRANIO.

Et moi, je suis un amant qui aime plus Bianca  
que les paroles ne peuvent l'exprimer, ou vos pen-  
sées le concevoir.

GREMIO.

Allons, jeune barbe, vous ne pouvez l'aimer  
aussi tendrement que moi.

TRANIO.

Allons, barbe grise, votre amour est glacé.

GREMIO.

Et le vôtre se frit : allons, jeune folâtre, retirez-  
vous ; c'est la vieillesse qui nourrit.

TRANIO.

Mais c'est la jeunesse qui fleurit aux yeux des  
belles.

BAPTISTA.

Apaisez-vous, messieurs, je concilierai cette  
dispute : ce sont les actions qui doivent gagner le  
prix ; et celui des deux qui peut assurer à ma fille  
le plus riche douaire aura la tendresse de Bianca.  
— Parlez, seigneur Gremio, quels avantages lui  
assurez-vous ?

GREMIO.

D'abord, comme vous le savez très-bien, ma  
maison de ville est richement fournie de vaisselle  
d'or et d'argent, de bassins et d'aiguières pour laver  
ses délicieuses mains. Mes tentures sont des tapis-  
series de Tyr ; j'ai logé mes écus dans des coffres

d'ivoire : des caisses de cyprès renferment mes tentures de haute lice, mes courtes-pointes : de riches parures, des tapis, des canapés, de belles toiles, des coussins de Turquie en bosses de perles, des bonnes grâces de lit brochées en or au point de Venise, force ustensiles d'étain <sup>(31)</sup> et de cuivre, et généralement tous les meubles qui peuvent appartenir à une maison et au ménage. Ensuite, à ma ferme de campagne, j'ai cent vaches à lait, cent vingt bœufs gras dans mes étables, et tout le reste à proportion. Je suis âgé, il faut que je l'avoue, et si je meurs demain, tous ces biens sont à elle, si elle veut consentir à être à moi pendant le temps qui me reste à vivre.

TRANIO.

C'est ce dernier article qui est le seul bon. — (*A Baptista.*) Monsieur, écoutez-moi : je suis l'unique fils et héritier de mon père ; si je peux obtenir votre fille pour mon épouse, je lui laisserai, dans l'enceinte de l'opulente Pise, des maisons trois ou quatre fois aussi belles, aussi bien meublées qu'aucune que possède dans Padoue le vieux seigneur Gremio ; en outre, deux mille ducats de revenu par année sur une terre fertile ; tous ces avantages formeront son douaire. Hé bien, seigneur Gremio, vous ai-je pincé ?

GREMIO.

Deux mille ducats de revenu en terre par an ! Ma terre toute entière ne monte pas à cette somme ; mais ma terre sera à elle, et en outre un vaisseau, qui maintenant vogue sur la route de Marseille. Hé bien, le vaisseau ne vous coupe-t-il pas la parole ?

TRANIO.

Gremio, tout le monde sait que mon père n'a pas moins de trois vaisseaux à lui, outre deux vastes galiotes, et douze belles galères ; je lui en ferai don, et deux fois autant encore, après votre dernière offre.

GREMIO.

Moi, j'ai tout offert ; je n'ai plus rien à offrir, et elle ne peut avoir plus que je n'ai moi-même. — (*A Baptista.*) Si vous m'agréez, elle m'aura avec tout mon bien.

TRANIO.

Cela étant, la jeune personne est à moi, par l'univers ! D'après votre promesse, je dame le pion à Gremio.

BAPTISTA.

Je dois convenir que votre offre est la plus forte ; et si votre père veut lui en cautionner l'assurance, elle est à vous : autrement, vous voudrez bien m'excuser ; car si vous mouriez avant elle, où serait son douaire ?

TRANIO.

C'est là une chicane : mon père est vieux, et moi je suis jeune.

GREMIO.

Et les jeunes gens ne peuvent-ils pas mourir, aussi-bien que les vieux ?

BAPTISTA.

Enfin, messieurs, voici ma dernière résolution. — Dimanche prochain, vous le savez, ma fille Catherine doit être mariée : hé bien, le dimanche suivant, Bianca vous épousera, si vous me donnez

cette caution : sinon, elle est au seigneur Gremio ; et sur ce, j'en prends congé de vous, et vous fais mes remerciemens à tous les deux.

(Baptista sort.)

GREMIO.

Adieu, bon voisin. — (*A Tranio.*) Maintenant je n'ai pas peur de vous : allons donc, jeune badin, votre père serait un fou de vous abandonner tout son bien, et d'aller, dans le déclin de ses vieux ans, se faire votre pensionnaire. Bah ! babilles ! un vieux renard italien ne sera pas si complaisant, mon enfant.

(Gremio sort.)

TRANIO.

La peste tombe sur les rides de ta peau de renard ! Cependant je vous lui ai riposté avec une carte de dix <sup>(32)</sup>. — Je me suis mis dans la tête de faire le bien de mon maître. — Je ne vois pas de raison pourquoi le supposé Lucentio ne pourrait pas s'engendrer un père qui serait un supposé Vincentio ; — ce sera un prodige, car ordinairement ce sont les pères qui engendrent leurs enfans ; mais dans cette intrigue d'amour, c'est un fils qui s'engendrera un père, si mon adresse me sert heureusement.

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---

**ACTE TROISIÈME.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

Appartement de la maison de Baptista.

LUCENTIO , HORTENSIO , BIANCA.

LUCENTIO.

ALLONS, monsieur le musicien, arrêtez; vous allez trop vite, monsieur: avez-vous sitôt oublié le traitement avec lequel sa sœur Catherine vous a accueilli?

HORTENSIO.

Mais, pédant querelleur, cette jeune beauté est la déesse tutélaire de la céleste harmonie; ainsi, permettez-moi d'avoir la préférence; et lorsque nous aurons employé une heure à la musique, votre leçon en aura une autre.

LUCENTIO.

Ane maladroit! qui jamais n'a lu seulement assez pour connaître la cause qui a fait ordonner la musique! N'est-ce pas pour rafraîchir l'esprit de l'homme, fatigué de ses études ou des peines de la vie? Laissez-moi donc donner ma leçon de philosophie, et lorsque je m'arrêterai, servez alors votre musique.

HORTENSIO.

Drôle, je n'endurerai pas ces bravades de ta part.

BIANCA.

Allons, messieurs, vous me faites une double injure de vous quereller pour une chose qui doit dépendre de mon choix ; je ne suis pas un écolier sujet à la correction ; je ne suis pas enchaînée aux heures, ni à des temps marqués ; je puis prendre mes leçons aux heures qu'il me plaît ; et, pour terminer tout débat, asseyez-vous ici tous les deux. Vous, prenez votre instrument, commencez à jouer : la leçon de monsieur sera finie, avant que vous vous soyez mis d'accord.

HORTENSIO à Bianca.

Vous laisserez sa leçon quand mon instrument sera d'accord.

( Hortensio se retire. )

LUCENTIO.

C'est ce qui ne sera jamais. — Accordez toujours votre instrument.

BIANCA.

Où en sommes-nous restés la dernière fois ?

LUCENTIO.

Ici, madame ?

*Hâc ibat Simois ; hic est Sigeïa tellus ;  
Hic steterat Priami regia celsa senis* <sup>(33)</sup>.

BIANCA.

Faites la construction.

LUCENTIO.

*Hâc ibat*, comme je vous l'ai déjà dit. — *Simois*,

je suis Lucentio. — *Hic est*, fils de Vincentio de Pise. — *Sigeïa tellus*, déguisé pour obtenir votre amour. — *Hic steterat*, et ce Lucentio qui vient vous rechercher en mariage. — *Priami*, est mon domestique Tranio. — *Regia*, vêtu de mes habits. — *Celsa senis*, afin de pouvoir tromper le vieux Pantalou.

HORTENSIO, se rapprochant.

Madame, mon instrument est d'accord.

BIANCA.

Voyons, jouez. — (*Hortensio joue.*) Oh! fi; le dessus est discordant.

LUCENTIO.

Ami, crachez dans le trou, et remontez encore cette corde.

BIANCA.

Laissez-moi voir à mon tour si je peux faire la construction. *Hac ibat Simois*, je ne vous connais pas. — *Hic est Sigeïa tellus*, je ne me fie point à vous. — *Hic steterat Priami*, prenez garde qu'il ne nous entende. — *Regia*, ne présumez pas trop. — *Celsa senis*, et ne désespérez pas non plus.

HORTENSIO.

Madame, il est d'accord à présent.

LUCENTIO.

Oui, hors dans le bas.

HORTENSIO.

Le *bas* est bien. — (*A demi-voix.*) C'est ce *bas* filou qui détonne ici. Comme notre pédant est emflammé et entreprenant! Sur ma vie! il fait sa cour

à l'objet de mon amour. — Pédascule <sup>(34)</sup>, va je vais te veiller de plus près.

BIANCA.

Il pourra venir un temps où vous me persuaderez, mais je n'ai point encore de confiance.

LUCENTIO.

N'ayez nulle défiance; car certainement...Æacides était Ajax : on l'appelait ainsi du nom de son grand-père.

BIANCA.

Il faut bien que je m'en rapporte à mon maître : sans cela je vous promets que j'argumenterais encore sur ce doute; mais laissons cela. — Allons, Licio, à vous. — Bons maîtres, ne le prenez pas en mauvaise part, je vous prie, si j'ai ainsi badiné avec vous.

HORTENSIO.

Vous pourriez aller faire un tour, et me laisser libre un moment; je ne donne point de leçon de musique à trois parties.

LUCENTIO.

Êtes-vous si prompt à vous formaliser, monsieur? (*A part.*) Hé bien, moi, il faut que je reste et que je veille; car si je ne m'abuse, notre beau musicien devient amoureux.

HORTENSIO.

Madame, avant de toucher l'instrument pour apprendre l'ordre dans lequel je place mes doigts, il faut que je commence par les premiers élémens de l'art. Je veux vous montrer la gamme par une méthode plus courte, plus agréable, plus moelleuse

et plus rapide, qu'aucun de ma profession l'ait encore enseignée; et la voici lisiblement tracée sur ce papier.

BIANCA.

Mais il y a long-temps que j'ai passé la gamme.

HORTENSIO.

N'importe, lisez celle d'Hortensio.

BIANCA lit.

*Gamme.* Je suis la base fondamentale de tous les accords. *A. ré*, pour déclarer la passion d'Hortensio. *B. M. I.* Bianca, acceptez-le pour votre époux. *C. fa, ut*; il vous aime avec toute l'affection du monde. *D. sol, ré*, sur une clef j'ai deux notes. *E. la, mi*, montrez-moi de la pitié ou je meurs. — Est-ce que vous appelez cela la gamme *ut*? Bah! elle ne me plaît pas; j'aime mieux les anciennes méthodes; je ne suis pas assez fantasque pour changer les vieilles règles contre les inventions bizarres.

(Un domestique entre.)

LE DOMESTIQUE.

Ma maîtresse, votre père vous prie de quitter vos livres, et d'aider à arranger l'appartement de votre sœur: vous savez que c'est demain le jour de ses noces.

BIANCA.

Adieu, chers maîtres; il faut que je vous quitte.

(Elle sort.)

LUCENTIO.

Vraiment, mademoiselle, si vous vous en allez, je n'ai nulle raison de rester.

(Il sort.)

HORTENSIO.

Moi, j'en ai d'observer un peu ce pédant; il me semble que tout dans ses yeux annonce qu'il est amoureux. — Mais, Bianca, si tes pensées sont assez basses pour jeter tes yeux errans sur le premier aventurier qui se présente, te prenne qui voudra : si une fois je te trouve volage, Hortensio en sera quitte avec toi pour changer.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Devant la maison de Baptista.

BAPTISTA, GREMIO, TRANIO, CATHERINE,  
LUCENTIO, BIANCA et sa suite.

BAPTISTA, à Tranio.

Seigneur Lucentio, voici le jour marqué où Catherine et Petruchio doivent être mariés; et cependant nous n'avons point de nouvelles de notre gendre : qu'en penser? Quelle insulte, que le fiancé manque à sa parole, lorsque le prêtre attend pour accomplir les rites du mariage! Que dit Lucentio de cet affront qui nous est fait?

CATHERINE.

L'affront n'est que pour moi. Il faut aussi qu'on me force à donner ma main, contre l'inclination de mon cœur, à un écervelé brutal, plein de caprices, qui, après avoir hâté sa déclaration, se propose d'épouser à loisir! Je vous l'avais bien dit que c'était

un fou, un frénétique, qui cachait, sous une apparence de brusquerie, ses insultes amères ; afin de passer pour un plaisant, il courtera mille femmes, fixera le jour du mariage, assemblera ses amis, les invitera, fera même publier les bans, bien résolu de ne pas épouser aux lieux où il fait sa cour. Il faudra donc maintenant que le monde montre au doigt la malheureuse Catherine, et dise : « Tenez, voilà l'épouse de cet étourdi de Petruccio, quand il lui plaira de revenir l'épouser. »

TRANIO.

Patience, bonne Catherine, et vous aussi, Baptista. Sur ma vie, Petruccio n'a que des intentions honnêtes, quel que soit le hasard qui l'empêche d'être exact à sa parole : tout grossier qu'il est, je le connais pour un homme sensé ; et quoique jovial, il n'en est pas moins honnête.

CATHERINE.

Plût au ciel que Catherine ne l'eût jamais vu.

( Elle sort en pleurant, suivie de Bianca et autres. )

BAPTISTA.

Va, ma fille, je ne puis blâmer tes larmes ; car la patience d'un saint ne tiendrait pas à cette insulte ; encore moins une femme de ton humeur acariâtre et emportée.

( Entre Biondello. )

BIONDELLO.

Mon maître, mon maître, des nouvelles, de vieilles nouvelles, et telles que vous n'en avez jamais entendu de pareilles.

BAPTISTA.

Que dis-tu , *vieilles et nouvelles* à la fois ! Comment cela se peut-il ?

BIONDELLO.

Quoi ! ne sont-ce pas des nouvelles , que de vous apprendre l'arrivée de Petruccio ?

BAPTISTA.

Est-il arrivé ?

BIONDELLO.

Et vraiment non , monsieur.

BAPTISTA.

Quoi donc ?

BIONDELLO.

Mais il vient.

BAPTISTA.

Quand sera-t-il ici ?

BIONDELLO.

Quand il sera à la place où je suis , et qu'il vous verra , comme je vous vois.

TRANIO.

Mais , voyons , qu'entends-tu par tes *vieilles nouvelles* ?

BIONDELLO.

Hé bien ! Petruccio arrive avec un chapeau neuf , un vieux juste au corps , un haut de chausses retourné pour la troisième fois : une paire de bottes qui ont long-temps servi d'étui aux bouts de chandelles , l'une bouclée , l'autre lacée , avec les deux bouts d'un mauvais lacet ; une vieille épée rouillée , prise dans l'arsenal de la ville , dont la garde est

rompue, sans fourreau; un cheval déhanché avec une selle rongée des mites, et les étriers de deux paroisses; et le cheval qui est infecté de la morve, et efflanqué des reins comme un rat, affligé d'un lampas au palais, atteint du farcin, rempli d'écorchures, empêtré d'épervins, rayé de jaunisse, avec des avives incurables, tout-à-fait pelé par les vertigos, rongé par les tranchées, tout contrefait, les épaules déboîtées, les jambes serrées à se couper, avec une bride qui n'a qu'une guide, et une têtière de peau de mouton, et qui, pour le tenir de court, afin de l'empêcher de broncher, a été cent fois rompue, et raccommodée avec des noeuds; une sangle en six morceaux, et une croupière de velours pour femme, marquée de deux lettres de son nom, bien garnie de clous, et rapiécetée en mille endroits avec de la ficelle.

BAPTISTA.

Qui vient avec lui ?

BIONDELLO.

Oh! monsieur, son laquais, qui, ma foi, est tout caparaçonné comme son cheval, avec un bas de fil à une jambe, et un bas de botte de Kersey de Kent; à l'autre, une jarretière de lisière rouge et bleue, un vieux feutre, avec *les humeurs de quarante fantaisies* <sup>(35)</sup> attachées au lieu de plumet. Enfin, un monstre, un vrai monstre dans son accoutrement, et n'ayant rien du valet d'un chrétien, ni du laquais d'un gentilhomme.

TRANIO.

Ce sera quelque idée bizarre qui l'aura porté à

s'accoutrer de cette manière. — Cependant il va souvent fort mesquinement vêtu.

BAPTISTA.

Je suis toujours bien aise qu'il soit venu, de quelque façon qu'il vienne.

BIONDELLO.

Quoi ! monsieur, il ne vient pas.

BAPTISTA.

N'as-tu pas dit qu'il venait ?

BIONDELLO.

Qui ? que Petruccio venait ?

BAPTISTA.

Oui, que Petruccio venait.

BIONDELLO.

Non, monsieur : je dis que son cheval l'apporte sur son dos.

BAPTISTA.

Bah ! c'est tout un.

BIONDELLO.

Non, par Saint-Jacques : je vous gagerai un sou, qu'un homme et un cheval font plus qu'un, et cependant ne font pas deux.

(Entrent Petruccio et Grumio.)

PETRUCHIO.

Allons, où sont ces messieurs ? qui est ici au logis ?

BAPTISTA.

Vous êtes le bienvenu, monsieur.

PETRUCHIO.

Et cependant, je ne viens pas bien.

BAPTISTA.

Vous ne boitez pourtant pas.

TRANIO.

Vous n'êtes pas aussi bien paré que je le souhaiterais.

PETRUCHIO.

Il valait bien mieux me hâter d'arriver. — Mais où est Catherine ? où est mon aimable fiancée ? Comment se porte mon père ? — Quoi, messieurs, vous me paraissez sombres et sérieux : et pourquoi toute cette honnête compagnie me fixe-t-elle d'un œil surpris, comme s'ils voyaient quelque prodige étonnant, quelque comète, quelque phénomène extraordinaire.

BAPTISTA.

Mais, monsieur, vous savez que c'est aujourd'hui le jour de votre mariage : nous étions tristes d'abord, dans la crainte que vous ne vinssiez pas ; mais nous le sommes encore plus maintenant, de vous voir venir si mal préparé. Allons donc ; ôtez-moi cet accoutrement qui déshonore votre fortune et qui attriste notre fête solennelle.

TRANIO.

Et dites-nous quel sujet important vous a tenu si long-temps éloigné de votre future, et vous a fait venir ici si différent de vous-même ?

PETRUCHIO.

L'histoire en serait ennuyeuse à raconter, et fâ-

cheuse à entendre. Il suffit que me voilà venu pour tenir ma parole, quoique j'aie été forcé de manquer, en quelque partie, à ma promesse. Dans un moment où j'aurai plus de loisir, je vous donnerai de tout de si bonnes raisons, qu'elles vous satisferont. — Mais où est donc Catherine? Je reste trop longtemps sans la voir : la matinée passe ; nous devrions déjà être à l'église.

TRANIO.

Ne vous offrez pas à votre fiancée dans ces vêtements ridicules : montez dans ma chambre et mettez un de mes habits.

PETRUCHIO.

Non vraiment, je vous le garantis : voilà comme je lui ferai visite.

BAPTISTA.

Mais j'espère du moins que ce ne sera pas dans ce costume que vous vous marierez.

PETRUCHIO.

D'honneur, tout comme me voilà. Ainsi, abrégeons les discours : c'est moi qu'elle épouse, et non pas mes habits. Oh ! si je pouvais réparer ce qu'elle usera en ma personne, comme il m'est aisé de changer ce mauvais habit, Catherine s'en trouverait bien, et moi encore mieux. Mais je suis bien fou de m'arrêter à babiller avec vous, lorsque je devrais être à donner à mon épouse un bonjour scellé par un tendre baiser.

( Petruccio sort avec Grumio et Biondello. )

TRANIO.

Il a quelque intention dans son bizarre équipage :

nous le déterminerons si cela est possible, à se vêtir plus décemment avant qu'il aille à l'église.

BAPTISTA.

Je vais le suivre, et voir l'issue de tout ceci.

(Il sort.)

TRANIO.

Mais, monsieur, il est intéressant d'ajouter à votre amour le consentement de son père ; et pour y parvenir, je vais, suivant l'expédient dont je vous ai fait part, me procurer un homme. Quel qu'il soit, peu nous importe, nous le mettrons à même de nous seconder ; il sera Vincentio de Pise, et il cautionnera ici à Padoue de plus grandes sommes que je n'en ai promises ; par ce moyen, vous jouirez tranquillement de l'objet de votre espoir, et vous épouserez l'aimable Bianca de l'aveu de son père.

LUCENTIO.

Si ce n'est que l'autre maître, mon collègue, observe de si près les pas de Bianca, il serait bon, je pense, de nous marier clandestinement ; et la chose une fois faite, le monde entier aurait beau dire *non*, je serais maître de mon bien, en dépit de tout le monde.

TRANIO.

Nous verrons par degrés à en venir là, et nous saisisons notre avantage dans cette affaire. — Nous attraperons la barbe grise de Gremio, le bon Minola, dont l'œil paternel est aux aguets, le beau musicien, l'amoureux Licio ; et le tout pour servir mon maître Lucentio. (*Rentre Gremio.*) Seigneur Gremio, venez-vous de l'église ?

GREMIO.

Ah ! d'aussi bon cœur que je suis jamais revenu de l'école.

TRANIO.

Et le marié et la mariée reviennent-ils au logis ?

GREMIO.

Le marié, dites-vous ? oh ! c'est un vrai palefrenier , et un palefrenier brutal ; et la pauvre fille en saura quelque chose.

TRANIO.

Quoi ! plus bourru qu'elle ? Oh ! cela est impossible.

GREMIO.

Bon ! c'est un diable , un vrai diable , un démon.

TRANIO.

Eh bien , elle , c'est une diablesse , une diablesse , la femme du diable.

GREMIO.

Bah ! elle , c'est un agneau , une colombe , une sotte auprès de lui. Je vais vous conter , monsieur Lucentio : lorsque le prêtre a demandé s'il voulait Catherine pour son épouse , *oui* , a-t-il crié , *par tous les élémens !* et il a juré si horriblement , que , tout confondu , le prêtre a laissé tomber son livre de ses mains ; et comme il se baissait pour le ramasser , ce cerveau brûlé d'époux lui a porté un si furieux coup de poing , que livre et prêtre , prêtre et livre en ont été renversés par terre : allons , *ramassez-les* , a-t-il dit , *si quelqu'un en a envie*.

TRANIO.

Hé! qu'a dit la jeune fille quand le prêtre s'est relevé?

GREMIO.

La pauvrete tremblait de tous ses membres; car il frappait du pied et jurait comme si le vicaire eût eu intention de le duper. Enfin, après plusieurs cérémonies, il a demandé du vin: une santé! a-t-il crié, comme s'il eût été à bord d'un vaisseau, buvant à la ronde à ses camarades de mer après une tempête; il a avalé des rasades de vin muscat <sup>(36)</sup>, et il en jetait les rôties à la face du sacristain, sans en avoir d'autre raison, sinon que sa barbe était claire et aride, et avait l'air, disait-il, de lui demander ses rôties lorsqu'il buvait. Cela fait, il vous a pris sa future par le cou, et vous lui a appuyé sur les lèvres des baisers si bruyans, que quand leurs bouches se séparaient, l'église retentissait du bruit. Moi, voyant cela, je me suis enfui de honte, et je sais qu'après moi vient toute la compagnie. Jamais on n'a vu un mariage si extravagant. — Écoutez, écoutez, les musiciens jouent.

( On entend de la musique. )

( Entrent Petruccio, Catherine, Bianca, Hortensio, Baptista et suite. )

PETRUCHIO.

Mes amis, et vous, messieurs, je vous remercie de vos peines et de votre complaisance: je sais que vous comptez dîner avec moi aujourd'hui, et que vous avez fait tous les apprêts d'une chère de noces; mais la vérité est que mes affaires pressantes m'ap-

pellent loin d'ici , et que je me propose de prendre congé de vous.

BAPTISTA:

Est-il possible que vous vouliez partir ce soir ?

PETRUCHIO.

Il faut que je parte aujourd'hui avant que la nuit soit venue ; n'en soyez pas étonné : si vous connaissez mes affaires , vous m'exhorteriez plutôt à partir qu'à rester ; et je vous rends grâces , et à toute l'honnête compagnie , qui avez été témoins de la foi que j'ai donnée à cette épouse vertueuse , si patiente et si douce. Dînez avec mon père , buvez à ma santé , car il faut que je vous quitte : et... adieu tous.

TRANIO.

Accordez-nous de rester jusqu'après le dîner.

PETRUCHIO.

Cela ne se peut pas.

GREMIO.

Souffrez que je vous en prie.

PETRUCHIO.

Cela n'est pas possible.

CATHERINE.

Je vous en supplie.

PETRUCHIO.

Ah ! je suis satisfait.

CATHERINE.

Êtes-vous satisfait de rester ?

PETRUCHIO.

Je suis satisfait de ce que vous me priez de rester : mais aussi résolu de ne pas rester ; vous avez beau m'en prier.

CATHERINE.

S'il est vrai que vous m'aimiez, vous resterez.

PETRUCHIO.

Grumio, mes chevaux.

GRUMIO.

Oui, monsieur, ils sont prêts : l'avoine a mangé les chevaux.

CATHERINE.

Non, faites ce que vous voudrez, je ne partirai point aujourd'hui, non ; ni demain non plus : je ne partirai que lorsqu'il me plaira. Les portes sont ouvertes, monsieur ; voilà votre chemin ; vous pouvez aller le trot, tandis que vos bottes sont fraîches.—Pour moi, je ne partirai que quand il me plaira. Il paraît que vous deviendrez un joli brutal de mari, puisque vous y allez si rondement le premier jour.

PETRUCHIO.

O ma Catau ! calme-toi ; je t'en prie, ne te fâche pas !

CATHERINE.

Je me fâcherai. Qu'avez-vous qui vous presse ? — Mon père, soyez tranquille, il attendra mon loisir.

GRUMIO.

Oui, oui, monsieur, cela commence à prendre.

CATHERINE.

Messieurs, allons commencer le dîner des noces. Je vois qu'on pourrait faire d'une femme une sottie, si elle n'avait pas de fermeté pour tenir bon.

PETRUCHIO.

Ces messieurs vont aller dîner, Catherine, à ton ordre. — Obéissez à la mariée, vous qui l'avez accompagnée à la cérémonie; allez au banquet, divertissez-vous bien, et livrez-vous à la bonne humeur; buvez à pleines coupes à sa virginité; soyez gais jusqu'à la folie... ou allez au diable, si vous voulez. — Mais pour ma belle Catau il faut qu'elle vienne avec moi. Oui, ne me regardez pas de travers, ne frappez pas du pied, ne me fixez pas d'un oeil menaçant, ne vous mettez pas en courroux, je serai le maître de ce qui m'appartient, j'espère; elle est mon bien, mes fonds; elle est ma maison, mon ménage, mon champ, ma ferme, mon cheval, mon bœuf, mon âne, mon tout enfin; et la voilà ici près de moi, qu'aucun de vous ose la toucher: je vous mettrai à la raison le plus hardi qui osera traverser mon chemin dans Padoue. — Grumio, tire ton arme, nous sommes assiégés de voleurs; délivre ta maîtresse, si tu es un homme de cœur. — N'aie pas peur, ma fille; ils ne te toucheront pas, Catherine: je serais ton bouclier contre un million d'ennemis.

(Petruchio sort avec Grumio, emmenant Catherine.)

BAPTISTA.

Allons, laissez-les aller; c'est un couple d'amans fort doux!

GREMIO.

S'ils ne s'en étaient pas allés , je serais mort d'envie de rire.

TRANIO.

On a bien vu des mariages bizarres et fous , mais jamais on n'en vit un pareil à celui-ci.

LUCENTIO, à Bianca.

Mademoiselle , que pensez-vous de votre sœur ?

BIANCA.

Qu'étant folle elle-même , elle a fait un mariage de fou.

GREMIO.

Je le lui garantis , *Petruchio est catherinisé.*

BAPTISTA.

Voisins et amis , si le marié et la mariée nous manquent pour remplir leurs places à table , vous savez que la bonne chère ne manquera pas à la fête. — Lucentio , vous occuperez la place du nouveau marié , et que Bianca prenne celle de sa sœur.

TRANIO.

L'aimable Bianca apprendra à faire l'épouse.

BAPTISTA.

Oui , elle le fera , Lucentio. Allons , messieurs , à dîner.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Vestibule dans la maison de campagne de Petruccio.

Entre GRUMIO.

**M**ALÉDICTION, malédiction sur toutes les rosses qui ne peuvent plus aller ! sur tous les maîtres écervevés ! et sur tous les mauvais chemins ! Y a-t-il jamais eu homme aussi moulu, aussi crotté, aussi las que moi ? — On m'envoie devant pour faire du feu, et ils viennent après moi pour se chauffer. Ma foi, si je n'étais un petit pot qui se chauffe bientôt<sup>(37)</sup>, mes lèvres seraient collées à mes dents, ma langue au plafond de mes mâchoires, et mon cœur à mon ventre, avant que je pusse approcher du foyer pour me dégeler. — Mais, moi, je vais être réchauffé, seulement à allumer le feu. En voyant le temps qu'il fait, un homme plus grand que moi prendrait un rhume. — Holà, quelqu'un ? Curtis !

(Entre Curtis.)

CURTIS.

Qui est-ce là ? Qui appelle comme un homme transi de froid ?

GRUMIO.

Un glaçon : si tu en doutes, tu peux glisser de mon épaule à mon talon aussi vite que tu ferais de ma tête à mon cou. Du feu, du feu, bon Curtis.

CURTIS.

Mon maître et sa femme viennent-ils, Grumio ?

GRUMIO.

Oui, Curtis, oui ; et à cause de cela, du feu, du feu ; ne jette pas d'eau.

CURTIS.

Sa femme est-elle aussi chaude diablesse qu'on le dit ?

GRUMIO.

Elle l'était, bon Curtis, avant cette gelée ; mais tu sais que l'hiver apprivoise tout, hommes, femmes et bêtes <sup>(38)</sup> ; le froid nous a tous mis à la raison, mon ancien maître, ma nouvelle maîtresse, et moi aussi, camarade Curtis.

CURTIS.

Au diable, fou de trois pouces <sup>(39)</sup> ! Je ne suis point une bête, moi.

GRUMIO.

Est-ce que je n'ai que trois pouces ? Quoi ! ta corne a un pied, et je suis aussi long pour le moins <sup>(40)</sup>. — Mais veux-tu faire du feu, ou que je me plaigne de toi à notre maîtresse dont tu sentiras bientôt la main (car elle n'est qu'à deux pas), à ton froid reconfort, pour t'apprendre à être si paresseux dans ton chaud office ?

CURTIS.

Je t'en prie, bon Grumio, dis-moi comment va le monde ?

GRUMIO.

Un monde bien froid, Curtis, dans tout autre emploi que le tien ! et, partant du feu ; fais ton devoir et prends ton dû ; car mon maître et ma maîtresse sont presque morts de froid.

CURTIS.

Voilà du feu tout prêt ; ainsi , cher Grumio , à présent des nouvelles ?

GRUMIO.

Allons , *pauvre Jacques, ah ! mon enfant !* autant de nouvelles que tu voudras.

CURTIS.

Tu es si plein de finesses.

GRUMIO.

Allons donc , du feu ; car j'ai pris un froid glacial. — Où est le cuisinier ? le souper est-il prêt, la maison rangée, les nattes étendues, les toiles d'araignées balayées ? les gens qui servent, sont-ils dans leur livrée neuve, dans leurs bas blancs, et chaque officier a-t-il son habit de noces ? les gobelets sont-ils nets en dedans, et les servantes en dehors <sup>(41)</sup> ? les tapis sont-ils placés ? tout est-il en ordre ?

CURTIS.

Tout est prêt ; ainsi, je t'en prie, des nouvelles.

GRUMIO.

D'abord, tu sauras que mon cheval est rendu de

fatigue, et puis, que mon maître et ma maîtresse sont tombés.

CURTIS.

Comment ?

GRUMIO.

De leurs selles dans la boue; et là, il y a une histoire.

CURTIS.

Conte-nous-la, bon Grumio.

GRUMIO.

Approche ton oreille.

CURTIS.

La voilà.

GRUMIO, lui donnant un coup sur l'oreille.

Tiens.

CURTIS.

C'est là sentir un conte, ce n'est pas l'écouter.

GRUMIO.

Et voilà pourquoi on l'appelle un conte sensible; et ce coup de poing n'était que pour frapper à la porte de ton oreille, et lui demander son attention. Maintenant, je commence. *Primo*, nous avons descendu une infâme colline, mon maître monté en croupe derrière ma maîtresse.

CURTIS.

Tous deux sur un cheval ?

GRUMIO.

Que t'importe à toi ?

CURTIS.

Hé bien ! sur un cheval.

GRUMIO.

Conte l'histoire, toi. — Si tu ne m'avais pas interrompu mal à propos, tu aurais entendu comment le cheval est tombé, et elle sous le cheval ; comment elle a été couverte de fange, comment il l'a laissée avec le cheval sur elle ; comment il m'a battu, parce que le cheval s'était abattu ; comme elle a passé à travers la boue pour me sauver de ses coups ; comment il jurait ; comment elle le suppliait : — elle qui auparavant n'avait jamais prié personne ! comment je poussais des cris ; comment les chevaux se sont évadés ; comment sa bride s'est rompue ; comment j'ai perdu ma croupière : — avec mille autres circonstances mémorables ; lesquelles vont mourir dans l'oubli ; et toi, tu retourneras à ta fosse sans expérience.

CURTIS.

A ce compte, il est plus méchant diable qu'elle.

GRUMIO.

Oui, oui, et toi, et le plus fier d'entre vous tous vont l'éprouver, quand il sera venu au logis. Mais qu'ai-je besoin de te conter cela ? Appelle Nathaniel, Joseph, Nicolas, Philippe, Walter, Sucresoupe, et les autres ; qu'ils aient grand soin que leurs têtes soient bien coiffées, leurs habits bleus bien brossés, et leurs jarretières de différentes couleurs. Qu'ils sachent bien faire la révérence de la jambe gauche, et ne s'avisent pas de toucher un poil de la queue du

cheval de mon maître, qu'ils ne baisent leurs mains.  
Sont-ils tous prêts !

CURTIS.

Ils le sont.

GRUMIO.

Appelle-les.

CURTIS.

Entendez-vous ; holà ! il vous faut aller au-devant  
de mon maître pour faire bon visage <sup>(42)</sup> à ma maî-  
tresse.

GRUMIO.

Bah ! elle a un visage à elle.

CURTIS.

Qui ne le sait pas ?

GRUMIO.

Toi , il me semble , qui appelles de la compagnie  
pour lui faire bon visage.

CURTIS.

J'appelle ses gens pour lui faire honneur <sup>(43)</sup>.

GRUMIO.

Quoi donc ? Elle ne vient pas pour leur em-  
prunter <sup>(44)</sup> ?

(Paraissent quatre ou cinq laquais.)

NATHANIEL.

Ah ! bon jour , Grumio .

PHILIPPE.

Te voilà donc de retour , Grumio ?

JOSEPH.

Hé bien , comment t'en va , Grumio ?

NICOLAS.

Le camarade Grumio !

NATHANIEL.

Hé bien , mon vieux garçon ?

GRUMIO.

Salut à tous. — Bonjour , toi , et toi , et toi , camarade : allons , voilà assez de bonjours. — A présent , mes braves compagnons , tout est-il prêt , tout est-il propre ?

NATHANIEL.

Tout est en état : à quelle distance est notre maître ?

GRUMIO.

A deux pas d'ici , descendu ici près : ainsi , ne soyez pas... Morbleu , silence ! j'entends mon maître.

( Petruccio entre avec Catherine. )

PETRUCHIO.

Où sont ces coquins ? Comment ! personne à la porte , pour me tenir l'étrier , et pour prendre mon cheval ? Où est Nathaniel , Grégoire , Philippe ?

TOUS LES LAQUAIS , se présentant.

Me voici , me voici , monsieur , me voici , monsieur.

PETRUCHIO.

*Me voici , monsieur ! me voici , monsieur ! me voici ! me voici !* — Lourdauds , valets grossiers ; quoi ! nulle attention , nulle prévenance , nul égard à votre devoir ? Où est ce fou , ce maraud que j'ai envoyé devant ?

GRUMIO.

Me voici , monsieur , aussi fou que je l'étais auparavant.

PETRUCHIO.

Leurd manant, bâtard, vieille rosse, ne t'ai-je pas ordonné de venir au-devant de moi dans le parc, et de m'amener ces coquins avec toi!

GRUMIO.

L'habit de Nathaniel, monsieur, n'était pas fini, et les souliers de Gabriel étaient tout décousus au talon; il n'y avait point de noir de fumée pour noircir le chapeau de Pierre, et le couteau de chasse de Walter n'était pas revenu de chez le fourbisseur, qui doit y mettre un fourreau. Il n'y avait de prêts et d'ajustés que, Adam, Ralphe et Grégoire; tous les autres étaient déguenillés, malpropres, et faits comme des mendians: mais, tels qu'ils sont, les voilà qui sont venus pour aller au-devant de vous.

PETRUCHIO.

Allez, canaille, allez me chercher le souper. (*Les laquais sortent.*) (*Fredonnant un air.*)— Où est la vie que je menais? — Assieds-toi, Catherine, et sois la bienvenue. (*Fredonnant.*) Doux, doux, doux! (*Les laquais rentrent, apportant le souper.*) Hé bien, quand viendrez-vous? — Allons, ma chère et douce Catherine, égaie-toi.— Otez-moi mes bottes, marauds, misérables. — Quand, dis-je? (*Il chante.*) *C'était un moine gris qui se promenait sur la route* <sup>(45)</sup>. Ote-toi de là, misérable: tu me tords le pied. Prends cela, (*il le frappe*) et apprends à mieux tirer l'autre.

— Égaie-toi donc, Catherine. — Apportez un peu d'eau ici, allons : hé bien ? (*On lui présente un bassin.*) Où est mon épagueul Troïle ? — Coquin, sors d'ici, et va prier mon cousin Ferdinand <sup>(46)</sup> de venir nous trouver. — C'est un ami, Catherine, à qui il faudra que tu donnes un baiser, et avec qui il faut que tu fasses connaissance. — Où sont mes pantouffles ? — Venez, Catherine, venez laver vos mains, et reprenez un peu de courage. (*Le laquais laisse tomber l'aiguière.*) — Eh bien, coquin bâtard, la laisseras-tu tomber ?

(Il lui tape un soufflet.)

CATHERINE.

Modérez-vous, je vous prie : c'est une faute involontaire.

PETRUCHIO.

Bâtard, gros lourdaud, face à soufflets. — Allons, Catherine, asseyez-vous. Je sais que vous avez appétit. Voulez-vous dire le *benedicite*, Catherine ? ou bien je le dirai, moi. — Qu'est-ce que cela ? du mouton ?

PREMIER LAQUAIS.

Oui, monsieur.

PETRUCHIO.

Qui l'a servi ?

PREMIER LAQUAIS.

Moi.

PETRUCHIO.

Il est tout brûlé, et tout le souper aussi. Quels chiens sont ces gens-ci ? Où est ce maraud de cuisinier ? Comment avez-vous eu l'audace, misérables,

de le prendre à la cuisine, et de me le servir comme cela, à moi qui ne l'aime point? Allons, remportez cela, couteaux, verres et tout. (*Il jette le souper sur le plancher.*) Oh! stupides automates, valetaille sans attention, sans égards! Comment, vous murmurez, je crois, entre vos dents? Je vais être à vous tout à l'heure.

CATHERINE.

Je vous en conjure, cher époux, ne vous emportez pas ainsi. Le souper était bien, si vous aviez voulu vous en contenter.

PETRUCHIO.

Je vous dis, Catherine, qu'il était brûlé, et tout desséché; et l'on m'a expressément défendu d'en manger de la sorte; parce que cela engendre de la bile, et aigrit l'humeur colérique; et il vaut encore mieux, pour nous, nous passer de souper, nous qui par notre constitution sommes irascibles, que de nous nourrir de pareille viande, desséchée à force de cuire... Soyez tranquille: demain cela ira mieux; mais pour ce soir, nous jeûnerons de compagnie. — Allons, venez, je vais vous conduire à votre appartement de noces.

( Petruchiö, Catherine et Curtis sortent. )

NATHANIEL, s'avançant.

Pierre, as-tu jamais vu rien de pareil?

PIERRE.

Il la tue avec ses propres armes.

( Curtis reparaît. )

GRUMIO, à Curtis.

Où est-il?

CURTIS.

Dans la chambre de madame , lui faisant un sermon de continence ; et il tempête , et il jure , et il crie ; de façon que la pauvre chère âme ne sait à quelle place se mettre , et n'ose ni le regarder , ni ouvrir la bouche. Elle est immobile et troublée , comme une personne qu'on éveille en sursaut au milieu de son rêve. — Décampons , décampons : le voilà qui revient ici.

( Ils sortent. )

PETRUCHIO.

Ainsi , j'ai commencé mon règne en habile politique , et j'ai l'espoir d'arriver heureusement à mon but. Mon faucon a maintenant l'appétit aiguisé par l'excès du jeûne ; et jusqu'à ce qu'il s'apprivoise , il ne faut pas trop le gorger de nourriture : car alors il ne daigne plus arrêter ses yeux sur le leurre <sup>(46)</sup>. J'ai encore un autre moyen de façonner mon faucon sauvage , et de lui apprendre à revenir , et à connaître la voix de son maître : c'est de le veiller , comme on veille sur ces milans qui voltigent , se révoltent et ne veulent pas obéir : elle n'a goûté de rien aujourd'hui , et elle ne goûtera de rien encore.

La nuit dernière elle n'a pas dormi , elle ne dormira pas encore cette nuit : je saurai trouver quelque défaut imaginaire à la façon du lit , comme j'en ai trouvé au souper , et je ferai voler l'oreiller d'un côté , les draps de l'autre. — Oui , et au milieu de ce vacarme , je prétendrai que tout ce que j'en fais , c'est par égard pour elle ; pour conclusion , elle veillera toute la nuit ; et si elle vient à fermer les paupières , je crierai , je tempêterai , et la tiendrai sans

cesse éveillée par mes clameurs. Voilà le vrai secret de tuer une femme par excès de caresses <sup>(48)</sup>; et comme cela, je viendrai à bout de dompter son humeur hautaine et intraitable.—Que celui qui saura mieux les moyens de mettre une méchante femme à la raison, parle et m'apprenne sa recette. — C'est une charité que d'enseigner ce secret.

(Il sort.)

## SCÈNE II.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Entrent **TRANIO** et **HORTENSIO**.

**TRANIO.**

Est-il possible, ami Licio, que la jeune Bianca en aime un autre que Lucentio? Je vous dis, moi, monsieur, qu'elle me donne les plus belles espérances.

**HORTENSIO.**

Monsieur, pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, tenez-vous à l'écart, et observez la manière dont il lui donne sa leçon.

(Ils se tiennent de côté pour observer Bianca.)

(Entrent Bianca et Lucentio.)

**LUCENTIO.**

Hé bien, mademoiselle, profitez-vous dans vos lectures?

**BIANCA.**

Quelles lectures entendez-vous, mon maître? Répondez-moi d'abord à cela.

LUCENTIO.

Je lis ce que je professe, l'art d'aimer.

BIANCA.

Et puissiez-vous, monsieur, devenir maître dans votre art.

LUCENTIO.

Oh! je le serai, chère Bianca, tant que vous serez la maîtresse de mon cœur.

(Ils se retirent.)

HORTENSIO.

C'est aller vite en amour, vraiment! — Hé bien, à présent, qu'en dites-vous, je vous prie, vous qui osiez jurer que votre maîtresse Bianca n'aimait personne au monde aussi tendrement que Lucentio?

TRANIO.

O maudit amour! ô sexe inconstant! — Je vous déclare, Licio, que cela me confond d'étonnement.

HORTENSIO.

Ne vous y méprenez pas plus long-temps; je ne suis point Licio, ni un musicien, comme je parais l'être; mais un homme qui dédaigne de vivre davantage sous ce déguisement, pour l'amour d'une créature qui abandonne un gentilhomme, et fait un dieu d'un tel manant: apprenez, monsieur, que je m'appelle Hortensio.

TRANIO.

Seigneur Hortensio, j'ai souvent ouï parler de votre affection extrême pour Bianca; et, puisque mes yeux sont témoins de sa légèreté, je veux avec

vous, si ce parti vous plaît, abjurer Bianca et mon amour pour jamais.

HORTENSIO.

Voyez comme ils se baisent et se caressent ! — Seigneur Lucentio, voici ma main, et je fais le serment irrévocable de ne plus lui faire ma cour ; mais de la renoncer comme un objet indigne des égards que je lui ai follement prodigués jusqu'ici.

TRANIO.

Et moi, je fais ici le même serment sincère de ne jamais l'épouser, quand elle m'en prierait : honte sur elle ! Voyez avec quelle indécence elle lui fait des avances !

HORTENSIO.

Je voudrais que tout le monde, hors ce pédant, eût pour jamais renoncé à elle ! Pour moi, afin de tenir inviolablement mon serment, je veux être marié à une riche veuve avant qu'il se passe trois jours. Cette veuve m'a long-temps aimé, tandis que j'aimais, moi, cette femme ingrate et dédaigneuse ; et dans ce dessein, je prends congé de vous. Adieu donc, seigneur Lucentio. — Ce sera la tendresse, et non pas la beauté des femmes, qui désormais gagnera mon amour. — Adieu, je vous quitte dans la ferme résolution que j'ai fait serment d'exécuter.

( Hortensio sort. )

( Lucentio et Bianca s'avancent. )

TRANIO.

Bianca, que le ciel vous donne toutes les bénédictions qui peuvent rendre un amant heureux ! Je

vous ai surprise endormie, belle maîtresse, et j'ai juré avec Hortensio de renoncer à vous.

BIANCA.

Tranio, vous plaisantez; mais est-il vrai que vous m'avez renoncée tous deux?

TRANIO.

Rien n'est plus vrai, mademoiselle.

LUCENTIO.

Nous sommes donc débarrassés de Licio?

TRANIO.

Sur ma foi, il va trouver à présent une belle veuve, qui sera courtisée et épousée au bout d'un jour.

BIANCA.

Grand bien lui fasse.

TRANIO.

Oui, oui, et il l'apprivoisera.

BIANCA.

C'est ainsi qu'il s'est exprimé, Tranio?

TRANIO.

D'honneur, il est allé à l'école où l'on apprivoise.

BIANCA.

Quelle est cette école? En existe-t-il vraiment une?

TRANIO.

Oui, mademoiselle, elle existe, et c'est Petruccio qui en est le maître; c'est lui qui enseigne je ne sais combien de douzaines de tours pour réduire une méchante femme, charmer sa langue querelleuse.

(Biondello accourt.)

BIONDELLO.

Oh ! mon maître, j'ai tant veillé, que je suis las comme un chien ; mais à la fin j'ai découvert un vieux messager <sup>(49)</sup> qui descend la colline, et qui nous servira dans nos vues.

TRANIO.

Qu'est-ce qu'il est, Biondello ?

BIONDELLO.

Mon maître, c'est un marchand, ou un pédant, je ne sais lequel ; mais, grave dans son maintien, il a toute la démarche et la contenance d'un père.

LUCENTIO.

Et que ferons-nous de lui, Tranio ?

TRANIO.

S'il veut se laisser persuader, et croire à ce que je lui dirai, je l'engagerai à paraître sous le personnage de Vincentio, et à se porter pour caution à Baptista Minola, comme s'il était le véritable Vincentio. Faites rentrer votre amante, et laissez-moi seul.

(Lucentio et Bianca sortent.)

(Entre un pédant.)

LE PÉDANT.

Salut, monsieur.

TRANIO.

Salut aussi à vous, monsieur ; vous êtes le bienvenu. Voyagez-vous loin, ou êtes-vous au terme de votre route ?

LE PÉDANT.

Au terme, monsieur, pour une semaine ou deux

au plus; mais après ce temps, je vais plus loin, et jusqu'à Rome, et de là à Tripoli, si Dieu me prête vie.

TRANIO.

De quel pays êtes-vous, je vous prie ?

LE PÉDANT.

De Mantoue.

TRANIO.

De Mantoue, monsieur ? ô ciel ! à Dieu ne plaise ! et vous venez à Padoue exposant ainsi votre vie ?

LE PÉDANT.

Ma vie, monsieur ? Comment, je vous prie ? car cela est sérieux.

TRANIO.

Il y a la mort pour tout habitant de Mantoue qui vient à Padoue : est-ce que vous n'en savez pas la cause ? Vos vaisseaux sont arrêtés à Venise, et le duc, pour une querelle particulière élevée entre lui et votre duc, a fait publier et proclamer cette peine partout. C'est une chose surprenante ; mais si vous étiez arrivé un moment plus tôt, vous l'auriez entendu annoncer ici à son de trompe.

LE PÉDANT.

Hélas ! monsieur, il y a encore de plus grands malheurs que cela pour moi ; car j'ai avec moi des lettres de change de Florence qu'il faut que je rende ici.

TRANIO.

Eh bien, monsieur, pour vous obliger je veux bien le faire, et je vous donnerai de bons moyens. — D'abord, dites-moi, avez-vous jamais été à Pise ?

LE PÉDANT.

Oui , monsieur , j'ai souvent été à Pise ; à Pise , ville fameuse par la noblesse de ses citoyens.

TRANIO.

Connaissez-vous parmi eux un certain Vincentio ?

LE PÉDANT.

Je ne le connais pas ; mais j'ai entendu parler de lui : c'est un négociant d'une richesse incomparable.

TRANIO.

Il est mon père , monsieur , et à dire la vérité , il vous ressemble un peu par les traits du visage.

BIONDELLO, à part.

Comme une pomme ressemble à un hûître ; c'est tout la même chose.

TRANIO.

Pour mettre vos jours en sûreté dans ce péril extrême , je vous ferai ce plaisir à sa considération ; et ne croyez pas que ce soit un malheur pour vous d'avoir quelque ressemblance avec le seigneur Vincentio. Vous aurez son nom et son crédit , vous serez logé comme un ami dans ma maison. — Songez à jouer votre rôle , comme il convient ; vous m'entendez , monsieur ? Vous resterez chez moi , jusqu'à ce que vous ayez terminé vos affaires dans la ville : si ce service vous oblige , monsieur , acceptez-le.

LE PÉDANT.

Oh ! monsieur , bien volontiers ; et je vous regarderai toujours comme le protecteur de ma vie et de ma liberté.

TRANIO.

Allons, venez donc avec moi, exécuter ce que je propose, et écouter ce que je vais vous dire en chemin. — Mon père est attendu d'un jour à l'autre pour être caution d'un douaire dans le mariage entre moi et une des filles de Baptista, citoyen de cette ville : je vous mettrai au fait de toutes les circonstances. Venez avec moi, monsieur, pour vous habiller comme il convient que vous soyez.

( Ils sortent. )

## SCÈNE III.

Appartement de la maison de Petruccio.

CATHERINE, GRUMIO.

GRUMIO.

Non, non, en vérité : je n'oserais, sur ma vie.

CATHERINE.

Plus il m'outrage, et plus son méchant caractère se décèle. Quoi donc, m'a-t-il épousé pour me faire mourir de faim ? Les mendiants qui viennent à la porte de mon père, après la moindre prière, obtiennent une prompte aumône ; ou, si on la leur refuse, ils trouvent des charités ailleurs. Mais moi, qui n'ai jamais su prier, et qui n'ai jamais eu besoin de prier, je suis affamée faute d'alimens, et étourdie faute de sommeil ; on me tient éveillée par des juremens ; on me nourrit de clameurs : et ce qui me dépote encore plus que toutes ces privations, c'est qu'il prétend

me prouver par-là le plus parfait amour. Il semble dire que si je goûtais de quelques mets, ou quelques heures de sommeil, je tomberais aussitôt malade, ou que j'en mourrais. — Je te prie, Grumio, va me chercher quelque chose à manger; je ne m'embarrasse pas quoi, pourvu que ce soit un mets sain.

GRUMIO.

Que dites-vous d'un pied de bœuf?

CATHERINE.

Cela est exquis; je t'en prie, fais-m'en avoir.

GRUMIO.

Je crains que ce ne soit un mets trop bilieux : et du boudin gras, bien grillé, comment trouvez-vous cela ?

CATHERINE.

Je les aime beaucoup. Bon Grumio, va m'en chercher.

GRUMIO.

Je ne sais pas trop : je crains que ce ne soit un mets trop bilieux : que dites-vous d'une tranche de bœuf, avec de la moutarde ?

CATHERINE.

Oh ! c'est un mets que j'aime beaucoup.

GRUMIO.

Oui ; mais la moutarde est un peu trop chaude.

CATHERINE.

Hé bien, la tranche de bœuf, et je me passerai de moutarde.

GRUMIO.

Non, je ne veux pas : vous aurez la moutarde, ou vous n'aurez point de tranche de bœuf de Grumio.

CATHERINE.

Hé bien, tous les deux, ou l'un sans l'autre ; tout ce que tu voudras.

GRUMIO.

Hé bien, la moutarde donc sans le bœuf ?

CATHERINE.

Va-t'en, valet fourbe, qui te joues de moi, et me nourris par le nom seul des mets. (*Elle le bat.*) Malheur sur toi, et sur tes pareils ici, qui se font une jouissance de ma misère ! Va-t'en, te dis-je !

(*Entre Petruccio avec un plat de viande, et Hortensio.*)

PETRUCHIO.

Comment se porte ma Catherine ? Quoi ! mon cœur, toute consternée ?

HORTENSIO.

Hé bien, madame, comment vous trouvez-vous ?

CATHERINE.

Oh ! aussi froide, qu'il est possible de l'être.

PETRUCHIO.

Allons, ranimez vos esprits : montrez-moi un œil serein et gai. Approchez, mon amour, et mettez-vous à table : vous voyez mon empressement et mes soins pour vous préparer moi-même ce mets, et vous l'apporter. (*Petruccio met le plat sur une table.*) Je suis sûr, chère Catherine, que ce zèle de ma tendresse mérite des remerciemens. — Quoi ! pas un

mot ? Allons , vous n'aimez pas cela ; et toutes mes peines restent sans fruit. (*A-un laquais.*) Vite , ôtez ce plat.

CATHERINE.

Je vous en prie , qu'il reste.

PETRUCHIO.

Le plus petit service est payé de reconnaissance ; et il faut que le mien reçoive son prix avant que vous touchiez à ce mets.

CATHERINE.

Je vous remercie , monsieur.

HORTENSIO.

Allons , fi , seigneur Petruccio : vous avez tort. — Venez , madame ; je vous tiendrai compagnie.

PETRUCHIO, bas à Hortensio.

Tâche de le manger tout entier, Hortensio, si tu as de l'amitié pour moi. — (*A Catherine.*) Je souhaite que cela fasse beaucoup de bien à ton cher petit cœur ! — Allons , Catherine , mange vite. — Et à présent , ma douce amie , nous allons retourner à la maison de ton père , et nous y réjouir dans la parure la plus brillante , robe de soie , chapeaux , anneaux d'or , fraises , manchettes , vertugadins , et autres pompons , avec des écharpes , des éventails , et double parure à changer ; des bracelets d'ambre , des colliers , et tous les noeuds les plus élégans. — Allons , as-tu diné ? Le tailleur attend , pour orner ta personne de ses riches étoffes. (*Entre un tailleur.*) Venez , tailleur , faites-nous voir tous ces beaux ha-

bits <sup>(49)</sup>. Déployez la robe. (*Entre un chapelier.*) Et vous, qu'apportez-vous ?

LE CHAPELIER.

Voici le chapeau que monsieur m'a commandé.

PETRUCHIO.

Allons donc : il est monté sur la forme d'une écuelle : c'est un plat en velours. Fi, fi, c'est indécent et infâme. — Bon, c'est une vraie coquille, une écaille de grosse noix, un hochet, un jouet de poupée, un chapeau d'enfant. — Allons, ôtez-moi cela, et apportez-m'en un plus grand.

CATHERINE.

Je n'en veux pas un plus grand ; il est de mode : et les dames comme il faut portent les chapeaux dans ce goût-là.

PETRUCHIO.

Quand vous serez douce, vous en aurez un aussi, pas avant.

HORTENSIO, à part.

En ce cas, cela ne sera pas sitôt.

CATHERINE.

Mais, monsieur, je crois que j'aurai du moins la liberté de parler ; et je prétends parler. Je ne suis pas un enfant dans les langes. Des gens qui valaient mieux que vous ne m'ont pas empêché de dire ma pensée : et si vous ne pouvez pas m'entendre parler, il vaut mieux vous boucher les oreilles. Ma langue veut exhaler tout le courroux de mon cœur, ou mon cœur, à force de se contraindre, se brisera, et plutôt

que de m'exposer à ce malheur, je prendrai jusqu'à la fin la liberté de parler, s'il me plaît.

PETRUCHIO.

Oui, vous avez raison : c'est un vilain chapeau, une croûte de pâté, un colifichet, un gâteau en soie. — Je vous aime beaucoup, de ce qu'il vous déplaît.

CATHERINE.

Aimez-moi, ou ne m'aimez pas : j'aime ce chapeau, et je l'aurai, ou je n'en aurai point d'autre.

PETRUCHIO.

Quoi ! votre robe ? la voulez-vous ? — Allons, tailleur, voyons-la. Oh ! merci de Dieu ! quelle est cette étoffe de mascarade ? Qu'est-ce que c'est que cela ? une manche !... On dirait que c'est un demicanon : comment, haut et bas, taillé comme une tarte de pomme : ici une coupure, un pli, puis un trou comme un encensoir de barbier <sup>(50)</sup>. Et de par tous les diables, tailleur, comment nommes-tu cela ?

HORTENSIO, à part.

Elle a bien l'air, je crois, de n'avoir ni chapeau, ni robe.

LE TAILLEUR.

Vous m'avez recommandé de la faire comme il faut, suivant la mode et le goût.

PETRUCHIO.

Oui, je vous l'ai recommandé. Mais, si vous avez de la mémoire, je ne vous ai pas dit de la gâter par mode. Allez, sautez-moi vite les ruisseaux jusque chez vous, car vous n'aurez point ma pratique.

Je ne veux point de cela, l'ami. Allez, faites-en votre profit.

CATHERINE.

Je n'ai jamais vu de robe mieux faite, plus décente, plus charmante et plus noble. Vous voulez peut-être faire de moi une poupée.

PETRUCHIO.

Oui, c'est bien dit : cet homme veut faire de toi une poupée.

LE TAILLEUR.

Madame dit que c'est vous, monseigneur, qui voulez faire une poupée d'elle.

PETRUCHIO.

O excès d'insolence ! Tu mens, fil, dé à coudre, aune, trois quarts, demi-aune, quart, clou, puce, lente, grillon d'hiver. Je me verrai bravé chez moi par un écheveau de fil ! Sors d'ici, lambeau, rognure, ou je vais si bien te mesurer avec ton aune, que tu te souviendras de ton impertinent babil le reste de ta vie ! Je te dis, encore une fois, moi, que tu as gâté sa robe.

LE TAILLEUR.

Monseigneur est dans l'erreur. La robe est faite précisément dans le goût que mon maître l'a commandé ; Grumio a donné les ordres comment elle devait être faite.

GRUMIO.

Je n'ai point donné d'ordres, moi ; je n'ai fait que lui remettre l'étoffe.

LE TAILLEUR, à Grumio.

Mais comment avez-vous commandé qu'elle fût faite ?

GRUMIO.

Parbleu, avec une aiguille et du fil.

LE TAILLEUR.

Mais n'avez-vous pas demandé qu'on la taillât ?

GRUMIO.

Tu as mesuré bien des choses <sup>(51)</sup> ?

LE TAILLEUR.

Oui.

GRUMIO.

Eh bien, ne me mesure pas, moi. Tu as rendu plusieurs hommes *braves* <sup>(52)</sup> : eh bien, ne me brave pas moi ; je ne veux être ni mesuré ni bravé. Je te répète que j'ai dit à ton maître de tailler la robe ; mais je n'ai pas dit de la tailler en pièces : ergo, tu mens.

LE TAILLEUR.

Voici la note de la façon ; elle fera preuve.

PETRUCHIO.

Lisez-la.

GRUMIO.

La note est dans son gosier ; s'il soutient que j'aie dit cela...

LE TAILLEUR.

D'abord une robe large.

GRUMIO.

Ami, si j'ai jamais parlé d'une large robe, cousez-moi dans les pans de la robe, et battez-moi jus-

qu'à la mort avec un peloton de fil brun. J'ai dit une robe.

PETRUCHIO, au tailleur.

Continuez.

LE TAILLEUR.

Avec un petit collet rond.

GRUMIO.

Je conviens du collet.

LE TAILLEUR.

Avec manches retroussées.

GRUMIO.

Je conviens de deux manches.

LE TAILLEUR.

Deux manches élégamment taillées.

PETRUCHIO.

Oui : voilà la sottise.

GRUMIO.

Erreur dans la note, ami ; erreur dans la note. J'ai commandé que les manches fussent coupées, et ensuite recousues ; et cela , je le prouverai contre toi , quoique ton petit doigt soit cuirassé d'un dé.

LE TAILLEUR.

Ce que je dis est la vérité ; et si je te tenais en lieu convenable , je te la ferais sentir.

GRUMIO.

Je suis à toi dans le moment ; prends la note , et donne-moi ton aune , et après ne me ménage pas.

HORTENSIO.

Vraiment, Grumio, il n'aurait pas l'avantage des armes.

PETRUCHIO.

Allons, mon ami, en deux mots, cette robe n'est pas pour moi.

GRUMIO.

Vous avez raison, monsieur, c'est pour ma maîtresse.

PETRUCHIO, au tailleur.

Allons remportez-la, et que votre maître en fasse l'usage qui lui plaira.

GRUMIO.

Misérable! sur ta vie ne t'en avise pas : prendre la robe de ma maîtresse pour l'usage de ton maître!

PETRUCHIO.

Quoi donc, Grumio, quelle est ton idée?

GRUMIO.

Oh! monsieur, l'idée est plus profonde que vous ne croyez; prendre la robe de ma maîtresse pour l'usage de son maître! Fi! fi! fi!

PETRUCHIO, à part, à Hortensio.

Hortensio, dis que tu veux voir le tailleur payé. — (*Au garçon.*) Allons, prends-la, sors, et ne réplique pas un mot.

HORTENSIO.

Tailleur, je te paierai la robe demain. Ne t'offense pas de ces duretés qu'il te dit dans son emportement; va-t'en, te dis-je : mes complimens à ton maître, garçon.

(Le tailleur sort remportant la robe.)

PETRUCHIO.

Allons, venez, Catherine; nous irons voir votre père dans ces habillemens simples et honnêtes; nos bourses seront fières si nos habits sont humbles, car c'est l'âme qui rend le corps riche; et comme le soleil perce les nuages les plus noirs, l'honneur de même perce à travers l'habit le plus grossier. Quoi! le geai est-il plus précieux que l'alouette, parce que son plumage est plus beau? ou le serpent vaut-il mieux que l'anguille parce que sa peau bigarrée charme l'œil? Oh! non, non, chère Catherine; et toi, tu ne vauds pas moins ton prix, pour être vêtue de cette robe simple et de cette parure mesquine. Si tu crois qu'il y a de la honte, mets-la sur mon compte. Allons, sois joyeuse; nous allons partir sur-le-champ pour aller nous réjouir et célébrer la fête à la maison de votre père. (*A un de ses gens.*) Allez, appelez mes gens. — Allons le trouver sans délai. — Amène nos chevaux au bout de la longue ruelle, nous monterons là, et jusque-là nous irons à pied en nous promenant. — Voyons; je crois qu'il est environ sept heures, et nous pouvons fort bien y arriver pour dîner.

CATHERINE.

J'ose vous assurer, monsieur, qu'il est presque deux heures, et il sera l'heure du souper avant que nous y soyons arrivés.

PETRUCHIO.

Il sera sept heures avant que je monte à cheval. — Voyez; tout ce que je dis, ce que je fais, ou ce que j'ai le projet de faire, vous êtes toujours à me

contredire. — (*A ses gens.*) Allons, laissez ; je n'irai pas aujourd'hui ; ou avant que j'y aille, il sera l'heure que je dis qu'il est.

HORTENSIO.

Allons ! cet homme-là commandera au soleil.

(*Petruchio, Catherine et Hortensio sortent.*)

## SCÈNE IV.

Padoue. — Devant la maison de Baptista.

Entrent TRANIO et LE PÉDANT habillé comme VINCENTIO.

TRANIO.

Monsieur, voici la maison ; voulez-vous que j'appelle ?

LE PÉDANT.

Oui, qu'attendre ? — Et je serais bien trompé, si le signor Baptista ne pouvait se rappeler ma figure, depuis vingt ans passés que nous étions à Gênes, logés ensemble à l'auberge du Pégase.

TRANIO.

Tout ira bien ; et faites bien votre rôle, dans tous les cas, avec la gravité qui convient à un père.

(*Entre Biondello.*)

LE PÉDANT.

Je vous réponds de moi. — Mais, monsieur, voici votre valet qui vient ; il serait à propos qu'on lui fit la leçon.

TRANIO.

Oh ! n'ayez pas d'inquiétude sur son compte. — Holà, Biondello ; songe à bien faire ton devoir ponctuellement, je t'en avertis : mets-toi bien dans la tête que tu vois le véritable Vincentio.

BIONDELLO.

Bah ! ne soyez pas inquiet de moi.

TRANIO.

Mais, as-tu fait ton message à Baptista ?

BIONDELLO.

Je lui ai annoncé que votre père était à Venise, et que vous l'attendiez aujourd'hui même dans Padoue.

TRANIO.

Tu es un brave garçon : tiens, voilà pour boire. — J'aperçois, Baptista. (*Au pédant.*) Prenez votre maintien, monsieur. (*Entrent Baptista et Lucentio.*) Signor Baptista, nous vous rencontrons fort à propos. — (*Au pédant.*) Monsieur, voilà l'honnête homme dont je vous ai parlé. Je vous en conjure, soyez, en ce moment, un bon père pour moi : donnez-moi Bianca pour mon patrimoine.

LE PÉDANT.

Doucement, mon fils. — (*A Baptista.*) Monsieur, veuillez m'entendre. Étant venu à Padoue pour recueillir quelques sommes qui me sont dues, mon fils Lucentio m'a instruit d'une grande affaire d'amour entre votre fille et lui ; et d'après le bien que j'entends dire de vous, et l'amour que mon fils porte

à votre fille, et celui qu'elle a pour lui... Afin de ne pas le tenir plus long-temps en suspens, je consens en bon et tendre père à faire ce mariage; et si le parti ne vous déplaît pas plus qu'à moi, monsieur, après quelques conventions, vous me trouverez tout prêt et volontiers disposé à donner à cette alliance un plein consentement, car je n'y regarderai pas de si près avec vous, signor Baptista, dont j'entends parler si avantageusement.

BAPTISTA.

Monsieur, daignez m'excuser dans ce que je vais vous dire. — Votre franchise et votre brièveté me plaisent : il est très-vrai que votre fils Lucentio aime ma fille, et qu'il est aimé d'elle; ou bien tous les deux dissimulent profondément leurs sentimens; en conséquence, dites seulement un mot, dites que vous en userez avec votre fils comme un bon père, et que vous assurerez à ma fille un douaire suffisant, et le marché est conclu, tout est dit. Votre fils aura ma fille de mon plein consentement.

TRANIO.

Je vous rends grâces, monsieur. — Allons, où jugez-vous qu'il faut nous aller fiancer, et qu'on pourra passer le contrat qui doit assurer les engagements mutuels des parties?

BAPTISTA.

Non pas dans ma maison, Lucentio, car vous savez que les cruches ont des oreilles, et que j'ai une foule de domestiques. D'ailleurs le vieux Gremio est toujours aux aguets, et nous pourrions bien nous voir interrompus et traversés.

TRANIO.

Eh bien , ce sera à mon hôtel , si vous le trouvez bon , monsieur. C'est là que loge mon père ; et là , nous arrangerons l'affaire ce soir entre nous à l'amiable. Envoyez chercher votre fille par votre domestique que voilà ; le mien ira chercher le notaire dans l'instant : le malheur est que faute d'être prévenu vous avez tout l'air de faire maigre chère chez moi.

BAPTISTA.

Je serai content. — (*A Lucentio.*) Cambio , allez au logis , et dites à Bianca de s'habiller promptement ; et , si vous voulez , dites-lui ce qui se passe : dites-lui que le père de Lucentio est arrivé à Padoue , et comment il est tout-à-fait probable qu'elle sera la femme de Lucentio.

LUCENTIO.

Je prie les dieux qu'elle le devienne ; oh ! de tout mon cœur.

(Il sort.)

TRANIO.

Ne t'amuse point avec les dieux , mais pars vite. — Signor Baptista , vous montrerai-je le chemin ? Vous serez le bienvenu : un seul plat fera toute votre chère ; mais enfin venez , nous nous en dédommagerons à Pise.

BAPTISTA.

Je vous suis.

(Tranio sort avec le pédant et Baptista.)

BIONDELLO.

Cambio !

LUCENTIO.

Que me veux-tu, Biondello ?

BIONDELLO.

Vous avez vu mon maître cligner de l'œil et vous adresser un sourire ?

LUCENTIO.

Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

BIONDELLO.

Oh ! rien. Mais il m'a laissé ici derrière les autres pour expliquer le sens et la moralité de ses signes et gestes.

LUCENTIO.

Je te prie, voyons ton interprétation.

BIONDELLO.

La voici : Baptista est en fort bonnes mains, ayant à traiter avec le père imposteur d'un fourbe de fils.

LUCENTIO.

Et que veux-tu dire de lui ?

BIONDELLO.

Sa fille doit être amenée par vous au souper.

LUCENTIO.

Ensuite.

BIONDELLO.

Un vieux prêtre de l'église Saint-Luc attend vos ordres à toutes les heures.

LUCENTIO.

Et la fin de tout cela ?

BIONDELLO.

Ah ! je ne saurais vous dire.... Excepté qu'ils sont occupés à dresser un faux acte de cautionnement. — Assurez-vous d'elle, vous, *cum privilegio ad imprimendum solum* <sup>(53)</sup>.—Allez à l'église avec le prêtre, le clerc et des témoins suffisans. Si ce ne sont pas là vos intentions, je n'ai plus le mot à vous dire, et vous pouvez dire adieu à Bianca pour une éternité et un jour.

LUCENTIO.

Écoute-moi, Biondello.

BIONDELLO.

Je ne peux rester plus long-temps : j'ai connu une fille mariée en une après-midi, comme elle allait au jardin cueillir du persil pour farcir un lapin ; vous pourriez bien vous marier de même, monsieur ; et sur ce, adieu, monsieur : mon maître m'a enjoint d'aller à l'église de Saint-Luc, dire au prêtre de se tenir prêt à venir, dès que vous arriverez avec votre appendice.

(Il sort.)

LUCENTIO.

Je le pourrais bien, et le veux bien, si cela la satisfait. Hé ! pourquoi douterai-je de sa volonté ? Arrive ce qui voudra, j'irai rondement avec elle ; il y aura bien du malheur, si Cambio revient sans elle.

(Il sort.)

## SCÈNE V.

Une grande route.

Entrent PETRUCHIO, CATHERINE, et  
HORTENSIO.

PETRUCHIO.

Allons, avancez, au nom de Dieu : encore un coup, à la maison de notre beau-père. — Grand Dieu ! que la lune est belle et claire !

CATHERINE.

La lune ! c'est le soleil : il n'y a pas de clair de lune à présent.

PETRUCHIO.

Je dis, que c'est la lune qui brille ainsi.

CATHERINE.

Et moi, je sais bien que c'est le soleil qui brille à présent.

PETRUCHIO.

Oh ! par le fils de ma mère (et ce fils, c'est moi-même) ce sera la lune, ou une étoile, ou tout ce que je voudrai, avant que je continue ma route vers la maison de votre père. — Allez, et retournez la bride à nos chevaux. — Toujours contrarié, contrarié ! jamais que des contradictions !

HORTENSIO.

Dites comme lui, ou nous n'arriverons jamais.

CATHERINE.

Je vous en prie, puisque nous sommes venus si

loin , continuons , et que ce soit la lune , ou le soleil , ou tout ce qu'il vous plaira . Et , s'il vous plaît de dire que c'est une chandelle de veille , je vous jure que désormais c'en sera une pour moi .

PETRUCHIO.

Je dis que c'est la lune .

CATHERINE.

Je le sais bien , que c'est la lune .

PETRUCHIO.

Allons , vous mentez : c'est le bienfaisant soleil .

CATHERINE.

Hé bien , Dieu soit béni ; c'est le bienfaisant soleil : mais ce n'est plus le soleil , dès que vous dites que ce n'est pas le soleil ; et la lune change au gré de votre idée . Ce sera telle chose que vous voudrez la nommer ; et ce sera toujours la même chose pour Catherine que pour vous .

HORTENSIO.

Allons , Petruccio , poursuivez ; le champ de bataille est à vous .

PETRUCHIO.

Allons ; en avant , en avant : voilà comme la boule doit rouler , sans contradiction , et ne pas donner gauchement contre la butte . — Mais , silence : voici de la compagnie qui vient . (*Survient Vincentio père de Lucentio , en habit de voyage .*) Bonjour , aimable demoiselle ; où allez-vous de ce pas ? — (*A Catherine .*) Dites-moi , ma chère Catherine , et parlez-moi franchement : avez-vous jamais vu une demoiselle dont le teint soit plus frais ? Quel joli com-

bat de lis et de roses sur ses joues ! Quelles étoiles font briller le firmament d'une lumière aussi pure, que celles dont ses deux beaux yeux animent son visage céleste ? Aimable et belle demoiselle, encore une fois, heureux jour à votre divine personne ! — Chère Catherine, embrasse-la pour sa beauté.

HORTENSIO.

Il va rendre cet homme fou pour en faire une femme !

CATHERINE.

Jeune et frais bouton de rose, aimable et douce beauté, où allez-vous ? où est votre demeure ? Heureux les père et mère d'un si bel enfant ! Plus heureux l'homme à qui des astres favorables te donnent pour être son aimable compagne.

PETRUCHIO.

Allons donc, Catherine ; tu n'es pas folle, j'espère : c'est un homme vieux, ridé, fané, flétri ; et non pas une jeune fille, comme tu le dis.

CATHERINE, à *Vincentio*.

Pardon, vénérable vieillard ; c'est une méprise de mes yeux, qui ont été si éblouis du soleil, que tout ce que je vois me paraît vert ; je reconnais bien à présent que vous êtes un vieillard respectable. Excusez, je vous prie, ma folle erreur.

PETRUCHIO, à *Vincentio*.

Oui, excusez-la, vénérable vieillard, et daignez nous apprendre de quel côté vous voyagez : si vous suivez notre chemin, nous serons ravis d'avoir votre compagnie.

VINCENTIO.

Beau cavalier, — et vous, ma joyeuse dame, qui m'avez étrangement surpris à votre premier abord ; mon nom est Vincentio ; ma demeure est à Pise, et je vais à Padoue pour y faire visite à un mien fils que je n'ai pas vu depuis long-temps.

PETRUCHIO.

Quel est son nom ?

VINCENTIO.

Lucentio , noble cavalier.

PETRUCHIO.

La rencontre est on ne peut pas plus heureuse , et plus heureuse encore pour votre fils ; car, maintenant, la loi aussi-bien que votre âge vénérable, m'autorisent à vous appeler mon tendre père. La sœur de ma femme, de cette dame que vous voyez, votre fils vient de l'épouser tout récemment. — N'en soyez ni surpris, ni affligé. La personne jouit d'une excellente réputation : sa dot est opulente, et sa naissance très-honnête. De plus, elle a toutes les qualités qui conviennent à l'épouse de tout noble gentilhomme. Que j'embrasse le vénérable et bon Vincentio ! et voyageons ensemble pour aller voir votre estimable fils ; votre arrivée va le combler de joie.

VINCENTIO.

Mais, me dites-vous la vérité ? Ou comme les voyageurs d'humeur joviale, vous étudiez-vous à débiter des plaisanteries à ceux que vous rencontrez sur votre route ?

HORTENSIO.

Je vous assure, mon père, que c'est la vérité.

PETRUCHIO.

Avançons, et allons en être les témoins oculaires; car je vois que la plaisanterie de notre début avec vous vous laisse des soupçons.

HORTENSIO.

Fort bien, Petruccio : cela m'encourage. Je vais joindre ma veuve; et si elle est d'humeur chagrine et acariâtre, tu m'auras appris à être plus méchant qu'elle.

( Il sort. )

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

**ACTE CINQUIÈME.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

Padoue. — La scène est devant la maison de Lucentio.

Entrent d'un côté BIONDELLO, LUCENTIO et BIANCA, et de l'autre côté se promène GREMIO.

BIONDELLO.

**D**OUCEMENT, et vite aussi, monsieur, car le prêtre attend.

LUCENTIO.

J'y vole, Biondello ; mais on pourrait avoir besoin de toi au logis ; ainsi, laisse-nous.

BIONDELLO.

Non, vraiment ; je veux voir le toit de l'église sur votre tête, et alors revenir trouver mon maître aussi vite qu'il me sera possible.

(Ils sortent.)

GREMIO.

Je m'étonne bien que Cambio ne vienne pas pendant tout ce temps.

(Entrent Petruccio, Catherine, Vincentio et suite.)

PETRUCCIO.

Monsieur, voici la porte : c'est ici la maison de

Lucentio. Mon père demeure plus avant, vers la place du marché : il faut que je m'y rende, et je vous quitte ici, monsieur.

VINCENTIO.

Vous ne pouvez pas faire autrement, que de boire un coup ici, avant de nous quitter; j'espère que vous serez bien reçu sous mes auspices; et suivant toute apparence il y a festin ici.

( Il frappe à la porte. )

GREMIO.

On est fort occupé en dedans : vous feriez bien de frapper plus fort.

LE PÉDANT, mettant la tête à la fenêtre.

Qui est-ce là qui frappe comme s'il voulait abattre la porte ?

VINCENTIO.

Monsieur, le signor Lucentio est-il là ?

LE PÉDANT.

Oui, il y est; mais on ne peut pas lui parler.

VINCENTIO.

Comment, si un homme lui apportait deux ou trois cents guinées pour ses menus-plaisirs?....

LE PÉDANT.

Gardez vos guinées pour vous; il n'en aura jamais besoin tant que je vivrai.

PETRUCHIO.

Oui; je vous l'ai bien dit que votre fils était chéri à Padoue. — ( *Au pédant.* ) Entendez-vous, monsieur? Pour abrégér les discours, je vous prie de

dire au signor Lucentio que son père arrive de Pise, et qu'il attend ici à la porte pour lui parler.

LE PÉDANT.

Vous mentez : son père est arrivé de Pise, et c'est lui qui vous parle à cette fenêtre.

VINCENTIO.

Est-ce vous qui êtes son père?

LE PÉDANT.

Oui, l'ami. Du moins sa mère l'assure, si je peux m'en rapporter à elle.

PETRUCHIO, à Baptista.

Hé! mon beau monsieur, c'est une basse coquinerie d'usurper ainsi le nom d'un autre.

LE PÉDANT.

Saisissez-vous de ce coquin. Je le soupçonne de vouloir duper ici quelque honnête citoyen de cette ville en empruntant mon nom.

(Biondello revient.)

BIONDELLO.

Je les ai vus tous les deux à l'église : Dieu veuille les conduire à bon port! — (*Apercevant Vincenzio.*) Mais que vois-je ici? mon vieux maître Vincenzio! — Oh! nous voilà perdus, anéantis!

VINCENTIO, reconnaissant Biondello.

Viens ici, gibier de potence.

BIONDELLO.

Ce sera si cela me plaît, je crois, monsieur.

VINCENTIO.

Approche ici, pendard. Quoi! m'as-tu oublié?

BIONDELLO.

Oublié? non, monsieur. Je ne pouvais guère vous oublier, je ne vous ai jamais vu de ma vie.

VINCENTIO.

Comment, insigne scélérat, tu n'as jamais vu Vincentio, le père de ton maître?

BIONDELLO.

Qui, mon ancien et respectable maître? Si vraiment, monsieur : tenez, le voilà à la fenêtre.

VINCENTIO, en le battant.

Quoi! dis-tu vrai?

BIONDELLO.

Au secours, au secours : voici un furieux qui veut m'assassiner.

(Il s'enfuit.)

LE PÉDANT.

Au secours, mon fils! au secours, signor Baptista!

PETRUCHIO.

Je t'en prie, Catherine, retirons-nous à l'écart, et voyons la fin de cette dispute.

(Ils se retirent à l'écart.)

(Entre le Pédant, suivi de laquais, Baptista et Tranio paraissent en bas à la porte.)

TRANIO.

Qui êtes-vous donc, monsieur, vous qui menacez de battre mes gens?

VINCENTIO.

Qui je suis? Mais, qui êtes-vous vous-même, monsieur? — O dieux immortels! ô scélérat en parure! un habit de soie! des bas de velours! un manteau d'écarlate! et un chapeau à couronne <sup>(54)</sup>!

— Oh ! je suis ruiné ! je suis perdu ! Tandis que je ménage en bon père de famille à la maison , mon fils et mon valet dépendent tout à l'université !

TRANIO.

Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

BAPTISTA.

Est-ce que cet homme est fou ?

TRANIO.

Monsieur , vous me paraissez , à votre extérieur , un homme vénérable et de bon sens ; mais à vos discours , vous êtes un insensé. — Hé bien , monsieur , que vous importe si je porte les perles et la dorure ? J'en ai l'obligation à mon bon père , si je suis dans le cas de faire cette figure.

VINCENTIO.

Ton père ? Ah ! scélérat , ton père est un tisserand en voiles à Bergame.

BAPTISTA.

Vous vous trompez , monsieur ; vous vous trompez. Je vous prie , quel nom croyez-vous qu'il porte ?

VINCENTIO.

Son nom ? Comme si je ne connaissais pas bien son nom , moi qui l'ai élevé depuis l'âge de trois ans ! Eh ! son nom est Tranio.

LE PÉDANT.

Loin d'ici , loin d'ici , imbécile : son nom est Lucentio , et il est mon fils unique et l'héritier de mes terres , de moi , qui suis le signor Vincentio.

VINCENTIO.

Lucentio ! oh ! il aura assassiné son maître. Mettez la main sur lui , je vous l'enjoins , au nom du duc. — Oh ! mon fils ! mon fils ! — Dis-moi , scélérat , où est mon fils Lucentio ?

TRANIO.

Appelez un officier de justice : emmenez ce furieux , ce coquin en prison. Mon père , Baptista , je vous le recommande , voyez à ce qu'il y soit conduit.

VINCENTIO.

Me conduire en prison , moi !

GREMIO.

Arrêtez , officier ; il n'ira pas en prison.

BAPTISTA.

Ne parlez pas , signor Gremio ; je dis , moi , qu'il ira en prison.

GREMIO.

Prenez garde , signor Baptista , que vous ne soyez dupe dans cette affaire : j'ose faire serment que celui-ci est le véritable Vincentio.

LE PÉDANT.

Jurez-le , si vous l'osez.

GREMIO.

Je n'ose pas le jurer.

TRANIO.

Alors , vous feriez mieux de dire que je ne suis pas Lucentio.

GREMIO.

Pour vous ; je vous connais pour être le signor Lucentio.

BAPTISTA.

Emmenez cet insensé ; entraînez-le en prison.

VINCENTIO.

Comment ! les étrangers seront ainsi insultés et maltraités ! Oh ! insigne scélérat !

( Biondello revient avec Lucentio et Bianca. )

BIONDELLO.

Oh ! c'est fait de nous , et le voilà là-bas. — Reniez-le, désavouez-le, ou nous sommes tous perdus.

( Biondello, Tranio et le pédant s'enfuient. )

LUCENTIO, se jetant aux genoux de son père.

Pardon, mon tendre père.

VINCENTIO.

Mon cher fils est-il vivant ?

BIANCA.

Pardon, mon père.

BAPTISTA, à sa fille.

Et en quoi l'as-tu offensé ? — Où est Lucentio ?

LUCENTIO.

Voici Lucentio, le vrai fils du vrai Vincentio, qui me suis donné par un mariage légitime votre fille pour épouse, tandis que des personnages supposés trompaient vos yeux.

GREMIO.

Il y a ici un complot arrangé, pour nous tromper tous.

VINCENTIO.

Où est ce damné coquin de Tranio, qui m'a bravé en face avec tant d'insolence ?

BAPTISTA.

Mais, dites-moi ; n'est-ce pas là mon Cambio ?

BIANCA.

Cambio s'est métamorphosé en Lucentio.

LUCENTIO.

C'est l'amour qui a fait ces miracles. Mon amour pour Bianca m'a fait changer d'état avec Tranio, tandis que lui jouait mon rôle dans la ville ; et à la fin, je suis arrivé heureusement au port désiré où était mon bonheur. Ce que Tranio a fait, c'est moi qui l'y ai forcé : daignez donc lui pardonner, mon tendre père, pour l'amour de moi.

VINCENTIO.

J'écraserai le nez du coquin, qui voulait me faire conduire en prison.

BAPTISTA.

Mais, m'entendez-vous, monsieur ? Est-ce que vous avez épousé ma fille, sans me demander mon consentement ?

VINCENTIO.

N'ayez pas d'inquiétude, Baptista ; nous vous satisferons, comptez-y : mais je veux rentrer pour me venger de cette friponnerie.

(Il sort.)

BAPTISTA.

Et moi aussi, pour approfondir cette scélératesse.

(Il sort.)

LUCENTIO.

Ne soyez pas si pâle, Bianca : votre père ne sera pas fâché.

(Ils sortent.)

GREMIO.

Mon affaire est faite : mais je vais rentrer avec les autres, sans avoir à présent d'autre espérance, que de prendre ma part du festin.

(Il sort.)

(Petruccio et Catherine s'avancent.)

CATHERINE.

Cher époux, suivons-les, pour voir le dénouement de toute cette intrigue.

PETRUCHIO.

Commence par me donner un baiser, Catherine ; et après nous irons.

CATHERINE.

Quoi ! dans le milieu de la rue !

PETRUCHIO.

Comment, est-ce que tu rougis de moi ?

CATHERINE.

Non, monsieur ; Dieu m'en préserve ! Mais je suis honteuse de donner un baiser ici.

PETRUCHIO.

En ce cas, reprenons le chemin de notre maison.  
— (*Au valet.*) Allons, drôle, partons.

CATHERINE.

Non, oh ! non, je vais vous donner un baiser :  
je vous en prie, mon amour, arrêtez.

( Elle l'embrasse. )

PETRUCHIO.

Cela n'est-il pas bien doux ? — Allons, ma chère  
Catherine, il vaut mieux tard que jamais.

( Ils sortent. )

## SCÈNE II.

Appartement de la maison de Lucentio. — Un banquet est servi.

BAPTISTA, VINCENTIO, GREMIO, LE PÉDANT,  
LUCENTIO, BIANCA, BIONDELLO, PETRU-  
CHIO, CATHERINE, HORTENSIO et sa VEUVE.  
TRANIO, BIONDELLO, GRUMIO et autres do-  
mestiques servent.

LUCENTIO.

A la fin, après tant de dissonances, nous voilà  
tous d'accord ; et il est temps, après que les fureurs  
de la guerre sont assoupies, de sourire aux périls et  
aux dangers auxquels nous avons échappé. Ma belle  
Bianca, faites bon accueil à mon père, tandis que  
je vais exprimer la même tendresse au vôtre. —  
Mon frère Petruccio, — ma sœur Catherine, et  
vous, Hortensio, avec votre aimable veuve, ré-  
jouissez-vous de votre mieux, et soyez les bienvenus  
dans ma maison. Ce banquet doit restaurer nos es-  
tomacs, après que nous aurons fait bonne chère. —

je vous prie , mettez-vous à table ; car maintenant nous pouvons nous asseoir, et jaser autant que manger.

PETRUCHIO.

A table ! à table, manger et manger, voilà tout.

BAPTISTA.

C'est Padoue qui nous procure cette joie , mon fils Petruccio.

PETRUCHIO.

Padoue ne procure que du bien.

HORTENSIO.

Par amour pour nous deux, je voudrais que ce que vous dites, fût entièrement vrai.

PETRUCHIO.

Je crois, sur ma vie, qu'Hortensio a des inquiétudes sur sa veuve.

LA VEUVE:

Ne vous fiez donc jamais à moi, si j'inspire la crainte.

PETRUCHIO.

Vous êtes fort sensée, et cependant vous manquez le sens de mon idée. Je dis qu'Hortensio vous craint.

LA VEUVE.

L'homme qui a des vertiges s' imagine que le monde tourne autour de lui.

PETRUCHIO.

Fort bien répliqué.

CATHERINE.

Madame, comment l'entendez-vous ?

LA VEUVE.

Voilà comme il me fait concevoir.

PETRUCHIO.

Moi, vous faire concevoir ! — Comment Hortensio goûte-t-il cela ?

HORTENSIO.

Ma chère veuve veut dire, que voilà comme elle conçoit son discours.

PETRUCHIO.

Bien réparé ; donnez-lui un baiser pour cela, bonne veuve.

CATHERINE.

Celui qui a des vertiges pense que tout le monde tourne : je vous prie de me dire ce que vous entendez par-là.

LA VEUVE.

Votre mari, qui a la tête troublée par une méchante femme, mesure les chagrins du mien sur les siens ; maintenant, vous concevez ma pensée.

CATHERINE.

Une assez mince pensée.

LA VEUVE.

Je vous comprends bien.

CATHERINE.

Je suis en effet peu de chose, comparée à vous.

PETRUCHIO.

Bon ! pousse à la veuve, Catherine.

HORTENSIO.

Pousse à Catherine, chère veuve.

PETRUCHIO.

Gageons cent marcs, que ma Catherine l'atterre.

HORTENSIO.

Cela, c'est mon affaire.

PETRUCHIO.

C'est répondre en brave militaire. — Allons, à ta santé, mon brave.

(Il boit à Hortensio.)

BAPTISTA.

Comment Gremio trouve-t-il l'assaut d'esprit de nos galans?

GREMIO.

Croyez-moi, monsieur; ils se heurtent fort bien de front.

BIANCA.

De front, monsieur? Un homme dont l'esprit serait ingénieux et leste, dirait que votre faon heurte avec des cornes.

VINCENTIO.

Oui-dà, madame l'épousée, cela vous a-t-il réveillée?

BIANCA.

Oui, mais cela ne m'a pas effrayée; ainsi, je me rendormirai à mon plaisir.

PETRUCHIO.

Oh! cela, non : vous ne dormirez point : puisque vous avez commencé l'attaque, à vous un ou deux traits.

BIANCA.

Suis-je votre oiseau? Je veux changer de buis-

son, et après poursuivez-moi l'arc bandé. — Je vous donne à tous le bonsoir.

( Bianca, Catherine et la veuve sortent. )

PETRUCHIO.

Elle m'a prévenu. — Approche, signor Tranio, c'est l'oiseau auquel tu visais, quoique tu l'ayes manqué; et pour cela, à la santé de tous ceux qui visent et manquent le but.

TRANIO.

Oh! monsieur, Lucentio m'a lâché comme son levrier qui court le gibier, et qui le prend pour son maître.

PETRUCHIO.

Voilà une assez bonne comparaison, mais comparaison de chien <sup>(55)</sup>.

TRANIO.

Vous avez bien fait, monsieur, de chasser pour vous-même : on croit que votre biche vous tient en haleine.

BAPTISTA.

Oh! oh! Petruccio; Tranio vous porte une botte.

LUCENTIO.

Grand merci du sarcasme, bon Tranio.

HORTENSIO.

Avouez, avouez; la botte n'a-t-elle pas porté?

PETRUCHIO.

Je confesse qu'il m'a un peu entamé; mais comme le trait s'est écarté de moi, je gage dix contre un qu'il vous a percé tous deux d'outre en outre.

BAPTISTA.

A cette heure, pour parler sérieusement, mon gendre Petruccio, je crois que c'est vous qui avez la plus méchante femme de toutes.

PETRUCHIO.

Hé bien, moi, je dis que non ; et pour preuve, que chacun de nous envoie quérir sa femme, et celui qui aura la plus obéissante, celle qui se rendra la première à ses ordres, lorsqu'il la demandera, gagnera le prix que nous aurons réglé.

HORTENSIO.

D'accord. — Quelle est la gageure ?

LUCENTIO.

Vingt ducats.

PETRUCHIO.

Vingt ducats ! je risquerais cela sur mon faucon, ou sur mon chien : j'en risquerais dix fois autant sur ma femme.

LUCENTIO.

Hé bien, cent.

HORTENSIO.

Accepté.

PETRUCHIO.

Allons, marché fait.

HORTENSIO.

Qui commencera ?

LUCENTIO.

Ce sera moi. Va, Biondello, dis à notre maîtresse de venir me trouver.

BIONDELLO.

J'y vais.

(Il sort.)

BAPTISTA.

Mon fils, je suis de moitié avec vous ; que Bianca vienne aussitôt.

LUCENTIO.

Je ne veux point de moitié ; je veux tout pour moi seul. — (*A Biondello qui revient.*) Hé bien, que t'a-t-on dit ?

BIONDELLO.

Monsieur, ma maîtresse m'envoie vous dire, qu'elle est occupée, en ce moment, et qu'elle ne peut venir !

PETRUCHIO.

Comment ? elle est occupée, et elle ne peut venir ! Est-ce là une réponse ?

GREMIO.

Oui, et une réponse honnête. Priez le ciel, monsieur, que votre femme ne vous en envoie pas une plus dure.

PETRUCHIO.

Je l'espère meilleure.

HORTENSIO.

Hé, Biondello, va et prie ma femme de venir me trouver sur-le-champ.

(Biondello court.)

PETRUCHIO.

Oh, oh ! la prier ! — Allons, elle ne peut pas se dispenser de venir.

HORTENSIO.

Je crains fort, monsieur, que, quoi que vous fas-

siez, la vôtre ne veuille pas se laisser prier. —  
(*Biondello rentre.*) Hé bien, où est ma femme ?

BIONDELLO.

Elle dit que vous avez apparemment quelque badinage en jeu ; elle ne veut pas venir : elle dit que vous alliez la trouver.

PETRUCHIO.

Oh ! de pis en pis ; elle ne veut pas venir. Oh ! cela est indigne , insupportable ; cela ne peut pas se passer. — (*A Grumio.*) Toi, maraut, va dire à ta maîtresse que je lui commande de venir.

(*Grumio sort.*)

HORTENSIO.

Je sais déjà sa réponse.

PETRUCHIO.

Quelle sera-t-elle ?

HORTENSIO.

Qu'elle ne le veut pas.

PETRUCHIO.

Je n'en serai que plus à plaindre , et voilà tout.

(*Personnages du Prologue.*)

LE LORD.

« Y a-t-il quelqu'un de mes gens ici ? (*Les laquais entrent.*) Encore endormi ? — Allons, prenez-le  
» doucement , et remettez-lui les habits qu'il avait ;  
» mais prenez bien garde , sur toute chose , qu'il ne  
» s'éveille.

UN DES LAQUAIS.

» Nous y prendrons garde , milord. — (*A ses camarades.*) Allons , venez m'aider à l'emporter ! »

(Catherine paraît.)

BAPTISTA.

Par la Notre-Dame, voilà Catherine qui vient !

CATHERINE.

Que voulez-vous, monsieur, que vous m'envoyez chercher ?

PETRUCHIO.

Où est votre sœur, et la femme d'Hortensio ? Retournez, et les amenez ici ; si elles refusent de venir, faites-les-moi marcher devant vous à grands coups à l'ordre de leurs maris. Allez, vous dis-je, et amenez-les ici sur-le-champ.

(Catherine sort.)

LUCENTIO.

Voilà un prodige, si jamais il y en a eu.

HORTENSIO.

Oui, vraiment ; et je suis dans l'étonnement de ce qu'il peut présager.

PETRUCHIO.

Comment ? il présage la paix, la tendresse, et une vie tranquille, et la légitime autorité du mari, et la bonne règle et le respect dans le ménage ; et pour tout dire en un mot, tout ce qu'il y a de doux et d'heureux.

BAPTISTA.

Allons, prospérez, Petruccio : vous avez gagné la gageure ; et j'ajouterai à leurs pertes vingt mille écus : c'est une autre dot que je donne à une toute autre fille ; car elle est changée comme elle ne l'a jamais été.

PETRUCHIO.

Allons, je n'en gagnerai que mieux encore la gageure, et je vous donnerai de plus grandes preuves de son obéissance et de son mérite tout nouvellement construit. (*Catherine revient avec Bianca et la veuve.*) Voyez, la voilà qui revient, et qui vous amène vos rebelles épouses prisonnières de son éloquence féminine. — Catherine, le chapeau que vous avez là ne vous sied pas : ôtez-moi ce colifichet ; mettez-le sous vos pieds.

(*Catherine ôte son chapeau et le jette à terre.*)

LA VEUVE, à Hortensio.

Monsieur, puissé-je n'avoir jamais sujet de pleurer, jusqu'à ce que l'on m'ait amené à une si sottre complaisance !

BIANCA.

Fi donc ! quel respect imbécile est-ce là ?

LUCENTIO.

Je voudrais que le vôtre pour moi fût aussi fou. La réserve du vôtre, belle Bianca, m'a coûté cent ducats depuis le souper.

BIANCA.

Vous n'en êtes qu'un plus grand fou, de risquer une gageure sur mon obéissance.

PETRUCHIO.

Catherine, je te charge d'expliquer à ces femmes rebelles quel respect elles doivent à leurs époux, leurs seigneurs et maîtres.

LA VEUVE.

Allons, allons, vous vous moquez de nous : nous n'avons pas besoin de leçon.

PETRUCHIO, à Catherine.

Allons, fais ce que je te dis, et commence par elle.

LA VEUVE.

Elle ne fera pas cela.

PETRUCHIO.

Je vous dis, moi, qu'elle le fera ; — et commence par elle-même.

CATHERINE.

Fi, fi ! allons, éclairez ce front dur et menaçant, et ne lancez pas de vos yeux ces regards méprisants, pour blesser votre seigneur, votre roi, votre gouverneur ; ce sombre nuage ternit votre beauté, comme la gelée flétrit les vertes prairies ; il détruit votre réputation, comme l'ouragan disperse les tendres bourgeons ; et cet air refrogné n'est en aucune façon aimable, ni ne convient. Une femme en courroux est comme une fontaine troublée, fangeuse, sans transparence, sans pureté, et perd toute sa beauté ; et tant qu'elle est dans cet état, personne, dans l'excès même de la soif, ne daignera boire de son onde, ni seulement en approcher ses lèvres. Votre mari est votre souverain, votre vie, votre gardien, votre chef, votre roi ; celui qui s'occupe du soin de votre bien-être et de votre subsistance ; qui livre son corps aux pénibles travaux, sur mer et sur terre, qui passe la nuit dans les tempêtes, le jour à l'injure des hivers, tandis que vous reposez chaudement, en paix et tranquille, dans le sein de

vos foyers : et pour tous ces sacrifices, il n'exige d'autre tribut de vos mains, que l'amour, de doux regards, et une sincère obéissance : faible salaire pour une dette si immense ! Le respect et la soumission qu'un sujet doit à son prince, la femme les doit à son mari ; et quand elle est brusque, chagrine, morose et acariâtre, et qu'elle n'obéit pas à ses ordres honnêtes, qu'est-elle qu'une rebelle coupable et traîtresse, indigne de pardon, envers son tendre époux ? Je rougis de voir des femmes assez simples pour offrir la guerre, lorsqu'elles devraient demander la paix à genoux ; ou vouloir s'arroger le sceptre, le commandement et l'empire, lorsqu'elles ont fait vœu de servir, d'aimer et d'obéir. Pourquoi la nature nous a-t-elle faites d'une constitution faible, délicate et sensible, incapable de soutenir les fatigues et les agitations du monde, si ce n'est afin que nos qualités paisibles et nos cœurs fussent en harmonie avec notre nature extérieure ? Allons, allons, vous, vermiseaux révoltés et impuissans, mon caractère était né aussi impérieux que le vôtre : mon cœur était aussi fier, et peut-être avais-je plus de raisons pour rendre parole pour parole, trait pour trait, et menace pour menace : mais aujourd'hui je vois que nos lances ne sont que des fétus de paille, que nos forces ne sont que faiblesse, et faiblesse extrême ; et lorsque nous paraissions être le plus, nous sommes en effet le moins. Allons, rabaissez votre orgueil ; car il ne vous sert à rien ; et placez vos mains sous les pieds de vos maris, en preuve de l'obéissance qui leur est due ; si le mien l'ordonne, ma main est prête, pour peu que cela lui fasse plaisir.

PETRUCHIO.

Hé bien, voilà ce qui s'appelle une femme! Viens, Catherine, viens m'embrasser.

LUCENTIO.

Allons, poursuis ton chemin, vieux renard : tu réussiras.

VINCENTIO.

C'est une chose agréable à voir, que des enfans qui sont dociles!

LUCENTIO.

Mais c'est une chose bien désagréable, que des femmes qui sont mutines.

PETRUCHIO.

Viens, Catherine, nous allons nous mettre au lit. — Nous voilà trois mariés; mais vous voilà deux qui avez pris les devants : c'est moi qui ai gagné la gageure, (à *Lucentio*) quoique vous ayez touché le blanc <sup>(56)</sup>. Et en qualité de vainqueur, je prie Dieu qu'il vous donne la bonne nuit!

(Petruccio sort avec Catherine.)

HORTENSIO.

Va, tu peux te vanter d'avoir mis une méchante femelle à la raison.

LUCENTIO.

Il est bien étonnant, avec votre permission, qu'elle se soit ainsi apprivoisée.

(57) Sly, revêtu des premiers habits de sa pauvreté, et laissé endormi dans un coin du théâtre par les laquais du lord qui s'étaient amusés de son ivresse, se réveille à la fin de la pièce.)

UN GARÇON DE CABARET.

« A présent que cette nuit noire est passée, et que

» le jour commence à poindre dans un ciel de cristal, il faut que je me hâte de sortir. Mais, doucement : qui est-là? quoi! c'est Sly? ô miracle! est-il resté là couché toute la nuit? Je veux le réveiller; je croirais qu'il serait mort de faim, s'il n'avait le ventre bien farci de bière. Allons, Sly, n'as-tu pas de honte? Réveille-toi.

SLY, croyant toujours parler à son laquais.

» Simon, donne-moi encore un coup de vin. —  
 » Comment, tous les comédiens sont partis? — Ne suis-je donc pas un lord?

LE GARÇON DE TAVERNE.

» Un lord? Que la peste t'étrangle! — Allons, es-tu ivre encore?

SLY.

» Qui est là? le garçon de cabaret? — Oh! j'ai fait le plus beau rêve, dont tu aies jamais ouï parler de ta vie.

LE GARÇON.

» Oui, fort bien : mais tu aurais bien mieux fait de rentrer chez toi, car ta femme t'arrangera pour avoir passé la nuit ici à rêver.

SLY.

» Elle? oh! je sais à présent la manière de mettre une méchante femme à la raison. J'ai rêvé de cela toute la nuit, et tu m'as réveillé du meilleur rêve que j'aie jamais eu. Mais, je vais aller trouver ma femme, et la réduire aussi, si elle fait trop la mauvaise contre moi. »

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



# NOTES

SUR

## LA MÉCHANTE FEMME

### MISE A LA RAISON.

---

(<sup>1</sup>) *I will p'heis you*, dans le sens figuré; expression populaire pour dire : Je vous battrai.

(<sup>2</sup>) *Pocas palabras*. Termes empruntés de l'espagnol, que Sly estropie : *soyez bref*.

(<sup>3</sup>) *Sessa*. Même étymologie : *Soyez tranquille*.

(<sup>4</sup>) Phrases ridicules d'une vieille pièce intitulée : *Hieronimo*, ou *la tragédie espagnole* dont se moquaient habituellement les poètes du temps.

(<sup>5</sup>) *Third borough*. Officier qui a les mêmes fonctions que le constable, excepté dans les endroits où le constable existe; alors le *third borough* n'est que son coadjuteur.

(<sup>6</sup>) *Third, fourth; or fifth borough*.

(<sup>7</sup>) Petite bière douce et sans houblon.

(<sup>8</sup>) Les acteurs forçaient jadis leurs yeux à verser des larmes par du suc d'ognons.

(<sup>9</sup>) *Commonly* en anglais, c'est pour *comedy*.

(<sup>10</sup>) *Stuff* est employé ici dans un sens général et indéterminé,

comme nous disons en français *chose*. Mais Sly veut que chaque mot ait sa valeur propre : étoffe pour lui est étoffe.

(11) Expression locale. Nous sommes en Italie : *excusez-moi*.

(12) *To cart her rather*. Baptista vient de dire : *To court her*. Gremio joue sur le mot.

(13) Rachetez-vous d'esclavage au meilleur marché possible.

(14) Europe, pour qui Jupiter se métamorphosa en taureau.

(15) *Basta*, c'est assez. Mot italien et espagnol.

(16) *Wooring dance*. *Dance* est sans doute mis pour songe.

(17) Florent est le nom du chevalier qui s'était engagé à épouser une vieille sorcière, à condition qu'elle lui donnerait la solution d'une énigme dont sa vie dépendait. (Conte de Gower.) C'est sans doute là que Voltaire a pris le sujet de ce qui *Plait aux dames*.

(18) *Aglet baby*. Tête de lacet de forme bizarre.

(19) Un soufflet, un moule de gant.

(20) A qui une lumière soudaine fait contracter excessivement la prunelle; un chat ébloui.

(21) Vieillir fille. Vieux proverbe qu'on a déjà vu dans *Beaucoup de bruit pour rien*.

(22) *Baccare*, veut dire proverbialement, *en arrière!*

(23) On sait que du temps d'Élisabeth les femmes apprenaient les langues mortes, et la reine était elle-même versée dans les études classiques.

(24) *Kate*, catau, et *cates*, friandises.

(25) *A moveable*.

(26) *Joint-Stool*. Expression proverbiale dont le sel est perdu pour nous.

(27) Nous nous dispenserons d'expliquer le sens un peu libre de ces expressions.

(28) *Arms.* Bras et armes.

(29) Proverbe.

(30) Voyez les contes de Bocace.

(31) L'étain n'était pas aussi commun que de nos jours.

(32) C'est-à-dire avec la plus forte carte.

(33) Là coulait le Simois ; ici était la terre de Sigée ; plus loin le superbe palais du vieux Priam.

(34) Petit pédant. Mot de l'invention de Shakspeare.

(35) Titre d'une ballade que Shakspeare fait porter comme un panache par le valet de Petruchio pour la tourner en ridicule.

(36) C'était l'usage de boire du vin immédiatement après la cérémonie du mariage.

(37) Expression proverbiale.

(38) Proverbe.

(39) C'est-à-dire qui a la peau du crane épaisse de trois pouces.  
(*Warburton.*)

(40) Équivoque pour dire qu'il avait fait porter des cornes à Curtis.

(41) Jeu de mots sur *jack* et *jill* qui signifient vases à boire, et serviteurs, servantes.

(42) *To countenance.*

(43) *To credit her.*

(44) Équivoque produite par le verbe *to credit.*

(45) Fragmens de ballades.

(46) Le leurre était une imitation de l'oiseau qu'on voulait apprendre au faucon à poursuivre.

Un faucon trop bien nourri n'était pas docile.

(47) Allusion à la pièce de Greywood : *La femme tue à force de caresses.*

(48) *An anuent angel.* Plusieurs commentateurs lisent *a gull*; ce qui voudrait dire : une dupe.

(49) Du temps de Shakspeare les tailleurs habillaient aussi les femmes.

(50) On ne voit plus dans la boutique des barbiers de ces petits vases qui, pour donner passage à la fumée, étaient percés de beaucoup de trous. (Johnson.)

(51) *Thou hast faced many things face not me.* Nous avons traduit par un mot équivalent.

(52) Autre jeu de mots sur *brave*, qui veut dire vaillant et paré.

(53) Avec privilège exclusif.

(54) Chapeau des *Fashionables* du temps.

(55) *Currish de cur maîtris.*

(56) Allusion au nom de Bianca, *Blanche.*

(57) Addition moderne dans la ballade : *The frolicksome duke or the tinker's good fortune.* Le chaudronnier reçoit du duc facétieux un habit neuf, cinq cents livres, dix journaux de terre, et sa femme devient femme de chambre de la duchesse.

TOUT EST BIEN  
QUI FINIT BIEN,

OU

SI LA FIN EST BONNE TOUT EST BON,

COMÉDIE.



# NOTICE

SUR

## TOUT EST BIEN

QUI FINIT BIEN.

---

C'EST à une des plus intéressantes nouvelles de Boccace que nous devons cette pièce. En voici les principaux événemens que Shakspeare a transportés sur la scène en leur donnant une nouvelle vie , par ce charme de sensibilité et cette verve comique dont il est rarement abandonné.

La fille d'un grand médecin , appelé Gérard de Narbonne, avait laissé une fille qui , élevée dans le palais du comte de Roussillon , avait conçu l'amour le plus tendre pour son fils unique , le jeune Bertrand. Celui-ci fut mandé à la cour après la mort de son père , et la pauvre Gillette, c'était le nom de la fille de Gérard ,

resta en Roussillon bien résolue de n'avoir jamais d'autre époux que Bertrand.

Bientôt elle apprit que le roi souffrait beaucoup d'une fistule déclarée incurable ; son père lui avait légué plusieurs secrets de son art, et Gillette conçut l'espoir de guérir le monarque. Elle se rendit à Paris. Le roi lui promit que si son remède réussissait il la marierait avec l'homme le plus noble et le plus riche du royaume, qu'elle choisirait elle-même. Il fut guéri et Gillette demanda le comte Bertrand.

Celui-ci se crut déshonoré par une alliance au-dessous de son rang ; mais le roi commanda en maître, il fallut obéir. Aussitôt après la célébration de ce mariage, le comte Bertrand partit pour la Toscane et prit du service parmi les Florentins alors en guerre avec les Siennois. Gillette s'en retourna en Roussillon d'où elle envoya dire au comte que, si sa présence était la cause de son exil volontaire, elle s'éloignerait pour toujours. Bertrand lui fit répondre qu'il était fermement résolu de ne point vivre avec elle jusqu'au jour où elle serait en possession de son anneau, et aurait un fils de lui. Il croyait exiger l'impossible ; mais Gillette dé-

guisée en pèlerine, partit pour Florence où elle logea chez une veuve, qui, sans la connaître, lui apprit que le comte de Roussillon était amoureux d'une de ses voisines, jeune, belle et vertueuse quoique pauvre. Gillette fut trouver la mère de sa rivale, se découvrit à elle et lui promit une forte récompense si elle voulait favoriser ses projets. On fit dire au comte que la jeune fille céderait à ses vœux, mais qu'elle demandait son anneau pour gage de sa foi. Bertrand envoya l'anneau et s'empressa d'aller à une heure fixée au rendez-vous qui lui fut donné. Ce fut Gillette qui le reçut dans ses bras et qui répéta plusieurs fois cette innocente supercherie, jusqu'à ce que des signes évidens de grossesse accomplissent tous ses souhaits.

Enfin le comte, instruit de l'absence de sa femme et cédant aux instances de ses vassaux, revint dans sa patrie. Cependant Gillette mit au monde deux enfans jumeaux qui ressemblaient beaucoup à leur père; elle se rendit elle-même en Roussillon après ses couches, et y arriva le jour où son époux donnait un grand festin. La pèlerine se présenta au milieu de l'assemblée portant ses deux enfans sur ses bras.

Elle se jeta aux genoux du comte, lui donna l'anneau et lui avoua tout. Bertrand touché recut Gillette pour son épouse.

Tout ce que Shakspeare a ajouté à ce fond, déjà si intéressant, n'est pas également heureux et probable. L'obstination et la pétulance de Bertrand sont bien peintes; mais son caractère nous semble odieux; il est noble sans générosité, lâche, ingrat et menteur déhonté. Le poète devait aux vertus d'Hélène et à la morale de le punir; mais il avait peut-être malgré lui de l'indulgence pour le fils de cette comtesse si bonne et si aimable, et que sa sagesse et sa tendresse pour Hélène élèvent au-dessus de tous les préjugés ridicules de la naissance. Shakspeare n'a peut-être pas osé être trop sévère pour celui qu'aimait cette même Hélène, si douce et si modeste malgré la position critique où l'a placée le sot orgueil de Bertrand; on devine ce sentiment du poète dans la conduite du roi, dont la reconnaissance ingénieuse eût craint d'humilier sa bienfaitrice dans son époux.

Le personnage comique de la pièce est un peu usé sur le théâtre depuis que nous y avons tant de fanfarons de la même famille; mais

Parolles et ses aventures ont passé en proverbes en Angleterre. La scène du tambour est digne de Molière, et nous apprécierions encore davantage Parolles, si nous ne connaissions pas Falstaff.

Selon Malone, cette pièce aurait été composée en 1598.

A.



**TOUT EST BIEN**

**QUI FINIT BIEN.**

---

## PERSONNAGES.

LE ROI DE FRANCE.

LE DUC DE FLORENCE.

BERTRAND , comte de Roussillon.

LAFEU , vieux courtisan.

PAROLLES <sup>(1)</sup>, parasite à la suite de Bertrand.

PLUSIEURS JEUNES SEIGNEURS FRANÇAIS , qui servent  
avec Bertrand dans la guerre de Florence.

UN INTENDANT ,                    } au service de la comtesse de  
UN PAYSAN BOUFFON ,            } Roussillon.

LA COMTESSE DE ROUSSILLON , mère de Bertrand.

HÉLÈNE , protégée de la comtesse.

UNE VIEILLE VEUVE de Florence.

DIANE , fille de cette veuve.

VIOLENTA ,                    } voisines et amies de la veuve.  
MARIANA <sup>(2)</sup>,                    }

SEIGNEURS de la cour du roi , OFFICIERS , SOLDATS  
FRANÇAIS et FLORENTINS.

*La scène est partie en France , et partie en Toscane.*

# TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN.

---

## ACTE PREMIER.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Roussillon. Appartement dans le palais de la comtesse.

Entrent BERTRAND , LA COMTESSE DE ROUSSILLON , HÉLÈNE et LAFEU , tous en deuil.

LA COMTESSE.

EN laissant mon fils se séparer de moi , j'enterre un second époux.

BERTRAND.

Et moi , en m'éloignant , madame , je pleure de nouveau la mort de mon père : mais il me faut obéir aux ordres de sa majesté. Devenu son pupille <sup>(3)</sup> , je suis plus que jamais dans sa dépendance.

LAFEU.

Vous , madame , vous retrouverez un époux dans la bonté du roi. (*A Bertrand.*) Et vous , seigneur , un second père. Un roi , qui dans tous les temps est

334 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
si universellement bon, doit nécessairement con-  
server sa bienveillance pour vous dont le mérite la  
ferait naître dans les cœurs où elle ne serait pas ;  
pourriez-vous ne pas la trouver là où cette vertu est  
en abondance ?

LA COMTESSE.

Que peut-on espérer de la guérison du roi ?

LAFEU.

Madame, il a congédié tous ses médecins. Sous  
leur direction, il a fatigué le temps de ses espé-  
rances, sans trouver d'autre avantage dans leurs  
remèdes que de perdre l'espérance avec le temps.

LA COMTESSE.

Cette jeune personne avait un père ( Oh ! *avait !*  
que ce mot réveille un triste souvenir ! ) dont la  
science égalait presque la probité. S'il avait poussé  
la science aussi loin que sa vertu, il aurait rendu la  
nature immortelle ; et la mort, faute d'ouvrage, se-  
rait restée oisive. Plût à Dieu que pour le bonheur  
du roi il fût encore vivant ! je crois qu'il aurait été  
la mort de sa maladie.

LAFEU.

Comment l'appeliez-vous, madame, cet homme  
dont vous parlez ?

LA COMTESSE.

Il était fameux, monsieur, dans son art, et il  
avait bien mérité de l'être. — Gérard de Narbonne.

LAFEU.

C'était vraiment un habile homme, madame. Le  
roi parla de lui dernièrement avec beaucoup d'éloges

et de regrets. Il avait assez de science pour vivre encore, si la science pouvait être un préservatif du trépas.

BERTRAND.

Quel est le mal, mon cher Lafeu, qui mine les jours du roi?

LAFEU.

Une fistule, seigneur.

BERTRAND.

Je n'avais jamais entendu parler de ce mal.

LAFEU.

Je voudrais bien qu'il fût encore inconnu. — Cette jeune personne était donc la fille de Gérard de Narbonne?

LA COMTESSE.

Sa seule enfant, seigneur, et léguée à mes soins. J'ai d'elle toutes les bonnes espérances que promet son éducation. Elle possède cet heureux caractère qui embellit encore les beaux dons de la nature; car, lorsqu'un naturel pervers est doué d'aimables qualités, ces éloges sont mêlés de pitié, car ces qualités sont à la fois des vertus et des traîtres : dans Hélène, elles sont relevées encore par sa simplicité; elle a reçu de la nature une âme vertueuse, elle a su se rendre parfaite.

LAFEU.

Vos louanges, madame, font couler ses larmes.

LA COMTESSE.

C'est de ses larmes qu'une jeune fille devrait toujours assaisonner l'éloge qu'elle entend d'elle. Le

336 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
souvenir de son père n'approche jamais de son cœur  
que la violence de son chagrin ne prive ses joues du  
vermillon qui les anime. Écartons cette idée, Hé-  
lène : allons, plus de larmes ; on pourrait croire  
que vous affectez plus de tristesse que vous n'en res-  
sentez.

HÉLÈNE.

J'ai l'air triste en effet ; mais je le suis réellement.

LAFEU.

Des regrets modérés sont un tribut que l'on doit  
aux morts : le chagrin excessif est l'ennemi des  
vivans.

LA COMTESSE.

Si l'homme combat son chagrin, il se détruit  
bientôt par son excès même.

BERTRAND.

Madame, je demande votre bénédiction.

LAFEU.

Comment entendons-nous cela ?

LA COMTESSE.

Reçois ma bénédiction, Bertrand. Ressemble à  
ton père dans ses actions comme dans ses traits. Que  
la noblesse de ton sang et ta vertu rivalisent en toi,  
et que ton mérite ait autant de droits que ta nais-  
sance. Aime tous les hommes ; fie-toi à peu. Ne fais  
tort à aucun. Fais craindre plutôt que sentir ta puis-  
sance à ton ennemi. Garde ton ami sous la clef de  
ta propre vie. Qu'on te reproche ton silence, et ja-  
mais d'avoir parlé. Que toutes les grâces que le ciel  
voudra t'accorder encore, et que mes prières impor-

tunes pourront en obtenir, pleuvent sur ta tête ! Adieu, seigneur. — Ce jeune homme est un courtisan bien novice. Mon cher seigneur, aidez-le de vos conseils.

LAFEU.

Il ne peut manquer de recevoir les meilleurs conseils, si son amitié veut les écouter.

LA COMTESSE.

Que le ciel le bénisse ! Adieu, Bertrand.

BERTRAND, à Hélène. (Elle sort.)

Que tous les vœux qui se formeront dans votre cœur s'accomplissent à votre gré ! Soyez la consolation de ma mère, votre maîtresse, et consacrez-lui votre estime.

LAFEU.

Adieu, ma belle enfant. Vous devez soutenir la réputation de votre père.

(Bertrand et Lafeu sortent.)

HÉLÈNE.

Oh ! que ce fût là mon unique soin ! — Je ne pense plus à mon père ; et les larmes illustres de ces princes honorent plus sa mémoire que celles que je répands pour lui. — A qui ressemblait-il donc ? J'ai oublié ses traits. Mon imagination ne conserve aucune image que celle de Bertrand. Je suis perdue ; il n'y a plus de vie, plus de vie pour moi, si Bertrand s'éloigne de ces lieux. Autant vaudrait que je fusse éprise d'une étoile, et que je songeasse à l'épouser ; tant Bertrand est au-dessus de moi ! Il faut que je me contente de recevoir les obliques rayons de sa lumière éloignée. Je ne puis arriver jusqu'à

338 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
sa sphère : ainsi l'ambition de mon amour est elle-même son propre tourment. La biche qui voudrait s'unir avec le lion, est condamnée à mourir de son amour. Il m'était bien doux, quoique ce fût une cruelle peine, de le voir à toute heure, de m'asseoir devant lui, et de pouvoir graver le bel arc de ses sourcils, son oeil fier et ses cheveux bouclés, dans mon cœur, ... mon cœur trop prompt à recevoir l'empreinte de tous les traits de son visage chéri. Mais à présent le voilà parti, et mon amour idolâtre n'a plus que ses restes sacrés à adorer. — Qui vient ici? — (*Entre Parolles.*) Un homme de sa suite que j'aime à cause de Bertrand; et cependant je le connais pour un menteur avéré. Je le regarde comme un sot aux trois quarts, et comme un lâche parfait. Cependant toutes ces mauvaises qualités lui vont si bien, qu'elles trouvent un asile, tandis que la vertu, d'une trempe d'acier, se morfond exposée aux injures de l'air. Aussi voyons-nous très-souvent la Sagesse nue aux gages de la Folie pompeusement parée.

PAROLLES.

Dieu vous garde, belle *reine*.

HÉLÈNE.

Et vous aussi, *monarque*.

PAROLLES:

*Monarque?* non.

HÉLÈNE.

Ni *reine* non plus.

PAROLLES.

Étiez-vous là occupée à méditer sur la virginité?

HÉLÈNE.

Oui. Vous avez quelque chose de l'air d'un guerrier. Il faut que je vous fasse une question : l'homme est l'ennemi de la virginité ; par quel moyen pouvons-nous la défendre contre ses attaques ?

PAROLLES.

Tenez-le à distance de vous.

HÉLÈNE.

Mais il nous assiège sans cesse ; et notre virginité, malgré tout son courage, est cependant d'une faible défense. Enseignez-nous donc quelque expédient pour faire une belle résistance.

PAROLLES.

Il n'y en a pas. L'homme qui met le siège devant le fort, le minera et le fera sauter en l'air.

HÉLÈNE.

Que le ciel préserve notre pauvre virginité des mineurs et des bombardiers ! N'y a-t-il pas aussi un art militaire par lequel les vierges puissent contre-miner les hommes ?

PAROLLES.

La virginité une fois à terre, l'homme en sautera plus vite en l'air. Diantre ! en mettant de nouveau l'homme à terre, vous perdez votre ville par la brèche que vous avez faite vous-même. Dans la république de la nature, la politique n'est pas de conserver la virginité ; sa perte augmente le nombre des sujets. Jamais vierge ne serait née, s'il n'y avait eu auparavant une virginité de perdue. L'étoffe dont

340 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
vous avez été formée est celle dont on fait les vierges.  
Pour une virginité perdue on en peut trouver dix :  
la garder toujours, c'est la perdre pour jamais.  
Allons, c'est une compagne trop froide ; il faut s'en  
défaire.

HÉLÈNE.

J'attendrai encore un peu de temps, quand je devrais m'exposer à mourir vierge.

PAROLLES.

Il y a bien peu de chose à dire en sa faveur : c'est contre l'ordre de la nature. Parler pour défendre la virginité, c'est accuser sa mère : ce qui est une désobéissance notoire. Se pendre ou mourir vierge, c'est la même chose ; car la virginité se tue elle-même : et l'on devrait l'enterrer hors de la terre bénite, l'enfouir dans les grands chemins, comme une suicide désespérée, qui a offensé la nature. La virginité engendre des mites comme le fromage ; elle se consume elle-même jusqu'aux ongles, et meurt en dévorant sa propre substance. De plus, la virginité est hargneuse, arrogante, vaine, gonflée d'amour-propre ; ce qui est le péché le plus expressément défendu par les canons. Ne la gardez pas : vous ne pouvez que perdre avec elle. Défaites-vous-en, et dans dix ans vous l'aurez décuplée, ce qui fait un intérêt très-honnête ; et encore le principal lui-même n'en vaudra guère moins. Allons, ne gardez pas cela.

HÉLÈNE.

Mais que faut-il faire, monsieur, pour la perdre à son gré ?

## PAROLLES.

Attendez : voyons. — Que faire , dites-vous ? Ma foi , mal faire : aimer celui qui ne l'aime pas. La virginité est un meuble qui perd son lustre dans le repos <sup>(4)</sup> : plus on la garde, moins elle vaut : mettez-la vite dans le commerce , tandis qu'elle est encore de vente : profitez du temps où l'on la recherche. La virginité ressemble à un vieux courtisan qui porte un habit à l'antique , riche , mais qui n'est plus de mode , comme ces parures et ces cure-dents qu'on ne porte plus aujourd'hui. Votre datte <sup>(5)</sup> vaut mieux dans un pâté ou un potage que sur vos joues ; et votre virginité, votre antique virginité, ressemble à une de nos poires flétries de France , elle a mauvais air , elle n'a plus de suc , enfin c'est une poire flétrie : elle valait mieux jadis ; oui , mais ce n'est plus qu'une poire flétrie ; qu'en voulez-vous faire ?

## HÉLÈNE.

Ma virginité n'en est pas encore là. — Votre maître y retrouverait mille amours, une mère et une maîtresse, un ami, un phénix, un capitaine et un ennemi ; un guide, une déesse et un conseiller, une traîtresse et une amie : son humble ambition, sa fière humilité, sa concorde discordante et sa douce discorde ; sa foi, son tendre malheur avec un monde de petits chrétiens charmans, dont Cupidon jaspera en souriant <sup>(6)</sup>. — Alors il sera.... Je ne sais pas ce qu'il sera. — Que la main de Dieu le conduise ! — La cour est une place où l'on vous instruit ; — et Bertrand est un de ceux....

PAROLLES.

Hé bien , quoi ? un de ceux ?

HÉLÈNE.

A qui je souhaite toute sorte de biens. — Il est bien malheureux que....

PAROLLES.

Malheureux ! Quoi ?

HÉLÈNE.

Que nos vœux n'ont-ils un corps qu'on puisse rendre sensible , afin que nous , qui sommes nés pauvres , et dont les étoiles inférieures bornent notre puissance aux seuls désirs , nous pussions transmettre leurs effets jusqu'à nos amis absens , et montrer ce que nous devons nous contenter de penser sans en recueillir aucune reconnaissance ?

( Un page entre. )

LE PAGE.

Monsieur Parolles , mon maître vous demande.

( Le page sort. )

PAROLLES.

Adieu , ma petite Hélène. Si je puis me ressouvenir de toi , je songerai à toi quand je serai à la cour.

HÉLÈNE.

Monsieur Parolles , vous êtes né sous une étoile bien charitable.

PAROLLES.

Je suis né sous Mars , moi.

HÉLÈNE.

Oui , c'est sous Mars même que je vous crois né.

PAROLLES.

Et pourquoi plutôt sous Mars?

HÉLÈNE.

Vous avez soutenu tant de guerres, qu'il faut absolument que vous soyez né sous la planète de Mars.

PAROLLES.

Et lorsqu'il était la planète prédominante.

HÉLÈNE.

Dites plutôt lorsqu'il était rétrograde.

PAROLLES.

Pourquoi jugez-vous ainsi?

HÉLÈNE.

Vous savez si bien rétrograder, quand vous combattez.

PAROLLES.

C'est pour prendre plus d'avantage.

HÉLÈNE.

C'est aussi pour son avantage que l'on fuit, quand la crainte conseille de chercher sa sûreté. Mais ce mélange de courage et de peur qui est en vous, est une vertu dont l'aile est bien rapide, et dont le vol me plaît infiniment.

PAROLLES.

J'ai la tête si occupée d'affaires, que je ne suis pas en état de vous donner une réponse piquante. Je serai à mon retour un parfait courtisan, et mon instruction servira à vous naturaliser, si vous êtes en état de recevoir les conseils d'un homme de cour,

344 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
et de comprendre les avis qu'il vous consacra.  
Autrement, vous mourrez dans votre ingratitude,  
et votre ignorance vous perdra. Adieu. Quand vous  
aurez du loisir, récitez vos prières; et quand vous  
n'en aurez point, souvenez-vous de vos amis : pro-  
curez-vous un bon mari, et traitez-le comme il vous  
traitera : et là-dessus, adieu.

HÉLÈNE.

( Il sort.)

Souvent ces ressources, que nous attribuons au ciel, résident en nous-mêmes. Le destin nous laisse une libre carrière; il ne recule nos projets que lorsque nous sommes paresseux nous-mêmes. Quelle est cette puissance qui élève mon amour si haut, et qui me fait voir un objet dont je ne puis rassasier mes regards? Souvent deux êtres entre lesquels la fortune a jeté un espace immense, la nature les réunit comme deux moitiés d'un même tout, et les fait s'embrasser, comme s'ils étaient nés l'un pour l'autre. Les entreprises extraordinaires sont impossibles pour ceux qui mesurent leur difficulté sur le rapport de leurs sens, et qui s'imaginent que tout ce qu'ils n'ont point encore vu n'arrivera point. Quelle amante vit-on jamais employer tous ses efforts pour faire connaître son mérite, qui ait échoué dans ses amours? La maladie du roi... — Mon projet peut tromper mon espoir; mais ma résolution est fixe et bien arrêtée, et elle ne m'abandonnera pas.

## SCÈNE II.

Paris. Appartement dans le palais du roi.

Fanfare. LE ROI paraît avec sa suite; il tient quelques lettres dans ses mains.

LE ROI.

Les Florentins et les Siennois en sont venus aux mains. Ils ont combattu avec un avantage égal, ils continuent la guerre avec courage.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est ce qu'on dit, sire.

LE ROI.

Mais il n'y a rien de si croyable. Nous recevons la confirmation de cette nouvelle par mon cousin d'Autriche, qui m'assure que les Florentins vont nous demander un prompt secours. Cet ami, qui nous est tendrement attaché, préjuge lui-même leur proposition, et il semble désirer que nous les refusions.

PREMIER SEIGNEUR.

Son amitié et sa prudence, dont il a donné de si grandes preuves à votre majesté, méritent bien qu'on lui accorde la plus grande confiance.

LE ROI.

Il a décidé notre réponse, et Florence est refusée, avant même qu'elle ait demandé. Mais pour nos gentilshommes qui désirent essayer du service tos-

346 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
can , je les laisse entièrement libres de se ranger de  
l'un ou de l'autre parti.

SECOND SEIGNEUR.

Cela peut servir d'école militaire à notre jeune  
noblesse , qui languit de la soif des exploits.

LE ROI.

Qui vient à nous ?

( Entrent Bertrand , Lafeu , Parolles. )

PREMIER SEIGNEUR.

C'est le comte de Roussillon , sire , le jeune Ber-  
trand.

LE ROI.

Jeune homme , tu portes la physionomie de ton  
père. La nature libérale ne t'a point ébauché à la  
hâte : elle a pris plaisir à te former. Puisses-tu hé-  
riter aussi des vertus morales de ton père ! Sois le  
bienvenu à Paris.

BERTRAND.

Que votre majesté daigne recevoir mes actions de  
grâce , et l'hommage de mon respect !

LE ROI.

Oh ! si j'avais encore aujourd'hui cette vigueur de  
corps et de santé que je me sentais lorsque jadis  
ton père et moi nous essayâmes nos premières ar-  
mes ensemble , dans la société d'une étroite amitié !  
Il était exercé à fond dans toutes les manoeuvres du  
service de ce temps-là , et il était l'élève des braves  
capitaines. Il résista long-temps aux fatigues de la  
guerre ; mais à la fin la hideuse vieillesse nous a  
saisis tous deux , et nous a dépouillés de la force d'a-

gir. Je me sens plus jeune en parlant de votre bon père. Dans sa jeunesse, il avait cet esprit caustique que je suis à portée de remarquer dans nos jeunes seigneurs. Ils peuvent railler tant que leurs propres railleries retombent sur leur personne obscure encore, avant qu'ils puissent couvrir leur légèreté sous l'éclat de leur gloire. Mais lui, il était un courtisan si parfait, qu'il n'avait rien de dédaigneux ni d'insultant dans ses railleries ou sa fierté. S'il s'y glissait quelquefois de l'amertume ou de l'injure, ce n'était jamais que pour repousser l'injure de son égal. Son honneur lui servait de cadran, qui lui marquait la minute précise où il devait parler, et sa langue obéissait à sa direction. Ceux qui étaient au-dessous de lui, il les traitait comme des créatures d'une autre classe, et il abaissait son élévation jusqu'à leurs rangs inférieurs. Il les rendait fiers par son humilité, et il s'humiliait encore dans le gracieux accueil qu'il faisait à leurs louanges maladroitement. Voilà l'homme qui devrait servir de modèle aux jeunes gens de nos jours; et s'il était bien suivi, il leur montrerait qu'ils ne font que rétrograder.

BERTRAND.

La mémoire de ses vertus, sire, est plus glorieuse dans votre cœur que sur sa tombe; et son épitaphe est moins honorable pour son nom que les éloges de mon roi.

LE ROI.

Oh! si j'étais encore avec lui! — Il avait toujours coutume de dire... ( Il me semble l'entendre en ce moment. Ses paroles chéries ne se dispersaient pas

348 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
dans mon oreille ; elles prenaient racine dans mon  
cœur pour porter d'utiles fruits. ) — Il disait : « Que  
je ne vive plus... — Tel était le début de son aimable  
et douce mélancolie quand il avait fini son badinage  
et ses railleries innocentes. — Que je ne vive plus,  
disait-il , sitôt que le flambeau de ma vie commen-  
cera à s'user ; afin que son reste de lueur ne soit pas  
un objet de risée pour ces jeunes étourdis , dont l'es-  
prit superbe dédaigne tout ce qui n'est pas nouveau,  
dont le jugement se borne à être le créateur de leurs  
toilettes , et dont la constance expire même avant  
ces modes passagères ! » C'était là son désir ; et c'est  
le vœu que je forme aussi après lui : puisque je ne  
puis plus apporter à la ruche ni cire ni miel, je vou-  
drais en être promptement congédié, pour céder la  
place à l'abeille qui est en état de travailler.

SECOND SEIGNEUR.

Vous êtes aimé , sire , et ceux qui vous aiment le  
moins seront les premiers à regretter que vous n'y  
soyez plus.

LE ROI.

Je remplis une place , je le sais... — Combien y  
a-t-il , comte , que le médecin de votre père est  
mort ? — Il était très-renommé.

BERTRAND.

Sire, il y a environ six mois.

LE ROI.

Ah ! s'il était vivant , j'essaierais encore de lui.  
— Prêtez-moi votre bras. — Tous les autres méde-  
cins m'ont usé à force de remèdes. Que la nature et la  
maladie se disputent maintenant l'événement à leur

loisir. — Soyez le bienvenu, comte; mon fils ne m'est pas plus cher que vous.

BERTRAND.

J'en rends grâces à votre majesté.

( Ils sortent. — Fanfares. )

### SCÈNE III.

Roussillon. Appartement dans le palais de la comtesse.

LA COMTESSE, son INTENDANT, et un  
BOUFFON (7).

LA COMTESSE.

Je suis prête à vous entendre à présent : que pensez-vous de cette jeune demoiselle ?

L'INTENDANT.

Madame, je désirerais que l'on pût trouver dans le journal de mes services passés, tous les soins que j'ai pris pour tâcher de vous contenter; car nous blessons notre modestie, et nous ternissons l'éclat de nos services en les publiant nous-mêmes.

LA COMTESSE.

Que fait ici ce maraut ? Retirez-vous, monsieur le drôle; toutes les plaintes que j'ai entendues sur votre compte, je ne les crois pas toutes..... non..... mais c'est la faute de ma lenteur à croire, si je ne les crois pas; car je sais que vous ne manquez pas de folie pour oser commettre ces méchancetés, et

350 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
que vous avez aussi autant d'adresse qu'il en faut  
pour les commettre subtilement.

LE BOUFFON.

Vous n'ignorez pas, madame, que je suis un  
pauvre diable.

LA COMTESSE.

C'est bien, monsieur.

LE BOUFFON.

Non, madame, il n'est pas bien que je sois pau-  
vre, quoique la plupart des riches soient damnés.  
Mais si je puis obtenir le consentement de votre al-  
tesse pour me marier, la jeune Isabeau et moi, nous  
ferons comme nous pourrons.

LA COMTESSE.

Tu veux donc aller mendier?

LE BOUFFON.

Je ne mendie rien, madame, que votre consente-  
ment dans cette affaire.

LA COMTESSE.

Dans quelle affaire?

LE BOUFFON.

Dans l'affaire d'Isabeau et la mienne. Service n'est  
pas héritage; et je crois bien que je n'obtiendrai  
jamais la bénédiction de Dieu, avant qu'il sorte un  
rejeton de mon corps; car, comme on dit, les en-  
fans sont une bénédiction de Dieu.

LA COMTESSE.

Dis-moi ta raison : pourquoi veux-tu te marier?

LE BOUFFON.

Mon pauvre corps, madame, le demande : je suis poussé par la chair ; et il faut qu'il aille celui que le diable pousse.

LA COMTESSE.

Sont-ce là toutes les raisons de monsieur ?

LE BOUFFON.

Vraiment, madame, j'en ai encore d'autres, et de pieuses ; qu'elles soient ce qu'elles voudront.

LA COMTESSE.

Peut-on les savoir ?

LE BOUFFON.

J'ai été, madame, une créature corrompue, comme vous et tous ceux qui sont de chair et de sang ; et, en vérité, je me marie, afin de pouvoir me repentir... <sup>(8)</sup>

LA COMTESSE.

De ton mariage bien plus vite que de ta méchanceté.

LE BOUFFON.

Je suis absolument dépourvu d'amis, madame, et j'espère m'en procurer par ma femme.

LA COMTESSE.

Malheureux ! de tels amis sont tes ennemis.

LE BOUFFON.

Vous n'y êtes pas, madame, ce sont de grands amis ; car les fripons viennent faire pour moi ce que je suis las de faire moi-même. Celui qui laboure ma terre épargne mon attelage et me laisse en re-

352 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
cueillir la moisson : si je suis cocu , il est mon valet :  
celui qui réjouit ma femme , est le bienfaiteur de  
ma chair et de mon sang ; celui qui fait du bien à  
ma chair et à mon sang , aime ma chair et mon  
sang ; celui qui aime ma chair et mon sang , est  
mon ami : *Ergo* , celui qui caresse ma femme est  
mon ami. Si les hommes pouvaient se trouver con-  
tens de ce qu'ils sont , il n'y aurait aucune crainte à  
avoir dans le mariage ; car le jeune Charon le pu-  
ritain , et le vieux Poysam le papiste , quoique leurs  
cœurs diffèrent en religion , leurs têtes à tous les  
deux n'en font qu'une. Ils peuvent jouer de la corne  
ensemble comme les meilleurs beliers d'un trou-  
peau.

LA COMTESSE.

Seras-tu donc toujours uné mauvaise langue et  
un valet calomniateur ?

LE BOUFFON.

Je suis un prophète, <sup>(9)</sup> madame , et je dis la vé-  
rité par le plus court chemin.

« Je répéterai la ballade  
» Que les hommes trouveront vraie.  
» Le mariage vient par destinée ;  
» Le coucou chante par nature. »

LA COMTESSE.

Retirez-vous ; je ne veux plus avoir de paroles  
avec vous.

L'INTENDANT.

Voudriez-vous , madame , lui dire d'appeler Hé-  
lène : j'ai à vous parler d'elle ?

LA COMTESSE.

L'ami, dites à ma demoiselle que je voudrais lui parler ; c'est Hélène que je demande.

LE BOUFFON, au nom d'Hélène, se rappelle une ancienne ballade qu'il chante.

Quoi, dit-elle, était-ce cette belle figure  
 Qui fut cause que les Grecs saccagèrent Troie ?  
 Folle entreprise ! folle entreprise !  
 Et ce méchant Paris était la joie du roi Priam !  
 Elle soupira en s'arrêtant ,  
 En s'arrêtant elle soupira  
 Et prononça cette sentence :  
 « Parmi neuf mauvaises s'il y en a une bonne ,  
 Il y en a donc une bonne sur dix. »

LA COMTESSE.

Quoi, une bonne femme sur dix ! Vous altérez la chanson, coquin.

LE BOUFFON.

Une bonne femme sur dix, c'est purifier la chanson, madame. Si le bon Dieu voulait pourvoir ainsi le monde toute l'année, je ne me plaindrais pas de la dime des femmes, si j'étais le curé. Une sur dix ! vraiment s'il nous naissait seulement une bonne femme à l'apparition de chaque comète, à chaque tremblement de terre, la loterie des hommes serait bien améliorée ; mais à présent un homme pourrait plutôt vivre après avoir arraché son cœur, qu'il n'attrapera une bonne femme.

LA COMTESSE.

Voulez-vous sortir de ma présence, monsieur le drôle, et faire ce que vous commande.

LE BOUFFON.

Dieu veuille qu'un homme puisse obéir aux ordres d'une femme sans faire de malheur. Quoique l'honnêteté ne soit pas puritaine..... elle ne veut cependant faire de mal à personne ; et elle consentira plutôt à porter le surplis de l'humilité sur la robe noire d'un cœur gonflé d'orgueil. Sérieusement je pars : mon message est de dire à Hélène de venir ici.

( Il sort. )

LA COMTESSE.

Eh bien , maintenant ! qu'avez-vous à me dire ?

L'INTENDANT.

Je sais , madame , que vous aimez tendrement votre demoiselle.

LA COMTESSE.

Oui , je l'aime : son père l'a léguée à mes soins ; et elle-même , sans le privilège d'aucune autre considération , a des droits légitimes à l'amitié qu'elle trouve en moi. Je lui dois bien plus qu'il ne lui a été payé , et je lui paierai plus qu'elle ne demandera.

L'INTENDANT.

Madame , je me trouvai dernièrement beaucoup plus près d'elle qu'elle ne l'eût désiré , je pense. Elle était seule , elle se parlait à elle-même , et confiait ses secrets à ses propres oreilles : elle pensait , j'oserais le jurer pour elle , qu'il n'y en avait point d'étrangères qui pût les entendre. Le sujet de son entretien , c'était qu'elle aimait votre fils. « La fortune , dit-elle , n'est point une déesse , puisqu'elle a mis une si grande différence entre son rang et le mien : l'amour n'est point un dieu , puisqu'il ne veut

montrer son pouvoir que lorsque la naissance et les biens sont égaux : Diane n'est point la reine des vierges, puisqu'elle a pu permettre que son infortunée chevalière soit surprise sans défense à la première attaque, et qu'elle la laisse sans espoir de rançon. » Elle disait cela de l'accent le plus triste et le plus affecté dont j'aie jamais entendu se plaindre une jeune fille. J'ai cru, madame, qu'il était de mon devoir de vous en instruire sur-le-champ, puisqu'il vous importe un peu de le savoir, à cause du malheur qui pourrait en arriver.

## LA COMTESSE.

Vous avez rempli le devoir d'un honnête homme ; mais gardez ce secret pour vous seul. Plusieurs remarques semblables à la vôtre m'avaient déjà instruite de ce mystère ; mais elles étaient toutes si incertaines, que je ne pouvais ni les croire ni les rejeter non plus tout-à-fait. Laissez-moi, je vous prie : cachez bien tout ceci au fond de votre âme : je vous remercie de l'honnêteté de votre confiance ; je vous en dirai davantage une autre fois. (*L'intendant sort ; Hélène entre.*) Voilà comme j'étais quand j'étais jeune. Si nous écoutons la nature, ces faiblesses sont notre lot ; cette épine est inséparablement attachée à la rose de notre jeunesse. Notre sang est à nous, et ceci est né dans notre sang. Partout où la forte passion de l'amour s'imprime dans un jeune cœur, c'est le sceau de la vérité de la nature. Le souvenir de ces beaux jours, qui sont passés pour moi, me rappelle les mêmes fautes. Ah ! je ne croyais pas alors que ce fussent là des fautes. Je

356 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
le vois bien maintenant ; son œil en est malade,  
presque éteint.

HÉLÈNE.

Que désirez-vous de moi, madame ?

LA COMTESSE.

Tu sais, Hélène, que je suis une mère pour toi.

HÉLÈNE.

Vous êtes mon honorable maîtresse.

LA COMTESSE.

Non, mais une mère. Pourquoi ne m'appelles-tu pas ta mère ? Lorsque j'ai prononcé le nom de mère, j'ai cru que tu venais de voir un serpent. Qu'y a-t-il donc dans ce nom de mère, pour qu'il te fasse tressaillir ? Oui, je vous le dis, je suis votre mère, et je vous mets au nombre des enfans que j'ai portés dans mon sein. On a vu souvent l'adoption le disputer en tendresse à la nature ; et notre choix nous donne une tige naturelle, provenue de semences étrangères. Tu n'as jamais oppressé mon sein des douleurs de mère, et cependant je te montre toute la tendresse d'une mère. Au nom de Dieu, jeune fille, est-ce glacer ton sang que de te dire : « Je suis ta mère ? » Pourquoi ce triste précurseur des larmes, cet arc-en-ciel de couleurs <sup>(10)</sup> couronne-t-il tes yeux humides ? Pourquoi ? Parce que je t'appelle ma fille ?

HÉLÈNE.

Parce que je ne le suis pas.

LA COMTESSE.

Je te dis que je suis ta mère.

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi, madame, le comte de Roussillon ne peut être mon frère ; je suis d'une naissance obscure, et lui d'une famille illustre : mes parens sont inconnus, les siens sont tous nobles : il est mon maître, mon cher seigneur, et je vis pour le servir, et je veux mourir son humble vassale. Il ne faut pas qu'il soit mon frère.

LA COMTESSE.

Ni moi votre mère, sans doute ?

HÉLÈNE.

Vous, ma mère, madame ! oh ! plutôt à Dieu ! (pourvu que monseigneur votre fils ne soit pas mon frère) plutôt à Dieu que vous fussiez en effet ma mère, ou que vous fussiez la mère de tous deux ! je ne le désire pas plus que je ne désire le ciel ; oui, pourvu que je ne sois pas sa sœur. Ne serait-il donc pas possible que je fusse votre fille, sans qu'il fût mon frère ?

LA COMTESSE,

Oui, Hélène, tu peux être ma belle-fille. A Dieu ne plaise que ce soient là tes vœux ! Les noms de fille et de mère font une si vive impression sur ton sang ! Quoi ! tu pâlis encore !.. Mes soupçons ont enfin surpris le secret de ton amour. Je pénètre maintenant le mystère de ton penchant pour la solitude, et je découvre enfin la source de tes larmes amères. Maintenant il est plus clair que le jour, que tu aimes mon fils. Il serait honteux de vouloir dissimuler un secret que ta passion trahit et publie, et de vouloir me dire que tu ne l'aimes pas : ainsi, dis-le-

moi ; avoue-moi que cela est vrai : car vois , tes joues , par leur rougeur , se l'avouent l'une à l'autre , et tes yeux le voient éclater si manifestement dans ta conduite , qu'ils le disent aussi dans leur langage . Il n'y a que la mauvaise honte et une obstination d'enfer qui enchaîne ta langue , pour rendre la vérité suspecte . Parle : cela est-il vrai ? — Si cela est , tu as dévidé un joli peloton . Si cela n'est pas , jure que je me trompe : cependant je te l'ordonne au nom du ciel , dont j'attends pour toi la protection et les secours : dis-moi la vérité .

HÉLÈNE.

Ma bonne maîtresse , daignez me pardonner .

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils ?

HÉLÈNE.

Votre pardon , ma généreuse maîtresse .

LA COMTESSE.

Aimez-vous mon fils ?

HÉLÈNE.

Ne l'aimez-vous pas , vous , madame ?

LA COMTESSE.

Point de détours . Mon amour pour lui est fondé sur un lien que personne n'ignore . Allons , allons , découvre-moi l'état de ton cœur , car ta passion elle-même t'accuse .

HÉLÈNE.

Hé bien , à vos genoux je l'avoue devant le ciel et devant vous , madame , que j'aime votre fils plus encore que vous , et qu'après le ciel , c'est lui que

j'aime le plus. Mes parens étaient pauvres, mais honnêtes ; mon amour est honnête comme eux. N'en soyez pas offensée ; car il ne fait aucun tort à celui qui est aimé de moi. Je ne le poursuis point par aucunes avances présomptueuses, je ne voudrais pas même l'obtenir avant de le mériter, et cependant je ne sais pas comment je pourrai le mériter jamais. Je sais que j'aime en vain ; je lutte contre l'espérance, et cependant j'ai beau verser les flots de mon amour dans ce crible perfide et fuyant, jamais je ne m'aperçois qu'il diminue. — Ainsi, semblable à l'Indien, religieuse dans mon erreur, j'adore le soleil, qui regarde son adorateur, mais qui ne sait rien de plus de lui. Ma chère maîtresse, ne me rendez pas votre haine pour mon amour, parce que j'aime ce que vous aimez. Mais vous-même, madame, dont l'honorable vieillesse annonce une jeunesse vertueuse, si jamais vous avez brûlé d'une flamme si pure, de désirs si chastes, et d'un amour si tendre, que Diane était en même temps pour vous la déesse de l'amour, oh ! accordez votre pitié à celle dont l'état est si malheureux, qu'elle ne peut que prêter et donner, où elle est sûre de toujours perdre ; qui ne cherche point à trouver ce que ses vœux recherchent, mais qui, semblable à l'énigme, chérit le secret qui est sa mort <sup>(17)</sup>.

LA COMTESSE.

N'aviez-vous pas dernièrement le projet d'aller à Paris ? Parlez-moi franchement.

HÉLÈNE.

Oui, madame, je me proposais d'y aller.

LA COMTESSE.

Et pourquoi ? Dites la vérité.

HÉLÈNE.

Je dirai la vérité, j'en jure par la grâce du ciel même. Vous savez que mon père m'a laissé quelques recettes d'un effet merveilleux et éprouvé, que sa vaste science et son expérience connue avaient recueillies pour des spécifiques souverains, et qu'il me recommanda de les garder avec soin, et de ne les donner qu'avec réserve et mystère, comme des ordonnances qui renfermaient en elles de bien plus grandes vertus, qu'on n'en pouvait juger sur l'étiquette. Parmi ces recettes, il y a un remède, dont la bonté est reconnue pour guérir les maladies de langueur désespérées telles que celles dont le roi est condamné à périr.

LA COMTESSE.

Était-ce là votre motif pour aller à Paris ? Répondez.

HÉLÈNE.

C'est votre noble fils, madame, qui m'a fait naître cette idée : autrement, Paris et la médecine, et le roi, ne me seraient peut-être jamais venus dans la pensée.

LA COMTESSE.

Mais, Hélène, si tu offrais au roi tes prétendus secours, penses-tu qu'il les accepterait ? Le roi et ses médecins sont d'accord sur ce point. Lui, il est persuadé qu'ils ne peuvent le guérir ; eux le sont aussi qu'ils ne peuvent le guérir. Quelle confiance auraient-ils dans une pauvre jeune fille sans études

et sans connaissances, lorsqu'eux-mêmes, après avoir épuisé toute la science des écoles, ils ont abandonné le mal à lui-même ?

HÉLÈNE.

Je compte, fondée sur un secret pressentiment, encore plus que sur la science de mon père, qui était pourtant le plus habile de sa profession, que sa bienfaisante recette, qui fait mon héritage, sera bénie, pour mon bonheur, par une heureuse étoile du ciel. Et vous, madame, si vous voulez me permettre de tenter son succès, je répondrai sur ma vie, que je perdrai sans regret, de la guérison du roi, pour tel jour et à telle heure.

LA COMTESSE.

Le crois-tu ?

HÉLÈNE.

Oui, madame, et j'en suis convaincue.

LA COMTESSE.

Hé bien, Hélène, tu auras mon consentement, ma tendresse, de l'argent, une suite, et mes pressantes recommandations à tous mes amis, qui sont à la cour. Je resterai ici, et je prierai Dieu de bénir ton entreprise. Pars dès demain matin, et sois sûre que tous les secours que je puis te donner, ne te manqueront pas.

(Elles sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

---

## ACTE DEUXIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Paris. — Appartement dans le palais du roi.

LE ROI paraît au milieu de deux jeunes seigneurs, qui prennent congé de lui, et partent pour la guerre de Florence. BERTRAND et PAROLLES. Fanfares.

LE ROI.

ADIEU, jeune seigneur. Ne perdez jamais de vue ces principes d'un guerrier. — Adieu, vous aussi, seigneur. Partagez mon conseil entre vous. Si chacun de vous se l'approprie tout entier, c'est un présent d'une nature à s'étendre à proportion qu'il est reçu, et il suffira pour tous deux.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est notre espérance, sire, qu'après nous être formés dans le métier de la guerre, nous reviendrons à votre cour, et que nous trouverons la santé de votre majesté rétablie.

LE ROI.

Non, non ; cela est impossible : et cependant mon cœur ne veut pas se laisser abattre par la maladie

qui mine mes jours. Adieu, jeunes guerriers. Soit que je vive, ou que je meure, montrez-vous de vrais enfans des vaillans Français. Que la haute Italie <sup>(12)</sup>, (cette nation dégénérée qui n'a hérité que des défaites de la dernière monarchie) reconnaisse que vous n'allez pas seulement courtiser l'honneur, mais vous unir inséparablement à lui. Tandis que les plus braves de vos rivaux reculent, sachez trouver ce que vous cherchez pour vous faire proclamer hautement par la renommée. — Je vous dis adieu.

SECOND SEIGNEUR.

Que la santé soit aux ordres de votre majesté!

LE ROI.

Et ces jeunes filles d'Italie, défiez-vous d'elles. On dit que nos Français n'ont point de langue pour les refuser, lorsqu'elles demandent : prenez garde d'être captifs, avant d'être soldats.

LES DEUX SEIGNEURS.

Vos sages avis sont gravés dans nos cœurs.

LE ROI.

Adieu. (*A quelqu'un de ses gens.*) Venez à moi.

( On le conduit sur un lit de repos. )

PREMIER SEIGNEUR, à Bertrand.

O mon cher Bertrand, faut-il que nous vous laissions derrière nous!

PAROLLES.

Il n'y a pas de sa faute, le jeune galant.

SECOND SEIGNEUR.

Oh ! c'est une superbe campagne.

PAROLLES.

Admirable. J'ai vu ces guerres.

BERTRAND.

On m'ordonne de rester ici, et l'on m'écarte, en me criant aux oreilles : *Trop jeune, l'année prochaine, il est trop tôt encore.*

PAROLLES.

Si votre cœur tient si fort à cette envie ; hé bien, jeune homme, dérobez-vous bravement, et partez sans congé.

BERTRAND.

On me force à rester ici pour être le complaisant d'une jupe, et faire crier ma fine chaussure sur un parquet uni, jusqu'à ce que tout l'honneur soit enlevé du champ où il s'acquiert, et sans user d'épée que pour danser <sup>(13)</sup>. — Par le ciel, je m'évaderai!

PREMIER SEIGNEUR.

Il est honorable de s'évader ainsi.

PAROLLES.

Hasardez cet écart, comte.

SECOND SEIGNEUR.

Je suis votre second ; adieu.

BERTRAND.

Je tiens à vous ; et notre séparation est une torture.

PREMIER SEIGNEUR, à Parolles.

Adieu, capitaine.

SECOND SEIGNEUR.

Salut, aimable monsieur Parolles.

PAROLLES.

Nobles héros, mon épée et les vôtres sont de la même famille. Mes braves et brillans seigneurs ! Un mot, mes braves cœurs. — Vous trouverez, dans le régiment des Spiniens, un certain capitaine Spurio, avec sa cicatrice ici sur la joue gauche, une marque de guerre, que cette mienne épée lui a gravée sur le visage : dites-lui que je suis en vie, et retenez bien les récits qu'il vous fera de moi.

SECOND SEIGNEUR.

Nous n'y manquerons pas, noble capitaine.

(Les deux seigneurs sortent.)

PAROLLES.

Que Mars vous chérisse comme ses disciples. (*Voyant le roi se lever sur son séant.*) Quel parti prenez-vous ?

BERTRAND.

Arrête. — Le roi...

PAROLLES.

Étendez donc plus loin vos politesses avec ces nobles seigneurs : vous vous êtes renfermé dans une formule d'adieu trop froide : soyez plus démonstratif avec eux ; ce sont eux qui dirigent les modes ; leur tournure, leur manière de manger, leur langage, tout est sous l'influence de l'astre le plus en vogue : et quand ce serait le diable qui conduirait la danse, ce serait eux qu'il faudrait imiter et suivre : courez les rejoindre, et mettez plus de chaleur dans vos adieux.

BERTRAND.

C'est ce que je veux faire.

PAROLLES.

De braves gens ! et qui ont tout l'air de devenir de robustes guerriers..

( Ils sortent. )

( Entre Lafeu. )

LAFEU, se prosternant devant le roi.

Pardon, mon souverain, pour moi et les nouvelles que j'apporte.

LE ROI.

Je vous l'accorderai, si vous le voulez.

LAFEU, se relevant.

Vous voyez donc debout devant vous un homme qui apporte son pardon. Je voudrais, sire, que vous vous fussiez mis à genoux pour demander mon pardon, et que vous pussiez, à mon commandement, vous relever comme moi.

LE ROI.

Je le voudrais aussi : je t'aurais cassé la tête et je t'en aurais demandé pardon après.

LAFEU.

D'honneur, c'eût été cette fois bien mal à propos. — Mon cher souverain, voici ce dont il sagit : voulez-vous être guéri de votre infirmité ?

LE ROI.

Non.

LAFEU.

Oh ! ne voulez-vous pas de raisin, renard royal ? Mais vous mangerez le mien si vous pouvez y atteindre <sup>(14)</sup>. J'ai vu un médecin qui est capable de faire entrer la vie dans une pierre, d'animer un

rocher, de vous faire danser la canarie <sup>(15)</sup> avec feu et du pas le plus précipité. Son simple toucher aurait la vertu de ressusciter le roi Pepin : oui, de faire prendre au grand Charlemagne une plume en main, pour lui écrire à elle un billet doux.

LE ROI.

Que voulez-vous dire par *elle* ?

LAFEU.

Je veux dire un docteur femelle. — Sire, il y en a un d'arrivé à votre cour, si vous voulez la voir. — Sur ma foi, sur mon honneur, si après ce début léger je puis revenir à vous parler sérieusement, j'ai eu un entretien avec un individu, qui par son sexe, par sa jeunesse, par sa déclaration, par ses sages discours et la constance de sa résolution, m'a plus étonné que je n'ose l'avouer, dans la crainte du reproche de faiblesse. — Voulez-vous la voir, sire (car elle le demande avec instance), et savoir ce qu'elle veut faire ? Après, moquez-vous bien de moi.

LE ROI.

Allons, bon Lafeu, introduis ta merveille, afin que nous puissions partager ton admiration, ou te guérir de la tienne, en admirant nous-mêmes ta folie.

LAFEU.

Oh ! je vous convaincrail, et cela avant que la journée soit passée.

(Lafeu sort.)

LE ROI.

Voilà toujours ses grands prologues, pour aboutir à des riens.

(Lafeu revient, et introduit Hélène.)

LAFEU, à Hélène.

Allons, entrez.

LE ROI.

Tant de hâte donne des ailes.

LAFEU, à Hélène.

Allons, avancez. Voilà sa majesté : déclarez-lui vos intentions. Vous avez un minois fripon ; mais sa majesté ne craint guère ces sortes de traîtres. Je suis l'oncle de Cressida <sup>(16)</sup>, en osant vous laisser tous deux seuls ensemble. Adieu.

(Il sort.)

LE ROI.

Hé bien, ma belle, est-ce à moi que vous avez affaire ?

HÉLÈNE.

Oui, mon digne souverain. Gérard de Narbonne était mon père, bien connu dans l'art qu'il professait.

LE ROI.

Je l'ai connu.

HÉLÈNE.

Je puis donc me dispenser de vous faire son éloge : il suffit de le connaître. — Sur son lit de mort, il me donna plusieurs recettes ; une entre autres qui était le fruit le plus précieux de sa pratique, la fille favorite de sa longue expérience, et il m'ordonna de serrer ce trésor comme un troisième œil, plus cher, plus infailible que les deux miens. C'est ce que j'ai fait ; et ayant ouï dire que votre majesté était atteinte de la funeste maladie, dont la cure a fait le plus d'honneur à la vertu du remède que m'a laissé

mon tendre père, je suis venue vous l'offrir avec mes secours, dans l'humilité du dévouement le plus profond.

LE ROI.

Nous vous rendons grâces, jeune beauté; mais nous ne pouvons être si crédule en guérison, lorsque nos plus savans docteurs nous abandonnent, et que le collège entier des médecins assemblé a décidé que tous les efforts de l'art ne pouvaient rien pour retirer la nature de sa situation désespérée. — Je dis que nous ne devons pas déshonorer notre jugement, ni nous laisser corrompre par une folle espérance, au point de prostituer à des empyriques notre maladie jugée incurable : un roi ne doit pas détruire, par une faiblesse, sa réputation, en donnant son estime à un secours insensé, lorsqu'il est persuadé qu'il ne faut plus songer à aucun secours.

HÉLÈNE.

Mon zèle m'indemniserà de mes peines. Je ne vous importunerai pas davantage de mes instances, pour vous faire accepter mes secours; et je demande humblement à votre majesté la grâce d'une légère part à son estime, en prenant congé d'elle.

LE ROI.

Je ne peux vous donner moins, si je veux passer pour reconnaissant. Vous avez eu la volonté de me secourir : je vous dois et vous donne les remerciemens qu'un homme, à l'article de la mort, doit à ceux qui font des vœux pour sa vie. Mais vous n'avez aucune connaissance de ce que je sais, moi, par-

370 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
faitement : je connais tout mon danger, et vous ne  
connaissiez point de remède.

HÉLÈNE.

Je vous en offre un qui n'entraîne aucun danger dans son essai, puisque vous avez placé votre repos dans l'opinion que votre mal était incurable.—Celui qui opère les plus grands prodiges, les accomplit souvent par la main du plus faible ministre : ainsi la Sainte-Écriture nous montre la sagesse dans l'enfance, dans des cas où les juges n'étaient eux-mêmes que des enfans. Tandis que les plus sages des mortels niaient les miracles, on a vu de grands déluges sortir de faibles sources, et de vastes mers se tarir. Souvent l'attente échoue où elle promettait le plus ; et souvent elle réussit dans les cas où l'espérance est morte, et où règne le désespoir.

LE ROI.

Je ne dois point vous écouter. Adieu, obligeante fille. Vos peines n'étant pas employées, c'est à vous de vous en payer. Des offres qu'on n'accepte point recueillent un remerciement pour leur salaire.

HÉLÈNE.

Ainsi un service inspiré par le ciel est traversé par un seul mot ! Il n'en est pas de celui qui connaît toutes choses, comme de nous, faibles créatures, qui ne pouvons asseoir nos conjectures que sur les apparences. Mais c'est en nous un excès de présomption, lorsque nous regardons le secours du ciel comme l'ouvrage de l'homme. Sire, donnez votre consentement à mon zèle : faites l'épreuve du ciel, et non pas de moi. Je ne suis point un imposteur

qui proclame une intention qu'il n'a pas. Mais sachez que je crois, et croyez aussi que je sais qu'il est certain que mon art n'est pas sans puissance, ni vous sans espoir de guérison.

LE ROI.

Avez-vous donc tant de confiance ? En combien de temps espérez-vous me guérir.

HÉLÈNE.

Si l'auteur suprême des grâces me seconde, avant que les chevaux du soleil aient fait parcourir à son char emflammé deux fois la révolution d'un jour ; avant que l'humide Hespérus ait deux fois éteint sa lampe assoupissante dans les sombres vapeurs de l'occident ; avant que le sablier du pilote lui ait marqué vingt-quatre fois l'écoulement rapide des minutes, ce qu'il y a d'infirmes dans les parties saines de votre corps, sera dissipé : la santé reprendra son libre cours, et le mal sera détruit.

LE ROI.

Quel gage oses-tu hasarder de ta certitude et de ta confiance ?

HÉLÈNE.

La peine de l'impudence, qui est la hardiesse d'une prostituée ; ma honte proclamée dans d'injurieuses ballades ; l'infamie attachée à mon nom de vierge ; qu'on me fasse souffrir tout ce qu'il y a de pire, et que ma vie finisse dans les tortures.

LE ROI.

Il me semble que j'entends un esprit céleste parler par ta bouche, et que je sens dans ton faible organe

l'accent de sa voix puissante. Ce qui paraîtrait impossible à la raison , paraît raisonnable à celui qui t'entend. Ta vie est d'un grand prix ; car tout ce que la vie a de précieux , tout ce qui attache à elle, tu le possèdes : jeunesse , beauté , sagesse , courage , vertu , tout ce que le bonheur et le printemps de l'âge peuvent donner ; hasarder tous ces biens, c'est de ta part un indice évident , ou d'une science infinie , ou du plus monstrueux désespoir. Aimable docteur , je veux essayer de ton remède qui , si je meurs , te donnera la mort.

HÉLÈNE.

Si je ne remplis pas ma promesse dans le temps fixé , ou que j'échoue dans le succès que j'ai annoncé , faites-moi mourir sans pitié ; et ma mort sera bien méritée. Si je ne vous guéris pas je le paierai de ma vie ; mais si je vous guéris , quelle récompense me promettez-vous ?

LE ROI.

Faites votre demande.

HÉLÈNE.

Mais me l'accorderez-vous ?

LE ROI.

Oui , par mon sceptre et par toutes mes espérances dans le ciel !

HÉLÈNE.

Hé bien , vous me ferez don , de votre main royale , de l'époux que je vous demanderai , et qu'il sera en votre pouvoir de me procurer. Loin de moi l'arrogante présomption de le choisir dans le sang

royal de France, et de vouloir perpétuer la bassesse de mon nom obscur par un rejeton, par une image de votre auguste famille; mais j'aurai la liberté de demander, et vous celle de me donner un de vos vassaux que je connais bien.

LE ROI.

Voilà ma main; tes promesses remplies d'abord, ta volonté sera obéie et exécutée par mes soins: ainsi choisis à ton gré ton temps, car moi, décidé à être ton malade, je me repose entièrement sur toi. Je devrais te questionner davantage... quoique, quand j'en saurais davantage, je ne pourrais pas avoir plus de confiance en toi... Je pourrais te demander d'où tu viens, qui t'a conduite à ma cour; mais sois-y la bienvenue, sans autres questions, et pleinement accueillie, sans aucun doute.—Donne-moi quelque soulagement. — Oh! si tes succès égalent tes promesses, ma récompense égalera ton bienfait.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Roussillon. — Appartement du palais de la comtesse.

LA COMTESSE entre avec LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Viens çà, l'ami. Je veux voir jusqu'à quel degré s'étend ton savoir-vivre.

LE BOUFFON.

Je vais vous montrer que je suis fort bien nourri

374 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
et fort mal élevé. Je sais que je n'ai affaire qu'avec  
la cour.

LA COMTESSE.

Comment, *qu'avec la cour*? Et à quel autre lieu  
attaches-tu donc plus d'importance, pour nommer  
la cour avec tant de mépris : *qu'avec la cour*, dis-tu?

LE BOUFFON.

En vérité, madame, si Dieu a prêté à un homme  
quelques mœurs, il peut bien les mettre de côté à  
la cour. Celui qui ne sait pas faire la révérence,  
ôter son chapeau, baiser sa main et dire des riens,  
n'a ni jambes, ni mains, ni bouche, ni chapeau,  
et ma foi, cet homme, à dire vrai, n'était pas fait  
pour la cour; mais, pour moi, j'ai une réponse qui  
peut servir à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vraiment, c'est là une bien bonne réponse que  
celle qui peut aller à toutes les questions.

LE BOUFFON.

C'est comme une chaise de barbier qui va bien  
à tous les derrières, pointus, ronds, carrés, à tous  
les derrières possibles.

LA COMTESSE.

Et ta réponse sera bonne pour toutes les ques-  
tions?

LE BOUFFON.

Aussi bonne que des pièces de huit sous pour un  
procureur, une couronne française pour une fille en  
taffetas<sup>(17)</sup>; que l'anneau de jonc de Tibbie<sup>(18)</sup>, pour  
l'index de Tom, une gauffre pour le mardi gras,

une danse moresque pour le jour de mai, la cheville pour le trou, le cocu pour ses cornes, une méchante diablesse pour un mari bourru, les lèvres de la nonne pour la bouche du moine; enfin, que le *pud-ding* pour la peau qui l'enveloppe.

LA COMTESSE.

As-tu, te dis-je, une telle réponse qui s'ajuste à toutes les questions?

LE BOUFFON.

Oui, depuis le duc jusqu'au dernier constable, elle conviendra à toutes les questions.

LA COMTESSE.

Ce doit être une réponse d'une prodigieuse étendue pour faire ainsi face à toutes les demandes.

LE BOUFFON.

Une bagatelle, en vérité, si les savans voulaient l'apprécier à sa juste valeur. La voici, avec toutes ses dépendances. Demandez-moi si je suis un courtisan; il ne vous en coûtera rien pour apprendre.

LA COMTESSE.

Allons, redevenons jeunes si nous pouvons <sup>(19)</sup>. — Je vais faire la folle en te faisant la question, dans l'espérance que ta réponse me rendra plus sage. Allons je vous prie, l'ami, dites-moi, êtes-vous un courtisan?

LE BOUFFON.

O *mon Dieu*, *monsieur* <sup>(20)</sup>! — Voilà un moyen bien simple d'expédier les questionneurs. — Allons, encore, encore, une centaine de questions.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis un de vos amis dévoués, qui vous chéris tendrement.

LE BOUFFON.

*O mon Dieu, monsieur!* — Allons, serré, ne me ménagez pas.

LA COMTESSE.

Je pense bien, monsieur, que vous ne pouvez pas manger de ce mets grossier.

LE BOUFFON.

*O mon Dieu, monsieur!* — Allons, embarrassez-moi, je vous ferai face.

LA COMTESSE.

Vous avez été châtié ces jours derniers, monsieur, à ce que je crois.

LE BOUFFON.

*O mon Dieu, monsieur!* — Allons, ne m'épargnez pas.

LA COMTESSE.

Criez-vous, *ô mon Dieu, monsieur!* et ne m'épargnez pas, lorsqu'on vous châtie? Vraiment votre *ô mon Dieu, monsieur!* va on ne peut pas mieux dans cette occasion; ce serait fort bien répondre au fouet quand on ne ferait que vous lier pour le recevoir.

LE BOUFFON.

Je n'ai jamais eu tant de malheur dans ma vie, pour mon *ô mon Dieu, monsieur!* je vois bien à présent que les choses peuvent servir long-temps, mais pas toujours.

LA COMTESSE.

Je fais vraiment la ménagère prodigue avec le temps, de le dépenser en vains propos avec un fou.

LE BOUFFON.

*O mon Dieu, monsieur!* — Tenez, voilà que la réponse revient bien là.

LA COMTESSE.

Allons, monsieur, finissons; donnez cette lettre à Hélène, et pressez-la de me faire réponse sur-le-champ; recommandez-moi à mes parens, à mon fils : ce n'est pas beaucoup...

LE BOUFFON.

Oui, ne pas beaucoup vous recommander à eux?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas beaucoup de peine pour vous, voilà ce que je veux dire. Vous m'entendez?

LE BOUFFON.

Avec le plus grand fruit : je suis là avant que mes jambes y soient.

LA COMTESSE.

Allons, hâte-toi de revenir ici.

( Ils sortent. )

### SCÈNE III.

Paris. — Appartement du palais du roi.

Entrent BERTRAND , LAFEU , PAROLLES.

LAFEU.

On dit que le temps des miracle est passé ; et nous avons nos seigneurs les philosophes pour faire de tous les phénomènes surnaturels et sans cause visible, des événemens communs et familiers. Il arrive de là que nous nous jouons des prodiges les plus effrayans, nous retranchant dans une science illusoire, lorsque nous devrions nous soumettre à une peur inconnue.

PAROLLES.

Oui, c'est une des plus rares merveilles qui ait éclaté dans nos temps modernes.

BERTRAND.

Oh ! sans doute !

LAFEU.

D'être abandonné des gens de l'art.

PAROLLES.

C'est ce que je dis, de Galien et de Paracelse.

LAFEU.

De tous les personnages savans et authentiques <sup>(21)</sup>.

PAROLLES.

Oui, c'est ce que je dis.

LAFEU.

Qui l'ont abandonné comme incurable.

PAROLLES.

Oui, vraiment, c'est ce que je dis aussi.

LAFEU.

Sans espoir ni remède...

PAROLLES.

Oui, comme un homme qui serait assuré de...

LAFEU.

Une vie incertaine, et une mort inévitable.

PAROLLES.

C'est cela même : vous avez raison : c'est ce que j'allais dire.

LAFEU.

Je puis dire que c'est là un phénomène tout nouveau dans le monde.

PAROLLES.

C'en est un en effet ; si vous voulez le voir en représentation, vous le lirez dans... Quel est le titre de cette brochure ?

LAFEU.

*Représentation d'un effet céleste dans un acteur de la terre* <sup>(22)</sup>.

PAROLLES.

C'est justement là ce que je voulais dire : c'est cela même.

LAFEU.

En vérité, le dauphin n'est pas plus sain ni plus vigoureux. — En vérité, je parle relativement à....

PAROLLES.

Oh ! cela est étrange , très-étrange : voilà toute l'histoire et l'embarrassant de la chose , et il faut être d'un esprit bien pervers , pour ne pas reconnaître dans cet événement.....

LAFEU.

La main du ciel même.

PAROLLES.

Oui , c'est ce que je dis.

LAFEU.

Par le plus faible...

PAROLLES.

Et le plus débile ministre : un grand pouvoir , une puissance extraordinaire , qui devrait en vérité produire encore sur nous d'autres effets que la simple guérison du roi ; comme , par exemple...

LAFEU.

Une reconnaissance universelle.

PAROLLES.

Je voulais le dire : vous avez bien raison. —Voici le roi qui vient.

(Entrent le roi, Hélène, suite.)

LAFEU.

Frais et dispos , comme dit le Hollandais ! J'en aimerai encore mieux les jeunes filles , tant qu'il me restera une dent dans la bouche. Hé mais , il est en état de danser une *courante* avec elle.

PAROLLES.

Mort du vinaigre ! n'est-ce pas-là Hélène ?

LAFEU.

Devant Dieu , je le pense.

LE ROI.

Allez , faites venir ici tous les seigneurs de ma cour. (*A Hélène*). Asseyez-vous , mon ange conservateur , à côté de votre patient ; et de cette main rajeunie , où vous avez rappelé la vie et le sentiment , recevez une seconde fois la confirmation de ma promesse : je suis prêt à vous faire le don que vous désirez , et je n'attends de vous qu'un mot qui le nomme. (*Plusieurs seigneurs entrent.*) Bel ange , promenez vos regards autour de vous : cette troupe de jeunes et nobles seigneurs sont à ma disposition , et je puis exercer sur eux la puissance d'un souverain et l'autorité d'un père : faites librement votre choix ; vous avez tout pouvoir de choisir , et eux n'en ont aucun pour vous refuser.

HÉLÈNE.

Que le sort fasse tomber à chacun de vous une belle et vertueuse amante quand il plaira à l'amour ! Je n'en excepte qu'un.

LAFEU.

Je donnerais mon cheval bai à la queue retroussée , et tout son harnais , pour que ma bouche fût aussi bien garnie de dents que celles de ces jeunes gens , et pour que ma barbe fût aussi courte.

LE ROI, à Hélène.

Considérez-les bien tous : il n'en est pas un parmi eux qui ne sorte d'une noble race.

HÉLÈNE.

Noble jeunesse , le ciel a par mon ministère rendu la santé au roi.

TOUS LES SEIGNEURS.

Nous le voyons , et nous en remercions le ciel pour vous.

HÉLÈNE.

Je ne suis qu'une jeune et simple vierge, et je déclare que c'est là ma plus grande richesse. — Si c'est le bon plaisir de votre majesté, j'aurai bientôt fait mon choix. — La rougeur qui se peint sur mes joues semble me dire en secret : « Je rougis de ce que tu vas faire un choix qui t'attirera un refus ; et alors que les pâles couleurs s'établissent pour toujours sur ton visage ; car je n'y remonterai plus pour le colorer. »

LE ROI.

Faites votre choix, et je vous proteste que celui qui refusera votre amour perdra le mien.

HÉLÈNE.

Eh bien, Diane, de ce moment je déserte tes autels, et mes soupirs s'élèveront tous vers le suprême amour, vers ce dieu souverain. (*A un des seigneurs.*) Seigneur, voulez-vous écouter ma requête ?

PREMIER SEIGNEUR.

Oui, et vous l'accorder aussi.

HÉLÈNE.

Je vous rends grâces ; je n'ai rien à ajouter.

LAFEU.

J'aimerais mieux être au nombre des objets de son

choix, que de tirer ma vie au sort sur la chance d'un *beset* <sup>(23)</sup>.

HÉLÈNE, à un autre seigneur.

L'orgueil de la noblesse qui étincelle dans vos beaux yeux me fait une réponse menaçante, avant même que j'aie parlé. Puisse l'amour vous envoyer une bonne fortune vingt fois au-dessus du mérite et de l'humble tendresse de celle qui vous adresse ce vœu !

SECOND SEIGNEUR.

Je n'aspire à rien de mieux, si vous voulez.

HÉLÈNE.

Recevez mon vœu, et que l'amour l'exauce pour vous ! C'est ainsi que je prends congé de vous.

LAFEU.

Est-ce qu'ils la refusent tous <sup>(24)</sup> ? S'ils étaient mes enfans, je voudrais les faire châtier, ou je les enverrais au grand-turc pour les faire tous eunuques.

HÉLÈNE, à un autre seigneur.

Ne craignez point que je prenne votre main : je ne vous ferai jamais aucune injure, par égard pour vous. Que le ciel bénisse vos désirs ! et si jamais vous vous mariez, puissiez-vous trouver une plus belle compagne dans votre lit nuptial !

LAFEU.

Ces jeunes gens sont des automates de glace : aucun ne veut d'elle : ce sont des bâtards des Anglais ; jamais ils n'eurent des Français pour pères.

HÉLÈNE, à un autre seigneur.

Vous êtes trop jeune , trop heureux et trop noble ,  
pour adopter un fils formé de mon sang.

QUATRIÈME SEIGNEUR.

Je ne crois pas cela , ma belle.

LAFEU.

Il reste encore une bonne grappe..... Je suis sûr  
que ton père buvait du bon vin. — Mais si tu n'es  
pas une imbécile , je suis , moi , un jeune homme  
de quatorze ans : je te connais déjà pour ce que tu  
vaux.

HÉLÈNE, à Bertrand.

Je n'ose vous dire que je vous prends pour moi :  
c'est moi qui me donne toute entière à vous , et qui  
me soumetts à vous servir toute ma vie. — Voilà  
mon choix.

LE ROI, à Bertrand.

Eh bien , jeune Bertrand , accepte-la ; elle est ta  
femme.

BERTRAND.

Ma femme , mon souverain ? J'oserai conjurer  
votre majesté de me donner , dans un pareil choix ,  
la liberté de m'en rapporter à mes propres yeux.

LE ROI.

Ignorest-tu donc , Bertrand , ce qu'elle a fait pour  
moi ?

BERTRAND.

Je le sais , mon bon roi ; mais je ne crois pas sa-  
voir jamais pourquoi je dois l'épouser.

LE ROI.

Tu sais qu'elle m'a retiré de mon lit de douleur.

BERTRAND.

Mais faut-il , seigneur , que ma ruine soit la suite nécessaire de votre rétablissement ? Je la connais très-bien ; elle a été élevée à la charge de mon père. La fille d'un pauvre médecin être ma femme ! Que plutôt l'opprobre efface mon nom pour toujours !

LE ROI.

Tu ne dédaignes en elle que son état , que je peux , moi , créer et illustrer. Il est bien étrange que notre sang à tous , qui pour la couleur , le poids et la chaleur , mêlé ensemble , n'offrirait aucune trace de distinction , prétende cependant se séparer dans les hommes par de si vastes différences. Si elle possède tout ce qu'il y a de vertu , et que tu ne la dédaignes que parce qu'elle est la fille d'un pauvre médecin , tu te dégoûtes donc de la vertu pour un vain nom ? Ne juge pas ainsi , Bertrand : quand un homme vertueux sort d'une source obscure , cette source est illustrée par le mérite de celui qui en sort. Être enflé de vains titres et dénué de vertu , c'est là un honneur hydropique. Ce qui est bon par lui-même est bon sans nom ; et ce qui est vil reste toujours vil malgré les titres. Le prix des choses dépend de leur mérite intérieur , et non de leur dénomination. Elle est jeune , sage , belle ; elle a reçu cet héritage de la nature , et ces qualités forment le véritable honneur. Celui-là mérite le mépris et non l'honneur , qui se prétend fils de l'honneur et qui ne ressemble pas à son père. Nos honneurs prospèrent , lorsque nous les

386 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
faisons dériver de nos actions plutôt que de nos ancêtres. Quant à ce nom , l'honneur , ce n'est qu'un vil témoin suborné sur les tombeaux , un trophée imposteur sur les pierres sépulcrales ; et souvent aussi ce mot garde un silence ingrat sur des tombes où la poussière et un coupable oubli ensevelissent d'honorables cendres. Qu'ai-je besoin d'en dire plus ? Si tu peux aimer cette jeune personne comme vierge , je puis créer tout le reste : elle et sa vertu , c'est sa dot personnelle ; les honneurs et les richesses viendront de moi.

BERTRAND.

Je ne puis l'aimer , et je ne ferai pas d'efforts sur moi-même pour y parvenir.

LE ROI.

Tu te fais injure à toi-même , en hésitant si longtemps sur ce choix.

HÉLÈNE.

Sire , je suis joyeuse de vous voir bien rétabli : que le reste devienne ce qu'il plaira au sort.

LE ROI.

Mon honneur est en péril : il faut , pour l'en dégager , que je déploie mon pouvoir. Allons , prends sa main , hautain et dédaigneux jeune homme , qui es indigne de ce beau don ; toi qui repousses , par une indigne erreur , mon amitié et son mérite ; toi qui ne t'avises pas de songer qu'elle et moi , placés dans la balance , nous t'enlèverions jusqu'au fléau ; toi qui ne veux pas savoir qu'il dépend de nous de transplanter tes honneurs où il nous plaira de les faire croître : contiens tes mépris : obéis à notre

volonté, qui travaille pour ton bien : n'écoute point ton vain orgueil : rends sur-le-champ, pour l'avantage de ta propre fortune, l'hommage d'obéissance que ton devoir nous doit, et que notre autorité exige, ou je t'effacerai pour jamais de mon souvenir, et t'abandonnerai aux vertiges de ton âge et à la ruineuse témérité de la jeunesse et de l'ignorance, déployant sur toi ma haine et ma vengeance. Comme elles seront justes, elles seront sans pitié. Parle : ta réponse ?

BERTRAND.

Pardon, mon gracieux souverain : je soumets mon amour au choix de vos yeux. Lorsque je considère quelle riche création de grandeurs et quel immense lot d'honneur vont s'attacher où vous l'ordonnez, je trouve que cette fille, qui d'abord était très-rabaissée dans la fierté de mes pensées, est maintenant l'objet des louanges du roi, et par-là anoblie ; c'est comme si elle était née telle.

LE ROI.

Prends sa main, et dis-lui qu'elle est ton épouse : je te promets de rendre la balance égale entre sa dot et ton rang, si je ne fais pas davantage.

BERTRAND.

J'accepte sa main.

LE ROI.

Que le bonheur et la faveur du roi sourient à ce contrat ! Toutes les formalités nécessaires pour le rendre parfait seront accomplies dès ce soir : cette solennité peut souffrir un plus long délai, et attendre nos amis absens. Bertrand, si tu l'aimes,

388 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
ton amour est un hommage sacré rendu à ton roi :  
autrement , ton amitié pour moi s'égaré , et manque  
son but.

( Tous sortent , excepté Parolles et Lafeu. )

LAFEU.

Entendez-vous , monsieur ? Un mot , s'il vous  
plaît.

PAROLLES.

Que désirez-vous , seigneur ?

LAFEU.

Votre seigneur et maître a bien fait de se ré-  
tracter.

PAROLLES.

*Se rétracter ? mon maître , mon seigneur ?*

LAFEU.

Oui : est-ce que je ne parle pas une langue intel-  
ligible ?

PAROLLES.

Une langue fort dure à l'oreille , et qu'on ne peut  
entendre sans effusion de sang. — *Mon maître !*

LAFEU.

Quoi donc ? Êtes-vous le camarade du comte de  
Roussillon ?

PAROLLES.

De quelque comte que ce soit , de tous les comtes ,  
de tout ce qui est homme.

LAFEU.

De tout ce qui est l'homme du comte ; mais le  
*maître du comte* , c'est un autre style.

PAROLLES.

Vous êtes trop vieux , monsieur : que cela vous suffise , vous êtes trop vieux.

LAFEU.

Il faut vous dire , mon bel ami , que j'ai le titre d'homme , moi ; titre auquel jamais l'âge ne pourra vous faire parvenir , vous.

PAROLLES.

Ce que j'oserais bien , je n'ose pas le faire.

LAFEU.

Je vous ai cru , pendant deux repas , un homme de bon sens : vous avez fait tant de récits de vos voyages : cela pouvait passer ; mais les écharpes et les rubans dont vous êtes couvert m'ont de plus d'une manière dissuadé , et je ne vous crois pas un vaisseau d'une riche cargaison. — Je t'ai trouvé à présent ; et si je te perds , je ne m'en embarrasse guère ; et cependant tu n'es bon à rien qu'à démentir , et encore tu n'en vaux guère la peine.

PAROLLES.

Si vous n'étiez pas couvert du privilège de l'âge...

LAFEU.

Ne vous plongez pas trop avant dans la colère , de peur de trop hâter votre fatale épreuve ; et si une fois... Que Dieu ait pitié de toi , poule mouillée ! — Allons , mon beau treillis , fort bien : je n'ai pas besoin de t'ouvrir , je vois tout au travers de toi. — Donne-moi ta main.

PAROLLES.

Seigneur, vous me faites là un indigne traitement.

LAFEU.

Oui, et c'est de tout mon cœur ; et tu en es bien digne.

PAROLLES.

Je ne l'ai pas mérité, seigneur.

LAFEU.

Oh ! sur ma foi, tu le mérites jusqu'au dernier dragme, et je n'en rabattrai pas un scrupule.

PAROLLES.

Allons, je serai plus sage...

LAFEU.

Oui, le plus tôt que tu pourras ; car tu as à tirer la voile du côté opposé. — Si jamais on te lie dans ton écharpe, et qu'on te châtie, tu éprouveras alors ce que c'est que d'être fier de sa servitude. J'ai envie d'entretenir ma connaissance avec toi, ou plutôt mon étude de toi, afin que je puisse dire, au besoin, « Voilà un homme que je connais. »

PAROLLES.

Seigneur, vous me vexez d'une manière intolérable.

LAFEU.

Je voudrais que ce fût pour toi un tourment d'enfer, et que ta vexation fût éternelle ; mais je suis passé <sup>(25)</sup> par l'âge comme tu vas l'être par moi aussi vite que l'âge me le permettra.

( Il sort. )

PAROLLES seul.

Allons, tu as un fils qui me lavera de cet affront, méchant, hideux et dégoûtant vieillard. — Allons, il faut que je me contienne : mais il n'y a pas moyen de se contraindre. Je le châtierai, sur ma vie, si je peux jamais le rencontrer à propos, fût-il deux fois plus grand seigneur. Je n'aurai pas plus de pitié de sa vieillesse, que je n'en aurais de... Je le châtierai, pourvu que je le puisse joindre encore une fois.

(Lafeu revient.)

LAFEU.

Maraud, votre seigneur et maître est marié : voilà des nouvelles pour vous. Vous avez une nouvelle maîtresse.

PAROLLES.

Je dois franchement conjurer votre seigneurie de vouloir bien m'épargner vos insultes. Lui, il est mon digne seigneur : mais l'être que je sers, et qui est au-dessus de moi, voilà mon maître.

LAFEU.

Qui ? Dieu ?

PAROLLES.

Oui, monsieur.

LAFEU.

C'est le diable, qui est ton maître. Pourquoi croises-tu ainsi tes bras ? Veux-tu faire de tes manches une paire de chausses ? Les autres valets en font-ils autant ? Tu ferais mieux de mettre ta partie inférieure où est ton nez. Sur mon honneur, si j'étais plus jeune seulement de deux heures, je te bâtonnerais. Il me semble que tu es une insulte générale, et que chacun devrait te châtier. Je crois

392 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
que tu as été créé pour être en butte aux nazardes  
de tous les hommes.

PAROLLES.

Voilà qui est bien dur et peu mérité, seigneur.

LAFEU.

Allez, allez : vous avez été battu en Italie pour  
avoir arraché un fruit d'un grenadier : vous êtes un  
vagabond, et non pas un honnête voyageur : vous  
faites plus l'impertinent avec les gens de qualité et  
les personnages d'honneur, que les armoiries de  
votre naissance ne vous donnent droit de le faire.  
Vous ne méritez pas un seul mot de plus, sans quoi  
je vous appellerais un fripon : je vous laisse là.

(Lafeu sort.)

(Entre Bertrand.)

PAROLLES.

C'est bon, c'est bon : oui, oui, bon, bon : gardons-  
en le secret quelque temps.

BERTRAND.

Perdu et condamné aux chagrins pour toujours !

PAROLLES.

Qu'avez-vous, mon cher cœur ?

BERTRAND.

Quoique je l'aie solennellement juré devant le  
prêtre, je ne partagerai jamais son lit.

PAROLLES.

Quoi ? quoi donc, mon cher ami ?

BERTRAND.

O mon cher Parolles, ils m'ont marié ! — Je veux

aller aux guerres de Toscane, et jamais je ne la recevrai dans mon lit.

PAROLLES.

La France est un vrai chenil : elle ne mérite pas d'être foulée du pied d'un homme d'honneur. A la guerre !

BERTRAND.

Voilà des lettres de ma mère : ce qu'elles contiennent, je ne le sais pas encore.

PAROLLES.

Il faudrait le savoir. — A la guerre, jeune homme, à la guerre ! Il tient son honneur caché dans une boîte, celui qui reste dans ses foyers à caresser sa créature dépensant dans ses bras sa vigueur virile, qui devrait soutenir les bonds et la fougue d'un ardent coursier de Mars. Aux pays étrangers ! La France est une étable, et nous, qui y demeurons, de vraies rosses. Allons ; à la guerre !

BERTRAND.

Oui, j'irai. — Je l'enverrai dans mon château ; j'informerai ma mère de mon aversion pour elle, et de la cause de mon évasion ; j'écrirai au roi ce que je n'ai pas osé lui dire en face : le don qu'il vient de me faire me servira à m'équiper pour les guerres d'Italie, où les braves combattent. La guerre est un repos, comparée à une sombre maison et à une femme odieuse.

PAROLLES.

Cette fantaisie vous durera-t-elle ? en êtes-vous bien sûr ?

BERTRAND.

Venez avec moi à mon appartement, et aidez-moi de vos conseils. Je vais la congédier sur-le-champ. Demain je pars pour la guerre, et elle pour la solitude.

PAROLLES.

Oh ! comme les balles rebondissent ! quel vacarme elles font ! — Cela est dur. — Un jeune homme marié est un jeune homme perdu : ainsi , partez , et quittez-la bravement : allez. Le roi vous a fait outrage. — Mais, chut ! c'est comme cela....

(Ils sortent.)

## SCÈNE IV.

Même lieu. — Un autre appartement.

Entrent HÉLÈNE et LE BOUFFON.

HÉLÈNE.

Ma mère me félicite avec tendresse. Est-elle bien ?

LE BOUFFON.

Elle n'est pas bien , et pourtant elle jouit de sa santé : elle est gaie , mais pourtant elle n'est pas bien ; mais Dieu soit loué ! elle est bien et n'a besoin de rien dans ce monde , et pourtant elle n'est pas bien.

HÉLÈNE.

Si elle est bien , quel mal a-t-elle donc , qu'elle n'est pas bien ?

LE BOUFFON.

Vraiment, elle n'est pas bien, et pour deux motifs.

HÉLÈNE.

Quels sont ces deux motifs ?

LE BOUFFON.

Le premier, c'est qu'elle n'est pas dans le ciel, où Dieu veuille l'envoyer promptement; le second, c'est qu'elle est sur la terre, d'où Dieu veuille la renvoyer promptement.

( Entre Parolles. )

PAROLLES.

Salut, mon heureuse dame !

HÉLÈNE.

Je me flatte d'avoir votre aveu pour ma bonne fortune.

PAROLLES.

Vous avez mes vœux pour qu'elle augmente, et mes vœux encore pour qu'elle dure. (*Au bouffon.*)  
Ha, mon vaurien ! comment se porte ma vieille dame ?

LE BOUFFON.

De manière que si vous aviez ses rides, et moi ses écus, je voudrais qu'elle fût comme vous dites.

PAROLLES.

Hé, je ne dis rien.

LE BOUFFON.

Vraiment, vous n'en êtes que plus sage; car souvent la langue d'un homme est la ruine de son maître : ne dire rien, ne faire rien, ne savoir rien,

396      TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
et n'avoir rien, font une grande partie de vos titres,  
qui sont à peu près l'équivalent de rien.

PAROLLES.

Loin de moi ; tu es un vaurien.

LE BOUFFON.

Vous auriez dû dire, monsieur, devant un vaurien, tu es un vaurien ; c'est-à-dire, devant moi tu es un vaurien ; et ç'aurait été la vérité.

PAROLLES.

Va, va, tu es un rusé fou : je t'ai trouvé.

LE BOUFFON.

Me trouvez-vous en vous-même, monsieur ? ou bien, vous a-t-on appris à me trouver ? La recherche, monsieur, était des plus profitables ; et vous pourriez trouver beaucoup du fou en vous, au grand plaisir du monde, et à l'augmentation de ses risées.

PAROLLES.

Un bon drôle, en vérité, et bien nourri ! — Madame, mon seigneur va partir ce soir. Une affaire des plus sérieuses l'appelle : il sait les grandes prérogatives et les droits de l'amour, que la circonstance réclame pour vous, et qui vous sont dus ; mais il est contraint, malgré lui, de remettre à un autre temps à vous satisfaire. Cette privation et ce délai sont rachetés par les douceurs qui vont se préparer dans cet intervalle forcé, et qui inonderont de joie l'heure fortunée qui le terminera, et fera débonder la coupe des plaisirs.

HÉLÈNE.

Quelles sont ses autres intentions ?

PAROLLES.

Que vous preniez incessamment congé du roi, et que vous donniez à ce départ précipité le motif de votre propre avantage, appuyé de toutes les raisons que vous pourrez trouver pour rendre cette nécessité vraisemblable.

HÉLÈNE.

Que commande-t-il encore ?

PAROLLES.

Qu'après avoir obtenu ce congé, vous vous conformiez sur-le-champ à ses autres intentions.

HÉLÈNE.

En tout je suis soumise à sa volonté.

PAROLLES.

Je vais l'en assurer de votre part.

( Parolles sort. )

HÉLÈNE.

Je vous en prie. — (*Au bouffon.*) Viens, toi.

( Ils sortent. )

## SCÈNE V.

Un autre appartement dans le même lieu.

Entrent LAFEU , BERTRAND.

LAFEU.

Mais, j'espère que vous ne le regardez pas comme un guerrier.

BERTRAND.

Comme un guerrier, seigneur, et qui a fait ses preuves de courage.

LAFEU.

Vous le tenez de sa bouche?

BERTRAND.

Et de bien d'autres témoignages qui le confirment.

LAFEU.

Allons, mon cadran ne va donc pas bien : j'ai pris cette alouette pour un traquet <sup>(26)</sup>.

BERTRAND.

Je vous assure, seigneur, qu'il a de grandes connaissances, et qu'il n'a pas moins de bravoure.

LAFEU.

J'ai donc péché contre son expérience, et prévariqué contre sa valeur ; et je suis à cet égard dans l'état le plus dangereux ; car je ne puis trouver dans mon cœur aucune volonté de m'en repentir. — Le voici qui vient : je vous en prie, réconciliez-nous : je veux rechercher son amitié.

(Entre Parolles.)

PAROLLES.

Tout cela se fera, monsieur.

LAFEU, à Bertrand.

Je vous en prie, monsieur, dites-moi quel est son tailleur?

PAROLLES.

Monsieur ?

LAFEU.

Oh ! je le connais bien. Oui, monsieur ; c'est vraiment, monsieur, un bon ouvrier, un fort bon tailleur.

BERTRAND, *bas à Parolles.*

Est-elle allée trouver le roi ?

PAROLLES.

Elle y est allée.

BERTRAND.

Partira-t-elle ce soir ?

PAROLLES.

Comme vous le lui avez ordonné.

BERTRAND.

J'ai écrit mes lettres, enfermé mon trésor dans ma cassette, donné mes ordres pour nos chevaux ; et ce soir, à l'heure où je devrais prendre possession de ma nouvelle épouse... et, avant que je commence...

LAFEU.

Un honnête voyageur est de quelque prix à la fin d'un dîner ; mais un homme qui débite trois mensonges, et dit une vérité connue de tout le monde pour faire passer un millier de balivernes, mérite d'être écouté une fois, et fustigé trois. (*A Parolles.*) Dieu vous assiste, capitaine !

BERTRAND, *à Parolles.*

Y aurait-il quelque mésintelligence entre ce noble seigneur et vous, monsieur ?

PAROLLES.

Je ne sais pas comment j'ai mérité de tomber dans la disgrâce de ce noble seigneur.

LAFEU.

Vous avez fait un tour d'adresse pour y tomber et vous y enfoncer tout entier, en bottes et éperons,

400 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
comme le bouffon qui saute dans le pâté <sup>(27)</sup> et vous  
en ressortirez promptement, plutôt que de souffrir  
qu'on vous demande raison de ce que vous restez  
dedans.

BERTRAND.

Il se pourrait que vous vous fussiez mépris sur son  
compte, seigneur.

LAFEU.

Et je m'y méprendrai toujours, quand je le sur-  
prendrais en prières. — Adieu, seigneur, et croyez  
ce que je vous dis, qu'il n'y a point d'amande dans  
cette noix légère : toute l'âme de cet homme est dans  
ses habits : ne vous fiez à lui dans aucune affaire  
de conséquence ; j'ai apprivoisé de ces animaux-là,  
et je connais leur naturel. (*A Parolles.*) Adieu,  
monsieur ; j'ai mieux parlé de vous que vous n'avez  
mérité et que vous ne mériterez de moi ; mais il faut  
rendre le bien pour le mal.

(Il sort.)

PAROLLES.

Un frivole vieillard !

BERTRAND.

Je le crois tel.

PAROLLES.

Hé mais, ne le connaissez-vous pas ?

BERTRAND.

Oui, je le connais bien, et l'opinion commune lui  
donne du mérite. — J'aperçois mon entrave.

(Entre Hélène.)

HÉLÈNE.

J'ai, monsieur, suivant l'ordre que vous m'en  
avez donné, parlé au roi, et j'ai obtenu son agré-

ment pour partir sur-le-champ. Seulement il désire avoir un entretien avec vous.

BERTRAND.

J'obéirai à ses désirs. — Il ne faut pas, Hélène, vous étonner de mon procédé, qui ne paraît pas s'accorder avec les circonstances, et qui ne remplit pas l'office qu'elles exigent de moi. Je n'étais pas préparé à cet événement ; voilà pourquoi vous me trouvez si mal en ordre : cela m'engage à vous prier de vous mettre en route sur-le-champ pour mes terres, et de vous contenter d'en être surprise, plutôt que de me demander le motif de cette prière ; car mes raisons sont meilleures qu'elles ne paraissent, et mes affaires sont d'une nécessité plus pressante qu'il ne le semble à la première vue à vous qui ne les connaissez pas. — Cette lettre est pour ma mère. (*Il lui remet une lettre.*) Il se passera deux jours avant que je vous revoie. Adieu, je vous abandonne à votre prudence.

HÉLÈNE.

Monsieur, je ne puis vous répondre autre chose, sinon que je suis votre obéissante épouse.

BERTRAND.

Allons, allons, ne parlons plus de cela.

HÉLÈNE.

Et que je chercherai toujours ; par tous mes efforts, à réparer ce que mon étoile vulgaire a laissé en moi de défectueux pour être de niveau avec ma grande fortune.

BERTRAND.

Laissons cela ; je suis extrêmement pressé. Adieu ; partez pour mes terres.

HÉLÈNE.

Je vous prie , monsieur , permettez...

BERTRAND.

Eh bien , que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE.

Je ne suis pas digne du trésor que je possède , et je n'ose pas dire qu'il est à moi : et cependant il est à moi ; mais , comme un voleur timide , je voudrais bien surprendre adroitement ce que la loi m'accorde de droit.

BERTRAND.

Que voulez-vous avoir ?

HÉLÈNE.

Quelque chose , — et à peine autant ; — rien , dans le fond. — Je ne voudrais pas vous dire ce que je voudrais , seigneur. — Mais pourtant , si. — Les étrangers et les ennemis se séparent , et ne s'embrassent pas.

BERTRAND.

Je vous en prie , ne perdez pas de temps ; mais vite à cheval.

HÉLÈNE.

Je n'enfreindrai pas vos ordres , seigneur.

BERTRAND, à Parolles, d'un air fort empressé.

Où sont mes autres gens , monsieur ? (*A Hélène.*) Adieu. (*Hélène sort.*) Va dans ma maison , où je ne

rentrerai de ma vie, tant que je pourrai manier mon épée, ou entendre le son du tambour. — Allons, partons, et songeons à notre fuite.

PAROLLES.

Bravo, du courage !

(Ils sortent.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

---

## ACTE TROISIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Florence. — Appartement dans le palais du duc.

Entrent LE DUC DE FLORENCE, DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS; gardes, fanfares.

LE DUC.

Ainsi vous voilà instruits de point en point des raisons fondamentales de cette guerre, dont les grands intérêts ont déjà fait verser bien du sang, qui n'a fait qu'augmenter la soif d'en répandre.

PREMIER SEIGNEUR.

La querelle paraît sacrée de la part de votre altesse; mais de la part des ennemis, elle semble inique et odieuse.

LE DUC.

C'est ce qui augmente mon étonnement, que notre cousin le roi de France puisse, dans une cause aussi juste, fermer son cœur à nos justes prières.

SECOND SEIGNEUR.

Mon noble prince, je ne puis vous éclairer sur les motifs de notre gouvernement, ni en parler que comme un homme ordinaire, qui n'est pas dans le

secret des affaires , et qui arrange l'auguste conseil des rois sur ses imparfaites notions : aussi je n'ose pas vous dire ce que j'en pense , d'autant moins que je me suis vu trompé dans mes incertaines conjectures , aussi souvent que j'ai tenté d'en faire.

LE DUC.

Que la France en agisse à son plaisir.

SECOND SEIGNEUR.

Mais je suis sûr du moins que notre jeunesse française , rassasiée de son repos , va accourir ici en foule tous les jours , pour se guérir de sa langueur.

LE DUC.

Ils seront bien reçus ; et tous les honneurs que peut répandre ma puissance iront s'attacher sur eux. Vous connaissez vos postes. Quand les premiers de l'armée tombent , c'est pour votre avantage ; leur chute vous élève à leur place. — Demain au champ de bataille.

(Ils sortent.)

## SCÈNE II.

Roussillon. — Appartement dans le palais de la comtesse.

LA COMTESSE , LE BOUFFON.

LA COMTESSE.

Tout est arrivé comme je l'ai désiré , excepté qu'il ne revient point avec elle.

LE BOUFFON.

Sur ma foi , je pense que mon jeune maître est un homme fort mélancolique.

LA COMTESSE.

Et sur quel fondement , je te prie ?

LE BOUFFON.

Hé , c'est qu'il regardait ses bottes , et puis chantait ; qu'il rajustait sa fraise , et puis chantait ; qu'il faisait des questions , puis chantait ; qu'il se curait les dents , et chantait encore. J'ai connu un homme avec ce tic de mélancolie , qui a vendu une belle terre pour une chanson.

LA COMTESSE.

Voyons ce qu'il écrit , et quand il se propose de revenir.

LE BOUFFON.

Je n'ai plus de goût pour Isabeau , depuis que je suis allé à la cour. Nos vieilles morues et nos Isabeau de campagne ne ressemblent en rien à vos morues sèches et à vos Isabelles de cour. La cervelle de mon Cupidon est fêlée , et je commence à aimer les femmes comme un vieillard aime l'argent , — sans appétit.

LA COMTESSE, ouvrant la lettre.

Qu'avons-nous ici ?

LE BOUFFON.

Précisément ce que vous avez là.

( Il sort. )

LA COMTESSE lit la lettre.

*Je vous envoie une belle-fille : elle a guéri le roi , et m'a perdu. Je l'ai épousée ; mais je lui ai refusé*

*mon lit, et j'ai juré que ce refus serait éternel. On ne manquera pas de vous informer que je me suis évadé de France. Apprenez-le donc de moi, avant de le savoir par le bruit public. Si le monde est assez vaste, je mettrai toujours une distance entre elle et moi. Agréez mon respect.*

*Votre fils infortuné, BERTRAND.*

Cela n'est pas bien, téméraire et indisciplinable jeune homme, de fuir ainsi les faveurs d'un si bon roi, d'attirer son indignation sur ta tête, en méprisant une jeune fille trop vertueuse pour être dédaignée, même d'un monarque.

( Le bouffon entre. )

LE BOUFFON.

Oh ! madame, il y a là-bas de tristes nouvelles entre deux officiers et ma jeune maîtresse.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'y a-t-il donc ?

LE BOUFFON.

Et cependant il y a aussi quelque chose de consolant dans les nouvelles ; oui, de consolant : votre fils ne sera pas tué aussi tôt que je le pensais.

LA COMTESSE.

Et pourquoi serait-il tué ?

LE BOUFFON.

Non, madame, pas si tôt tué, dans le cas où il se sera sauvé, comme j'entends dire qu'il s'est sauvé. Le danger était de rester auprès de sa femme : c'est la perte des hommes, quoique ce soit le moyen

408 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
d'avoir des enfans. Les voici qui viennent ; ils vous  
en diront davantage. Pour moi, je sais seulement  
que votre fils s'est sauvé.

(Hélène entre accompagnée de deux gentilshommes.)

PREMIER GENTILHOMME.

Salut , chère comtesse.

HÉLÈNE.

Madame , mon époux est parti , parti pour tou-  
jours.

SECOND GENTILHOMME.

Ne dites pas cela.

LA COMTESSE.

Armez-vous de patience. — Eh ! je vous prie ,  
messieurs , parlez. J'ai senti tant de secousses de  
joie et de douleur , que le premier aspect et le choc  
imprévu de l'une ou de l'autre ne peuvent plus  
étonner mon âme , ni me faire descendre à la fai-  
blesse d'une femme. — Où est mon fils , je vous  
prie ?

SECOND GENTILHOMME.

Madame , il est allé servir le duc de Florence.  
Nous l'avons rencontré dans le pays d'où nous reve-  
nons ; et après avoir remis quelques dépêches dont  
nous sommes chargés pour la cour , nous y retour-  
nons.

HÉLÈNE.

Jetez les yeux sur cette lettre , madame. Voici  
mon congé.

LA COMTESSE.

*Quand tu auras obtenu l'anneau que je porte à  
mon doigt , et qui n'en sortira jamais , et que tu me*

*montreras un de tes fils dont j'aurai été le père, alors appelle-moi ton mari. Mais cet alors, je le nomme jamais.*

PREMIER GENTILHOMME.

C'est là une terrible sentence !

LA COMTESSE.

Avez-vous apporté cette lettre, messieurs ?

SECOND GENTILHOMME.

Oui, madame ; et d'après ce qu'elle contient, nous regrettons nos peines.

LA COMTESSE.

Je t'en conjure, chère Hélène, prends courage. Si tu gardes pour toi seule toutes ces douleurs, tu m'en dérobes la moitié. Il était mon fils ; mais j'efface son nom de mon cœur, et toi tu seras mon unique enfant. — Il est donc allé du côté de Florence ?

SECOND GENTILHOMME.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Et pour être guerrier ?

SECOND GENTILHOMME.

Tels sont en effet ses nobles desseins ; et je suis persuadé que le duc lui rendra tous les honneurs convenables.

LA COMTESSE.

Y retournez-vous ?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame, et avec la plus grande diligence.

HÉLÈNE, lisant.

*Jusqu'à ce que je n'y aie plus de femme, la France ne me sera rien.*

Que cela est amer!

LA COMTESSE.

Y a-t-il cela dans la lettre ?

HÉLÈNE.

Oui, madame.

PREMIER GENTILHOMME.

Ce n'est peut-être qu'un écart de sa main auquel son cœur n'a pas consenti.

LA COMTESSE.

*La France ne lui sera rien, tant qu'il y aura une femme ? Il n'y a qu'elle seule en France qui soit trop bonne pour lui ; et elle méritait un prince que vingt jeunes étourdis comme lui suivissent avec respect, et dont ils reconnussent à toute heure l'épouse pour leur souveraine maîtresse. — Quelle suite avait-il avec lui ?*

PREMIER GENTILHOMME.

Un seul domestique, et un gentilhomme que j'ai connu jadis.

LA COMTESSE.

Parolles, n'est-ce pas ?

PREMIER GENTILHOMME.

Oui, madame, c'est lui-même.

LA COMTESSE.

C'est une âme corrompue et pleine de scélératesse.

Mon fils, séduit par ses conseils, pervertit un caractère né honnête et bon.

PREMIER GENTILHOMME.

En effet, madame, cet homme a une scélératesse qui lui fait appeler chaque jour de nouveaux vices à son aide.

LA COMTESSE.

Soyez les bienvenus, messieurs. Je vous prie, quand vous reverrez mon fils, de lui dire que son épée ne peut jamais acquérir autant d'honneur qu'il en perd aujourd'hui. Je vais lui en écrire davantage, et je vous prierai de lui remettre ma lettre.

SECOND GENTILHOMME.

Nous sommes prêts à vous servir, madame, dans cette occasion et dans toutes les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

A condition qu'en échange de vos offres gracieuses vous recevrez les miennes. Voulez-vous m'accompagner ?

(La comtesse et les gentilshommes sortent.)

HÉLÈNE.

*Tant que j'y aurai une femme, la France ne me sera rien! — La France ne lui sera rien, tant qu'il aura une femme en France. Tu n'en auras plus, Roussillon; tu n'en auras plus en France. Reprends-y donc tout ce que tu y possédais. Pauvre comte! est-ce moi qui te bannis de ta patrie, et qui expose tes membres délicats aux fureurs de la guerre qui n'épargne personne? Est-ce moi qui t'exile d'une cour agréable, où tu étais le point de mire des plus*

beaux yeux , pour t'exposer aux coups des mousquets fumans ? O vous , messagers de plomb , qui volez rapidement sur des ailes de feu , détournez-vous , et manquez votre but ! Percez l'air invulnérable et qui referme sa blessure en sifflant , et ne touchez pas mon cher Bertrand. Quiconque vise à sa vie , c'est moi qui dirige son bras contre lui : quiconque avance le fer levé contre son sein intrépide , c'est moi , malheureuse , qui l'excite à l'assassiner. Et quoique ce ne soit pas moi qui le tue , je suis cependant la cause de sa mort. Il aurait mieux valu pour moi que je rencontraisse le lion féroce , quand il rugit pressé par la faim. Il aurait mieux valu que toutes les calamités de la nature fussent tombées sur ma tête. Non , reviens dans ta patrie , Roussillon ; quitte ces lieux funestes , où l'honneur ne recueille du danger que des blessures , et où souvent il perd tout. Je veux m'éloigner. C'est mon séjour en ces lieux qui t'en exile. Y resterais-je pour t'empêcher d'y revenir ? Non , non ; quand on respirerait dans ton château l'air du paradis , et que j'y serais servie par des anges , je veux le quitter. Puisse la renommée , touchée de pitié , t'annoncer ma fuite , et consoler ton cœur par cette nouvelle ! O nuit ! viens ; et toi , jour , hâte-toi de finir ; car , à la faveur des ténèbres , je veux me dérober de ces lieux comme un voleur , pauvre fille que je suis.

## SCÈNE III.

Florence. La scène est devant le palais du duc.

Fanfares. LE DUC DE FLORENCE, BERTRAND,  
tambours et trompettes, soldats.

LE DUC.

Tu seras commandant de notre cavalerie; forts de nos espérances, nous t'accordons notre amitié, et plaçons notre confiance sur les promesses de ta fortune.

BERTRAND.

Prince, c'est un fardeau trop pesant pour ma faiblesse; cependant pour vous prouver mon attachement, je m'efforcerai de le soutenir jusqu'à la dernière extrémité.

LE DUC.

Pars donc, et que la Fortune joue avec ton panache, comme si tu étais son heureux amant.

BERTRAND.

Ce jour même, ô dieu Mars! je me range sous tes drapeaux. Rends-moi seulement égal à mes vœux, et je me montrerai amoureux de ton tambour et l'ennemi de Cupidon.

## SCÈNE IV.

Roussillon. Appartement du palais de la comtesse.

## LA COMTESSE, L'INTENDANT.

LA COMTESSE.

Hélas ! et pourquoi avez-vous pris cette lettre de sa main ? Ne deviez-vous pas vous douter qu'elle allait faire ce qu'elle a fait , dès lors qu'elle m'envoyait une lettre ? Relisez-la-moi encore.

L'INTENDANT lit.

*Je vais en pèlerinage à Saint-Jacques. Un amour ambitieux m'a rendue criminelle. Pour expier mes fautes par un saint vœu, je veux marcher pieds nus sur la terre dure et froide. Hâtez-vous, hâtez-vous d'écrire, pour que mon très-cher maître, votre fils, puisse se retirer de la sanglante carrière des combats. Bénissez son retour, et qu'il jouisse près de vous des douceurs de la paix, tandis que moi, loin de lui, je bénirai son nom par les plus ardentes prières. Dites-lui de me pardonner toutes les peines que je lui ai causées. C'est moi, sa fatale Junon, qui l'ai chassé d'une cour où il était chéri, pour exposer ses jours au milieu des camps ennemis, où le danger et la mort marchent sur les pas des héros. Il est trop bon et trop beau pour moi et pour la mort, la mort que je vais chercher moi-même pour le laisser libre.*

LA COMTESSE.

O Dieu, quels traits aigus percent dans ses plus

douces paroles ! Rinaldo , vous n'avez jamais tant manqué de réflexion qu'en la laissant partir ainsi. Si je lui avais parlé, je l'aurais bien détournée de ses projets sur lesquels elle m'a prévenue.

L'INTENDANT.

Pardonnez , madame ; si je vous eusse donné la lettre cette nuit, on aurait pu courir après Hélène , et cependant elle écrit que toute poursuite serait vaine.

LA COMTESSE.

Quel ange s'intéressera à cet indigne époux ? Il ne peut prospérer , à moins que les prières de cette fille vertueuse que le ciel se plaît à entendre et à exaucer , ne le sauvent des vengeances de la justice suprême. Écris , oh ! écris , Rinaldo , à cet époux si indigne d'une telle épouse. Que chaque mot soit plein de son mérite , qu'il pèse , lui , trop légèrement. Fais-lui sentir vivement mon extrême douleur , quoiqu'il y soit bien peu sensible. Dépêche vers lui le courrier le plus prompt. Peut-être quand il apprendra qu'elle s'en est allée voudra-t-il revenir ; et j'espère qu'aussitôt que cette pauvre infortunée apprendra son retour , elle hâtera aussi le sien dans ces lieux , conduite par le plus pur amour. Non , je ne puis démêler dans mes sentimens lequel des deux , d'elle ou de lui , est le plus cher à mon cœur. Fais partir ce courrier. Mon âme est accablée de douleur , et mon âge n'est que faiblesse. Ma tristesse voudrait des larmes , mais l'excès de la douleur me force de parler.

( Ils sortent. )

## SCÈNE V.

Hors les murs de Florence.

UNE VEUVE de Florence, âgée, DIANE, VIOLENTA, MARIANA et plusieurs autres CITOYENS. On entend au loin une musique guerrière.

LA VEUVE.

Hâtez-vous donc, venez, car s'ils approchent plus près de la ville, nous perdrons tout le coup d'œil.

DIANE.

On dit que le comte français nous a rendu les plus honorables services.

LA VEUVE.

On rapporte qu'il a pris le plus grand capitaine des ennemis, et que de sa propre main il a tué le frère du duc. Nous avons perdu nos peines ; ils ont pris un chemin opposé. Écoutez, vous pouvez en juger au son de leurs trompettes.

MARIANA.

Allons, retournons-nous-en, et contentons-nous du récit qu'on nous en fera. Et vous, Diane, gardez-vous bien de ce comte français : l'honneur d'une fille est sa gloire, et il n'y a point d'héritage aussi riche que l'innocence.

LA VEUVE.

J'ai raconté à ma voisine combien vous avez été sollicitée par un gentilhomme de sa compagnie.

MARIANA.

Je connais ce pervers ; qu'il aille se pendre ! Un certain Parolles, un infâme agent que le jeune comte emploie dans ces intrigues. Défie-toi d'eux, Diane ; leurs promesses, leurs séductions, leurs sermens, leurs présens, et tous ces instrumens de la débauche, ne sont point ce qu'on veut les faire croire. Plus d'une jeune fille a été séduite par ces artifices, et le malheur veut que l'exemple de tant de naufrages de la vertu ne saurait persuader celles qui viennent après ; elles ne sentent le danger qu'au moment où elles sont prises elles-mêmes dans le piège qui les menaçait. J'espère que je n'ai pas besoin de vous avertir davantage ; car je suis persuadée que votre vertu vous conservera dans le bon chemin où vous êtes, quand même il n'y aurait d'autre danger à craindre que la perte de l'innocence.

DIANE.

Vous n'avez rien à craindre pour moi.

LA VEUVE.

Je l'espère. (*Hélène entre en costume de pèlerine.*)  
— Regarde, voici une pèlerine. Je suis sûre qu'elle vient loger dans ma maison. Ils ont coutume de s'envoyer ici les uns les autres. Je veux la questionner. — Dieu vous garde, belle pèlerine ! A quel saint s'adresse votre vœu ?

HÉLÈNE.

A saint Jacques-le-Grand. Enseignez-moi, je vous prie, où logent les pèlerins <sup>(28)</sup>.

LA VEUVE.

A l'image Saint-François , ici du côté du port.

HÉLÈNE.

Est-ce là mon chemin ?

( On entend au loin une marche guerrière . )

LA VEUVE.

Oui, précisément. Entendez-vous ? Ils viennent de ce côté. Si vous voulez attendre , sainte pèlerine , que les troupes soient passées , je vous conduirai à l'endroit où vous logerez , d'autant mieux que je crois connaître votre hôtesse aussi-bien que moi-même.

HÉLÈNE.

Est-ce vous ?

LA VEUVE.

Sous votre bon plaisir , belle pèlerine.

HÉLÈNE.

Je vous en remercie , et j'attendrai ici votre loisir.

LA VEUVE.

Vous arrivez , je crois , de France ?

HÉLÈNE.

Il est vrai ; j'en arrive.

LA VEUVE.

Vous allez voir ici un de vos compatriotes qui a fait de grands exploits.

HÉLÈNE.

Quel est son nom , je vous prie ?

LA VEUVE.

Le comte de Roussillon. Le connaissez-vous ?

HÉLÈNE.

Seulement par ouï-dire. Je sais qu'il a une grande réputation ; mais sa figure, je ne la connais pas.

LA VEUVE.

Quel qu'il soit, il passe ici pour un brave guerrier. Il s'est évadé de France, à ce qu'on dit, parce que le roi l'a marié contre son inclination. Croyez-vous que cela soit vrai ?

HÉLÈNE.

Oui, sûrement ; c'est la pure vérité ; je connais sa femme.

DIANE.

Il y a ici un gentilhomme de la suite du comte qui dit bien du mal d'elle.

HÉLÈNE.

Comment s'appelle-t-il ?

DIANE.

Monsieur Parolles.

HÉLÈNE.

Oh ! je crois comme lui qu'en fait de louange auprès du mérite du comte lui-même, son nom ne peut pas être cité. Son mérite à elle est une vertu modeste, contre laquelle je n'ai entendu faire aucun reproche.

DIANE.

Ah ! la pauvre dame ! C'est un esclavage bien douloureux que d'être la femme d'un époux qui nous déteste.

LA VEUVE.

La pauvre infortunée ! En quelque lieu qu'elle

420      TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
soit , son cœur doit beaucoup souffrir. Si cette jeune  
fille voulait , il ne tiendrait qu'à elle de lui faire un  
tour bien cruel.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire? Serait-ce que le comte ,  
amoureux d'elle, la sollicite à une action illégitime?..

LA VEUVE.

Oui , il fait tous ses efforts : il emploie tous les  
agens qui peuvent corrompre le tendre cœur d'une  
jeune fille ; mais elle est bien armée contre les sé-  
ductions , et elle oppose à ses attaques la résistance  
la plus vertueuse.

(Bertrand, Parolles, passent, suivis d'officiers et de soldats florentins, avec des dra-  
peaux et des tambours.)

MARIANA.

Que les dieux la préservent de ce malheur!

LA VEUVE.

Les voilà ; ils viennent. Celui-ci est Antonio , le  
fils aîné du prince : celui-là est Escalus.

HÉLÈNE.

Quel est donc le Français?

DIANE.

Là , celui qui porte ce panache. C'est un très-joli  
homme. Je voudrais bien qu'il aimât sa femme. S'il  
était plus honnête , il serait bien plus aimable.  
N'est-ce pas un beau jeune homme?

HÉLÈNE.

Il me plaît beaucoup.

DIANE.

C'est bien dommage qu'il ne soit pas honnête. Voyez-vous cet homme là-bas ? c'est le vaurien qui l'entraîne à la débauche. Si j'étais la femme du comte, je tuerais ce vil scélérat.

HÉLÈNE.

Où donc est-il ?

DIANE.

Hé ! ce fat orné d'écharpes. Pourquoi donc a-t-il l'air si triste ?

HÉLÈNE.

Il a peut-être été blessé au combat.

PAROLLES.

Perdre notre tambour !

MARIANA.

Il a certainement quelque idée qui le tourmente. Voyez , il nous a reconnues.

LA VEUVE.

Au diable ! allez vous pendre !

MARIANA.

Et pour la politesse, je lui souhaite le carcan autour du cou.

( Sortent Bertrand, Parolles, les officiers, etc.)

LA VEUVE.

Les troupes sont passées. Venez, pèlerine, je vous conduirai à l'endroit où vous logerez. Nous avons déjà à la maison quatre ou cinq pénitens qui ont fait vœu d'aller à Saint-Jacques.

HÉLÈNE.

Je vous remercie humblement. Je désirerais beaucoup que vous, madame, et votre aimable fille,

422 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
vous voulussiez bien souper avec moi ce soir. Je me chargerai des frais et des remerciemens ; et pour être encore plus reconnaissante, je donnerai à cette jeune personne quelques conseils dignes de son attention.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Nous acceptons vos offres bien volontiers.

## SCÈNE VI.

Le camp devant Florence.

Entrent BERTRAND et DEUX SEIGNEURS  
FRANÇAIS.

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous en conjure, mon cher comte, mettez-le à cette épreuve : laissez-le aller à l'expédition qu'il propose.

SECOND SEIGNEUR.

Si nous ne découvrons pas qu'il est un lâche, ne m'honorez plus de votre estime.

PREMIER SEIGNEUR.

Sur mon honneur, ce n'est qu'un ballon gonflé de vent.

BERTRAND.

Pensez-vous donc que je me trompe à ce point sur son compte ?

PREMIER SEIGNEUR.

Croyez ce que je vous dis, seigneur, d'après ma propre connaissance, et sans aucun motif d'envie ni de malice, et avec la même vérité que si je vous parlais de mon parent. C'est un insigne poltron, un dé-

terminé et éternel menteur, qui manque autant de fois à sa parole qu'il y a d'heures dans le jour : en un mot, n'ayant pas une seule bonne qualité pour mériter vos soins et vos bienfaits.

SECOND SEIGNEUR.

Il serait bon cependant que vous le connussiez, de peur que, vous reposant trop sur une valeur qu'il n'a point, il ne puisse quelquefois, dans une affaire importante et de confiance, vous manquer au milieu du danger.

BERTRAND.

Je voudrais bien connaître quelque moyen de l'éprouver.

SECOND SEIGNEUR.

Il n'y en a pas de meilleur que de lui laisser tenter de regagner son tambour. Vous entendez avec quelle présomption il se vante de le reprendre sur l'ennemi.

PREMIER SEIGNEUR.

Et moi, avec une troupe de Florentins, je veux le surprendre tout à coup. J'aurai des soldats qu'il ne distinguera point des troupes ennemies. Nous le lierons, nous lui banderons les yeux, de sorte qu'il s'imaginera qu'on le conduit dans le camp ennemi, lorsque nous l'amènerons dans votre tente même. Veuillez seulement être présent à son interrogatoire; si, dans l'espoir de sauver sa vie, et par le sentiment de la plus lâche peur, il ne s'offre pas à vous trahir et à révéler tout ce qu'il sait contre vous, et s'il ne l'affirme pas avec serment sur le péril de sa tête, n'ayez jamais, seigneur, la moindre confiance en moi.

SECOND SEIGNEUR.

Oh ! seulement pour le plaisir de rire , laissez-le aller chercher son tambour . Il se vante d'avoir imaginé un stratagème pour le ravoir . Lorsque votre seigneurie aura vu le fond de son cœur , et à quel vil métal se réduira ce lingot d'or prétendu , si vous ne lui infligez pas le traitement de John Drum <sup>(29)</sup> , votre inclination pour lui est inattaquable . — Le voici .

(Parolles entre .)

PREMIER SEIGNEUR.

Oh ! pour nous donner le plaisir de rire , ne l'empêchez pas d'accomplir son dessein . Laissez-le chercher son tambour de toutes les manières qu'il voudra .

BERTRAND, à Parolles.

Eh bien , comment vous trouvez-vous , monsieur ? Le tambour vous tient donc bien fort au cœur !

SECOND SEIGNEUR.

Et que diable , qu'il le laisse aller . Ce n'est qu'un tambour .

PAROLLES.

Qu'un tambour ! N'est-ce qu'un tambour ? un tambour ainsi perdu ! Le beau commandement ! tomber sur les ailes de notre armée avec notre propre cavalerie , et enfoncer nos propres bataillons !

SECOND SEIGNEUR.

On ne doit point blâmer le général qui a commandé : c'est un de ces malheurs de la guerre que César lui-même n'aurait pu prévenir , s'il eût été là notre général .

BERTRAND.

Nous n'avons cependant pas tant à nous plaindre du succès de nos armes. Il est vrai qu'il y a quelque déshonneur à avoir perdu ce tambour ; mais enfin , il n'y a plus de moyen de le ravoïr.

PAROLLES.

On aurait pu le ravoïr.

BERTRAND.

On l'aurait pu ! Mais on ne le peut pas à présent.

PAROLLES.

On pourrait encore le ravoïr. S'il n'était pas aussi rare d'attribuer le prix du service à celui qui l'a mérité, je l'aurais, ce tambour, lui ou un autre, ou mon épitaphe.

BERTRAND.

Mais si vous en avez envie, monsieur ; si vous croyez avoir quelque bonne ruse qui puisse ramener dans son lieu naturel cet instrument d'honneur, hé bien , soyez assez généreux pour l'entreprendre. Al-lons, courage ! je récompenserai cette tentative comme un exploit glorieux. Si vous réussissez, le duc en parlera, et vous paiera ce service tout ce qu'il pourra valoir, et d'une manière convenable à sa grandeur.

PAROLLES.

Par le bras d'un guerrier, je l'entreprendrai.

BERTRAND.

Mais il ne faut pas à présent vous endormir là-dessus.

PAROLLES.

Je veux m'en occuper dès ce soir ; je veux méditer mes dilemmes , m'encourager dans la certitude de mon succès, faire mes apprêts homicides pour vaincre ou mourir ; et sur le minuit, prêtez l'oreille, et vous entendrez parler de moi.

BERTRAND.

Puis-je hardiment annoncer au prince que vous êtes parti pour ce coup de main ?

PAROLLES.

Je ne sais pas encore quel sera le succès , seigneur : mais pour le tenter, je vous le jure.

BERTRAND.

Je sais que tu es brave ; et je répondrais de la possibilité de ta valeur guerrière. Adieu.

PAROLLES.

Je n'aime pas le grand nombre de paroles , moi.

PREMIER SEIGNEUR. (Il sort.)

Non , pas plus que le poisson n'aime l'eau. Cet homme n'est-il pas bien singulier, seigneur, de paraître entreprendre avec une si grande confiance une chose où il sent cependant bien qu'on ne peut réussir ? Il se damne à jurer qu'il le fera, et il aimerait mieux être damné que de le faire.

SECOND SEIGNEUR.

Vous ne le connaissez pas encore , cher comte , comme nous le connaissons. Il est bien vrai qu'il aura le talent de s'insinuer dans la faveur d'un chef , et que pendant une semaine il saura échapper à bien

des occasions de se découvrir ; mais quand vous l'aurez une fois connu , ce sera pour toujours.

BERTRAND.

Quoi ! vous pensez qu'il ne fera rien de ce qu'il s'est engagé si sérieusement à entreprendre ?

SECOND SEIGNEUR.

Rien au monde ; et de plus, il s'en reviendra avec une invention de sa tête , et il vous y coudra deux ou trois mensonges assez vraisemblables. Mais nous avons déjà fatigué le cerf , et vous le verrez tomber cette nuit. En vérité, noble seigneur, il ne mérite pas vos bontés.

PREMIER SEIGNEUR.

Nous vous amuserons un peu du renard, avant que de lui retourner la peau sur les oreilles. Il a déjà été enfumé par le vieux seigneur Lafeu. Quand on lui aura ôté son masque, vous me direz alors quel lâche coquin vous trouverez dans ce Parolles, et vous verrez cela pas plus tard que cette nuit même.

SECOND SEIGNEUR.

Il faut que j'aïlle tendre mes pièges : il y sera pris.

BERTRAND.

Et votre frère va venir avec moi.

SECOND SEIGNEUR.

Si vous le trouvez bon , seigneur , je vais prendre congé de vous.

(Il sort.)

BERTRAND,

Je veux maintenant vous conduire dans la mai-

428 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
son , et vous montrer la jeune fille dont je vous ai  
déjà parlé.

PREMIER SEIGNEUR.

Mais vous me disiez qu'elle était vertueuse.

BERTRAND.

C'est là son seul défaut ; je ne lui ai encore parlé  
qu'une fois , et je l'ai trouvée extraordinairement  
froide : je lui ai envoyé , par ce même fat sur lequel  
nous avons le vent , des présens et des lettres qu'elle  
a renvoyés ; et voilà tout ce que j'ai fait jusqu'ici.  
C'est une céleste créature. Voulez-vous la venir voir  
avec moi ?

PREMIER SEIGNEUR.

Très-volontiers , seigneur.

(Ils sortent.)

## SCÈNE VII.

Florence. — Appartement de la maison de la veuve.

Entrent HÉLÈNE , LA VEUVE.

HÉLÈNE.

Si vous doutez encore que je sois sa femme ,  
je ne sais plus comment vous donner d'autres  
preuves , à moins que je ne détruise entièrement  
mes projets.

LA VEUVE.

Quoique j'aie perdu ma fortune , je n'en suis pas  
moins bien née , et je ne connais rien à ces sortes  
d'intrigues-là , et je ne voudrais pas aujourd'hui  
ternir ma réputation par une action honteuse.

HÉLÈNE.

Je ne voudrais pas non plus vous y exposer. Croyez d'abord que le comte est mon époux, et que tout ce que je vous ai confié sous la foi du secret est vrai dans tous les points. D'après cela, vous voyez que vous ne pouvez faire un crime en me prêtant l'officieux secours que je vous demande.

LA VEUVE.

Je suis obligée de vous croire, car vous m'avez donné des preuves convaincantes que vous jouissez d'une grande fortune.

HÉLÈNE.

Acceptez cette bourse d'or, et laissez-moi acheter à ce prix les secours de votre amitié, que je récompenserai et récompenserai encore, si par leur moyen je puis parvenir au succès. Le comte courtise votre fille; il fait le siège de sa beauté, résolu de s'en rendre maître. Qu'elle consente maintenant à tout ce que nous lui dirons sur la manière dont elle doit se conduire. Le jeune voluptueux, dont le sang bouillonne, ne lui refusera rien de ce qu'elle lui demandera. Or, vous saurez que le comte porte un anneau qui a passé dans sa maison de père en fils, depuis quatre ou cinq générations : cet anneau est d'un grand prix à ses yeux; mais dans le délire de sa passion, pour acheter l'objet de ses désirs, il ne lui paraîtra pas un trop grand sacrifice, quoiqu'il soit certain qu'il s'en repentira après.

LA VEUVE.

Je vois à présent le but que vous vous proposez.

HÉLÈNE.

Vous voyez donc combien il est honnête et légitime. Je désire seulement que votre fille lui demande cet anneau, avant de faire semblant de se rendre à ses instances; qu'elle lui assigne un rendez-vous; enfin qu'elle me laisse à sa place employer le temps de ce rendez-vous pendant sa chaste absence: et après, pour prix de sa complaisance, j'ajouterai pour sa dot mille écus d'or à ce qui s'est déjà passé entre nous.

LA VEUVE.

J'y consens. Enseignez maintenant à ma fille comment il faut qu'elle se conduise pour que le rendez-vous, l'heure et le lieu, tout s'accorde dans cette innocente supercherie. Toutes les nuits il vient avec des instrumens de toute espèce, et des chansons qu'il a composées pour elle, bien au-dessus de ce qu'elle mérite. Nous avons beau dire et beau faire pour l'écarter de nos fenêtres; il s'obstine à y rester, comme s'il ne pouvait vivre éloigné d'elle.

HÉLÈNE.

Hé bien, dès ce soir il faut tenter notre stratagème. S'il réussit, ce sera une mauvaise intention dans une action légitime, et une intention vertueuse dans une action licite; ni l'un ni l'autre ne pécheront: et cependant il y aura un crime de commis<sup>(30)</sup>. Mais allons nous occuper de notre projet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

## ACTE QUATRIÈME.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

Les alentours du camp florentin.

Un des SEIGNEURS français entre sur la scène ,  
suivi de cinq ou six SOLDATS qui se mettent en  
embuscade.

LE CAPITAINE.

IL ne peut venir par d'autre chemin que par le  
coin de cette haie. Lorsque vous fondrez sur lui ,  
servez-vous des termes les plus terribles ; quand  
vous ne vous entendriez pas vous-mêmes , il n'im-  
porte ; car il faut que nous fassions semblant de ne  
pas entendre le sien ; excepté un de nous , que nous  
produirons comme interprète.

UN SOLDAT.

Cher capitaine , laissez-moi être l'interprète.

LE CAPITAINE.

N'es-tu pas connu de lui ? Ne connaît-il pas ta voix ?

LE SOLDAT.

Non , mon capitaine ; je vous le garantis.

LE CAPITAINE. 8

Mais quel jargon nous parleras-tu dans ta fonction d'interprète ?

LE SOLDAT,

Comme celui que vous me parlerez.

LE CAPITAINE.

Il faut qu'il nous prenne pour quelque bande d'étrangers à la solde de l'ennemi. N'oublions pas qu'il a une légère teinture de tous les langages des pays circonvoisins : ainsi, il faut que chacun de nous parle un jargon à sa fantaisie, sans savoir ce que nous nous dirons l'un à l'autre. Tout ce que nous devons bien entendre et bien savoir, c'est le projet que nous avons en tête. Croassement de corbeau, ou tout autre cri sauvage, sera bon de reste. — Quant à vous, monsieur l'interprète, il faut que vous sachiez bien dissimuler. — Mais, ventre à terre ! le voici qui vient, pour voler au temps deux heures de sommeil, et retourner ensuite débiter et jurer les mensonges qu'il forge.

( Entre Parolles. )

PAROLLES.

Dix heures ! dans trois heures d'ici, il sera assez temps de retourner au quartier. Qu'est-ce que je dirai que j'ai fait ? Il faut que ce soit quelque invention bien plausible, et qui se fasse croire : on commence à me deviner, et les disgrâces ont tout nouvellement frappé à ma porte. Je trouve que ma langue est trop hardie, trop téméraire : mais mon cœur a toujours la crainte du dieu Mars devant les

yeux, et il ne soutient pas ce que hasarde ma langue.

LE CAPITAINE, à part.

Voilà la première vérité dont ta langue se soit jamais rendue coupable.

PAROLLES.

Qui diable m'engagerait à entreprendre la reprise de ce tambour, en connaissant l'impossibilité, et sachant que je n'en avais nulle envie? — Il faut que je me donne moi-même quelques blessures, et que je dise que je les ai reçues dans l'action; mais de légères blessures ne suffiraient pas pour persuader. Il me diront : *Quoi! vous en êtes échappé à si bon marché?* — Et de grandes blessures, je n'ose pas me les faire. Pourquoi? quelle preuve aura-t-on? — Ma langue, il faut que je vous mette dans la bouche d'une harengère, et que j'en achète une de la mule de Bajazet <sup>(31)</sup>, si votre babil me jette dans les dangers.

LE CAPITAINE, à part.

Est-il possible qu'il se connaisse si bien, et qu'il soit ce qu'il est?

PAROLLES.

Je voudrais que les lambeaux de mon habit coupés pussent me servir, me suffire, ou le tronçon de mon épée espagnole cassée.

LE CAPITAINE, à part.

Ce moyen ne peut pas aller.

PAROLLES.

Ou ma barbe grillée; et puis dire : c'est dans la ruse de guerre que j'ai employée.

434      TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,

LE CAPITAINE.

Cela ne vaut pas mieux.

PAROLLES.

Ou de noyer mes habits, et puis dire que j'ai été dépouillé.

LE CAPITAINE.

Cela est assez difficile.

PAROLLES.

Quand je jurerais que j'ai sauté par une fenêtre de la citadelle...

LE CAPITAINE, à part.

A combien de profondeur ?

PAROLLES, continuant.

A trente brasses.

LE CAPITAINE.

Trois des plus grands sermens auraient encore peine à persuader cela.

PAROLLES.

Je voudrais avoir quelque tambour des ennemis, et alors je jurerais que c'est le même que j'ai repris.

LE CAPITAINE, à part.

Tu vas en entendre retentir un tout à l'heure.

(Un tambour bat.)

PAROLLES, étonné.

Un tambour des ennemis !

LE CAPITAINE fondant sur lui avec sa troupe, et criant dans un jargon barbare terrible.

*Throca moyousus, cargo, cargo, cargo!*

TOUS ENSEMBLE.

*Cargo, cargo! villianda par corbo, cargo!*

PAROLLES.

Oh! rançon, rançon! — Ne me bandez pas les yeux.

( Ils le saisissent et lui bandent les yeux. )

L'INTERPRÈTE.

*Boskos thromuldo boskos.*

PAROLLES.

Oui, je sais que vous êtes du régiment de Muskos, et je perdrai la vie faute de savoir cette langue. S'il est parmi vous quelque Allemand, quelque Danois, quelque Bas-Hollandais, Italien ou Français, qu'il me parle; je lui découvrirai des secrets qui feront la perte des Florentins.

L'INTERPRÈTE.

*Boskos vauvado....* Je t'entends, et je puis parler ta langue. *Kerely bonto* : songe à ta religion; car dix-sept poignards sont pointés contre ton sein.

PAROLLES.

Oh!

L'INTERPRÈTE.

*Oh!* ta prière, ta prière, ta prière! — *Mancha revania dulce.*

LE CAPITAINE.

*Oschorbi dulchos volivorca.*

L'INTERPRÈTE.

Le général veut bien t'épargner encore, et, les yeux ainsi bandés, il te fera conduire pour recueillir

436 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
de toi tes secrets : peut-être pourras-tu donner quel-  
que connaissance importante qui te vaudra la vie.

PAROLLES.

Oh ! laissez-moi vivre et je vous dévoilerai tous  
les secrets du camp , leurs forces , leurs desseins :  
oui , je vous dirai des choses qui vous étonneront.

L'INTERPRÈTE.

Mais le feras-tu fidèlement ?

PAROLLES.

Si je ne le fais pas , que je sois damné !

L'INTERPRÈTE.

*Acordo linta.* Allons , marche ; on te permet de  
marcher.

( Il sort avec Parolles. )

LE CAPITAINE, à l'un d'eux.

Va annoncer au comte de Roussillon et à mon  
frère que nous avons pris le coq de bruyère , et que  
nous le tiendrons emmuselé jusqu'à ce que nous  
ayons de leurs nouvelles.

LE SOLDAT.

Capitaine , j'y vais.

LE CAPITAINE.

— Il nous trahira tous , en nous parlant à nous-  
mêmes. — Dis-leur cela.

LE SOLDAT.

Je n'y manquerai pas , capitaine.

LE CAPITAINE.

Jusqu'alors je le tiendrai dans les ténèbres , et bien  
enfermé.

( Ils sortent. )

## SCÈNE II.

Florence. — Appartement de la maison de la veuve.

Entrent BERTRAND, DIANE.

BERTRAND.

On m'a dit que votre nom était *Fontibel*.

DIANE.

Non, mon brave seigneur, c'est *Diane*.

BERTRAND.

Vous portez le nom d'une déesse, et vous méritez encore mieux : mais, âme céleste, l'amour n'a-t-il aucuns droits sur votre belle personne ? Si la vive flamme de la jeunesse n'échauffe pas votre cœur, vous n'êtes pas une jeune fille, mais un marbre froid. Quand vous serez morte, vous serez précisément telle que vous êtes à présent ; car vous êtes froide et insensible ; et à présent vous devriez être telle qu'était votre mère lorsqu'elle engendra un si bel enfant.

DIANE.

Elle ne cessa pas d'être honnête alors.

BERTRAND.

Vous le seriez comme elle.

DIANE.

Non ; ma mère ne fit que remplir un devoir ; le devoir, seigneur, que vous devez à votre épouse.

BERTRAND.

Ne parlons pas de cela. — Je vous en prie, ne

vous obstinez pas à combattre le serment que j'ai fait : j'ai été uni à elle par contrainte ; mais vous , je vous aime par la douce contrainte de l'amour , et je m'acquitterai toujours des droits que vous aurez à exiger de mes services.

DIANE.

Oui , vous êtes à notre service tant que nous vous plaisons ; mais lorsqu'une fois vous avez nos roses , vous nous laissez les épines nues pour nous déchirer , et vous insultez à notre disgrâce.

BERTRAND.

Combien ai-je fait de sermens !...

DIANE.

Ce n'est pas le nombre des sermens qui fait la vérité : la vérité est dans un vœu simple et sincère. Nous n'attestons jamais ce qui n'est pas sacré , mais nous jurons par ce qu'il y a de plus saint. Dites-moi , je vous prie , si je jurais par les attributs suprêmes de Jupiter que je vous aime tendrement , en croiriez-vous mes sermens , si je vous aimais mal ? Jurer à quelqu'un qu'on l'aime , est un serment sans foi et sans solidité , lorsqu'on ne jure que pour lui faire un outrage. Ainsi vos sermens ne sont que de vaines paroles et de frivoles protestations qui ne sont pas marquées d'un sceau inviolable , du moins suivant mon opinion.

BERTRAND.

Changez , changez d'opinion. Ne soyez pas si saintement cruelle : l'air our est sacré , et jamais ma sincérité ne connut l'artifice dont vous accusez les

hommes. Ne vous éloignez pas de moi ; mais cédez au désir de mon cœur languissant , et qu'un mot du vôtre va ranimer. Dites que vous êtes à moi , et ce qu'est mon amour au commencement , il le sera toujours.

DIANE.

Je vois que les hommes , dans ces sortes d'affaires, forgent des espérances que nous ne pouvons jamais remplir. — Donnez-moi cet anneau.

BERTRAND.

Je vous le prêterai , ma chère ; mais il n'est pas en mon pouvoir de le donner sans retour.

DIANE.

Vous ne voulez pas me le donner , seigneur ?

BERTRAND.

C'est un gage d'honneur qui appartient à notre famille , et qu'un legs successif m'a transmis de mes ancêtres : ce serait m'exposer à des reproches injurieux dans le monde que de le perdre.

DIANE.

Mon honneur ressemble à votre anneau : ma chasteté est le joyau de notre famille , qui m'a été transmis par mes ancêtres , et ce serait m'exposer à des reproches injurieux dans le monde que de le perdre : ainsi , votre propre prudence avertit la mienne d'appeler l'honneur à mon secours pour me défendre contre vos vaines attaques.

BERTRAND.

Tenez , voilà mon anneau. Que tous les trésors de

440 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
ma famille , que mon honneur et ma vie soient à  
vous ; je suis désormais soumis à vos ordres.

DIANE.

Quand l'heure de minuit sera venue , frappez à la  
fenêtre de ma chambre. Je prendrai mes précautions  
pour que ma mère n'entende rien. — Maintenant je  
vous impose une condition sous la foi sacrée de la  
vérité ; c'est , lorsque vous aurez conquis mon lit en-  
core vierge , de n'y rester qu'une heure , et de ne pas  
me parler. J'en ai les plus fortes raisons ; vous les  
sarez ensuite , lorsque cette bague vous sera rendue ;  
et dans la nuit , je mettrai à votre doigt un autre an-  
neau , qui dans la suite des temps puisse attester à  
l'avenir notre union passée. Adieu , jusqu'à l'heure  
marquée : n'y manquez pas. Vous avez conquis en  
moi une épouse , quoique toutes mes espérances de  
ce côté soient perdues.

BERTRAND.

J'ai conquis en vous un ciel sur la terre.

(Il sort.)

DIANE.

Obtiens donc de longs jours pour remercier le ciel  
et moi ; car tu pourrais bien finir par-là. — Ma mère  
m'avait instruite de la manière dont il me ferait sa  
cour , comme si elle eût été dans son cœur : elle dit  
que tous les hommes font les mêmes sermens : il  
avait juré de m'épouser quand sa femme serait  
morte ; et moi je veux aussi céder à son désir quand  
je serai ensevelie. Puisque les Français sont si trom-  
peurs , se marie qui voudra ; je veux vivre et mou-

rir vierge ; et je ne crois pas que ce soit un crime de tromper, sous ce masque, un homme qui voulait frauduleusement me séduire.

### SCÈNE III.

Le camp florentin.

Entrent LES DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS, avec deux ou trois soldats.

PREMIER OFFICIER.

Vous ne lui avez pas donné la lettre de sa mère ?

SECOND OFFICIER.

Je la lui ai remise il y a une heure : il y a dedans quelque chose qui a fait une vive impression sur son âme ; car en la lisant il s'est changé tout à coup en un autre homme.

PREMIER OFFICIER.

Il s'est attiré un juste blâme en rejetant de ses bras une épouse si vertueuse, une si aimable dame.

SECOND OFFICIER.

Il a surtout encouru la disgrâce éternelle du roi, dont la générosité eût fait si volontiers son bonheur <sup>(32)</sup>. Je vous ferai une confidence ; mais vous la tiendrez renfermée dans le secret de votre âme.

PREMIER OFFICIER.

Quand vous l'aurez faite, elle est morte, et mon sein en sera le tombeau.

SECOND OFFICIER.

Il a débauché ici dans Florence une jeune demoiselle d'une chaste renommée , et cette nuit même il assouvit sa passion sur les ruines de son honneur : il lui a donné son anneau de famille, et il se croit au comble du bonheur d'avoir réussi dans ce pacte coupable.

PREMIER OFFICIER.

Que Dieu diffère à jamais notre révolte ! Quels pauvres êtres nous sommes lorsqu'il nous abandonne à nous-mêmes !

SECOND OFFICIER.

De vrais traîtres à nous-mêmes. Et comme dans le cours ordinaire de toutes les trahisons, nous les voyons toujours se révéler elles-mêmes à force d'indiscrétions à mesure qu'elles avancent vers leur infâme but ; c'est ainsi que celui qui par cette action conspire contre son propre honneur, laisse déborder de son cœur le secret de la honte.

PREMIER OFFICIER.

N'est-ce pas en nous un vice bien détestable d'être les hérauts de nos desseins criminels ? — Nous n'aurons donc pas sa compagnie ce soir ?

SECOND OFFICIER.

Non, jusqu'après minuit ; car il ne laissera pas échapper son heure.

PREMIER OFFICIER.

Elle s'avance à grands pas. — Je voudrais bien qu'il entendît anatomiser son compagnon, afin qu'il pût avoir la mesure de son jugement qui s'est si bien prévenu pour son image.

SECOND OFFICIER.

Nous n'irons pas l'importuner, jusqu'à ce qu'il vienne lui-même ; car sa présence doit être le châtiement de notre fanfaron.

PREMIER OFFICIER.

En attendant, parlons de cette guerre : qu'en dit-on ?

SECOND OFFICIER.

J'entends dire qu'il y a une ouverture de paix.

PREMIER OFFICIER.

Et même, je vous l'assure, une paix conclue.

SECOND OFFICIER.

Que va donc faire le comte de Roussillon ? Voyagera-t-il plus loin, ou s'il retournera en France ?

PREMIER OFFICIER.

Je vois bien par cette question que vous n'êtes pas dans sa confiance.

SECOND OFFICIER.

Dieu m'en préserve, monsieur ! car alors j'aurais grande part dans ses actions.

PREMIER OFFICIER.

Sa femme, il y a environ deux mois, a fui de sa maison : son prétexte était d'aller faire un pèlerinage à Saint-Jacques-le-Grand ; elle a accompli cette religieuse entreprise avec la piété la plus austère ; elle y a fait séjour, et la sensibilité naturelle de son âme est devenue la proie de son chagrin : enfin, elle y a rendu les derniers soupirs, et maintenant elle est dans le ciel réunie au chœur des anges.

SECOND OFFICIER.

Sur quoi cette nouvelle est-elle appuyée?

PREMIER OFFICIER.

En grande partie sur ses propres lettres qui garantissent la vérité du récit jusqu'à l'instant de sa mort; et sa mort, qu'elle ne pouvait pas attester elle-même, est fidèlement confirmée par le curé du lieu.

SECOND OFFICIER.

Le comte est-il instruit de cet événement?

PREMIER OFFICIER.

Oui; et dans toutes ses particularités, de point en point, jusqu'à la plus parfaite certitude du fait.

SECOND OFFICIER.

Je suis sincèrement affligé qu'il soit joyeux de cet événement.

PREMIER OFFICIER.

Comme nous nous empressons quelquefois de nous réjouir de nos pertes!

SECOND OFFICIER.

Et comme nous nous empressons aussi d'autres fois de déplorer notre avantage! L'honneur distingué que sa valeur s'est acquis ici va être accueilli dans sa patrie d'une honte aussi grande.

PREMIER OFFICIER.

La trame de notre vie est un tissu de bien et de mal: nos vertus seraient trop fières, si nos fautes n'en châtaient pas l'orgueil; et nos crimes nous porteraient au désespoir, si nous n'en étions con-

solés par nos vertus. — Hé bien ! où est votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Dans la rue il a rencontré le duc, dont il a pris solennellement congé : il va partir ce matin même pour la France. Le duc lui a offert des lettres de recommandation pour le roi.

SECOND OFFICIER.

A peine suffiront-elles auprès du roi irrité, quand la recommandation serait encore plus forte qu'elle ne peut l'être.

(Entre Bertrand.)

LE PREMIER OFFICIER, répondant à l'autre.

En effet, elles ne peuvent être trop flatteuses pour adoucir le ressentiment du roi contre lui. — Voici le comte qui s'avance. — Hé bien, comte, ne sommes-nous pas après minuit ?

BERTRAND.

J'ai, cette nuit, expédié seize affaires d'un mois de travail chacune, dont j'ai abrégé le succès : j'ai pris congé du duc, fait mes adieux aux grands de sa cour, enterré une femme, pris mon deuil pour elle, écrit à ma mère que je retourne en France, préparé mes équipages et ma suite ; et, entre les intervalles de ces diverses expéditions, j'ai pourvu à d'autres affaires plus délicates : la dernière était la plus importante ; mais elle n'est pas encore finie.

SECOND OFFICIER.

Si elle a quelque difficulté, et que vous partiez

446      TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
d'ici ce matin, il faudra que vous usiez de dili-  
gence.

BERTRAND.

Quand je dis que l'affaire n'est pas finie, je veux dire que j'ai quelque peur d'en entendre parler dans la suite. — Mais aurons-nous ce dialogue divertissant entre ce faquin et le soldat ? — Allons, faites paraître devant nous ce prétendu modèle des braves : il m'a trompé, comme un oracle à double sens.

SECOND OFFICIER.

Qu'on le fasse sortir de sa retraite. (*Les soldats sortent.*) Le malheureux a passé toute la nuit dans l'entrave des ceps.

BERTRAND.

Il n'y a pas de mal à cela : ses talons l'ont bien mérité, pour avoir usurpé si long-temps les éperons<sup>(33)</sup>. Comment se comporte-t-il ?

PREMIER OFFICIER.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que ce sont les ceps qui le portent : mais, pour vous répondre dans le sens que vous entendez, il pleure comme une jeune villageoise qui a répandu son lait ; il s'est confessé à Morgan, qu'il croit être un religieux, depuis la première lueur de sa mémoire jusqu'à l'instant fatal où il a été mis aux fers. Et que croyez-vous qu'il a confessé ?

BERTRAND.

Rien qui me concerne, j'espère : a-t-il dit quelque chose de moi ?

SECOND OFFICIER.

On a écrit sa confession, et on la lira devant lui.

Si vous y êtes intéressé, comme je le crois, il faut que vous ayez la patience de l'entendre.

(Les soldats entrent conduisant Parolles les yeux bandés.)

BERTRAND.

Que la peste le saisisse ! Comme il est affublé ! — Il ne peut rien dire de moi. Silence, silence !

PREMIER OFFICIER.

Voilà le colin-maillard qui vient. (*Haut.*) *Porto tartarossa.*

L'INTERPRÈTE, à Parolles.

Le général appelle les bourreaux pour vous donner la question. Quels aveux voulez-vous faire pour vous en exempter ?

PAROLLES.

J'avouerai tout ce que je sais, sans qu'il soit besoin de contrainte. Si vous me hachez comme chair à pâté, je ne pourrai plus rien dire.

L'INTERPRÈTE.

*Bosko chicurmurco.*

SECOND OFFICIER.

*Boblibindo chicurmurco.*

L'INTERPRÈTE, à l'officier.

Vous êtes un bon et compatissant général. (*A Parolles.*) Notre général vous ordonne de répondre aux questions que je vais vous faire, d'après cet écrit.

PAROLLES.

Et j'y répondrai avec vérité, comme il est vrai que j'espère vivre.

L'INTERPRÈTE, lisant un interrogatoire par écrit.

*D'abord lui demander quel est le nombre de chevaux du duc. Que répondez-vous à cet article?*

PAROLLES.

Cinq ou six mille chevaux environ, mais affaiblis et hors de service : les troupes sont toutes dispersées, et les chefs sont de pauvres héros : c'est ce que je certifie sur ma réputation, et sur mon espoir de sauver ma vie.

L'INTERPRÈTE.

Coucherai-je par écrit votre réponse ?

PAROLLES.

Oui ; je l'appuierai de tel serment qu'il vous plaira.

BERTRAND.

Oh ! cela lui est bien indifférent ! (*A part.*) Quel misérable poltron !

PREMIER OFFICIER, à Bertrand, avec ironie.

Vous vous trompez, seigneur. Celui que vous voyez est monsieur Parolles ; ce brave militaire (c'était là sa phrase ordinaire) qui portait toute la théorie de la guerre dans le nœud de son écharpe, et toute la pratique dans le fourreau de son épée.

SECOND OFFICIER.

Je ne me fierai jamais à un homme, parce qu'il aura soin de tenir son épée luisante ; ni ne croirai qu'il possède toutes les qualités, parce qu'il sera revêtu d'une belle et brillante armure.

L'INTERPRÈTE, à Parolles.

Allons, la réponse est écrite.

PAROLLES.

Oui , cinq ou six mille chevaux environ , comme je l'ai dit. — Je veux dire le nombre juste, ou à peu de chose près. Écrivez-le; — car je veux dire la vérité.

PREMIER OFFICIER.

Il approche en effet beaucoup de la vérité dans le fait.

BERTRAND.

Mais, dans les circonstances où il la dit, la vérité, je ne choisirai pas mes mots pour l'en remercier.

PAROLLES.

De pauvres hères : je vous prie , écrivez-le.

L'INTERPRÈTE.

Bon ; cela est écrit.

PAROLLES.

Je vous en remercie bien. La vérité est la vérité. Ce sont de pauvres hères ; cela fait pitié !

L'INTERPRÈTE, lisant.

*Lui demander quelle est la force de son infanterie.*  
(*A Parolles.*) Que dites-vous de cela ?

PAROLLES.

Sur ma foi , monsieur , comme si je n'avais plus que cette heure à vivre , je dirai la vérité. — Voyons. Spurio , cent cinquante ; Sébastien , autant ; Corambus autant ; Guiltian , Cosmo , Lodovick , et Gratii , deux cent cinquante chacun ; ma compagnie , Christopher , Vaumont , Bentii , chacun deux cent cinquante ; en sorte que toute la troupe , tant sains que malades , ne monte pas , sur ma vie , à une liste de

450 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
quinze mille hommes : et il y en a la moitié qui n'o-  
seraient pas secouer la neige de leur pourpoint, de  
crainte de tomber eux-mêmes en lambeaux.

BERTRAND.

Que fera-t-on à ce lâche ?

PREMIER OFFICIER, à Bertrand.

Rien autre chose que de le remercier. (*A l'inter-  
prète.*) Interrogez-le sur mon état, et quel est le  
crédit dont je jouis dans l'esprit du duc.

L'INTERPRÈTE, à Parolles.

Allons ; cela est écrit. (*Lisant.*) *Vous lui deman-  
derez encore s'il y a dans le camp un capitaine  
nommé Dumaine, un Français : quelle est sa réputa-  
tion et l'opinion qu'en a le duc ; quelles sont sa valeur,  
sa probité, et son expérience dans la guerre ; ou s'il  
ne croit pas qu'il fût possible avec de bonnes sommes  
d'or de le corrompre et de l'engager à la révolte. (A  
Parolles.)* Que répondez-vous à cet article ? En avez-  
vous quelque connaissance ?

PAROLLES.

Je vous en conjure, laissez-moi répondre à chaque  
question de cet article : faites-moi les demandes  
séparément.

L'INTERPRÈTE.

Connaissez-vous ce capitaine Dumaine ?

PAROLLES.

Je le connais : il était apprenti boucher dans  
Paris ; d'où il a été chassé ignominieusement pour  
avoir engrossé la servante du schérif <sup>(34)</sup>, une

pauvre innocente, et muette, qui ne pouvait lui dire *non*.

(Dumaine, en colère, lève la main comme pour le frapper.)

BERTRAND.

Allons, avec votre permission, contenez vos mains; — quoique je sache bien que sa cervelle soit dévouée à la première tuile qui lui tombera sur la tête.

L'INTERPRÈTE.

Ce capitaine est-il dans le camp du duc de Florence?

PAROLLES.

A ma connaissance, il y est : un vrai pouilleux.

PREMIER OFFICIER, à Bertrand qui le regarde.

Allons, ne me considérez pas tant; nous allons aussi entendre parler de votre seigneurie tout à l'heure.

L'INTERPRÈTE.

Quel cas en fait le duc?

PAROLLES.

Le duc ne le connaît que pour un de mes mauvais officiers, et il m'écrivit l'autre jour de le renvoyer de la troupe : je crois que j'ai encore sa lettre dans ma poche.

L'INTERPRÈTE.

Nous allons l'y chercher.

PAROLLES.

En conscience je ne sais pas : mais ou elle y est, ou elle est enfilée avec les autres lettres du duc, dans ma tente.

L'INTERPRÈTE le fouillant.

La voici : voici un papier du moins : vous le lirai-je ?

PAROLLES.

Je ne sais pas si c'est la lettre, ou non.

BERTRAND, à demi-voix.

Notre interprète fait bien son rôle.

PREMIER OFFICIER.

A merveille.

L'INTERPRÈTE lisant.

*Diane. — Le comte est un fou, et chargé d'or....*

PAROLLES.

Ce n'est pas la lettre du duc, monsieur : c'est un avertissement à une honnête et jolie fille de Florence, nommée Diane, de se défier des séductions d'un certain comte de Roussillon, un jeune et frivole étourdi, mais avec tout cela fort lascif. — Je vous en prie, monsieur, remettez ce papier dans ma poche.

L'INTERPRÈTE.

Non : c'est lui que je lirai le premier, avec votre permission.

PAROLLES.

Mes intentions là-dedans, je le proteste, étaient des plus honnêtes en faveur de cette jeune fille ; car je connais le comte pour un jeune suborneur très-dangereux : c'est une baleine pour les vierges, qui dévore tout le menu fretin qu'elle rencontre.

BERTRAND.

Maudit scélérat ! double scélérat !

L'INTERPRÈTE lit la note.

« Quand il prodigue les sermens, dites-lui de  
 » coucher l'or, et prenez-le. Dès qu'il porte en  
 » compte, il ne paie jamais le compte. Un marché  
 » bien fait est un demi-gain ; faites donc un mar-  
 » ché, et faites-le bien. Jamais il ne paie ses arrière-  
 » dettes ; faites-vous payer d'avance, et dites,  
 » Diane, qu'un soldat vous a donné cet avis. Les  
 » hommes sont pour le mariage, les jeunes gens  
 » pour le plaisir ; car comptez bien que le comte  
 » est étourdi : je le sais, moi, qu'il paiera bien d'a-  
 » vance, mais non pas après qu'il aura obtenu. Tout  
 » à vous, comme il vous le jurait à l'oreille.

» PAROLLES. »

BERTRAND.

Je veux qu'il soit fustigé dans les rangs de l'armée,  
 avec cet écrit sur le front.

SECONDE OFFICIER, avec ironie.

C'est votre ami dévoué, monsieur, cet orateur  
 polyglotte <sup>(35)</sup>, ce soldat si puissant par les armes.

BERTRAND.

Je pouvais tout endurer auparavant, hors un chat ;  
 et maintenant il est un chat pour moi.

L'INTERPRÈTE, à Parolles.

Je crois lire, monsieur, dans les yeux de notre  
 général, que nous aurions envie de vous pendre.

PAROLLES.

La vie, monsieur, à quelque prix que ce soit ;  
 non pas que j'aie peur de mourir, mais uniquement  
 parce que mes offenses contre le ciel étant en grand

454 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
nombre, je voudrais m'en repentir le reste de mes  
jours. Laissez-moi vivre, monsieur, dans une pri-  
son, dans les fers, ou partout ailleurs, pourvu seu-  
lement que je vive.

L'INTERPRÈTE.

Nous verrons ce qu'il y aura à faire, si vos aveux  
sont vrais : ainsi, revenons à ce capitaine Dumaine :  
vous avez déjà répondu sur l'opinion qu'en avait le  
duc, sur sa valeur aussi : et sa probité, qu'en dites-  
vous ?

PAROLLES.

Il volerait jusqu'à un œuf dans une abbaye <sup>(36)</sup> :  
pour les rapt et les enlèvemens, il égale Nessus. Il  
fait profession de manquer à ses sermens ; et pour  
les rompre, il est plus fort qu'Hercule. Il vous men-  
tura, monsieur, avec une si prodigieuse volubilité,  
qu'il vous ferait prendre la vérité pour une folle.  
L'ivrognerie est sa plus grande vertu ; car il boira  
jusqu'à s'enivrer comme un porc ; et dans son som-  
meil il ne fait guère de mal aux draps qui l'envi-  
ronnent : mais on connaît l'homme, et on le couche  
sur la paille. Il me reste bien peu de chose à ajouter,  
monsieur, sur son honnêteté, si ce n'est, qu'il a  
tout ce qu'un honnête homme ne doit pas avoir, et  
rien de ce que doit avoir un honnête homme.

PREMIER OFFICIER.

Je commence à l'aimer pour ce qu'il dit de moi.

BERTRAND.

Pour cette description qu'il fait de votre honnê-  
teté ? Que la peste le saisisse pour ce qui me concerne,  
moi ! Il devient de plus en plus chat pour moi !

L'INTERPRÈTE, à Parolles.

Que dites-vous de son expérience dans la guerre?

PAROLLES.

En conscience, monsieur, il a battu le tambour devant les acteurs tragiques anglais. Le calomnier, je ne le veux pas. Et je n'en sais pas davantage sur sa science militaire, excepté que dans ce pays-là il a eu l'honneur d'être officier à une manufacture, qu'on appelle *Mile-end* <sup>(37)</sup>, avec l'emploi d'apprendre à doubler les files <sup>(38)</sup>. Je voudrais lui faire tout l'honneur qu'il m'est possible de lui faire; mais je ne suis pas certain de ce fait.

PREMIER OFFICIER.

Il pousse l'impudence et la scélératesse à un tel excès, que son caractère se rachète par la rareté.

BERTRAND.

Que la peste l'étrangle! C'est un chat pour moi.

L'INTERPRÈTE, à Parolles.

Puisque c'est un homme si vil, je n'ai pas besoin de vous demander si l'or pourrait le débaucher.

PAROLLES.

Monsieur, pour un quart d'écu il vendra sa part de salut et son droit d'héritage dans le ciel: il en dépouillera tous ses descendants, et l'aliénera à perpétuité sans retour.

L'INTERPRÈTE.

Et son frère, l'autre capitaine Dumaine, quel homme est-ce?

SECOND OFFICIER.

Pourquoi le questionne-t-il sur mon compte ?

L'INTERPRÈTE.

Répondez : qu'est-il ?

PAROLLES.

C'est un corbeau du même nid. Il n'est pas tout-à-fait aussi grand que l'autre en bonté, mais il l'est bien plus en malice. Il surpasse son frère en lâcheté ; et cependant son frère passe pour un des poltrons les plus parfaits : dans une retraite, il court mieux que le goujat ; et quand il faut charger, il est sujet à la crampe.

L'INTERPRÈTE.

Si l'on vous fait grâce de la vie, entreprendrez-vous de trahir le duc de Florence ?

PAROLLES.

Oui ; et son capitaine de cavalerie aussi, le comte de Roussillon.

L'INTERPRÈTE.

Je vais le dire à l'oreille du général, et savoir ses intentions.

PAROLLES.

Je ne veux plus entendre de tambours : la malédiction sur tous les tambours ! C'était uniquement pour paraître rendre un service, et pour en imposer à ce jeune débauché de comte, que je me suis jeté dans le péril ; et cependant qui aurait jamais soupçonné qu'il y eût une embuscade au lieu où j'ai été pris ?

L'INTERPRÈTE revenant à lui comme avec la réponse du général.

Il n'y a point de remède, monsieur : il vous faut mourir. Le général dit que vous, qui avez par une si indigne perfidie dévoilé les secrets de votre armée, et fait des portraits si noirs d'officiers qui jouissent de la plus haute estime, vous n'êtes bon à rien d'honnête dans le monde : ainsi il faut vous préparer à mourir. Allons, bourreau, fais sauter sa tête.

PAROLLES.

O mon Dieu ! monsieur, laissez-moi la vie, ou laissez-moi du moins voir ma mort.

L'INTERPRÈTE.

Vous allez la voir ; et faites vos adieux à tous vos amis. (*Il lui ôte son bandeau.*) Tenez, regardez autour de vous : connaissez-vous quelqu'un de ces guerriers ?

BERTRAND.

Bonjour, brave capitaine.

SECOND OFFICIER.

Dieu vous bénisse, capitaine Parolles.

PREMIER OFFICIER.

Dieu soit avec vous, noble capitaine.

SECOND OFFICIER.

Capitaine, de quoi me chargez-vous pour le seigneur Lafeu ? Je pars pour France.

PREMIER OFFICIER.

Digne capitaine, voulez-vous me donner une copie de ce sonnet que vous avez adressé à Diane en faveur du comte de Roussillon ? Si je n'étais pas un

458      TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
vrai poltron , je vous y forcerais : mais adieu , portez-  
vous bien.

L'INTERPRÈTE.

Vous êtes un homme perdu et défait , capitaine :  
il n'y a plus rien en vous qui tienne encore que  
votre écharpe.

PAROLLES.

Qui pourrait ne pas succomber sous un complot

L'INTERPRÈTE.

Si vous pouviez trouver un pays où il n'y eût que  
des femmes aussi déshonorées que vous , vous pour-  
riez être le père et la souche d'une impudente na-  
tion. Adieu. Je pars pour France aussi ; nous y par-  
lerons de vous.

(Ils sortent.)

PAROLLES.

Eh bien , je suis encore plein de reconnaissance.  
Si mon cœur était né fier , il se briserait de chagrin  
à cette aventure. — Je ne veux plus être capitaine ;  
mais je veux manger et boire , et dormir aussi à mon  
aise qu'un capitaine. Sans tout cela , ce que je suis  
encore me fera vivre. Que celui qui se connaît pour  
un fanfaron , tremble à ce dénouement , car il arri-  
vera toujours que tout menteur fanfaron sera con-  
vaincu à la fin d'être un âne. Va te rouiller , mon  
épée. Rafraîchissez-vous , mes joues , que la rougeur  
a enflammées ! et vis , mon cher Parolles en sûreté  
dans ta honte. Puisque tu es dupé , prospère par la  
tromperie ; il y a toujours dans le monde une place  
pour un homme , et des ressources pour le faire vivre :  
je vais les chercher.

## SCÈNE IV.

Florence. — Appartement dans la maison de la veuve.

Entrent HÉLÈNE, LA VEUVE, DIANE.

HÉLÈNE.

Afin de vous convaincre, madame, que je ne vous ai pas fait d'injure, un des plus grands princes du monde chrétien sera ma caution ; il faut nécessairement qu'avant d'accomplir mes desseins, je me prosterne devant son trône. Il fut un temps où je lui rendis un service important, presque aussi cher que sa vie ; un service dont la reconnaissance pénétrerait le sein de pierre de l'enfer même, et en ferait sortir un cri d'action de grâces. Je suis bien informée que sa majesté est à Marseille, et nous avons un cortège convenable pour nous conduire à cette ville. Il faut que vous sachiez que l'on me croit morte. L'armée étant licenciée, mon mari part pour ses terres ; et, avec le secours du ciel et l'agrément du roi mon bon maître, nous y serons rendues avant notre hôte.

LA VEUVE.

Aimable dame, jamais vous n'avez eu de serviteur qui se soit chargé avec plus de zèle de vos intérêts.

HÉLÈNE.

Ni vous, madame, n'avez jamais eu d'ami dont les pensées travaillent avec plus d'ardeur à vous procurer la récompense de votre affection : ne doutez

pas que le ciel ne m'ait conduite chez vous pour assurer la dot de votre fille, comme il l'a destinée à être mon appui et mon moyen pour gagner l'amour de mon époux. Mais que les hommes sont étranges de pouvoir goûter de si douces jouissances dans la possession de l'objet qu'ils haïssent, lorsque leur lascive passion, sur la foi d'une fausse idée, redouble l'horreur de la nuit par celle de leur crime ! Ainsi la luxure se repaît avec transport de l'objet de ses dégoûts, dans l'idée qu'elle jouit de l'objet absent : mais nous reviendrons dans la suite à ces réflexions. — Vous, Diane, il vous faudra souffrir encore pour moi quelques épreuves, sous la direction de mes faibles instructions.

DIANE.

Que l'honneur et la mort s'accordent ensemble dans les sacrifices que vous m'imposerez ; et, toute entière à vos volontés, je suis prête à souffrir la mort.

HÉLÈNE.

Cependant je vous prie..... Mais bientôt le temps amènera la saison de l'été, où les églantiers auront des roses aussi-bien que des épines. Il faut que nous partions ; notre voiture est prête, et le temps nous presse. *Tout est bon quand la fin est bonne.* La fin est la couronne des entreprises ; quel que soit le cours de ce qui précède, c'est la fin qui en décide la gloire.

(Elles sortent.)

## SCÈNE V.

Roussillon. — Appartement dans le palais de la comtesse.

Entrent LA COMTESSE, LAFEU, LE BOUFFON.

LAFEU.

Non, non; votre fils a été égaré par un faquin en leste taffetas, dont l'infâme empois vous teindrait de sa couleur toute la molle et flexible jeunesse d'une nation. Sans ceci, votre belle-fille vivrait encore, et votre fils, qui est ici en France, serait bien plus avancé par le roi, sans ce bourdon à queue bigarrée.

LA COMTESSE.

Je voudrais bien ne l'avoir jamais connu. Il a été la mort de la plus vertueuse femme dont la création ait fait honneur à la nature. Quand elle aurait été formée de mon sang, et qu'elle m'eût coûté les tendres douleurs d'une mère, jamais ma tendresse pour elle n'eût pu prendre dans mon cœur de plus profondes racines.

LAFEU.

C'était une bonne dame, une digne femme : nous pouvons bien cueillir mille salades, avant d'y retrouver une herbe pareille.

LE BOUFFON.

Oh ! oui, monsieur ; elle était ce qu'est la douce marjolaine dans une salade, ou plutôt l'*herbe de grâce* <sup>(39)</sup>.

LAFEU.

Ce ne sont pas là des herbes à salade, faquin ; ce sont des aromates pour le nez.

LE BOUFFON.

Je ne suis pas un grand Nabuchodonosor, monsieur ; je ne me connais pas beaucoup en herbes.

LAFEU.

Qui fais-tu profession d'être ? coquin , ou fou ?

LE BOUFFON.

Fou, monsieur, au service d'une femme, et coquin au service d'un homme.

LAFEU.

Que signifie cette distinction ?

LE BOUFFON.

Je voudrais escamoter à un homme sa femme, et faire son service.

LAFEU.

Comme cela, vraiment, tu serais un coquin à son service.

LE BOUFFON.

Et je donnerais à sa femme ma marotte <sup>(40)</sup>, pour faire son service.

LAFEU.

Allons, je conviens que tu es à la fois un coquin et un fou.

LE BOUFFON.

A votre service.

LAFEU.

Non, non, non.

LE BOUFFON.

Hé bien, monsieur, si je ne vous sers pas, je peux servir un aussi grand prince que vous pouvez l'être.

LAFEU.

Quel est-il ? Est-ce un Français ?

LE BOUFFON.

Monsieur, il a un nom Anglais ; mais sa physiologie est plus chaude <sup>(42)</sup> en France qu'en Angleterre.

LAFEU.

Quel est ce prince ?

LE BOUFFON.

Le prince noir, monsieur : autrement, le prince des ténèbres ; autrement le diable.

LAFEU.

Arrête-là, voilà ma bourse. Je ne te la donne pas pour te débaucher du service du maître dont tu parles : va, continue de le servir.

LE BOUFFON.

Je suis un habitant des bois, monsieur, qui ai toujours aimé un grand feu, et le maître dont je parle entretient toujours bon feu. Mais puisqu'il est le prince du monde, que sa noblesse se tienne à sa cour. J'aime, moi, la maison à porte étroite, que je crois trop petite pour que la pompe des courtisans puisse y passer : quelques personnes qui s'humilient, le pourront ; mais le grand nombre sera trop frileux et trop délicat, et ils préféreront le chemin fleuri qui conduit à la large porte et au grand brasier.

LAFEU.

Va ton chemin : je commence à me lasser de toi, et je t'en préviens d'avance, parce que je ne voudrais pas en venir aux coups avec toi. Va-t'en ; veille à ce qu'on ait bien soin de mes chevaux sans tour de ta façon.

LE BOUFFON.

Si je leur joue quelques tours, ce ne seront jamais que des tours de rosse ; ce qui est leur droit par la loi de nature.

(Il sort.)

LAFEU.

Un rusé coquin, un méchant drôle !

LA COMTESSE.

Ainsi est-il. Feu mon mari s'en divertissait beaucoup. C'est par sa volonté qu'il reste à la maison, et il s'en autorise pour se permettre ses impertinences. Et en effet il n'a aucune marche réglée ; il court où il veut.

LAFEU.

Il me plaît beaucoup ; ses bouffonneries ne sont pas hors de saison. — J'en étais à vous dire que depuis que j'ai appris la mort de cette digne dame, et que votre fils, madame, était sur le point de revenir dans sa patrie, j'ai engagé le roi mon maître à parler en faveur de ma fille : c'est sa majesté, qui de sa grâce m'en fit la première proposition, lorsque tous les deux étaient encore mineurs. Le roi m'a promis de l'effectuer ; et pour éteindre le ressentiment qu'il a conçu contre votre fils, il n'y a pas de meilleur moyen. Comment goûtez-vous, madame, cette proposition ?

LA COMTESSE.

Elle me fait le plus grand plaisir, monsieur, et je désire qu'elle s'accomplisse heureusement.

LAFEU.

Sa majesté revient en poste de Marseille, avec un corps aussi vigoureux que lorsqu'elle ne comptait que ses trente ans : le roi sera ici demain, ou je suis trompé par un homme qui m'a rarement induit en erreur dans ces sortes d'avis.

LA COMTESSE.

J'ai bien de la joie d'espérer le revoir encore avant de mourir. J'ai des lettres qui m'annoncent que mon fils sera ici ce soir. Je vous prierai de rester avec moi, jusqu'à ce qu'ils se soient rencontrés tous deux.

LAFEU.

Madame, j'étais occupé à songer de quelle manière je pourrais être admis en sa présence.

LA COMTESSE.

Vous n'avez besoin, monsieur, que de faire valoir vos droits honorables.

LAFEU.

Madame, j'en ai fait un usage bien étendu ; mais, je rends grâce au ciel de ce qu'ils durent encore.

(Le bouffon revient.)

LE BOUFFON.

Oh ! madame, là-bas est monseigneur votre fils, avec un morceau de velours sur sa face : s'il y a ou non une cicatrice dessous, le velours le sait ; mais c'est un fort beau morceau de velours : sa joue gauche

466 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
est une joue qui a deux poils et demi ; mais sa joue  
droite est chauve et toute nue.

LA COMTESSE.

Une noble blessure , une blessure noblement gagnée , est une belle livrée d'honneur : il y a apparence que c'en est une pareille.

LE BOUFFON.

Mais c'est une figure qui a l'air d'être grillée.

LAFEU.

Allons au-devant de votre fils, je vous prie. Je languis du désir de m'entretenir avec le jeune guerrier.

LE BOUFFON.

Ma foi, ils sont une douzaine , en élégans et fins chapeaux , avec de galantes plumes qui s'inclinent et font la révérence à tout le monde.

(Tous sortent.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

Marseille. — Une rue.

Entrent HÉLÈNE, LA VEUVE, DIANE, et deux domestiques.

HÉLÈNE.

CERTAINEMENT vous devez être excédée de courir ainsi la poste jour et nuit : nous ne pouvons faire autrement ; mais puisque vous avez déjà sacrifié tant de jours et de nuits, et exposé vos membres délicats à tant de fatigues, pour me rendre service, courage, vous êtes si profondément enracinées dans ma reconnaissance que rien ne saurait vous en arracher. — Dans des momens plus heureux... (*Entre un officier de la fauconnerie*<sup>(42)</sup>). Ce gentilhomme pourrait peut-être m'obtenir une audience du roi, s'il voulait employer son crédit. — Dieu vous garde, monsieur.

LE GENTILHOMME:

Et vous aussi, madame.

HÉLÈNE.

Monsieur, je vous ai vu à la cour de France.

LE GENTILHOMME.

J'y ai passé quelque temps.

HÉLÈNE.

J'espère , monsieur , que vous n'êtes pas déchu de la réputation que vous aviez d'être obligéant ; poussée par des occasions très-pressantes qui écartent les complimens , je vous mets à l'épreuve de vos vertus dont je serai éternellement reconnaissante.

LE GENTILHOMME.

Que désirez-vous ?

HÉLÈNE.

Que vous ayez la bonté de donner ce petit mémoire au roi , et de vouloir bien m'aider de tout votre crédit pour obtenir la faveur de lui être présentée.

LE GENTILHOMME.

Le roi n'est point ici.

HÉLÈNE.

Il n'est point ici , monsieur ?

LE GENTILHOMME.

Non , en vérité. Il est parti d'ici la nuit dernière , et son départ a été plus précipité que de coutume.

LA VEUVE.

Grand Dieu ! toutes nos peines sont perdues.

HÉLÈNE.

*Tout est bien qui finit bien* , quoique le sort nous paraisse si contraire , et les moyens si défavorables. (*Au gentilhomme.*) De grâce , enseignez-moi où il est allé.

LE GENTILHOMME.

Vraiment, suivant ce que j'ai entendu, il est parti pour le Roussillon, où je vais aussi.

HÉLÈNE.

Je vous conjure, monsieur, comme probablement vous verrez le roi avant moi, de recommander ce petit mémoire à sa majesté; j'espère que vous n'en recevrez aucun blâme, et qu'il vous en fera au contraire des remerciemens. J'arriverai après vous avec toute la diligence qu'il nous sera possible de faire.

LE GENTILHOMME.

Donnez; je ferai cela pour vous obliger.

HÉLÈNE.

Et vous verrez qu'on vous en remerciera, sans ce qui pourra en arriver de plus.—Il nous faut remonter à cheval. (*A ses suivans.*) Allez, allez, faites tout préparer.

(Elles sortent.)

## SCÈNE II.

Une cour intérieure dans le palais de la comtesse.

Entrent LE BOUFFON, PAROLLES.

PAROLLES.

Mon cher monsieur Lavatch, donnez cette lettre à monseigneur Lafeu. J'ai autrefois, monsieur, été bien mieux connu de vous, quand j'étais revêtu d'habits plus frais et plus beaux; mais aujourd'hui

470 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
je suis tombé dans le fossé de la Fortune, et tout fangeux j'exhale une forte odeur de sa disgrâce.

LE BOUFFON.

Ma foi, les disgrâces de la Fortune doivent être bien sales, si tu sens une odeur aussi forte que tu le dis. Je ne veux plus désormais manger aucun poisson frit au beurre de la Fortune. Je te prie, mets-toi au-dessous du vent.

PAROLLES.

Oh! vous n'avez pas besoin, monsieur, de vous boucher le nez; je ne parle ici que par métaphore.

LE BOUFFON.

En vérité, monsieur, si vos métaphores sont dégoûtantes <sup>(43)</sup>, je boucherai mon nez, et je le ferai devant les métaphores de qui que ce soit. — Allons, je t'en prie, éloigne toi.

PAROLLES.

Monsieur, je vous en conjure, prenez-moi ce papier pour le remettre.

LE BOUFFON.

Pouah! — Éloigne-toi, je te prie; un papier de la chaise percée de la Fortune, pour donner à un gentilhomme! Tiens, vois, le voici lui-même. (*Entre Lafeu.*) (*A Lafeu.*) Voici un minet de la Fortune, monsieur, ou du petit chat de la Fortune (mais un petit chat qui ne sent pas le musc), qui est tombé dans le sale réservoir de ses disgrâces, d'où, comme il le dit lui-même, il est sorti tout fangeux. Je vous prie, monsieur, de traiter la carpe du mieux que vous pourrez; car il a l'air d'un vaurien bien pau-

vre , bien déchu , ingénieux , fou et fripon . Je compatissais à son malheur avec le sourire de consolation , et je l'abandonne à votre grandeur .

PAROLLES.

Monseigneur , je suis un homme que la Fortune a cruellement égratigné .

LAFEU.

Et que voulez-vous que j'y fasse ; il est trop tard aujourd'hui de lui rogner les ongles . Quel est donc le tour de filou que vous avez joué à la Fortune pour qu'elle vous ait si fort égratigné ; car c'est par elle-même une fort bonne dame , qui ne souffre pas que les coquins prospèrent long-temps à son service ? Tenez , voilà un *quart d'écu* pour vous ; que les juges de paix vous réconcilient tous deux , vous et la Fortune ; j'ai d'autres affaires .

PAROLLES.

Je supplie votre grandeur de vouloir bien entendre un seul mot .

LAFEU.

Tu veux encore quelques sous de plus ; les voilà sans te les faire demander .

PAROLLES.

Mon nom , mon bon seigneur , est *Parolles* .

LAFEU.

Vous demandez donc à dire plus d'un mot <sup>(44)</sup> ? — Maudit soit mon emportement ! donnez-moi la main . Comment va votre tambour ?

PAROLLES.

O mon cher seigneur, vous êtes celui qui m'avez trouvé le premier.

LAFEU.

Comment, c'est moi, vraiment ? Et je suis le premier qui t'ai *perdu*.

PAROLLES.

Il ne tient qu'à vous, seigneur, de me faire rentrer un peu en grâce, car c'est vous qui m'en avez chassé.

LAFEU.

Fi ! tu devrais être honteux, coquin : veux-tu que je sois à la fois Dieu et diable ; que l'un te fasse obtenir des grâces, et que l'autre te les arrache ? (*Bruit de trompettes.*) Voici le roi qui vient. Faquin, informez-vous de moi ; j'ai encore hier au soir parlé de vous. Quoique vous soyez un fou et un vaurien, vous aurez de quoi manger. Venez, suivez-moi.

PAROLLES.

Je bénis Dieu pour vos bontés.

(Il sort.)

## SCÈNE III.

Même lieu. — Appartement dans le palais de la comtesse.

Fanfares. LE ROI, LA COMTESSE, LAFEU, LES DEUX SEIGNEURS FRANÇAIS, gardes.

LE ROI.

Nous avons perdu en elle un bijou précieux, et cette perte nous a rendus plus pauvres que nous ne

l'étions ; mais votre fils, égaré par sa propre folie , n'a pas eu assez de bon sens pour sentir toute l'étendue de son mérite.

LA COMTESSE.

C'est une chose faite , mon roi ; et je conjure votre majesté de regarder cette révolte comme un écart naturel dans la première ardeur de la jeunesse , lorsque le feu de l'âge, trop impétueux pour la force de la raison , la maîtrise et embrase tout.

LE ROI.

Respectable comtesse , j'ai tout pardonné et tout oublié , quoique ma vengeance fût armée contre lui , et n'attendît que le moment de frapper.

LAFEU.

Je dois le dire , si votre majesté veut bien me le permettre : le jeune comte a cruellement offensé son roi , sa mère et sa femme ; mais c'est à lui-même qu'il a fait le plus grand tort ; il a perdu une épouse dont les charmes étonnaient les yeux les plus riches en souvenirs de beauté ; dont la douce voix captivait l'oreille de tous ceux qui l'écoutaient , et qui possédait tant de perfection , que les cœurs les plus fiers et les plus ennemis de l'esclavage l'appelaient humblement leur maîtresse.

LE ROI.

L'éloge de l'objet qu'on a perdu en rend le souvenir plus cher encore. Eh bien , faites-le revenir ; nous sommes réconciliés , et la première entrevue effacera tout le passé. Qu'il ne vienne point me demander grâce ; le sujet de sa grande offense n'existe plus , et nous ensevelissons les restes de nos ressen-

474 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
timens dans un abîme plus profond que l'oubli :  
qu'il vienne comme un étranger , et non comme un  
criminel , et dites-lui surtout que c'est là notre vo-  
lonté.

UN SEIGNEUR FRANÇAIS.

Je le lui dirai , mon souverain.

LE ROI, à Lafeu.

Que dit-il à la proposition de le marier à votre  
fille ? Lui avez-vous parlé ?

LAFEU.

Il dit qu'il est en tout dévoué aux ordres de votre  
majesté.

LE ROI.

Nous aurons donc une noce. J'ai reçu des lettres  
qui le couvrent de gloire.

(Bertrand entre.)

LAFEU.

Il a tout pour plaire.

LE ROI.

Je ne suis point un jour de saison invariable ; car  
tu peux voir au même instant sur mon front et le so-  
leil et la grêle. Mais à présent ces nuages menaçans  
se dissipent et font place aux plus brillans rayons ;  
ainsi , approche , le ciel a repris sa sérénité.

BERTRAND.

O mon cher souverain , pardonnez-moi des fautes  
expiées par un profond repentir.

LE ROI.

Tout est oublié. Ne parlons plus du passé. Saisis-  
sons par les cheveux le présent qui fuit ; car nous

sommes vieux, et sur nos projets les plus prompts le temps glisse sans bruit, et les efface avant qu'ils soient effectués. Vous vous rappelez les traits de la fille de ce seigneur ?

BERTRAND. —

Avec admiration, mon prince. J'avais d'abord jeté mon choix sur elle, avant que mon cœur osât le révéler par ma bouche : d'après la vive impression qu'elle avait faite sur mes yeux et sur mon cœur, je ne vis plus les autres femmes qu'avec le télescope dédaigneux du mépris, qui défigura tous les traits des autres beautés, ternit leurs plus belles couleurs, ou me les représenta comme un fard emprunté ; il dérangeait les proportions de leur visage, en les allongeant ou les raccourcissant, de manière que l'objet me paraissait hideux : de là vint que celle dont tous les hommes chantaient les louanges, et que moi-même j'ai commencé à aimer depuis que je l'ai perdue, choquait mes regards, et semblait dans mon oeil une tache, une poussière qui le blessait.

LE ROI.

C'est très-bien s'excuser. Cet amour efface une partie de tes torts ; mais l'amour qui vient trop tard (semblable au pardon de la clémence, apporté trop tard au malheureux condamné) devient un reproche amer contre celui qui l'envoie, et lui crie sans cesse : « C'est ce qui est bon qui est perdu. » Nos téméraires préventions ne font aucun cas des objets précieux que nous possédons : nous n'apprenons à en sentir le prix que sur leur tombeau. Souvent nos ressentimens, cruels à nous-mêmes, dé-

476 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
truisent nos amis, et nous allons ensuite verser des  
pleurs sur leurs cendres ; tandis que l'amitié se ré-  
veille et pleure en voyant le malheur qui est arrivé.  
Que ce soit là l'éloge funèbre de l'aimable Hélène,  
et maintenant oublions-la. Porte les gages de ton  
amour à la belle Madeleine ; tu as obtenu les con-  
sentemens importans, et je resterai ici pour voir  
une seconde noce terminer ton veuvage.

LA COMTESSE.

Que cette seconde union soit plus heureuse que la  
première ! — Ciel, daigne la bénir, ou fais-moi  
mourir avant qu'ils s'unissent !

LAFEU.

Viens, mon fils, toi, en qui doit se confondre le  
nom de ma famille. Donne-moi quelque gage de  
tendresse qui brille aux yeux de ma fille, et qui  
l'engage à se rendre ici promptement. (*Bertrand lui  
donne un anneau.*) Par ma barbe vieillie, et par le  
reste de mes cheveux blancs et clair-semés sur mon  
front, Hélène, qui est morte, était une charmante  
créature ! — Quoi ! c'est un anneau semblable à  
celui-ci que j'ai vu à son doigt la dernière fois  
qu'elle a pris congé de la cour.

BERTRAND.

Il n'a jamais été à elle.

LE ROI.

Donnez, je vous prie, que je le voie ; car mon  
œil, quand je lui parlais, était souvent attaché sur  
cet anneau : il était à moi jadis ; et lorsque je le don-  
nai à Hélène, je lui commandai que si jamais elle

se trouvait dans des circonstances où elle eût besoin de mes secours, elle se fit reconnaître par cet anneau, et que je l'aiderais sur l'heure. Auriez-vous eu la perfidie de la dépouiller d'un gage de ma reconnaissance, et dont la possession était pour elle de la plus grande importance ?

BERTRAND.

Mon auguste souverain, quoiqu'il vous plaise de le croire, cet anneau n'a jamais été le sien.

LA COMTESSE.

Mon fils, sur ma vie, je le lui ai vu porter, et elle y attachait autant de prix qu'à sa vie.

LAFEU.

Je suis certain de le lui avoir vu porter.

BERTRAND.

Vous vous trompez, seigneur ; elle ne l'a jamais vu. C'est à Florence qu'il me fut jeté d'une fenêtre <sup>(45)</sup>, enveloppé dans un papier où était le nom de celle qui l'avait jeté : c'était une fille de naissance, et elle me crut dès lors engagée avec elle. Mais quand j'eus consulté mon honneur, et qu'elle fut pleinement informée que je ne pouvais répondre aux vues honorables dont elle m'avait fait l'ouverture, elle cessa ses poursuites, et se rendit avec chagrin à cette nécessité ; mais elle ne voulut jamais reprendre l'anneau.

LE ROI.

Plutus même, qui connaît la teinture dont la vertu multiplie l'or <sup>(46)</sup>, n'a pas des secrets de la nature une connaissance plus parfaite que je n'en

478 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN ,  
ai, moi, de cet anneau. C'était le mien, c'était celui  
d'Hélène, qui que ce soit qui vous l'ait donné : ainsi,  
si vous vous connaissez bien vous-même, avouez  
que c'était le sien, et dites par quelle violence vous  
l'avez extorqué de ses mains. Elle avait pris tous les  
saints à témoin qu'elle ne l'ôterait jamais de son  
doigt que pour vous le donner à vous-même dans  
le lit nuptial (où vous n'êtes jamais entré), ou  
qu'elle nous l'enverrait dans ses plus grands revers.

BERTRAND.

Elle ne l'a jamais vu.

LE ROI.

Comme il est vrai que j'aime l'honneur, tu ne dis  
pas la vérité, et tu fais naître en moi des alarmes,  
des soupçons que je voudrais étouffer... S'il était  
vrai que tu fusses assez barbare... — Cela ne peut  
pas être ; — cependant je ne sais. — Tu la haïssais  
mortellement, et elle est morte ! et rien, à moins  
que d'avoir moi-même fermé ses yeux, ne peut  
m'en convaincre plus que la vue de cet anneau. —  
Gardes, qu'on le saisisse. (*Les gardes s'emparent  
de Bertrand.*) Quel que soit l'événement, mon ex-  
périence absoudra mes craintes du reproche de  
légèreté. — Peut-être ai-je trop légèrement renoncé  
à mes premières craintes. Qu'on l'emène : nous  
voulons approfondir ce mystère.

BERTRAND.

Si vous prouvez que cet anneau était celui d'Hé-  
lène, vous prouverez aussi aisément que je suis  
entré dans son lit à Florence, où jamais elle n'a  
mis le pied.

(Les gardes emmènent Bertrand.)

( Un gentilhomme entre. )

LE ROI.

Je suis rempli de soupçons affreux.

LE GENTILHOMME.

Roi généreux , j'ignore si j'ai bien ou mal fait : voici le placet d'une Florentine , qui a manqué quatre ou cinq fois l'occasion de vous le remettre elle-même. Je m'en suis chargé , attendri par les grâces touchantes de cette infortunée suppliante que je sais maintenant être déjà arrivée en ces lieux. On lit dans ses regards inquiets l'importance de sa requête ; et , d'une voix touchante , elle m'a dit en peu de mots que votre majesté y était elle-même intéressée.

LE ROI prend et lit la lettre.

« Après mille protestations de m'épouser quand  
 » sa femme serait morte , je rougis de le dire , il  
 » m'a séduite. Aujourd'hui le comte de *Roussillon*  
 » est veuf , sa foi m'est engagée , et c'est à lui que  
 » mon honneur a été sacrifié. Il est parti furtive-  
 » ment de *Florence* , sans prendre congé de per-  
 » sonne , et je le suis dans sa patrie pour y demander  
 » justice. Rendez-la-moi , sire ; vous le pouvez :  
 » autrement un séducteur triomphera , et une pauvre  
 » fille sera pour jamais malheureuse.

» DIANE CAPULET. »

LAFEU.

Je m'achèterai un gendre à la foire , et je paierai les droits <sup>(47)</sup> : je ne veux point de celui-ci.

LE ROI.

Il faut que les cieux te protègent, Lafeu, pour avoir mis au jour cette découverte. Qu'on cherche cette infortunée : partez sur l'heure, et qu'on ramène ici le comte. (*Le gentilhomme sort avec quelques autres personnes de la suite du roi ; les gardes ramènent Bertrand.*) — Je tremble, madame, qu'on n'ait cruellement arraché la vie à Hélène.

LA COMTESSE.

Eh bien, justice sur les assassins !

LE ROI, à Bertrand.

Je m'étonne, comte, puisque les femmes sont des monstres à vos yeux, puisque vous les fuyez après leur avoir juré mariage, je m'étonne que vous désiriez vous marier. — Quelle est cette femme ?

(Entrent la veuve, Diane.)

DIANE.

Je suis, seigneur, une malheureuse Florentine, sortie des anciens Capulets. Ma prière, à ce que j'entends, vous est déjà connue. Vous savez donc aussi combien je suis digne de pitié.

LA VEUVE.

Et moi, sire, je suis sa mère, seigneur, dont l'âge et l'honneur souffrent également des affronts dont nous nous plaignons ici devant vous ; nous mourrons toutes deux, si vous ne venez à notre secours.

LE ROI.

Approchez, comte. Connaissez-vous ces femmes ?

BERTRAND.

Mon prince , je ne puis ni ne veux nier que je les connaisse. De quoi m'accusent-elles ?

DIANE.

Pourquoi affectez-vous de ne pas reconnaître votre épouse ?

BERTRAND.

Elle ne m'est rien , mon prince.

DIANE.

Si vous vous mariez , vous aliéneriez cette main , et cette main est à moi ; vous donnerez les promesses les plus sacrées , jurées devant le ciel , et elles sont à moi ; en vous donnant à une autre , vous m'aliéneriez moi-même ( et cependant je suis à moi ) ; car je suis tellement liée , incorporée avec vous par le noeud de vos sermens , qu'on ne saurait vous épouser sans m'épouser aussi ; ou tous les deux , ou ni l'un ni l'autre.

LAFEU à Bertrand.

Votre réputation baisse trop pour prétendre à ma fille : vous n'êtes pas un mari fait pour elle.

BERTRAND.

C'est , mon prince , une créature folle et effrontée , avec laquelle j'ai badiné quelquefois. Que votre majesté prenne une plus noble idée de mon honneur , et ne pense jamais que je voulusse m'abaisser si bas.

LE ROI.

Monsieur , vous n'aurez point mon opinion en votre faveur , jusqu'à ce que vos actions l'aient mé-

482 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
ritée. Prouvez-moi que votre honneur est au-dessus  
de l'opinion que j'en ai.

DIANE.

Bon roi, demandez-lui d'attester avec serment  
qu'il ne croit pas avoir eu ma virginité.

LE ROI.

Que lui répons-tu ?

BERTRAND.

Qu'elle est une impudente, mon prince ; que c'est  
une misérable, prostituée à tout le camp.

DIANE.

Il m'outrage, seigneur. S'il en était ainsi, il m'au-  
rait achetée à vil prix. Ne le croyez pas. Oh ! jetez  
les yeux sur cet anneau, dont l'éclat et la richesse  
n'ont rien de comparable : hé bien, il l'a cepen-  
dant donné à la prostituée de tout le camp, si j'en  
suis une.

LA COMTESSE.

Il rougit, et c'est le sien. Ce diamant, depuis six  
générations, a été légué et porté de père en fils. Il le  
nie en vain ; c'est sa femme ; cet anneau vaut mille  
preuves.

LE ROI.

Vous avez dit, ce me semble, que vous aviez vu  
ici quelqu'un à la cour, qui pourrait en rendre té-  
moignage ?

DIANE.

Cela est vrai, mon prince ; mais il me répugne  
de produire un témoin aussi vil : son nom est *Pa-  
rolles*.

LAFEU.

J'ai vu l'homme aujourd'hui, si on peut lui donner le titre d'homme.

LE ROI.

Qu'on le cherche, et qu'on l'amène ici.

BERTRAND.

Que voulez-vous de lui ? Il est déjà noté pour le plus perfide scélérat, par toutes les actions les plus basses, les plus odieuses, et la vérité répugne à sa nature même, qui souffre en la disant. Me jugerez-vous sur le témoignage d'un misérable, qui dira tout ce qu'on voudra ?

LE ROI.

Mais elle a cet anneau, qui est le vôtre.

BERTRAND.

Je crois qu'elle l'a : il est certain que j'ai eu du goût pour elle, et que je l'ai recherchée en jeune homme folâtre. Elle connaissait la distance qu'il y avait entre elle et moi ; mais, pour m'attirer plus sûrement dans ses filets, elle piqua mes désirs par ses refus, comme il arrive que tous les obstacles qu'on oppose aux caprices de la passion ne font qu'en accroître l'ardeur. Enfin, ses agaceries secondant ses attraits assez faits pour plaire, elle m'amena au prix qu'elle avait mis à ses faveurs : elle obtint l'anneau ; et moi, j'eus ce que tout subalterne aurait pu acheter au prix banal.

DIANE.

Il faut que j'aie de la patience ! Vous qui avez déjà chassé loin de vous une si respectable épouse, vous

484 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
pouvez bien me priver aussi de mes droits sur vous.  
Je vous prie cependant ( car , puisque vous êtes sans  
vertu , je veux vous renoncer pour mon époux ),  
envoyez chercher votre anneau : je vous le rendrai ,  
si vous me rendez le mien.

BERTRAND.

Je ne l'ai pas.

LE ROI.

Comment est votre anneau , je vous prie ?

DIANE.

Il ressemble beaucoup à celui que vous portez au  
doigt.

LE ROI.

Connaissez-vous cet anneau ? Cet anneau était au-  
trefois au comte.

DIANE.

Et c'est celui que je lui avais donné quand il est  
entré dans mon lit.

LE ROI.

C'est donc une fable que ce qu'il nous a conté,  
que vous le lui aviez jeté d'une fenêtre.

DIANE.

J'ai dit la vérité.

( Parolles entre. )

BERTRAND.

J'avoue , mon prince , que cet anneau était à elle.

LE ROI.

Tu es étrangement ému ; une plume te fait trem-  
bler. — Est-ce là cet homme dont vous me parliez ?

DIANE.

C'est lui , mon prince.

LE ROI, à Parolles.

Dites-moi, vous, mais dites-moi la vérité : je vous l'ordonne, et n'ayez aucune crainte des disgrâces de votre maître dont je saurai bien vous défendre si vous êtes sincère. Que savez-vous de ce qui s'est passé entre lui et cette femme ?

PAROLLES.

Sous le bon plaisir de votre majesté, mon maître a toujours été un très-honorable chevalier. Il a joué quelquefois, il est vrai, de ces tours que font tous les jeunes seigneurs.

LE ROI.

Allons, allons, au fait. A-t-il aimé cette femme ?

PAROLLES.

Oui, mon prince, il l'a aimée : mais comment l'a-t-il aimée !

LE ROI.

Comment, je vous prie ?

PAROLLES.

Il l'a aimée, mon prince, comme un gentilhomme aime une femme.

LE ROI.

Que voulez-vous dire ?

PAROLLES.

Qu'il l'aimait, mon prince, et qu'il ne l'aimait pas.

LE ROI.

Comme tu es un coquin et n'es pas un coquin, n'est-ce pas ? Quel drôle amphibologique est cet homme-ci avec ses équivoques !

PAROLLES.

Je suis un pauvre homme, et aux ordres de votre majesté.

LAFEU.

C'est un fort bon tambour, mon prince ; mais un méchant orateur.

DIANE.

Savez-vous qu'il m'a promis le mariage ?

PAROLLES.

Vraiment, j'en sais plus que je n'en veux dire.

LE ROI.

Tu ne veux donc pas dire tout ce que tu sais ?

PAROLLES.

Je le dirai, si tel est le bon plaisir de votre majesté. J'étais leur entremetteur à tous deux, comme je vous l'ai dit : mais plus que cela, il l'aimait beaucoup plus qu'un chevalier n'aime ; car, en vérité, il en était fou, et il parlait de Satan, des limbes, des feux du purgatoire, des furies, et de je ne sais combien de choses ; et j'étais si fort en crédit, que je savais quand ils se donnaient des rendez-vous la nuit, et mille autres circonstances, comme, par exemple, des promesses de l'épouser, et des choses qui m'attireraient sa malveillance si je les révélais : c'est pourquoi je ne dirai pas ce que je sais.

LE ROI.

Tu as déjà tout dit, à moins que tu ne puisses ajouter qu'ils sont mariés ; mais tu es trop fin dans tes dépositions : ainsi, retire-toi. ( *A Diane.* ) Cet anneau, dites-vous, était le vôtre ?

DIANE.

Oui, mon prince.

LE ROI.

Où l'avez-vous acheté? Ou bien, qui vous l'a donné?

DIANE.

Il ne m'a point été donné, et je ne l'ai point acheté non plus.

LE ROI.

Qui vous l'a prêté?

DIANE.

Il ne m'a point non plus été prêté.

LE ROI.

Où donc l'avez-vous trouvé?

DIANE.

Je ne l'ai pas trouvé.

LE ROI.

Si vous ne l'avez obtenu par aucun de ces moyens, comment avez-vous pu le donner à Bertrand?

DIANE.

Je ne le lui ai jamais donné.

LAFEU.

Cette femme, mon prince, a la souplesse d'un gant : elle se tourne et se retourne comme on veut.

LE ROI.

L'anneau était à moi; je l'ai donné à sa première femme.

DIANE.

Il a pu être à vous ou à elle, autant que j'en puis savoir.

LE ROI.

Qu'on la fasse sortir de ma présence. Cette femme commence à me déplaire. Qu'on la mène aussi en prison avec lui. Si tu ne me dis point d'où tu as cet anneau, tu vas mourir dans une heure.

DIANE.

Je ne vous le dirai jamais.

LE ROI.

Gardes, qu'on l'emmenè.

DIANE.

Je vous donnerai une caution, mon prince.

LE ROI.

Je te crois maintenant une prostituée.

DIANE.

Grand Jupiter, si jamais j'ai connu un homme, c'est vous.

LE ROI.

Pourquoi donc accuses-tu Bertrand depuis tout ce temps?

DIANE.

Parce qu'il est coupable, et qu'il n'est pas coupable. Il sait que je ne suis plus vierge, et il en ferait serment. Moi, je ferai serment que je suis vierge, et il ne le sait pas. Grand roi, je ne suis point une prostituée, sur ma vie : je suis vierge, ou la femme de ce vieillard.

( Montrant Lafeu. )

LE ROI,

Elle abuse de notre patience. En prison tous les deux.

DIANE.

O ma mère ! allez chercher ma caution. Attendez un moment, illustre souverain (*la veuve sort*) : on est allé chercher le joaillier à qui appartient l'anneau, et il sera ma caution ; mais pour ce jeune chevalier (*à Bertrand*), qui m'a abusée, comme il le sait lui-même, quoique cependant il ne m'ait jamais fait aucun tort, je le renonce ici. Il sait lui-même qu'il a souillé ma couche : et alors même il a fait un enfant à son épouse, quoiqu'elle soit morte ; elle sent remuer son enfant. En deux mots, voilà mon énigme : Une femme morte sent remuer son enfant ; et voilà le mot de l'énigme qui arrive.

(Hélène et la veuve entrent.)

LE ROI.

N'y a-t-il point quelque enchanteur qui me fascine la vue ! Est-ce un objet réel que je vois ?

HÉLÈNE.

Non, mon cher souverain, ce n'est que l'ombre d'une femme que vous voyez, le nom, et non pas la personne.

BERTRAND.

Tous les deux, tous les deux : ah ! pardon !

HÉLÈNE.

Oh ! mon cher époux, lorsque j'étais comme cette jeune fille, vous paraissiez un prodige à mes yeux. Voilà votre anneau, et reconnaissez ici votre lettre. Il y est écrit : *Lorsque vous pourrez avoir un jour cet anneau que je porte à mon doigt, et que vous serez enceinte de mes œuvres, etc.* Tout cela est arrivé. Vou-

490 TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN,  
lez-vous être à moi , maintenant que vous m'appartenez par une double conquête ?

BERTRAND.

Si elle peut me prouver cela clairement , je veux , mon prince , l'aimer tendrement , à jamais , à jamais.

HÉLÈNE.

Si je ne vous le démontre pas jusqu'à l'évidence , ou si vous parvenez à me convaincre de fausseté , que le cruel divorce nous sépare à jamais ! (*A la comtesse.*) O ma mère , je vous revois encore !

LAFEU.

Mes yeux me cuisent ; je suis prêt à pleurer. Al-  
lons (*à Parolles*) , hon tambour , prête-moi un  
mouchoir. Bien , je te remercie : va m'attendre à la  
maison ; je veux que tu serves à mon amusement.  
Laisse là ces politesses , elles me déplaisent.

LE ROI.

Que de point en point on nous raconte cette his-  
toire , afin que la certitude de sa vérité nous comble  
de joie. (*A Diane.*) Et vous , si vous êtes une fleur  
encore fraîche et vierge , vous pouvez vous choisir  
un époux : je me charge de votre dot ; car j'entrevois  
déjà que , par vos secours honnêtes , vous avez fait  
qu'une femme est devenue femme , en vous conser-  
vant toujours vierge. Nous voulons être instruits  
plus à loisir de cet événement , et de toutes ses cir-  
constances. Déjà tout s'annonce bien ; et si la fin est  
aussi heureuse , l'amertume du passé doit la rendre  
encore plus douce.

## ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR LE ROI QUI S'AVANCE SUR LA SCÈNE.

*Le roi n'est plus qu'un suppliant, à présent que la pièce est jouée. Tout est bien fini, si nous obtenons l'expression de votre contentement que nous reconnâtrons, en faisant chaque jour de nouveaux efforts pour vous plaire. Accordez-nous votre indulgente attention, et protégez-nous : que vos mains favorables applaudissent à nos efforts, et recevez le tribut de nos cœurs reconnaissans.*

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



# NOTES

SUR

## TOUT EST BIEN

### QUI FINIT BIEN.

---

(<sup>1</sup>) **P**AROLLES, mauvaise orthographe de notre mot *paroles*.

(<sup>2</sup>) Personnage muet qui ne paraît qu'une fois.

(<sup>3</sup>) Letourneur traduit *ward* par *garde*. Les enfans mineurs des grands seigneurs féodaux étaient les pupilles du monarque.

(<sup>4</sup>) *With lying* ; le repos du lit , jeu de mots.

(<sup>5</sup>) Autre jeu de mot sur *date* , époque , et *datte* , fruit.

(<sup>6</sup>) Tirade obscure et sans aucun sens, ajoutée par quelque auteur pour charger le rôle de Parolles.

(<sup>7</sup>) C'est toujours le *clown* , ou Bouffon domestique.

(<sup>8</sup>) Marie-toi en hâte, et repens-toi à loisir. (*Proverbe.*)

(<sup>9</sup>) Ce fut une superstition de tous les pays , que les fous avaient en eux quelque chose de divin. Les Turcs ont encore pour eux une vénération religieuse. Ce n'est que depuis peu qu'en France on les traite avec un peu moins de barbarie dans les maisons d'aliénés.

(<sup>10</sup>) *What is the matter.*

*That this distemper'd messenger of wet  
The many colour'd iris rounds thine eye.*

Observation vraie exprimée poétiquement.

(<sup>11</sup>) *Elle cesse de vivre alors qu'on la devine*, dit une ancienne épigramme qui compare la femme à une énigme.

(<sup>12</sup>) L'empire romain.

(<sup>13</sup>) On dansait alors l'épée au côté.

(<sup>14</sup>) Ces lignes ont été retranchées par Hannuer et Warburton, comme n'étant pas de Shakspeare.

(<sup>15</sup>) Danse française alors en vogue.

(<sup>16</sup>) On se rappelle le rôle de Pandarus dans *Troïlus et Cressida*.

(<sup>17</sup>) Couronne française, suite d'une maladie ou écu de France, équivoque, etc., etc., etc.

(<sup>18</sup>) Allusion à une ancienne coutume de marier avec un anneau de jonc; mariage fictif dont se jouaient les séducteurs.

(<sup>19</sup>) C'est-à-dire, soyons légères, rions, si nous le pouvons.

(<sup>20</sup>) Exclamation du bon ton alors, et que Shakspeare tourne en ridicule.

(<sup>21</sup>) Épithète appliquée aux savans du temps de l'auteur.

(<sup>22</sup>) Titre de quelque ouvrage du temps.

(<sup>23</sup>) Terme du jeu de dés.

(<sup>24</sup>) Lafeu et Parolles sont à quelque distance, et ne peuvent encore deviner ce qui se passe.

(<sup>25</sup>) Équivoque sur le mot *part*. Lafeu, en parlant ainsi, passe devant Parolles.

(26) Espèce d'oiseau qui fait son nid à terre. *Terrancola, avis alaudi similis*.

(27) Allusion à une pasquinade des baladins qui sautaient dans les fêtes de Londres tout bottés dans un grand pâté.

(28) *Palmer*, nom dérivé de la branche de palmier que portaient les pèlerins de profession, qu'il faut distinguer des Pilgrins qui revenaient chez eux après un pèlerinage.

(29) Expression proverbiale d'origine douteuse. C'était, dit-on, tirer quelqu'un par la tête pour le faire entrer, et le pousser par les épaules pour le faire sortir.

(30) Un crime d'intention de la part de Bertrand.

(31) Quelques-uns lisent *mute* pour traduire par muet du sérail. C'est le même sens. Dans un vieux conte turc, il y a une pompeuse description de Bazajet allant au Divan sur une mule.

(32) *Who had even tuned his bounty to sing happiness to him*. Mot à mot, qui avait mis pour lui sa bonté sur l'air du bonheur.

(33) On sait que les éperons étaient un des signes distinctifs du chevalier.

(34) Shakspeare place un shériff à Paris; mais shériff veut dire ici prévôt.

(35) *Linguist*.

(36) C'est-à-dire, il se ferait pendre pour un liard.

(37) Hôpital et manufacture de Londres.

(38) Équivoque sur *file*, fil d'archal et file de soldats.

(39) *La rue*.

(40) Court bâton surmonté d'une tête; c'était le sceptre des fous.

(41) Allusion à la maladie française, *Morbus gallicus*.

(42) *Astringer*, dérivé d'*ostercus*.

(43) Shakspeare fait ici la faute en donnant le précepte.

*Quoniam hæc, dit Cicéron, vel summa laus est in verbis transferendis ut sensim feriat id quod translatum sit, fugienda est omnis turpitudine earum rerum, ad quas eorum animos qui audiunt trahet similitudo. Nolo morte dici Africani castratam esse rempublicam. Nolo stercus curiæ dici Glau-ciam.* (DE ORAT.)

(44) Pointe sur le nom de Parolles.

(45) Bertrand fait ici un mensonge.

(46) Allusion aux alchimistes.

(47) Allusion au droit de péage qu'on paie à la foire pour les chevaux.

